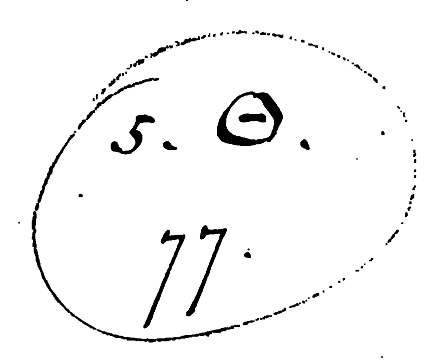



5. Θ.
77.



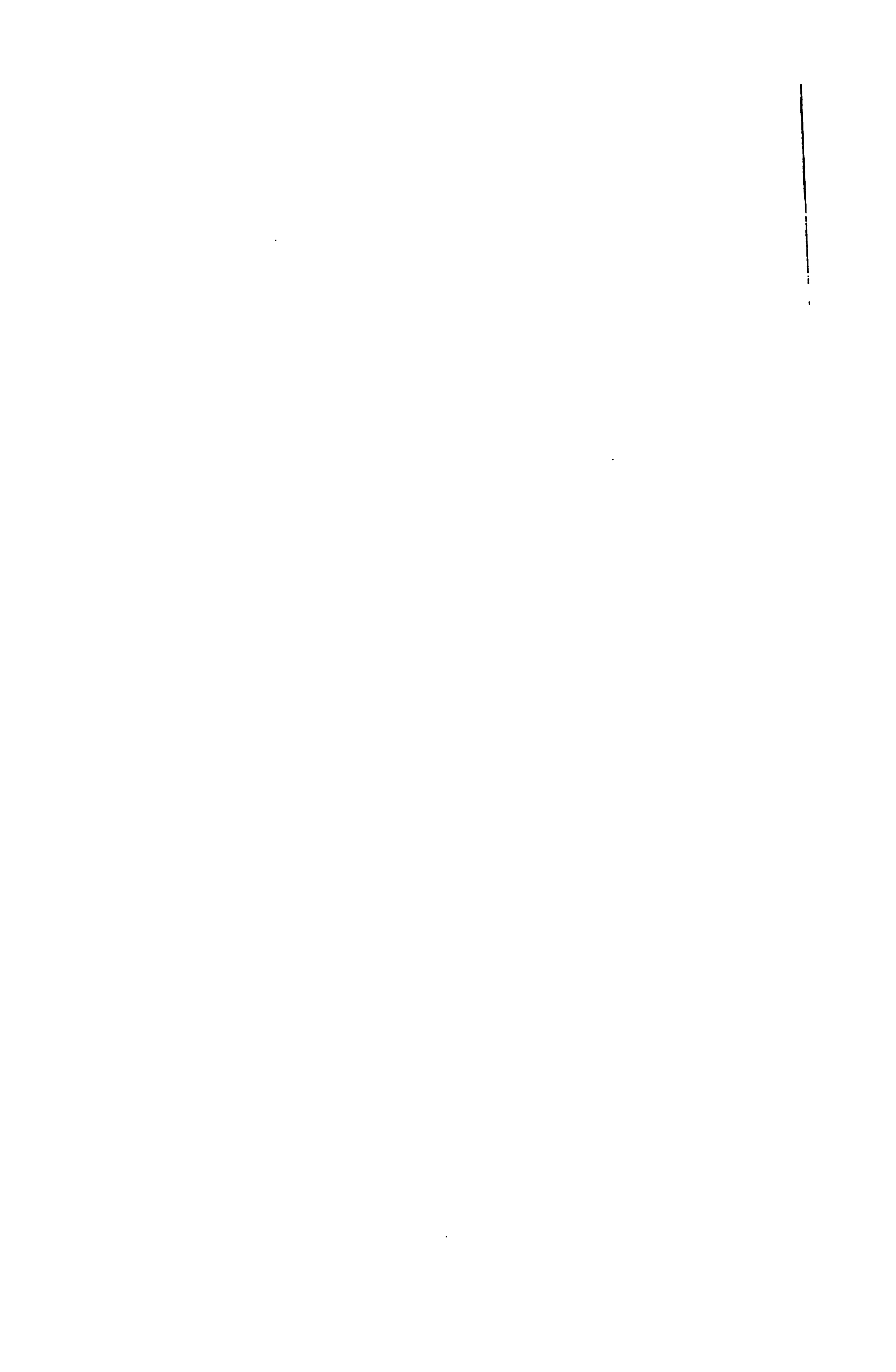












VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD.

Paris.—Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD,

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1832, 1833 ET 1834,

PAR

LE PRINCE MAXIMILIEN DE WIED-NEUWIED.

OUVRAGE

accompagné d'un Atlas de 80 planches environ, format demi-colombier, dessinées sur les lieux

PAR M. CHARLES BODMER,

ET

GRAVÉES PAR LES PLUS HABILES ARTISTES DE PARIS ET DE LONDRES.

TOME TROISIÈME.



Paris,

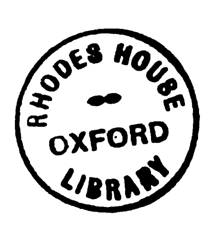
CHEZ ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1843.



VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD,

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1832, 1833 ET 1834.

CHAPITRE XXVI.

OBSERVATIONS SUR LA NATION DES MEUNITARRIS OU GROS-VENTRES.

La dénomination de Meunitarris ou Mennitaries a été donnée à ce peuple, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, par les Mandans, et signifie : « Ceux qui sont venus de par delà l'eau. » Aujourd'hui, d'autres nations encore se servent du même nom pour les désigner. Il suit, de ce que je viens de dire, que les Américains ont tort d'écrire *Minetarris,* puisque, dans la langue des Mandans, l'eau ne s'appelle pas *minnih,* mais *meunih* ou *mennih.* Les Français ont donné à ces Indiens le nom assez étrange de *Gros-Ventres,* qui ne leur convient pas plus à eux qu'à toutes les autres nations; les Anglo-Américains se servent souvent aussi aujourd'hui de ce dernier nom.

Ce peuple ne formait autrefois qu'une seule nation avec

les *Corbeaux*, dont il s'est séparé à l'occasion d'une dispute au sujet d'un bison tué, après quoi il est venu s'établir sur les bords du Missouri. Le nom qu'il se donne à lui-même est *Biddahatsi-Awatiss* (prononcé très-bref) et non pas *Bellantsié*, comme le disent beaucoup d'Américains. Ils sont proches voisins, et depuis plusieurs années alliés des Mandans, qu'ils nomment Arabuckou[1]. Ils occupent depuis fort longtemps trois villages, sur les bords de la rivière au Couteau, qu'ils appellent *Maëttsenruahji*. Brackenridge[2] dit que, dans l'année 1811, les Meunitarris habitaient cinq villages, ce qui dès lors était fort inexact; car il y a déjà trente-sept ans qu'ils se tiennent dans les trois mêmes villages qu'ils occupent aujourd'hui. Voici les noms que la nation elle-même donne à ces villages :

1° Le plus bas, qui est situé à peu de distance du Missouri, est *Awachawi* (le village des Montagnes), que les Français appellent le village des Souliers[3]; il se compose d'environ dix-huit cabanes en terre.

2° Le village du milieu (*Awatichaï-Echpou*, prononcez les deux *ch* gutturaux), ou village sur la colline. Il est situé aussi sur la rive gauche de la rivière au Couteau. On l'appelle ordinairement Awatichaï tout court, mais les Français le désignent sous le nom de petit village. On y compte environ quarante cabanes en terre[4].

[1] Arabuckou est le nom générique; mais ils appellent en particulier les habitants de Mih-Toutta-Hangkouche, *Awatira-Tacka*, et ceux de Rouhptare, *Awa-Ich-Pawati* (*ich* à l'allemande). Selon Tanner (p. 58), les Ojibouais appellent les Meunitarris *A-goutche-a-Ninne*.

[2] *Views of Louisiana*, p. 77. Dans un endroit de cet ouvrage, il dit : les Mandans *ou* Gros-Ventres; mais plus bas il fait entendre clairement qu'il regarde les deux nations comme différentes.

[3] Le village reçut ce nom d'un chef qui y demeurait autrefois et qui s'appelait *Itachpa-Sipihèche* (les Souliers noirs). Warden (*loc. cit.*, t. III, p. 560) dit que les Awahawas ou Indiens du Soulier sont une branche des Corbeaux, qu'ils habitent les bords du Missouri et qu'ils comptent trois cents âmes. Ces indications ne sont pas exactes.

[4] D'après Lewis et Clarke (t. I, p. 178), un des trois villages des Gros-Ventres était habité par les Ahnahaways, peuple distinct des premiers, mais qui parlait néan-

3° Le village supérieur, qui est situé sur la rive droite de la rivière au Couteau, s'appelait dans l'origine *Biddahatsi-Awatiss;* mais on dit que plus tard un homme de médecine sortit du Missouri et conseilla aux habitants de l'appeler *Elah-Sa* (le village des grands Saules), ce qui eut lieu en effet. Les Français l'appellent ordinairement le grand village; car il est effectivement le plus grand des trois, et compte plus de quatre-vingts cabanes. Les trois villages ensemble peuvent fournir environ trois cent cinquante hommes en état de porter les armes [1]. Les chefs qui vivaient dans les trois villages, à l'époque de mon séjour, étaient :

moins la même langue qu'eux. Les Mandans, disent ces auteurs, les appellent *Wattasouns.* Mais quoique j'aie interrogé beaucoup de monde à ce sujet, personne n'a pu me donner aucun renseignement sur ce peuple ; d'ailleurs on ne saurait admettre qu'il formât une nation différente, puisqu'il parlait la même langue. Ces voyageurs disent aussi que les Meunitarris s'étaient disputés au sujet d'un estomac de bison, et qu'à la suite de cette querelle ils s'étaient séparés ; que deux de leurs bandes étaient allées dans la prairie et avaient été appelées *Crows* (Corbeaux) et *Paunch Indians* (Indiens ventrus) ; mais le vieux chef Addih-Hiddiche nous raconta ces faits d'une manière toute différente. Les rapports de Lewis et Clarke sur ce sujet sont en grande partie inexacts. Ils les ont reçus d'un certain Jessaume, source fort peu digne de confiance, à ce que l'on m'a assuré. Ils ajoutent encore que les Meunitarris-Metaharta (ce surnom était absolument inconnu de tous ceux à qui j'ai parlé), ou Meunitarris des Saules, étaient venus des plaines, mais que les autres avaient toujours demeuré au même endroit. Je raconterai plus tard l'histoire de ce peuple, telle qu'elle m'a été dite par un de ses plus anciens et des plus considérés de ses membres, par le vieux Addih-Hiddiche. On lit encore dans le Voyage de Lewis et Clarke que ces Indiens sont une branche des *Fall-Indians* ou Gros-Ventres des prairies, qui parcourait autrefois le pays situé entre le Missouri et le Saskatchawan; mais cette assertion n'a aucun fondement, car les langues de ces deux peuples n'ont pas la moindre ressemblance. Lewis et Clarke n'ont connu les *Fall-Indians* que comme des ennemis, de sorte qu'ils n'ont pu obtenir sur eux aucun détail certain. Les *Fall-Indians* étaient, dit-on, dans l'origine, des *Arrapahos.* Les Meunitarris appellent ces derniers *Eirich-tih-Eruchpahga* (*uch* guttural, le son très-bref). L'histoire qui dit que ces peuples se seraient reconnus à l'occasion d'un combat, est fausse, et tous ceux d'entre les Américains qui connaissaient les deux peuples furent parfaitement de mon avis. Ce qui a sans doute induit les voyageurs en erreur, c'est que les Français donnent aux deux peuples le même nom de Gros-Ventres. Mais cela ne prouve rien, car on ne saurait accorder aucune confiance aux premiers blancs qui sont venus dans le pays.

[1] Le docteur Morse (*loc. cit.*, p. 252) dit que le nombre total des Meunitarris s'élève à 3250 âmes, ce qui est un peu trop fort; je ne l'estime pas à plus de 2100 à 2200 individus.

A Elah-sa : Lachpitzi Sihriche, l'Ours jaune.
Itsichaïché (*ch* guttural), le Visage de singe.
A Awatichaï : Ahji-Sipiché, la Cuiller de corne noire.
Woharousiss, Celui qui prend le poisson.
A Awachawi : Addih-Hiddiche, Celui qui fait les routes.
Atichiesse, la mauvaise Loge.
Lachpitzi-Wah-Kikihriche, Celui qui chasse les ours.

Les Mandans donnent aux trois villages des Meunitarris des noms tout à fait différents. Elah-sa s'appelle chez eux *Meunitarr-Ochté;* Awatichaï, *Mihtichare* (*ch* guttural), et Awachawi, *Machahé*[1]. Il est évident que les noms différents que les villages portent chez les divers peuples, doivent occasionner aux voyageurs beaucoup d'erreurs et de malentendus.

Aujourd'hui les Meunitarris habitent constamment leurs villages et ne voyagent plus comme autrefois, qu'à la manière des Pahnis et d'autres nations, ils suivaient les troupeaux de bisons aussitôt que leurs champs étaient ensemencés, revenaient en automne pour faire la moisson, et retournaient après cela de nouveau dans la prairie. Dans leurs voyages, ils se servaient de tentes de cuir, dont ils ont conservé en partie l'usage, concurremment avec leurs cabanes permanentes. Une partie considérable de leur nation, qu'ils appellent *Haïderohka*, et qui sont les Corbeaux, est devenue un peuple exclusivement chasseur et ne cultive point de plantes utiles. Les Meunitarris ne plantent pas de tabac, car ils reçoivent leur provision des marchands; ils conservent toutefois l'espèce particulière de cette plante qu'ils fumaient autrefois, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Le physique des Meunitarris ne diffère pas beaucoup de celui des Mandans, seulement les étrangers remarquent

[1] Bradbury va même jusqu'à dire que ce village est celui de la nation des Ahwahhaways (p. 151).

qu'ils sont en général d'une taille plus élevée. Ils sont, pour la plupart, bien faits et forts; quelques-uns d'entre eux sont très-grands, avec de larges épaules, et musculeux, qualité commune à presque tous leurs hommes. Ils ont surtout le nez légèrement aquilin, parfois davantage, et souvent aussi tout droits. J'ai trouvé encore parmi eux quelques physionomies parfaitement botocudes. Les femmes ressemblent assez à celles des Mandans; il y en a plusieurs de grandes et fortes, mais la plupart sont petites et corpulentes; on en trouve aussi qui ont la figure jolie et que l'on peut même appeler belles à la manière indienne.

Comme il y a déjà longtemps qu'ils vivent avec les Mandans, les deux peuples ont adopté le même costume; pourtant on peut dire que les Meunitarris tiennent plus que les Mandans à une toilette élégante et bien ornée. Leurs colliers de griffes d'ours, qu'ils appellent *Lachpitzi-Sichpaahpché* (le dernier mot bref et bas, *ich* guttural), et qu'ils payent souvent très-cher, sont fort gros et fort complets, car ils se composent souvent de quarante griffes, et forment autour de la poitrine un large demi-cercle qui s'étend d'une épaule à l'autre. La longue coiffure par-devant à côté des tempes, *Achiduhwassa* (*ch* guttural), est d'une longueur considérable, souvent richement ornée, et garnie à l'extrémité inférieure de petites plumes rouges et de bandes blanches d'hermine. Ils portent les cheveux en tresses plates, retombant très-bas par derrière, comme les Mandans, et de même que ceux-ci ils les enduisent d'argile et les allongent au besoin avec des cheveux d'emprunt [1]. L'ornement plat, ressemblant à une règle, qui retombe derrière la tête, et que j'ai déjà décrit en parlant des Mandans, est souvent très-élégamment décoré de piquants de porc-épic, disposés en dessins

[1] D'après Say (major Long, *loc. cit.*, t. III, p. 46), les Arrapahos, les Chayennes, les Kaskaskias et les Kayanahs portent aussi leurs cheveux arrangés de la même manière, les allongent et les pétrissent aussi avec de l'argile. Cet usage se retrouve aussi parfois chez les Gros-Ventres des prairies.

ingénieux et bigarrés. Ils appellent cet ornement *Arra-Uhwassa* (l'*r* avec la pointe de la langue, *wassa* bref). Ils portent rarement des chemises de cuir (*Wachahpi-Wa-Itoh-chi, ch* guttural), à la manière des Corbeaux, des Assiniboins et des Pieds-Noirs; ils vont au contraire communément nus jusqu'à la ceinture, les bras et tout le corps peints. Leurs culottes (*Leggings; Wachahpi-Hou-Psih*) ne diffèrent en rien de celles des Mandans. Le Breechcloth, *Edde-Ipchake* (*edde* très-bref), est en général un morceau d'étoffe de laine blanche rayée de gros bleu. Leurs souliers de cuir, *Hououpa*, sont souvent ornés d'une raie longitudinale et d'une rosette de piquants de porc-épic colorés. Leur costume, *Ma-I-Pachagih* (*gih* guttural), est fait de cuir, et c'est par derrière qu'ils portent leur coutelas dans sa gaîne. Beaucoup d'entre eux portent au-dessus du poignet de petits bracelets d'acier brillants, qu'ils achètent de la compagnie et qu'ils appellent *Haŏrouwassa*. Ils mettent un grand luxe dans la principale partie de leur costume, c'est-à-dire, dans la robe de bison, *Wachi* ou *Ouachi*. La manière dont ils la peignent est la même que chez les Mandans, et l'on paye ces robes fort cher. Beaucoup d'hommes, parmi les Meunitarris, sont tatoués sur un côté du corps, par exemple, au bras droit et au côté droit de la poitrine; ce tatouage se compose de raies de différentes espèces qui descendent jusque sur les mains; le vieux chef Addih-Hiddiche avait même tatoué sa main tout entière. (Voyez son portrait, fort ressemblant, sur la planche XXIV.) La manière dont ils se peignent le corps ne diffère pas non plus de celle des Mandans.

Les villages des Meunitarris sont disposés à peu près de même que ceux des Mandans. Seulement ils n'ont pas sur la place centrale le Mah-Meunnih-Tuché ou l'arche, non plus que la figure de l'Ochkih-Heddé, en place de laquelle on remarque à Elah-Sa, au haut d'un grand poteau, la figure d'une femme, sans doute celle de la grand'mère Makoh, qui a donné les vases, dont je parlerai plus bas. Sur ce po-

teau se trouve un paquet de rameaux, auquel on a attaché la robe de cuir d'une femme et ses mitasses ou culottes. La tête est faite d'absinthe et coiffée d'un bonnet à plumes. L'intérieur des cabanes des Meunitarris (voyez plus bas, à l'occasion d'une visite chez Lachpitzi-Siriche) est arrangé comme chez les Mandans; une cabane se dit, en langue meunitarrie, *awi*, et un village, *awati*. En hiver, les Meunitarris, de même que les Mandans, vont dans les bois qui bordent les deux rives du Missouri, où ils trouvent à la fois un abri et du combustible. Leurs villages d'hiver sont situés dans la partie la plus épaisse du bois, et les cabanes y sont construites sans aucun ordre. (Voyez la planche XXVI.) Dans leur vie domestique, ces Indiens diffèrent peu des Mandans. On compte, dans leurs trois villages, de deux cent cinquante à trois cents chevaux, et un certain nombre de chiens, dont les Meunitarris font un grand usage.

Quand ils donnent une fête, ou quand ils font une invitation, dont le but principal est de manger, chacun apporte avec soi son écuelle, qu'on lui remplit et qu'il est obligé de vider. S'il ne le peut pas, il passe le plat à son voisin, en y ajoutant, comme cadeau, un petit morceau de tabac. Si celui-ci accepte le tabac, il est censé avoir pris l'engagement de vider l'écuelle. A la fête des fusils, et aux fêtes de guerre, il faut absolument que les convives consomment tout ce que l'on place devant eux. Voici quels sont leurs usages, quand ils donnent le nom à leurs enfants, car on ne peut pas appeler cette cérémonie un baptême. Le père va à la chasse aux bisons et rapporte avec lui beaucoup de gibier. Il se charge souvent dans le village de dix ou douze gros morceaux de viande, sous le poids desquels il plie, et il place l'enfant sur le haut du tas. Ainsi accoutré, il se rend dans la cabane d'un homme de médecine[1], *Madséh-Akouchoupahs*, qui doit

[1] NOTE DU TRADUCTEUR. Nous saisissons cette occasion pour donner encore une fois la définition de ce mot de *médecine* qui revient si souvent dans cet ouvrage, et qu'il nous a été impossible de rendre par aucun équivalent plus compréhensible.

désigner le nom, et à qui il donne la viande, soit comme présent, soit comme salaire.

De même que les Mandans, les Meunitarris ont aussi leurs bandes ou associations, qui se distinguent par leurs chants, leurs danses et certains signes de ralliement. Ce sont :

1° La bande la petite Roche, *Wiwa-Ohpage* (*g* guttural). Elle se compose d'enfants de dix à onze ans, qui portent des plumes sur la tête;

2° La bande des grands Sabres, *Wirrachichi* (le premier *ch* guttural). Les membres sont âgés de quatorze à quinze ans, et portent en dansant des sabres à la main [1];

3° La bande des Corbeaux, *Haïderohka-Echke* (*ch* guttural). Des jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans;

4° La bande des petits Renards des prairies, *Ehchoch-Kaïchke* (*ch* guttural). Quand ils sont en costume, ils portent autour du corps des peaux de loutre ou de loup;

5° La bande des petits Chiens, *Waskukka-Karicheta*. Ils portent des plumes sur la tête et de larges bandes de drap rouge ou bleu par-dessus l'épaule, en sautoir;

6° La bande des vieux Chiens, *Wachukke-Echke* (*ch* guttural). Ils portent des plumes sur la tête, les mêmes bandes par-dessus l'épaule, une peau de loup autour du corps, un chichikoué à la main, composé d'un bâton court, auquel est attaché le sabot d'un jeune bison; à leur cou pend un sifflet, *Ih-Akohchi*;

7° La bande des Arcs-Lances, *Sohta-Girakchoge* (*gi* guttural), ou bien *Suhta-Wirakchohke*. Ils portent des plumes

Ce mot appartient à la langue des Français du Canada. Il est alternativement substantif et adjectif. Il signifie à la fois et selon la circonstance, un remède, un talisman, une chose sacrée, une offrande, un sortilége, une fête. Ainsi, un *homme de médecine* est à la fois un médecin, un prêtre et un sorcier; la *médecine de l'Okippe* est la fête de l'Okippe; la *loge de médecine* est le temple; on rend une chose *médecine* en la consacrant aux divinités, après quoi il n'est plus permis d'y toucher; et ainsi de suite.

[1] Les sabres étaient des objets peu ordinaires chez les Indiens et ne leur étaient procurés que par les marchands : il y a lieu de croire que cette bande est d'une origine moderne.

sur la tête et des arcs-lances, *Biducha-Haski* (*ch* guttural), à la main. Cette bande est la même que celle que les Mandans appellent *Ichohé-Kakochochaté;*

8° La bande des Ennemis, *Mah-Ihah-Echke* (*ech* à l'allemande). Ils portent des fusils à la main, et sont les mêmes que ceux que les Mandans appellent *Kaüa-Karakachka*, ou soldats;

9° La bande des Bœufs, *Kedap-Echke* (*dap* indistinctement; *ech* à l'allemande). Ils portent sur la tête la peau d'une tête de bison avec les cornes, des bandes de drap autour du corps, avec des grelots au corps et aux jambes. Leurs armes sont des lances, des fusils et des pare-flèches;

10° La bande des Corbeaux, *Pehriskaïke* (*aï* diphthongue). Ce sont les hommes les plus âgés. Chacun d'eux porte une lance recouverte de drap rouge, appelée *Bidda-Parachpa* (*ach* guttural)[1], et à laquelle sont suspendues des plumes de corbeau. Ils ont des habits richement ornés, des plumes sur la tête, des bonnets de plumes d'aigle, *Wah-Achu-Lakoukarahé,* et empruntent même de beaux habits d'autres bandes;

11° La bande de l'Eau chaude, *Mahsawehs*. Elle est la même que le n° 1. Ils dansent, comme chez les Mandans, tout nus, au milieu de charbons ardents, et prennent de la viande dans une marmite d'eau bouillante. Les mains, les pieds et une partie de l'avant-bras sont peints en rouge.

Voici quelles sont les associations de femmes :

1° La bande des Outardes, *Bihda-Echke*. Quand elles dansent, elles portent de l'absinthe et un épi de maïs sous le bras; elles ont une plume attachée en travers sur le front. Cette bande se compose des femmes les plus âgées;

2° La bande des Ennemies, *Mah-Iheh-Echke* (*ch* toujours guttural). Elles portent, comme les hommes, de longues rangées de coquillages ou de rassades attachées à côté du front et une plume en travers devant la tête;

[1] Les Mandans appellent ces lances recouvertes de drap rouge, *Kahka-Panpi*.

3° La bande la Bête puante, *Chochkaiwi* (*ch* guttural, *aï* en diphthongue, *wi* très-bref). Derrière la tête il y a une touffe de plumes; leur visage est peint en noir, avec une raie blanche le long du nez, comme les putois.

Indépendamment de ces bandes, les Meunitarris ont encore quelques danses indépendantes de toutes associations.

1° *Taïrouchpahga* (*ch* guttural), la danse des Vieux. Les hommes l'exécutent tout nus et sans aucun ornement. Elle ne se danse que par des vieillards qui ne vont plus à la guerre;

2° *Tsuhdi-Arichi* (le second mot très-bref, l'*r* ayant presque le son du *d*), la danse de la Chevelure. Ce sont les femmes qui la dansent en portant des scalps suspendus à des bâtons. (Voyez la planche XXVII.) Dans les mains elles tiennent des fusils, des haches, des massues de guerre, des bâtons, etc. Quelques hommes battent du tambour et secouent le chichikoué. Le détachement de guerre des hommes se tient pendant ce temps en rang et fait mouvoir les pieds en mesure; voyez la description de cette danse dans le chapitre suivant.

Les jeux des Meunitarris sont les mêmes que ceux des Mandans; car, si dans le nombre il y en avait quelques-uns qui leur étaient inconnus dans l'origine, ils les ont adoptés depuis. Le soi-disant jeu de billard s'appelle chez eux *Mah-Kache* (*ch* guttural). Le jeu de balle des femmes s'appelle *Ma-Uh-Tappe*. La peau d'une vache blanche est aussi précieuse à leurs yeux qu'à ceux des Mandans. Ils l'appellent *Pteh-Tacki*[1].

[1] Les Mandans soutiennent que c'est d'eux que les Meunitarris ont emprunté les honneurs qu'ils rendent à la vache blanche, et ils ont raison ; voici de quelle circonstance ils font dériver l'origine de cet usage. Quand les Meunitarris les rencontrèrent pour la première fois par delà la rivière, le chef mandan leur dit : « Je suis chef, et je m'appelle *la Robe à beau poil;* » sur quoi le chef meunitarri répondit : « Et moi aussi je m'appelle ainsi : » car ils portaient tous deux des robes blanches. Les nombreux Indiens partirent après cela en famille pour la chasse aux bisons, et le Meunitarri demanda si les Mandans obéiraient aux ordres de leur chef. « Pour

Eux aussi payent souvent une de ces peaux quinze chevaux, des fusils, des marmites, du drap, des couvertures de laine, des robes et autres objets de grande valeur. Après que, du haut des cabanes, on a fait connaître à tout le village que l'on possède une de ces peaux, on la garde encore pendant quatre ans; les divers membres de la famille s'en parent quelquefois, et l'on en découpe d'étroites lanières que l'on porte autour de la tête comme un diadème. Au bout de ces quatre années, on fait don de cette peau, comme offrande, à l'une des divinités; on fait venir un homme de médecine, que l'on paye pour faire à cette occasion les cérémonies ou médecines nécessaires. Pendant les quatre années, on a rassemblé toutes sortes d'objets précieux, tels que les marchandises nommées plus haut. On construit une cabane à jour, dont il sera question plus loin, on distribue aux assistants une foule de mets, puis on attache au haut d'un poteau un tas de rameaux que l'on enveloppe de la belle peau blanche. En cet état, on l'expose dans quelque endroit désigné par le propriétaire, où on la laisse pourrir. L'homme de médecine qui a exécuté la cérémonie de la consécration reçoit pour sa peine les objets de valeur dont j'ai parlé, et qui consistent quelquefois en cent cinquante robes et plusieurs autres choses, dont il distribue à son tour une partie parmi les assistants. Parfois ils montent à cheval et emportent la peau blanche dans la prairie, étendent par terre une couverture de laine ou de drap rouge ou bleu, et posent dessus la peau blanche déployée. On lie les pieds à un cheval que l'on veut aussi offrir aux divinités; on lui ferme la bouche, et

preuve que je dis la vérité, répondit le Mandan, tous nos gens passeront par-dessus le sommet de cette colline. » Il étendit alors sa robe au-dessus de cette cime, et toute la nation franchit la colline, chaque individu emportant une touffe de poils de la robe. Deux hommes très-âgés vinrent les derniers, et comme ils s'approchaient des deux chefs, un des vieillards leur dit : « Chacun a emporté une poignée de poils de la robe ; quant à moi, je veux prendre la robe elle-même. » En achevant ces mots, il la prit et la mit sur son dos ; et c'est depuis ce temps que ces peaux blanches ont une si grande valeur chez les Meunitarris comme chez les Mandans.

l'on abandonne le tout en cet état. Si quelque autre Indien voulait voler ce cheval, on dirait de lui : « C'est un fou ou « un sot, puisqu'il vole le Seigneur de la vie ! » Les médecines et les superstitions des Meunitarris sont tellement enlacées avec leurs idées religieuses et avec les anciennes traditions et légendes de leur histoire, qu'il est nécessaire de commencer par rendre compte de celle-ci [1].

Dans l'origine, il n'y avait que de l'eau et point de terre. Un grand oiseau, qui avait l'œil rouge, plongea dans l'eau et rapporta la terre avec lui en remontant. L'Homme qui ne meurt pas, ou le Seigneur de la vie, *Ehsicka-Waheddiche,* littéralement, le premier homme [2], qui habite les montagnes Rocheuses, avait fait tout cela; c'était lui qui avait envoyé le grand oiseau au fond de l'eau pour en rapporter de la terre. Il y a encore un autre être qui mérite qu'on l'adore : c'est la Vieille, la vieille femme, qu'ils appellent aussi la Grand'mère, *Makoh*, et qui parcourt toute la terre. Elle a aussi pris part à la création, mais faiblement; car c'est elle qui créa le rat de terre (*Goffer*) et le crapaud. Elle fit présent aux Meunitarris de deux vases qu'ils conservent encore aujourd'hui comme des objets sacrés, et dont ils se servent dans quelques-unes de leurs cérémonies ou médecines. La Vieille dit aux Indiens qu'ils devaient garder avec soin ces deux vases qui leur rappelleraient les grandes eaux d'où tous les animaux étaient sortis gaiement, ou, pour m'exprimer comme le vieillard de qui je tiens ces détails, en dansant. Le troupiale à ailes rouges (*Psarocolius phœniceus*) sortit aussi à cette époque du sein des eaux, de même que toutes les espèces d'oiseaux que l'on trouve encore aujourd'hui sur les bords des rivières. En conséquence, les Meu-

[1] Dans l'ouvrage du major Long (*loc. cit.*, t. I, p. 252), il est dit que les Meunitarris appellent le seigneur de la Vie, *Man-ho-pa;* mais j'ai lieu de croire que cela lui a été rapporté par un mauvais interprète.

[2] C'est principalement au vieux chef Addih-Hiddiche que je dois les légendes que je rapporte de son peuple.

nitarris regardent tous ces volatiles comme des médecines pour leurs plantations de maïs, et ils prêtent l'oreille à leur chant. D'après l'ordre de la Vieille, les Meunitarris, dans la saison où ces oiseaux chantent, doivent remplir un vase d'eau, se réjouir, danser, se baigner, en mémoire du grand déluge. Par la même raison, toutes les fois qu'une grande sécheresse menace leurs récoltes, ils doivent célébrer une fête de médecine avec les vases de la Vieille grand'mère, afin d'obtenir du ciel de la pluie, car c'est là la principale destination des vases. Aujourd'hui encore on a coutume, dans ces occasions, de payer les hommes de médecine, pour qu'ils chantent pendant quatre jours sur le toit des cabanes du village, pendant que les vases sont exposés pleins d'eau.

Le soleil, qu'ils appellent le soleil du jour, Maapi-Widdi, est aussi pour eux une puissante médecine. Ils ne savent pas précisément ce que c'est; mais ils sont unanimes sur ce point que son usage est de conserver et de réchauffer la terre. Quand ils veulent entreprendre quelque chose, ils lui sacrifient, et ils en font de même pour la lune, qu'ils appellent le soleil de la nuit, *Wahch-Koubbedih* (*ch* guttural). L'étoile du jour, Vénus, *Edduwache*, est l'enfant de la lune, et une grande médecine. C'était dans l'origine un Meunitarri, petit-fils de la Grand'mère qui ne meurt pas, Makoh. L'étoile polaire, que les Canadiens appellent l'Étoile qui ne marche point, se dit chez les Meunitarris *Ichka - Chagatha* (*ch* guttural). La grande Ourse, *Ichka-Chachpo* (le premier et le troisième *ch* gutturaux), est une hermine, *Ichkuh-Sissa*. Les diverses étoiles de cette constellation indiquent, selon eux, le terrier de cet animal, sa tête, ses pieds et sa queue. La voie lactée est appelée par eux la voie cendrée; mais ils ne savent pas précisément ce qu'elle est. Le tonnerre, *Tachurakiss* (*ch* guttural), est le bruit que fait en volant le grand oiseau qui est aussi la cause de la pluie. L'éclair, *Karichkahs* (l'*r* avec la pointe de la langue; *ich* comme en allemand), est l'effet des yeux de cet oiseau, qui regarde autour de lui et

qui cherche. Les Meunitarris appellent l'arc-en-ciel le bonnet de l'eau ou le bonnet de la pluie, *Biddi-Apoka* ou *Charré-Apoka* (*ch* guttural). Ils racontent qu'un jour, pendant l'automne, un Indien prit un oiseau rouge qui se moqua de lui. L'homme prit ses railleries en mauvaise part, et lui attacha les pattes ensemble avec une ligne à pêcher; après quoi il le laissa s'envoler. Or, cet oiseau de proie, ayant aperçu un lièvre, s'élança sur lui; mais le lièvre se cacha dans un crâne de bison qui se trouvait par terre dans la prairie, et la ligne qu'il traînait après lui ayant formé un demi-cercle dans l'air pendant son vol, c'est là l'origine de l'arc-en-ciel.

Voici les renseignements que le vieux chef Addih-Hiddiche me donna sur l'état des hommes après leur mort. Il y a deux villages, un grand et un petit, dans lesquels les Meunitarris vont en quittant cette vie. Les méchants et les lâches vont dans le petit village, les bons et les braves dans le grand. Un détachement de Meunitarris étant allé un jour à la guerre, les ennemis en tuèrent un que l'on enterra et dont on couvrit la tombe avec de gros troncs d'arbre. Il se rendit après sa mort dans le grand village, d'où une troupe d'hommes sortirent pour aller à sa rencontre. Mais il eut peur en voyant tant de monde et il retourna sur ses pas, malgré toutes ses blessures. Un homme blanc de ce pays-là lui avait donné un papier moyennant lequel il put revenir à son village sur la terre. Quant au contenu de ce papier, c'est ce que mon narrateur n'a pas pu me dire. Quoi qu'il en soit, il servit à lui rendre la vie, et il vécut après cela encore de longues années sur la terre. Plus tard, toutes les fois qu'il jouait au billard, il se frottait les mains avec son talisman, et personne ne pouvait gagner avec lui. Il conserva depuis toujours le nom du Mort, *Taës*. C'était un chef, et il s'appelait *Ouassé-Issis*.

Après que les Meunitarris, ou, pour mieux dire, les *Biddahatsi-Awatiss*, eurent été créés par le premier homme, ils formèrent avec les *Haïderohka* ou Corbeaux actuels une

seule et même nation. Une femme médecine d'entre eux eut trois fils. L'aîné s'appelait *Aïhla-Wirasass*, c'est-à-dire, le cercle noir autour du visage; le second, *Itahchi-Ihsakiss*, c'est-à-dire, la robe au beau poil; le troisième fils était *Ahjïpsass* (*ah* par le nez), c'est-à-dire, la corne droite. Chacun de ces trois fils bâtit un village. L'aîné descendit le cours du Missouri avec ses compagnons, et l'on ne sait pas ce qu'il est devenu; le second se rendit dans les montagnes et y fonda la nation des Haïderohka ou Corbeaux qui y subsiste encore; le troisième enfin fut la souche des Biddahatsi-Awatiss du Missouri, c'est-à-dire, de ces Indiens que les Mandans appellent Meunitarris, et qui construisirent plus tard les trois villages qui existent aujourd'hui. Le village supérieur s'appelait, comme je viens de le dire, Biddahatsi-Awatiss, mais ce nom fut changé en celui d'Élah-Sa, ou le village des grands Saules, parce que les glaces déracinaient les saules, et qu'il en revenait toujours d'autres à la place. Le village d'Awachawi était situé autrefois plus bas sur le Missouri, dans les environs de la Butte carrée, mais ses habitants remontèrent la rivière pour se joindre au reste de leur nation. Leur nombre, à cette époque, ne dépassait pas mille hommes.

Les Meunitarris sont tout aussi superstitieux et tiennent tout autant à leurs médecines ou *Choupahs* (*ch* guttural) que les Mandans. Les loups et les renards, mais les loups surtout, sont pour eux médecines. C'est pourquoi, quand ils vont à la guerre, ils portent une bande formée par la peau du dos d'un loup avec la queue, qu'ils laissent pendre par derrière. A cet effet, on fait une coupure longitudinale dans la peau, et l'on passe la tête dans l'ouverture, de manière que la peau de la tête du loup retombe par devant sur la poitrine. Les têtes de bison sont aussi médecines. Ils conservent dans un de leurs villages des os du cou des bisons, parce qu'ils croient que cela empêche les troupeaux de bisons de trop s'éloigner d'eux, et l'on assure que

la même coutume se retrouve aussi chez les Haïderohkas. Quelquefois on fait avec ces os une médecine. On prend en ce cas un pot rempli de charbons allumés, sur lequel on jette de l'huile odoriférante, et l'on fume les os avec la vapeur qui s'en élève. Ils ont des pierres et des arbres qui sont médecines comme les Mandans, et dans ces endroits ils offrent aux puissances célestes du drap rouge, de la couleur rouge et d'autres objets généralement de valeur. Alors, de même que chez les Mandans, on pleure, on gémit, on fait pénitence pour se rendre agréable à ces puissances, et pour obtenir d'elles d'en être protégé dans ses désirs ou dans ses projets. Say raconte du chef-loup des Meunitarris qu'il demeura pendant cinq jours assis sur un rocher isolé, sans boire ni manger [1]. Il alla pour cela à la colline de la prairie, où les Mandans se rendent aussi dans le même but. Ils supportent ce jeûne aussi longtemps que leurs forces le permettent, et le soir ils se traînent dans un lieu voisin où ils dorment et rêvent. Parmi les traditions originales de ce peuple, il faut compter celle des deux enfants dont parle Say [2]. Un détachement qui partait pour la guerre vit deux enfants assis sur deux collines isolées, mais quand on voulut s'approcher d'eux ils disparurent. Les deux collines, placées à côté l'une de l'autre, furent appelées *Mah-Karistahti* (les buttes des Enfants); elles sont situées, non pas, comme le prétend Say, près du Knife-River, mais près du Heart-River qui forme un coude derrière l'une des deux. Les femmes se rendent à l'une de ces collines, y font pénitence et y gémissent, quand elles désirent avoir des enfants.

Say raconte encore fort exactement une autre histoire d'un enfant qui se trouva dans le ventre d'un bison et continua à y croître. Ils prétendent aussi que les ossements des bisons répandus dans la prairie se raniment dans certaines

[1] Voyez M. Long, *loc. cit.*, t. I, p. 257.
[2] Ibid., p. 253.

occasions. Say dit[1] que les ancêtres des Meunitarris vivaient sous la terre, mais il se trompe; ce sont ceux des Mandans, des traditions desquels nous avons rendu compte en détail dans le chapitre précédent. Say décrit aussi la danse du blé, ou pour mieux dire la fête du blé ou fête de la consécration des semences[2]. Ils ont emprunté aux Mandans cette fête, qu'ils ne connaissaient point auparavant; elle se célèbre aujourd'hui précisément de la même manière chez les deux nations. La grande fête de médecine pour attirer les troupeaux de bisons sera décrite dans un des chapitres suivants, avec quelques autres sortiléges des femmes. L'Okippe a lieu aussi chez les Meunitarris, mais avec plusieurs modifications. On l'appelle chez eux *Akoupehri*. L'arche ne se trouve point dans leurs villages; en revanche on remarque au milieu de la place un poteau dont le haut se termine en fourche. Au mois de mai ou de juin, quand les partisans des détachements de guerre, *Akourihdi*, veulent tenter un coup, les préparatifs se réunissent à ceux de la fête de pénitence (*Akoupehri*) de plusieurs jeunes gens qui désirent se placer au rang des braves ou des hommes. On construit devant l'endroit une grande loge de médecine ouverte par le haut et partagée en deux par le milieu. C'est là que les candidats pour la pénitence viennent prendre place. Au milieu on creuse d'ordinaire, pour les partisans, des fosses en carrés longs, où ils s'étendent tout nus et restent pendant quatre jours et quatre nuits, sans autre vêtement qu'un morceau de cuir autour des reins. Le premier partisan choisit ordinairement le second qui lui sert d'aide et qui célèbre la médecine avec lui. On trouve toujours assez de jeunes gens qui ne demandent pas mieux que de se martyriser le corps, pour montrer leur courage et leur résolution. Ils jeûnent d'abord pendant quatre jours et quatre nuits, ce qui les

[1] Voyez M. Long, *loc. cit.*, t. I, p. 258.

[2] Voyez Say, *loc. cit.*, t. II, p. 80.

affaiblit et les fatigue. Plusieurs commencent la torture le troisième jour; mais c'est le quatrième qui y est proprement destiné. On attache au poteau fourchu de la loge de médecine une longue bande de peau de bison, avec la tête et les naseaux retombant par devant; une courroie passe par les naseaux. On choisit alors un vieillard pour diriger les tortures des candidats, qui s'exécutent de la même manière que chez les Mandans. Ceux qui les souffrent perdent souvent connaissance. En ce cas, on les prend par la main, on les soulève, on leur parle et ils recommencent. Quand ils ont, pendant assez longtemps, traîné le crâne de bison, et qu'ils ont été eux-mêmes tiraillés en tout sens, la peau et la chair déchiquetées, on forme le grand rond, comme chez les Mandans, et l'on tourne avec eux, jusqu'à ce qu'ils tombent, après quoi on les porte dans la loge de médecine. L'homme de médecine se fait remettre, par un des assistants, pris au hasard, le couteau avec lequel ils ont été découpés. Pour cela il a demandé que l'on eût pitié de lui et qu'on lui donnât un couteau; sur quoi on lui en jette un aux pieds. C'est le partisan qui doit construire la loge de médecine. Pendant la fête les spectateurs mangent et fument; mais les candidats ne prennent point de nourriture. Ils ont, de même que les partisans, tout le corps enduit d'argile blanche. Quand ces derniers dansent, durant la fête, ils se tiennent debout devant leurs fosses et remuent sans quitter la place, tenant à la main leur médecine, qui est une queue de bison, une plume ou quelque autre objet semblable. Du reste, personne ne danse que les candidats, et la seule musique dont on se sert pour accompagner ces danses, se fait en frappant, avec des baguettes de saule, sur une peau de bison sèche [1]. On a vu des cas où des pères ont fait subir ces tortures à leurs enfants à peine âgés de six à sept ans. Nous en vîmes un que l'on suspendit par les muscles du

[1] Say (*loc. cit.*, t. I, p. 254) parle aussi de cette fête.

cou après qu'on l'eut obligé de jeûner pendant trois jours. On ne fait rien après cela pour panser les plaies, dont les cicatrices se changent en gros bourrelets. Cela se voit chez les Meunitarris beaucoup plus fréquemment que chez les Mandans. La plupart des premiers portent sur la poitrine trois ou quatre gros bourrelets parallèles, de la forme d'un croissant, épais d'un pouce, et qui occupent toute la largeur de cette partie. On observe aussi presque toujours, sur les bras, des bourrelets semblables, tant en longueur qu'en travers, et qui s'étendent parfois sur tout le membre.

La pierre de médecine, *Wihdé-Katachi* (*ch* guttural), est semblable à celle dont j'ai parlé à l'occasion des Mandans. Lewis et Clarke en ont aussi fait mention, de même que Say, dans le récit de l'expédition du major Long aux montagnes Rocheuses [1]. Ce dernier dit que les Gros-Ventres appellent cette pierre *Mé-ma-ho-pa*, ce qui n'est pourtant pas son véritable nom, mais Wihdé-Katachi, comme je viens de le dire. Voici comment Lewis et Clarke s'expriment à ce sujet : « The Minetarris have a stone of a similar kind, which « has the same qualities and the same influence over the « nation. » Mais il faut remarquer, à cet égard, que cette pierre est la même que celle des Mandans, que l'un et l'autre peuple s'y rend dans l'occasion, et s'y conduit exactement de la même manière [2].

Les Meunitarris ont encore un établissement de médecine fort remarquable : c'est la cabane à suer, *Bih-oh-akou-es* [3]. Quand un homme veut entreprendre quelque chose, et qu'il désire s'assurer, par médecine, de l'appui des puissances célestes, on construit, avec des branchages, une petite cabane à suer, qui est tendue, tout autour, de robes de bisons. De-

[1] Ibid., p. 252.

[2] Lewis et Clarke écrivent toujours à tort *Minetarris* au lieu de Meunitarris ou Memnitarris. Voyez plus haut ce que j'ai dit sur l'étymologie de ce mot.

[3] Toutes les syllabes doivent être prononcées brièvement réunies, avec un fort accent sur *oh;* le son baisse dans *akouess*, *e* ne se prononce qu'à moitié, *es* bas et bref.

puis la porte d'entrée, un sentier, d'une quarantaine de pieds de long et d'un pied de large, traverse en droite ligne le chemin dont on a coupé l'herbe que l'on a ramassée en un tas à l'extrémité du sentier, en face de la cabane. A côté de ce tas, on allume un feu dans lequel on fait rougir de grosses pierres. Sur le sentier, on place deux rangées de souliers l'une derrière l'autre, au nombre parfois de trente à quarante paires. Aussitôt que les pierres sont chaudes, on les porte dans la cabane, en les saisissant avec des morceaux de bois, dont l'un est droit et l'autre recourbé par en haut. En attendant, on a préparé dans la cabane un foyer où l'on pose les pierres chauffées. Toute la population est assise comme spectatrice, des deux côtés du sentier, où l'on a dressé un grand nombre de plats de maïs bouilli, de pois, de viandes, etc. Un vieil homme de médecine a été commandé pour accomplir la cérémonie. Il part de la petite colline et se rend à la cabane à suer, en suivant le sentier et en mettant toujours les pieds dans les souliers. Le jeune homme pour qui la médecine se fait se tient nu, à son *breechcloth* près, devant l'entrée de la cabane, où il pleure et gémit pendant quelque temps. L'homme de médecine sort ensuite de la cabane, tenant à la main un couteau ou une pointe de flèche, et lui coupe la phalange d'un de ses doigts, qu'il rejette comme une offrande au Seigneur de la Vie ou dans quelque autre intention superstitieuse dans laquelle le jeune homme a mis sa confiance. Après cette opération, l'exorciste prend une verge de saule, se rend auprès des plats, trempe la verge dans chacun d'eux et jette un peu de leur contenu dans la direction des quatre vents, pour le Seigneur de la Vie, pour le Feu et pour les diverses puissances célestes, dont il prononce en même temps les noms à haute voix. Les mets sont après cela partagés entre les spectateurs, hommes, femmes et enfants; les plus âgés d'entre les hommes vont dans la cabane à suer, les femmes les couvrent avec soin, puis on jette, du dehors, sur les

pierres chaudes, de l'eau que l'on puise avec des touffes d'absinthe dans des vases préparés à cet effet, ce qui fait transpirer abondamment les assistants. Tout le monde se met à chanter, avec accompagnement de chichikoué. Quand ils ont assez transpiré, ils crient aux femmes qui se tiennent hors de la cabane, d'enlever les peaux; après quoi on porte, par-dessus les rangées de souliers, une tête de bison, le nez au vent, sur le petit tas d'herbe, où on la dresse dans la même position. La médecine est alors achevée. Le jeune homme donne à l'exorciste, pour sa peine, les robes qui ont enveloppé la cabane et qui sont souvent au nombre de soixante ou de quatre-vingts, et l'exorciste, à son tour, en fait présent d'une partie aux assistants. Ceux qui ont transpiré se couvrent de leurs robes et restent au grand air, où leurs corps ne tardent pas à se sécher, cette médecine se célébrant ordinairement en été. En hiver, ils disposent ces bains de vapeur dans les cabanes qu'ils habitent; mais alors ils n'ont rien de sacré, et hommes et femmes s'y rassemblent pour transpirer. La grande médecine transpiratrice que je viens de décrire, a lieu, ordinairement, quand ils veulent demander au ciel de les favoriser dans une expédition de guerre ou dans quelque autre entreprise importante. Ils achètent alors une couverture de laine rouge ou de drap bleu qu'ils offrent aussi aux dieux, la suspendant à un poteau, derrière la cabane à suer, jusqu'à ce que l'air l'ait détruite.

Les Meunitarris sacrifient aussi quelquefois au grand serpent qui habite le Missouri. A cet effet, ils suspendent à des poteaux plantés dans la rivière, des robes ou des couvertures de laine de couleur. L'origine de cet usage se rapporte à une histoire qui ressemble un peu à celle dont j'ai parlé à l'occasion des Mandans. Un détachement de guerre des Meunitarris partit pour aller combattre les ennemis sur le haut Missouri. Comme il avait déjà fait un assez long chemin, deux jeunes gens retournèrent sur leurs pas,

et trouvèrent, à une certaine place, un gros serpent roulé. Après avoir contemplé pendant quelque temps ce reptile, l'un des deux battit le briquet, alluma du feu et brûla le serpent. L'homme qui avait fait le feu releva les débris, les sentit et déclara que l'odeur en était si agréable qu'il fallait absolument qu'il en mangeât, et, quoique son compagnon lui conseillât de n'en rien faire, il persista à vouloir goûter de la chair du serpent rôti. Le soir, comme ils se disposaient à se coucher, celui qui avait mangé du serpent fut surpris, en ôtant ses souliers, de voir que la peau de ses pieds était rayée comme celle de cet animal. Il la fit voir à son ami et lui dit : « Voilà qui est beau! quand je serai de retour au village, j'ôterai mes souliers et tout le monde voudra voir mes pieds. » Le lendemain, ses jambes étaient rayées jusqu'aux genoux, et il dit en riant : « C'est magnifique! maintenant je n'ai plus besoin de marquer mon corps par des raies, puisque la nature me les donne. » Le troisième jour, il était rayé jusqu'aux hanches. Ils couchèrent ensemble cette nuit, et le quatrième jour il était complétement métamorphosé en serpent. « N'ayez pas peur de moi, s'écria-t-il à son ami, je n'ai ni bras ni jambes, et je ne puis quitter la place; portez-moi à la rivière. » L'ami traîna le serpent jusqu'au Missouri, car il était trop long et trop lourd pour qu'il pût le porter; le reptile se mit sur-le-champ à nager; il fit le plongeon et cria à son ami, qui se tenait tristement sur la rive : « Mon ami, ne pleure pas! Tranquillise-toi et retourne en paix chez toi. Mais il faut que je te prie de m'apporter quatre choses, savoir : un loup blanc, une bête puante, une autre peinte en rouge et une pipe noire. » Le compagnon retourna donc chez lui et revint quelque temps après pour apporter à son ami les objets qu'il avait demandés. Il resta pendant une journée entière à se plaindre sur le bord de la rivière, sur quoi le serpent parut. « Tu as bien fait de tenir ta parole, lui dit-il, tu iras à la guerre et tu tueras autant d'ennemis que tu m'as apporté d'objets;

mais auparavant viens ici et pleure, car je suis médecine pour toute l'éternité. » Le jour même l'ami sortit et tua un ennemi; mais auparavant le serpent lui avait encore dit que sa tête serait près de l'ancien village des Mandans, tandis que l'extrémité de sa queue toucherait à l'embouchure du Yellow-Stone; d'une de ses oreilles il entendait ce qui se passait à la Maison du Chien, colline dans la prairie, à deux journées de route de la rive septentrionale du Missouri; et de l'autre, il distinguait les sons de la Crête-Côte, qui est à la même distance sur la rive opposée. L'ami du serpent alla quatre fois à la guerre et tua quatre ennemis, un chaque fois. Les Meunitarris, qui croient fermement à cette histoire, vont encore aujourd'hui, quand la fantaisie leur en prend, auprès de la rivière et y plantent une offrande. Ils racontent qu'un jour un homme y alla pour voir le serpent. Il pleura longtemps, et enfin le serpent se montra. L'homme l'appela son père; mais le serpent répondit : « Tu n'es pas mon fils; je n'ai qu'un fils, et son nom est : Celui qui n'a point de bras; mais tu es le fils de celui qui gouvernera le village; c'est à quoi je l'ai destiné. Quand vous irez à la chasse aux bisons, vous tuerez des ennemis et vos gens en tueront aussi. » Quand les Meunitarris fument dans leurs cabanes, ils commencent toujours par faire fumer le vieillard ou le grand père (*Mahroutakas*), et à cet effet ils tiennent, pendant quelques instants, le tuyau de la pipe élevé en l'air, de sorte qu'ils croient encore à la métamorphose de cet homme en serpent.

Quand leurs femmes ont des couches difficiles, ce qui est du reste fort rare, ils ont coutume de donner à l'homme de médecine, un, deux et jusqu'à quatre chevaux. Celui-ci se rend alors dans la cabane de la femme, fume avec le mari, prend un bonnet de peau de renard ou de loup, avec lequel il frappe la femme sur le dos et sur d'autres parties du corps, en chantant et en s'accompagnant du chichikoué. Souvent aussi il la frotte avec une carapace de tortue, comme font

au Brésil, les Botocudes, ou bien seulement avec une plume.

De même que chez les Mandans, on trouve souvent aussi dans les cabanes des Meunitarris des hiboux vivants, qu'ils croient doués du don de la divination, et dont ils prétendent comprendre et pouvoir interpréter le langage. C'est l'espèce que les Américains appellent *Large Greyowl*, sans doute *Stryx virginiana*. L'aigle royal (*Aquila chrysaëtos*) se garde aussi vivant, pour que l'on puisse se procurer les plumes de la queue qui ont une si grande valeur chez ces peuples. Il y a parmi les Meunitarris des individus qui ont des superstitions et des usages bizarres et qui leur sont particuliers. Ainsi, par exemple, tel homme fume toujours avec une lenteur extrême, et pendant qu'il tient sa pipe personne ne doit proférer une parole ni faire un mouvement, si ce n'est pour prendre la pipe à la main. Il ne doit y avoir dans la cabane, pendant qu'il fume, ni femmes, ni enfants, ni chiens, et il faut qu'il y ait toujours quelqu'un à la porte pour la garder; toutefois, si le hasard fait qu'il y ait précisément sept personnes présentes pour fumer, toutes ces précautions deviennent inutiles et chacun peut faire ce qu'il veut. Du reste, cet homme n'allume jamais sa pipe qu'avec du fumier de bison, et quand il la vide il en jette le contenu dans le feu; la flamme s'élève avec force, sans doute parce qu'il a mis dans la pipe de la poudre à canon ou quelque chose de ce genre. Quand quelqu'un souffre de quelque partie du corps, cet homme y porte sa pipe et fume. Dans ce cas, il n'avale pas la fumée comme les Indiens ont coutume de faire, mais il prétend qu'il aspire la maladie; en conséquence on le voit la prendre dans la main et la jeter au feu.

La division de l'année, chez les Meunitarris, ne diffère pas considérablement de ce qu'elle est chez les Mandans; mais je ne l'ai jamais trouvée parfaitement semblable. Les mois sont :

1° Janvier, ou le mois de sept nuits froides : *Wahch-Koubbedi-Chachpo.*

2° Le mois ou la lune où les loups *courent le rut* (expression canadienne) : *Séche-Eruha.*

3° La lune où les loups font leur trou : *Séche-Atéroukikcha.*

4° Le mois où les louves mettent bas : *Séche-Arahk-Arrawatuhé.*

5° Le mois dans lequel on plante le maïs : *Wah-Parrouoche.*

6° La lune de la floraison des poires : *Awa-Aouche-Awédi.*

7° La lune du commencement des épis de maïs : *Wah-Etah-Weta.*

8° Le mois de la maturité des poires : *Wahso-Aute-Biddi.*

9° La lune des prunes mûres : *Wah-Ketah-Arrouohte.*

10° Le mois de la récolte du maïs : *Mankeruh-Wedi;* c'est le mois de septembre.

11° La lune de la gelée blanche : *Machaoure-Kewedi;* ce mois s'appelle aussi la lune où l'on va à la chasse aux oiseaux : *Awachi-Daïde-Bidi.*

12° La lune où le Missouri prend : *Warouchah-Kapah-Bidi* (*ch* guttural).

13° La lune du petit froid; mais dont celui qui m'a donné ces détails, ne savait pas le nom dans la langue du pays.

Quant à la chasse et à la guerre des Meunitarris, je ne pourrais que répéter ce que j'ai déjà dit des Mandans. Ils passent pour être fort habiles à disposer les parcs de cabris, *Oh-Chidéi* (*ch* guttural), qui se font au mois d'avril, dans une demi-journée. La chasse aux oiseaux se fait aussi chez eux de la même manière que chez les Mandans. Ils font des souliers avec la peau des cabris.

Les Meunitarris sont aujourd'hui favorablement disposés pour les blancs, quand ils sont dans leurs villages près du Missouri; mais quand on rencontre de leurs détachements

de guerre dans la prairie, on en est ordinairement pillé. Ils commettent souvent aussi des hostilités contre les blancs et les Demi-sangs qui habitent dans le nord, vers les bords de la rivière Rouge. Leurs véritables ennemis sont les Pieds-Noirs, *Issi-Chupicha*, les Gros-Ventres des Prairies, *Eirich-tih-Aerouchpahga*, les Assiniboins, *Hedouchih-Iddi*, les Dacotas, *Shaonnis*, les Pahnis, *Séjerouchpahga* (*ga* guttural), les Arricaras, *Arakarahou*, les Chayennes, *Itah-Ichipahji*[1], les Crihs, *Chahis*, les Arrapahos, *Ita-Iddi*[2]. Leurs alliés sont les Mandans, *Arabuckou*, et les Corbeaux, *Haïderohka*[3], qu'ils appellent aussi simplement *Ihchatsa* (*ch* guttural).

Ces Indiens traitent avec barbarie les corps des ennemis qu'ils ont tués. Charbonneau a vu les Meunitarris emporter pendant plusieurs mois le corps d'un Assiniboin qu'ils avaient tué en hiver, et s'en servir tous les jours comme d'une cible. La mutilation des ennemis qu'ils tuent est une coutume générale chez eux. L'insensibilité pour leurs prisonniers est ordinaire à tous les hommes grossiers; ils ne ressentent rien à l'aspect des souffrances des êtres vivants, ce qui est surtout vrai des peuples chasseurs. Sous ce rapport, le sauvage du Brésil ne se distingue pas de l'homme rouge de l'Amérique septentrionale, ni du Guacho de la partie méridionale de ce continent[4]; l'homme de la nature est le même dans toutes les parties du monde.

Les Meunitarris, non plus que les Mandans, ne connais-

[1] Cela veut dire *les Plumes rayées*, parce qu'ils aiment à garnir leurs flèches avec les plumes blanches et noires du coq d'Inde sauvage.

[2] Le nom d'*I-tu-lih* que Say indique dans la note (*Long's Exped.* t. III, p. 56) n'est pas exact.

[3] Les Corbeaux se sont divisés en deux bandes, dont les Meunitarris nomment la seconde *Gihcha-Ista* (*Gih* à l'allemande, *ch* guttural); l'autre est composée des Haïderohka, qui est aussi le nom générique et qui, traduit littéralement, signifie la bande du milieu.

[4] Voyez à ce sujet mon Voyage au Brésil et la description que fait d'Orbigny des Saladeros des Gauchos (voyez ses Voyages, t. II, p. 151).

sent guère de véritables remèdes; le tambour, *Wirré-Charriki* (*ch* guttural), le chichikoué, *Eï-Pohché* (*ch* guttural), et le chant des hommes de médecine, doivent agir seuls pour la guérison. Pour les blessures, ils brûlent de l'herbe odoriférante (*Anthoxanthum odoratum?*), tiennent les mains dans la fumée et puis sur la plaie, mais à quelque distance. Cela fait, on pose sur la plaie un peu de suif. Une couple d'hommes scalpés et guéris, ainsi que les énormes cicatrices que l'on voit sur le corps de quelques-uns de ces Indiens, prouvent la vigueur de leur constitution. Les hommes de médecine ont un certain chant sans paroles, qu'ils emploient comme dernière ressource pour rappeler les moribonds à la vie [1].

Les Meunitarris posent toujours leurs morts sur des échafaudages, *Mahsatti-Orucheka*. Le Seigneur de la Vie n'aimant pas qu'ils se disputent et se tuent entre eux, ceux qui l'ont fait malgré cela sont enterrés pour qu'on ne les voie plus. Mais dans ce cas, on place une tête de bison sur la tombe, afin que les bisons ne s'en éloignent pas, parce que, s'ils se doutaient qu'il y a là un méchant, ils pourraient se retirer et ne plus revenir. Les bons se posent sur des échafaudages afin que le Seigneur de la Vie puisse les voir.

La langue, *Mah-Aruhdé* (tout ensemble), des Meunitarris est très-différente de celle des Mandans, et beaucoup plus difficile à prononcer. Comme celle-ci, elle a beaucoup de sons gutturaux, surtout le *ch* du hollandais et de l'allemand, et ce n'est que dans un petit nombre de mots qu'on le prononce comme dans l'*ich* allemand. L'*s* ou *ss*, qui se rencontre très-souvent à la fin des mots, se prononce presque toujours comme *t* ou *tt*, et fréquemment d'une manière très-indistincte. La difficulté, dans la prononciation de ces

[1] Les Mandans prétendent que les Meunitarris ont négligé la plupart de leurs fêtes de médecine, et que c'est pour cette raison qu'un si grand nombre d'entre eux sont tués dans les combats.

mots, tient principalement à l'accent; ils se terminent souvent par les syllabes *ess*, *iss*, *ass*, *uss*, *sass;* parfois on les frappe brièvement et avec vitesse, mais souvent aussi on les prononce à voix basse et indistincte. Les idées que l'on exprime en allemand par un petit nombre de mots, en exigent beaucoup dans cette langue, ce qui prouve sa pauvreté. Lewis et Clarke disent dans leur voyage[1] : « The dialect « of the Mandans differs widely from both (des Ariccaras et « des Meunitarris) but their long residence together, has « insensibly blended their manners and occasioned some « approximation in language, particularly as to objets of « daily occurrence and obvious to the senses. » Cette observation est parfaitement juste, car les deux peuples m'ont assuré que dans l'origine leurs langues étaient tout à fait différentes, et qu'ils ne se comprenaient pas l'un l'autre. On verra dans l'appendice que la langue des Corbeaux a de la ressemblance avec celle des Meunitarris.

[1] Voyez Lewis et Clarke, t. I, p. 180.

CHAPITRE XXVII.

QUELQUES NOTES SUR LES ARICCARAS.

Les Ariccaras, Riccaras ou Rihs, les Ris des Français du Missouri, sont une tribu séparée depuis longues années des Pahnis, et qui, à cette époque, s'établit sur les rives du Missouri et y fonda deux villages. Lors du voyage de Lewis et Clarke, ces Indiens se conduisirent passablement à l'égard des blancs; des différends s'étant élevés plus tard, la face des choses changea, et les Ariccaras devinrent les ennemis les plus irréconciliables des blancs, dont ils tuaient tous les marchands qui osaient se risquer dans le voisinage de leur territoire, ainsi que je l'ai déjà raconté plus haut. Après la défaite qu'ils firent souffrir au keelboat du général Ashley, et la malheureuse expédition du colonel Leavenworth, ils devinrent plus menaçants que jamais, et, comme ils ne voyaient plus jour à faire des échanges sur le Missouri, circonstance à laquelle il s'en joignit d'autres peu favorables pour eux, ils se décidèrent, en 1832, à quitter leurs villages et à se fixer au loin dans la prairie. On dit qu'ils errent maintenant sur la route de Santa-Fe, au-dessus des sources de la Platte. Leurs villages sur le Missouri sont demeurés depuis ce temps vides et abandonnés.

Les Ariccaras s'appellent dans leur propre langue *Sahniche*, c'est-à-dire gens ou hommes. Les Mandans leur don-

nent le nom d'Ariccaras [1], et les Meunitarris disent Ariccarahou [2]. Ce sont des hommes grands, forts, bien bâtis, et dont quelques-uns ont la taille de six pieds (anglais). Leur physionomie ne diffère pas beaucoup de celle des peuples voisins, surtout des Mandans et des Meunitarris, et leurs femmes sont, dit-on, les plus belles de toutes celles du Missouri, mais aussi les plus dissolues. Leur costume est aussi, dans tous les points principaux, le même que celui des Mandans, et leurs robes sont généralement peintes en rouge-brun. Ils ont abandonné le costume des Pahnis, ainsi que la plupart de leurs usages [3].

Ils habitaient sur les rives du Missouri deux villages séparés par un petit ruisseau; le plus haut s'appelait le village du Nord, *Nahokahta*, et le plus bas, le village du Midi, *Hohka-Wiratt;* d'après le vieux Garreau, ce dernier s'appelle aussi *Achtarahé.* Autrefois une partie des Ariccaras habitait aussi, dit-on, la rive septentrionale du Missouri, qu'ils appellent *Swarouchti,* ce qui veut dire eau de médecine ou saine, ou bien *Hokahah-Ninn.* Ils comptaient en tout 500 guerriers et de 3,600 à 4,000 âmes, quand ils quittèrent le Missouri, et ils possédaient beaucoup de chevaux et de chiens; aujourd'hui on assure qu'ils peuvent envoyer à la guerre 600 hommes en état de porter les armes, et ils forment toujours un peuple belliqueux, très-dangereux pour les blancs. Ross-Cox, dans son voyage au fleuve Columbia [4], dit qu'ils sont *a powerful tribe,* assertion un peu trop forte. Say raconte [5] qu'à deux milles de Beaver-Creek, il y avait un

[1] La dénomination d'*Ariccara* vient, dit-on, du mot *Wariccarahn* (bois de cerf); mais je n'ai pas pu découvrir la véritable liaison entre ces deux termes.

[2] Lewis et Clarke disent (t. I, p. 188) que les Mandans appellent ces peuples *Pahnis*, et qu'il s'est donné à lui-même le nom d'*Ariccara*, en quoi ils se trompent complétement.

[3] Warden donne (t. III, p. 558) une notion courte mais assez exacte des *Ricaras*, mais elle ne descend que jusqu'à l'époque où les hostilités commencèrent avec les blancs.

[4] Voyez *Ross-Cox Travels*, p. 60.

[5] Voyez *Major Long's Exped.*, t. II, p. 71.

village d'Ariccaras, et que non loin de là, sur les bords du Shell-Creek, se voyait un grotte artificielle qui s'appelait *Pawni-médecine*. Les renseignements les plus détaillés que nous possédons sur ce peuple, se trouvent chez Brackenridge [1] et dans les voyages de Bradbury [2]; mais quoique le premier ait eu le loisir d'observer ce peuple pendant quelque temps en paix, ce qu'il en dit est peu satisfaisant, faute sans doute d'un bon interprète. Je vais rapporter ce que j'ai appris sur leur compte des Mandans, et notamment du chef Mato-Tope qui a vécu longtemps avec les Ariccaras.

Brackenridge décrit fort imparfaitement la manière dont ils construisent leurs cabanes; mais le fait est qu'elles ne diffèrent point de celles des Mandans et des Meunitarris. Cet auteur ajoute que les villages des Ariccaras étaient fort malproprement tenus, et il les compare à cet égard à quelques vieilles villes européennes [3]. Comme il y a lieu de croire que Brackenridge n'a jamais vu les villes de l'Europe, où la police est mieux faite que dans celles de l'Amérique, sa comparaison est fort inconvenante.

A l'époque où les Ariccaras quittèrent le Missouri, leurs chefs dans les deux villages étaient les suivants :

A Nahokahta :

1° Stanapat ou Starapat, le Petit épervier dont le pied est plein de sang, communément appelé *la Main pleine de sang*.

2° Pachkunehoch (*ch* guttural), la Vieille tête.

3° Chatchiche-Chaüata (les deux *cha* gutturaux), le Cheval blanc.

A Hohkawiratt :

1° Nechahni-Sanach (*ach* guttural), le *Cheffre fou*.

[1] Voyez *Brackenridge*, *loc. cit.*, p. 248 et 249.

[2] Voyez *Bradbury*, *loc. cit.*, p. 111. Visite chez les Ariccaras, p. 165. Agriculture et élève des chevaux, p. 172. Quelques-uns de leurs médicaments, p. 153. Confection des vases de terre. P. 111, il dit faussement que le nom des Ariccaras était dans l'origine Starrahe, confondant ainsi le nom du peuple avec celui du village, Achtarahé.

[3] Brackenridge, *loc. cit.*, p. 247.

2° Waruch-Thahka (*ch* guttural), le Poil blanc.

3° Honnihtatta-Kahrach (*ch* guttural), le Mauvais brave.

Parmi ces hommes il y en avait de fort méchants, entre autres Stanapat, dont j'ai déjà parlé plus haut à l'occasion de la construction du Fort-Clarke. Brackenridge et Bradbury furent très-bien accueillis chez eux, et il y avait toujours dans leurs villages quelques blancs, dont on se servait comme d'interprètes, tels que le vieux Garreau, un certain la Chapelle et quelques autres. Quand on les visitait, on était reçu avec hospitalité et invité à plusieurs de leurs fêtes. Après le départ, on avait à craindre les détachements de guerre, qui n'épargnaient pas les blancs.

L'agriculture chez les Ariccaras était exactement dans le même état où elle se trouve encore aujourd'hui chez leurs voisins; mais on dit qu'ils élevaient leurs enfants avec plus de sévérité, et les frappaient bien fort quand ils se conduisaient mal. Chez les nations situées plus au nord, leur éducation est aussi mieux faite que chez les Mandans et les Meunitarris. Chez les Ojibouais, lorsqu'un enfant passe devant des personnes plus âgées que lui, on le prend souvent par le bras, et il reçoit une bonne leçon. Quand un jeune homme est paresseux et ne veut point aller à la chasse, on a vu son père le faire marcher devant lui, tout en lui donnant le fouet, pendant l'espace d'un mille, et puis le laisser aller en lui disant que s'il revient les mains vides, il sera plus fortement puni encore.

Comme la plupart des nations indiennes, les Ariccaras ont aussi leurs bandes ou associations, et en outre aussi des danses particulières [1]. Ce sont les suivantes :

1° La bande des Ours, *Kuhnuch-Tiranehuh*. Elle se compose de personnes âgées qui, en dansant, portent sur elles plusieurs marques de l'ours, des morceaux de peau, un collier de griffes, etc.

[1] Brackenridge ne parle que fort légèrement de ces bandes.

2° Les Loups fous, *Stiri-Sakkahuhn*. Ils portent sur le dos une peau d'ours fendue et font passer la tête et le bras par le trou.

3° Les Renards, *Titchiwahn*. Ils portent des peaux de renard sur différentes parties du corps.

4° Les Chiens fous, *Hahtchti-Sakkahuhn*. Portent en dansant un chichikoué à la main.

5° Les Bœufs fous, *Okoss-Sakkahuhn*. Ce sont les hommes les plus distingués; ils portent en dansant la peau de la tête d'un bison avec les cornes.

6° Les Soldats, *Tiruh-Pahi*. Ils répondent aux Charack-Ochaté ou Kaüa-Karakachka des Mandans.

Indépendamment de ces bandes, les Ariccaras ont encore au moins sept danses différentes.

1° La danse Chaude, *Wichkatitt* (*ich* guttural); proprement, les bras noirs.

2° La danse de l'OEuf d'oiseau, *Hunnuchka* (*uch* guttural). Ils portent en dansant, sur le front, la peau d'un chat-huant (*Strix asio*. Linn.)

3° La danse du jeune Enfant, *Cawita*. Elle peut être possédée tant par les vieilles que par les jeunes bandes. Les unes et les autres portent en la dansant, derrière la tête, un morceau de peau de cygne avec une plume de corneille. Les danseurs font toute sorte d'actes de témérité. Si l'un d'eux tire une flèche contre les ennemis, tous doivent l'imiter.

4° La danse des Renards de prairie, *Naniche-Tahka*. Ils portent une espèce de tablier de femme, de drap rouge ou bleu; par derrière, la peau d'un de ces petits renards; de courts *leggings* jusqu'au-dessus du genou; derrière la tête, deux queues de corneille en sautoir; à la culotte, des grelots, qu'ils fabriquent eux-mêmes avec de vieilles casseroles de fer-blanc.

5° La danse Blanche de la terre, *Nahni-Chahïa*. Ils portent une coiffe de laquelle pendent des touffes d'hermine; derrière la tête, deux plumes d'aigle en sautoir; au bas du

dos, un objet de cuir ressemblant à une queue, orné de nœuds d'hermine et de grelots à la main, un grand arc-lance orné de plumes d'aigle; leur robe est entourée de peaux de renard, la tête en bas, et ornée de nœuds d'hermine.

6° La danse des Esprits, *Nanichta*. Un grand bonnet de plumes de hibou leur pend par derrière, et leur entoure même le corps. Ils portent autour du cou un sifflet de guerre, et à la main la peau de leur animal de médecine.

7° La danse de la Robe déployée : *Tchiri-Wakah*. Quand on leur donne quelque chose pendant cette danse, ils le prennent en couchant le donataire en joue; ils s'habillent comme pour aller au combat, et il n'y a que les plus vaillants guerriers qui puissent trouver place parmi eux. Si l'un d'eux accepte un présent, il en vient un autre qui a fait plus de coups; il pousse le premier de côté, en énumérant les siens, jusqu'à ce qu'il en vienne un troisième qui en fasse autant pour lui, et ainsi de suite; de sorte que le plus vaillant finit par emporter tous les présents. Pendant la danse, ils imitent les mouvements d'un combat en tenant avec le bras la robe étendue en manière de bouclier; toutes leurs blessures sont figurées sur leur corps avec de la couleur rouge. Ces bandes s'achètent et se vendent toutes chez les Ariccaras de même que chez les Meunitarris, les Corbeaux et les Mandans. Dans ces occasions, il faut aussi que les acheteurs offrent ou abandonnent leurs femmes au père du vendeur.

Leurs jeux sont à peu près les mêmes que ceux des Mandans. Brackenridge parle du soi-disant jeu de billard [1]. La peau d'une jeune vache blanche est aussi chez eux un objet de grand prix. Ils ont pour les coups qu'ils font à la guerre les mêmes marques distinctives que les Mandans, et ils agissent de même à l'égard des partisans, si ce n'est que le partisan ariccara porte d'ordinaire, comme une puissante

[1] Voyez Brackenridge, *loc. cit.*, p. 255.

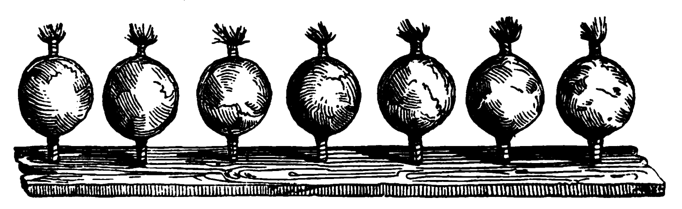
médecine, un épi de maïs enveloppé sur la poitrine. Quand ils sont obligés de se sauver, ils ne se défont jamais de leur ceinture comme les autres nations, quelque chaleur qu'il fasse. Quand beaucoup d'Ariccaras sont réunis, il ne se battent pas fort bien, mais on assure qu'ils montrent plus de courage quand ils sont en petit nombre. Il n'y a pas de peuple qui ait tué autant de blancs que les Ariccaras. Les Pahnis torturaient autrefois leurs prisonniers jusqu'à ce que, au dire de Say, Petalecharu abolit cette coutume[1]; les Ariccaras y renoncèrent aussi en se séparant des premiers. La danse du Scalp, qui se retrouve chez tous les Indiens de l'Amérique septentrionale, s'appelle chez les Ariccaras *Tirathna-Oui.*

Leurs opinions religieuses et leurs traditions sont, à ce que l'on dit, à tout prendre, les mêmes que celles des Mandans. Le premier homme s'appelle, parmi eux, *Ihkochou* (*ch* guttural) ou *Sziritch;* ce dernier mot désigne aussi un loup. L'Ochkih-Heddé ou diable est connu chez eux sous le nom de *Nachskounachkoch* (les *ch* légèrement gutturaux), c'est-à-dire, le petit poilu. Ils honoraient aussi autrefois l'arche du premier homme, mais ils ont renoncé maintenant à ce culte. Les fêtes de médecine et les superstitions de toute espèce règnent parmi eux, comme parmi tous les Indiens du Missouri. Ils ne connaissent pas, à proprement dire, l'okippe; ils se martyrisent pourtant, mais pas autant ni aussi fort que leurs voisins. Toutes sortes d'animaux sont médecines pour eux, et ils les choisissent comme les autres peuples. Ils ne jeûnent jamais aussi longtemps que les Mandans et les Meunitarris, un jour tout au plus. Quand ils font pénitence et qu'ils veulent tuer des bisons, ils n'en chargent pas la chair sur leurs chevaux, mais en portent souvent des masses énormes sur la tête et sur le dos. Celui qui porte le plus lourd fardeau le donne souvent à un

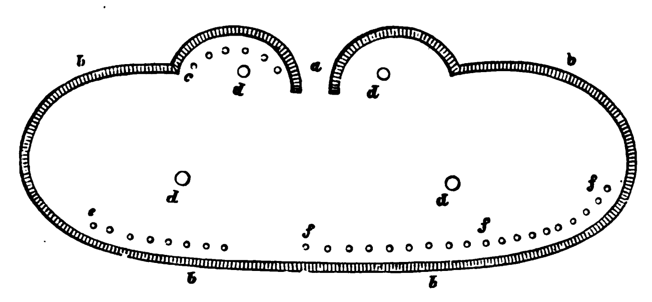
[1] D'après John Ivring (*Indian Sketches*, t. II, p. 136), il paraît pourtant que Petalecharu ne put pas abolir complétement cet usage.

pauvre vieillard qui chante alors pour lui des chants de médecine, pour qu'il ait du succès à la guerre et à la chasse, et cette action fait de lui un homme distingué. Le Seigneur de la vie dit aux Ariccaras que s'ils donnaient ainsi aux pauvres et s'imposaient des fardeaux, toutes leurs entreprises seraient heureuses et bénies. On assure qu'ils ont renoncé à toutes leurs anciennes traditions religieuses, excepté la dernière. On peut soupçonner, à cet égard, que l'influence des blancs n'y a pas été étrangère, et cette pensée revient même parfois quand on réfléchit à la mythologie puérile des Mandans.

Le maïs est un des objets les plus sacrés pour les Ariccaras, et ils l'honorent de différentes manières. Une de leurs plus grandes fêtes de médecine est le Napahruchte (*ch* guttural), ou la médecine de la boîte aux oiseaux, qu'ils ont soigneusement conservée. Cette médecine est pour eux aussi sacrée que la Bible l'est pour les chrétiens. Elle est la règle générale et la loi d'après laquelle ils agissent. Cette boîte est attachée dans leurs villages au haut de la loge de médecine et voyage avec eux partout où ils vont. Elle consiste en un étui de parchemin de six à sept pieds de long, fort étroit et renforcé par-dessus d'un long morceau de bois. Il s'ouvre à l'une de ses extrémités. Sur le haut est attachée une rangée de sept chichikoués faits de gourdes, et garnis par-dessus d'une touffe de cuir teinte en rouge. (Voyez la vignette n° I dont l'original a été dessiné par Mato-Tope.) Dans la boîte il y a des oiseaux empaillés, en aussi grand nombre qu'ils peuvent s'en procurer, mais seulement des espèces d'oiseaux qui habitent le pays pendant l'été. Indépendamment de ces oiseaux, la boîte renferme encore une grande et célèbre pipe de médecine, Napahruchte (*uch* guttural), avec laquelle on ne fume que dans certaines occasions extraordinaires. Quand un Ariccara aurait tué son père, dès qu'il fume par cette pipe, on ne doit plus lui en vouloir. On fait la médecine avec ce singulier appareil, aus-



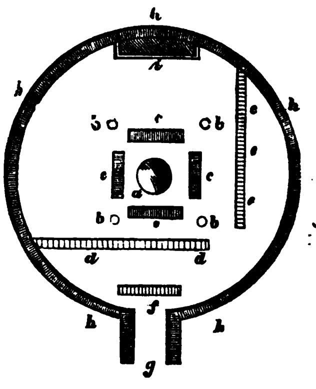
N° 1. Tome III, pag. 36. Boîte aux oiseaux (médecine).



N° 2. Tome III, pag. 56. Plan de la place disposée pour une fête, dans un village meunitarri.



N° 3. Tome III, pag. 57. Arme des Meunitarris.



N° 4. Tome III, pag. 67. Plan de la cabane de l'Indien *Mondeek-Soreck-Choppanich*.



sitôt que les premières courges sont mûres. On en surveille avec soin les fleurs, afin que personne n'y touche, et dès que les premiers fruits mûrissent, on choisit un certain nombre de guerriers qui doivent se rendre à l'assemblée. On leur fait des présents de prix, on cueille les fruits et on les leur donne à manger. Pour cela il faut qu'ils descendent la boîte aux oiseaux, pendant que l'on chante des hymnes et que l'on fume dans la grosse pipe. En été, quand les arbres sont couverts de feuilles, on prend un arbre toujours vert, par exemple, un cèdre rouge (*Juniperus*), on le dépouille de son écorce, on peint le tronc par bandes circulaires, bleues, rouges et blanches, et on plante ensuite l'arbre devant la loge de médecine. C'est après cela que l'on descend la boîte et que l'on commence la cérémonie. La boîte est surtout de la plus grande efficacité pour faire réussir la récolte du maïs et des autres céréales, et celui qui porte cette boîte le plus loin et avec la plus grande persévérance s'acquiert le mérite le plus éminent auprès du Seigneur de la Vie. Les hommes les plus forts portent parfois en offrande à cette boîte un bison tout entier, auquel il ne manque que la tête et les entrailles. C'est l'acte le plus méritoire qu'ils puissent faire, et s'ils l'ont renouvelé quatre fois, on est convaincu qu'ils ne peuvent plus jamais manquer de bisons.

Au commencement du monde, les Mandans habitaient, dit-on, le village de Rouhptare en commun avec les Ariccaras. Cependant le Seigneur de la Vie vint auprès d'eux, sous la forme d'un enfant, et leur ordonna de célébrer tous les ans l'Okippe, comme le faisaient les Mandans, mais non pas leur médecine avec la boîte aux oiseaux. Cette affaire devint l'occasion de disputes et même de coups entre les Mandans de Rouhptare et les Ariccaras, pendant lesquels le Seigneur de la Vie demeura chez les premiers. Il voulut se rendre chez les autres, mais on l'en dissuada, disant qu'ils le feraient mourir, sur quoi il répondit : « Ils ne peuvent pas me tuer. » Il se rendit alors sur le bord d'un ruis-

seau d'où il tira un morceau de sel, s'en frotta tout le corps et en jeta une partie parmi les Ariccaras, plusieurs desquels en furent empoisonnés. Les deux nations se séparèrent après cela; les Ariccaras conservèrent leur boîte aux oiseaux, et les Mandans, obéissant au Seigneur de la Vie, leur Okippe. Les Ariccaras, mécontents du Seigneur de la Vie, lui donnèrent à cette occasion le surnom de *Pach-katch*, loup des prairies.

Cette boîte aux oiseaux tient lieu en même temps de calendrier aux Ariccaras : car les sept chichikoués leur servent à compter leurs sept mois froids, en commençant par celui du milieu qui désigne le plus froid de tous. A gauche, il en faut trois pour arriver aux cinq mois de chaleur, que l'on passe pour recommencer à droite avec le froid, jusqu'au milieu, où l'on retrouve le plus grand froid. En supprimant les cinq mois de chaleur ou de beau temps, de mai à septembre, ceux que l'on compte par les chichikoués s'appellent :

1° Le mois de la chute des feuilles (octobre).
2° Le mois du nez du petit serpent (novembre).
3° Le mois du nez du grand serpent (décembre).
4° Le mois des sept nuits froides (janvier).
5° Le mois qui tue ou qui rafle les hommes (février).
6° Le mois où les oies sauvages reviennent (mars).
7° Le mois où la végétation commence (avril).

Les Ariccaras ont encore une foule de singuliers escamotages, jongleries et mascarades. Leurs tours de passe-passe sont réellement fort remarquables, et l'on prétend qu'ils les ont appris d'un fameux jongleur qui a passé quelque temps parmi eux. Dans quelques-unes de leurs fêtes de médecine, ils jouent des comédies tout entières. Ainsi, l'un d'entre eux représente un ours, après s'être couvert de la peau de cet animal, avec la tête et les pattes; il en imite tous les mouvements et les hurlements avec tant d'exactitude, que l'on croirait voir un ours devant soi; on lui tire un coup de fu-

sil, le sang coule, il tombe, meurt, on le dépouille de la peau, et voilà qu'un homme en sort sain et sauf. Dans une autre représentation, on coupe la tête à un homme avec un sabre et on l'emporte; le tronc reste là tout saignant, puis se relève et se met à danser sans tête. On rapporte après cela la tête coupée qu'on replace sur le tronc, sens devant derrière, et l'homme continue à danser; enfin, tout à coup la tête reprend d'elle-même sa position naturelle et le danseur se retrouve tel qu'il était au commencement. Un troisième est percé d'une lame que l'on retire de la plaie; on frotte avec la main cette plaie, qui saigne considérablement, ce qui la fait disparaître, et tout se retrouve dans l'ordre accoutumé. On tue des hommes à coups de fusil, le sang coule, on frotte la plaie et ils ressuscitent. On assure que les Ariccaras jouent toutes ces scènes d'une manière si naturelle, que la plupart des Canadiens français croient fermement qu'ils font des miracles. Jamais un Ariccara ne fendra en deux, dans une cabane, un os à moelle; cet os doit toujours être fendu au grand air, car ils croient que s'ils négligeaient cette précaution, leurs chevaux se casseraient les jambes dans la prairie.

Ce peuple a maintenant beaucoup d'ennemis : les Mandans, *Kanich* (*ch* avec la pointe de la langue); les Meunitarris, *Ouïtatt-Sahahn;* les Corbeaux, *Touch-Kahka* (*ouch* guttural); les Dacotas, *Chaonn;* les Pieds-Noirs, *Choch-Katit* (*ch* guttural); les Assiniboins, *Pahoack-Sa;* les Arrapahos, *Chahé;* les Pahnis, *Tchihri.*

Dieu dit aux Ariccaras qu'ils étaient faits de terre et qu'ils devaient, par conséquent, retourner à la terre; c'est pourquoi ils enterrent leurs morts. Au convoi de personnages de distinction on jette divers objets dans la tombe; ils habillent les morts de leurs plus beaux habits et leur peignent la figure en rouge; quelquefois ils tuent un beau cheval sur la tombe. Si le défunt laisse un fils, celui-ci obtient l'appareil de médecine de son père, sinon, on l'enterre avec lui.

La langue des Ariccaras est très-différente de celle des Mandans et des Meunitarris; elle est un peu plus dure; le son guttural *ch* y est fréquent, ainsi que les terminaisons allemandes *natsch*, *atsch*, *katsch*, *ass*, *oss*, *uss*, etc., qui sont beaucoup plus dures que celles de la langue des Meunitarris. Les Allemands la prononcent avec facilité et exactitude. Les Ariccaras ont bien des manières différentes de prononcer certains mots. Ainsi, les uns mettent une *l* où les autres prononcent une *n*, etc. L'*r* se prononce toujours avec la pointe de la langue et jamais dans la gorge. Les mots se terminent souvent par les syllabes *cho*, *chou* et autres sons gutturaux, qu'en général ils ne font entendre que comme un simple souffle. Beaucoup de mots ont la terminaison *kahn*, *rahn* ou *wahn*, prononcée à l'allemande, et qu'ils allongent considérablement.

La manière dont ils donnent des noms ne diffère pas de celle des Mandans et des autres Indiens du Missouri et des plaines qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. Ces noms ne manquent souvent pas d'harmonie, et on a coutume de les changer dans certaines occasions particulières. Le nom qu'ils portent dans l'enfance se change contre un nouveau, quand l'homme fait s'est distingué par quelque action remarquable.

CHAPITRE XXVIII.

HIVERNAGE AU FORT CLARKE.

État actuel du Fort-Clarke. — Voyage de M. Mackenzie. — Paix entre les Mandans et les Yanktonans. — Ravages du choléra sur le bas Missouri. — Mato-Tope. — Sih-Chidé. — Renvoi de nos gens au Fort-Union. — Sih-Séh. — Récit de Dipéouch. — Achèvement de notre nouvelle habitation. — Visite à un village d'hiver des Meunitarris. — Grande fête de médecine du bison. — Tours, escamotage des femmes meunitarries. — Visite au village d'hiver des Mandans. — Fête à l'occasion de la vente de la danse de la Tête à demi tondue. — Excursions de chasse. — Tempête froide accompagnée de neige. — Nouvelles de Saint-Louis. — Danses des Acho-Ochatés. — Les Dacotas rompent la paix. — Célébration de Noël. — Danse des femmes de la Vache blanche. — Nouvelles du Fort-Union. — Disette. — Usage des chiens attelés aux traineaux. — Danse des Têtes à demi tondues dans le fort. — Départ de M. Kipp pour le Fort-Union. — Le froid augmente.

Le Fort-Clarke n'avait pas éprouvé de grands changements pendant notre absence. A cette époque, il s'y trouvait, indépendamment du directeur, M. Kipp et sa famille, deux interprètes, savoir : Belhumeur, pour la langue des Mandans, et Ortubize, pour celle des Dacotas. Belhumeur était un demi-sang ojibouais, et il ne parlait pas la langue mandane aussi parfaitement que M. Kipp. Avec ces hommes et leurs familles respectives, le fort renfermait encore six engagés blancs, au nombre desquels il y avait un forgeron, et dont quelques-uns étaient mariés à des femmes indiennes. Nous avions malheureusement manqué M. Mackenzie, qui

venait de quitter le fort quatre jours avant notre arrivée, pour retourner au Fort-Union avec ses gens. Il avait laissé pour nous un paquet de lettres d'Allemagne que j'attendais avec impatience. J'avais écrit à M. Mackenzie pour lui demander de me procurer une habitation d'hiver au Fort-Clarke, où je serais mieux placé pour étudier les nations indiennes des environs, que je ne l'aurais été près de lui au Fort-Union, duquel, pour tout le reste, le séjour m'eût été beaucoup plus agréable. Il avait donné ordre, en conséquence, que l'on achevât au plus vite une maison neuve pour moi au Fort-Clarke. Par malheur, cet ordre arriva plus tard qu'il n'aurait dû, de sorte que l'on fut obligé d'y travailler en toute hâte pendant le mois de novembre, alors qu'il gelait déjà très-fort, surtout pendant la nuit. Le résultat en fut que notre habitation, trop légèrement construite, ne nous offrit pas un abri suffisant contre le froid de la saison. Les fentes assez larges qui se trouvaient entre les planches des murs furent bouchées, tant bien que mal, avec de la terre que la gelée ne tarda pas à faire éclater, de sorte que le vent glacial y pénétrait de tous côtés. Du reste, cette maison se composait de deux pièces vastes et claires, garnies de fenêtres vitrées, mais dont il n'y en avait qu'une seule d'habitable; l'autre servait d'atelier au menuisier et au charpentier. Chacune de ces pièces avait une grande cheminée en maçonnerie, dans laquelle nous brûlions d'énormes bûches de bois de peuplier vert, car le défaut de mains suffisantes n'avait pas permis de faire, pendant l'été, une provision de bois sec pour l'hiver. Il en résulta pour nous le désagrément d'être obligés d'envoyer tous les matins des hommes avec de petites charrettes ou des traîneaux chercher dans la forêt, et à une distance de quelques milles, le bois nécessaire pour la consommation de la journée, travail fort pénible dans les grands froids. Un engagé, qui nous avait été accordé pour notre service particulier, portait ce bois, couvert de glace et de neige, dans notre chambre, ce qui

en augmentait considérablement le froid, que nous essayions vainement de combattre.

Cette chambre n'étant pas encore achevée, dans les premiers temps de notre séjour, et aucun autre endroit dans le fort n'étant disponible, M. Kipp nous donna un asile dans la petite chambre qu'il habitait lui-même avec sa famille. Quoique l'on enlevât nos lits le matin, aussitôt que nous étions levés, notre présence ne laissait pas que d'être fort gênante, en resserrant ce local déjà très-étroit, et que venaient encore embarrasser les nombreuses visites des Indiens. Les magasins (*stores*) du fort étaient à cette époque fort bien garnis. Il s'y trouvait des marchandises pour 15,000 dollars, tandis que nos greniers contenaient de 6 à 800 boisseaux de maïs, provisions qu'un grand nombre de rats (*Mus decumanus*) travaillaient avec ardeur à diminuer. Il s'était opéré aussi quelques changements, par rapport aux Indiens des environs du fort. Lors de mon premier séjour, durant l'été de 1833, les Yanktonans avaient exprimé le désir de conclure la paix avec les Mandans et les Meunitarris, mais la réconciliation ne put avoir lieu qu'au mois de septembre. En conséquence, ces Dacotas étaient venus avec deux cents tentes, avaient formé un camp dans la prairie devant le fort, et y étaient restés trois ou quatre jours. Les traces circulaires de ce camp se voyaient encore. On avait célébré des fêtes et des danses, et le Fort-Clarke avait été rempli, du matin au soir, des Indiens des trois nations. En ce moment, au contraire, la prairie, aux environs du fort, était déserte et morte; une partie des Indiens étaient déjà allés se fixer dans leurs villages d'hiver au fond des forêts, quoique beaucoup d'entre eux restassent encore dans les villages d'été, et les visites indiennes ne nous manquèrent pas de tout l'hiver.

Les nouvelles des États-Unis n'étaient pas des plus favorables. Le choléra avait éclaté de nouveau durant l'été à Saint-Louis, et y avait fait de nombreuses victimes. Des bateaux à vapeur avaient porté la maladie aux postes de com-

merce du bas Missouri; et à Bellevue, entre autres, poste du major Dougherty, sept habitants blancs sur dix étaient morts en peu de jours. M. Dougherty lui-même avait été fort malade, mais était heureusement rétabli. Plusieurs personnes étaient mortes aussi au poste de commerce du major Pilcher, précédemment celui de M. Cabanné. Cette grave maladie n'était pas arrivée jusqu'à nous, mais nous avions toute raison de craindre qu'elle n'y parvînt, et M. Mackenzie avait, par précaution, amené un jeune médecin avec lui au Fort-Union.

Notre première occupation fut de faire des parties de chasse dans les prairies qui entourent le fort, ce qui nous fournit l'occasion de rassembler les semences des plantes alors desséchées. M. Bodmer fut en butte, pendant ces excursions, à quelques fines plaisanteries des jeunes Indiens. Un jour qu'il était sorti avec M. Kipp, comme ils venaient de se séparer, deux Indiens accoururent sur lui, leurs arcs bandés et en poussant le cri de guerre. M. Bodmer arma de son côté son fusil, et se préparait à se défendre, quand M. Kipp survint, et, à son aspect, les Indiens prirent sur-le-champ la fuite. De nouveaux échafaudages funéraires avaient été dressés dans les environs de Mih-Toutta-Haugkouche, où plusieurs Indiens étaient morts de la coqueluche, qui sévissait en ce moment. Nous voyions journellement la population des villages d'été se rendre à ceux d'hiver avec beaucoup de chevaux et de chiens chargés de bagage, parmi lesquels nous remarquâmes surtout les singuliers costumes de leurs diverses bandes, telles que les têtes de bison de la bande Berock-Ochaté, et quelques devins vivants, c'est-à-dire, des chats-huants. D'autres Indiens traînaient des chiens morts par une courrroie, probablement pour servir d'appât aux loups et aux renards. Nous entendîmes pousser de grandes plaintes: une femme était morte, et d'autres femmes travaillaient à son échafaudage.

Le 13 novembre, dans la matinée, plusieurs Indiens, la

frayeur peinte sur leurs traits, vinrent nous raconter que la nuit précédente on avait observé un nombre extraordinaire d'étoiles filantes, qui toutes s'étaient dirigées vers le couchant, ajoutant que cela annonçait infailliblement une guerre ou une grande mortalité parmi les hommes, et ils demandèrent à M. Kipp ce qu'il en pensait [1]. Nous eûmes plus tard la visite de plusieurs autres Indiens, quelques-uns desquels étaient en deuil, c'est-à-dire, enduits d'argile blanche. Tous parlèrent de ce grand phénomène. Ils regardèrent avec plaisir les dessins indiens de M. Bodmer, et nous fûmes obligés de leur parler beaucoup des Pieds-Noirs, leurs ennemis. Nous eûmes surtout fréquemment la visite de Mato-Tope, chef distingué, ainsi que de *Sih-Chidé* (*ch* guttural), la plume jaunâtre. Le premier vint avec sa femme et un joli petit garçon tout rond, auquel il avait donné le nom de *Mato-Berocké* (l'ours mâle). Il apporta avec lui son tambour de médecine, peint en rouge et noir, qu'il laissa chez nous suspendu à la muraille, ce qui procura à M. Bodmer l'occasion de le dessiner. (Voyez planche XLVIII, fig. 17.) Sih-Chidé, jeune homme grand et fort, fils d'un célèbre chef défunt, *Tohpka-Singké* (les quatre hommes), était un Indien digne de confiance, d'un très-bon caractère, qui devint un de nos meilleurs amis et qui nous visitait tous les jours. Ses manières étaient parfaitement convenables, et il avait les sentiments plus délicats que la plupart de ses compatriotes. Il ne nous importuna jamais de ses prières et s'éloignait par discrétion aussitôt qu'il voyait servir le dîner; cependant il n'était pas riche et ne possédait pas même un cheval. Il venait nous voir tous les soirs et s'occupait toujours à dessiner. Il avait sans contredit des dispositions pour cet art, quoique les figures qu'il faisait ne valussent pas mieux que celles que tracent nos petits enfants. L'interprète Ortubize avait descendu la rivière avec sa famille pour se

[1] D'après le Dr Ruppel (Voyage en Abysinnie, p. 315), les Abysinniens s'inquiètent aussi à la vue des étoiles filantes.

rendre au poste de commerce du marchand Picotte, près des Yanktonans, où il devait passer l'hiver. Les gens que l'on y avait envoyés revinrent le 14 novembre avec la nouvelle que les Dacotas s'étaient répandus dans la prairie, et que l'on avait fait avec eux un bon commerce de castors. Chez nous, la concurrence de MM. Soublette et Campbell existait toujours et occasionnait une grande hausse dans le prix des peaux de castor. Comme nous avions alors dix-sept engagés à notre disposition, M. Kipp les employa à tirer sur le rivage notre bateau mackinaw, pour le mettre à l'abri de la glace. Les premiers glaçons se montrèrent dans le Missouri le 15 novembre; les bancs de sable étaient couverts d'une large couche de glace, et quoique la rivière fût encore ouverte, il y avait longtemps qu'on ne voyait plus d'oiseaux aquatiques; la prairie était traversée par de petites volées de *Fringilla linaria* qui fait son nid dans le nord et passe l'hiver dans le midi.

Le 16 novembre, M. Kipp renvoya à pied au Fort-Union les hommes qui en étaient venus avec moi, savoir : Morrin, Wachard, Hugron, Beauchamp, Bourgüa et Manyon. Ils prirent avec eux deux chiens traînant des *travails* chargés, et ils comptaient y arriver après neuf jours de marche. Le chef des Loups (Charaté-Noumakchi) vint nous voir avec cinq ou six Meunitarris, au nombre desquels était *Tichingké* (la loge de peau), homme grand et fort, qui portait ses cheveux attachés sur le front en un gros nœud, duquel pendait un morceau de cuir garni de tant de franges, qu'elles lui cachaient presque entièrement les yeux. Ce jour-là je vis la première volée d'*Emberyza nivalis* aux bords du Missouri; cet oiseau passe l'hiver dans les buissons de la prairie et près des plantes desséchées, dont il mange les graines. *Sih-Sé* (la plume rouge), jeune Indien mandan qui gardait, pendant le jour, les chevaux du fort dans la prairie, revint le soir après s'être peint tout le corps de taches d'argile blanche. Lui en ayant demandé la raison, il me répondit

que c'était pour pouvoir courir plus vite. Nous eûmes aussi la visite d'un Mandan d'origine semi-française, nommé *Kipsan-Niika* (la petite tortue), dont le père était un Canadien. Il parlait autrefois le français et l'anglais, mais il avait complétement oublié ces deux langues. Il ne différait pas beaucoup des autres Indiens, quant aux traits et à la couleur; il vivait comme eux et s'habillait exactement de même. Le soir, Dipéouch (le bras cassé) venait régulièrement nous voir, pour nous raconter les traditions, les légendes, et me communiquer les idées religieuses de son peuple, et ces conversations se prolongeaient souvent jusqu'à onze heures du soir. Plusieurs jeunes gens nous entouraient et écoutaient avec l'air le plus sérieux ce récit fait en phrases détachées, et que M. Kipp traduisait avec une patience exemplaire.

Le 17 novembre, nous eûmes la visite d'un vieux chef, *Ahdé-Migué* (l'homme sans bras), mais qui ne jouit plus d'une grande considération aujourd'hui. Le godet de sa pipe était fait d'un vieux canon de fusil. M. Kipp fit faire plusieurs pipes de ce genre par le serrurier, et les vendit aux Indiens pour six dollars pièce. Dipéouch et *Berock-Itaïnu* (le cou de taureau), son compagnon et ami, qui ne le quittait pas plus que son ombre, reçurent aussi de ces pipes qui étaient dans la forme des pipes indiennes ordinaires. Le soir, un loup blanc approcha de si près du fort, qu'on put le tirer de la porte et que nos chiens l'attaquèrent.

Le 22 novembre, nous emménageâmes dans notre nouvelle chambre, dont le badigeon et la peinture étaient encore humides, tandis que le vent qui régnait habituellement la remplissait d'une épaisse fumée; malgré ces inconvénients, nous fûmes charmés d'avoir plus d'espace pour nos travaux, auxquels nous nous livrâmes avec le plus grand zèle, dans l'espoir de regagner le temps perdu. Les fenêtres, grandes et claires, laissaient pénétrer la lumière nécessaire au dessinateur, et on avait fabriqué, tant bien que mal, pour nous

une couple de petites tables de bois de peuplier et quelques bancs pour nous asseoir. Contre les murs il y avait des lits de camp élevés sur trois ou quatre pieux. Nous y couchions étendus sur nos couvertures de laine et nos peaux de bison. La chambre était planchéiée, la porte pouvait se fermer au verrou, et le bois de chauffage, couvert de neige glacée, était empilé à côté de la cheminée.

Nous ne tardâmes pas à nous trouver indisposés, et nous fûmes obligés de prendre des drogues; mais je crois que cela tenait plus à la manière de vivre et à la température générale qu'à notre habitation; car Sih-Séh et d'autres Indiens éprouvèrent aussi des douleurs d'entrailles, des catarrhes et des toux violentes, pour lesquels M. Kipp leur distribua des médicaments. J'examinai la pharmacie du fort, et je n'y trouvai ni menthe poivrée ni aucun autre simple. Il n'y avait qu'une poignée de fleurs de sureau et un peu de camomille, dont le goût n'est pas exactement semblable à celui de la camomille d'Europe. Il s'y trouvait encore un petit nombre de drogues communes, mais malheureusement nous n'avions pas de médecin.

Des tempêtes accompagnées de neige eurent lieu par un vent de nord-ouest, et le 23 le sol fut couvert d'un demi-pied de neige. Ce même jour, le Missouri prit au-dessous du village de Mih-Toutta-Hangkouche, et l'on remarqua comme une chose singulière que l'année précédente il avait pris précisément à la même époque. Nous vîmes les femmes indiennes profiter de la première couche de glace pour y percer des trous et se laver la tête, la poitrine et tout le haut du corps.

Les Indiens apportèrent ce jour-là beaucoup de castors dont M. Kipp acheta quatorze grandes peaux pour un cheval et du drap rouge. Ils remportèrent le reste avec eux, car ils voulaient en avoir encore un cheval. Il arriva un jeune Mandan, qui portait dans un sac fait de peau de chien des prairies, des morceaux de mica transparent que ces Indiens ont cou-

tume de griller sur le feu, pour en apprêter une couleur blanche. Mato-Tope avait passé la soirée avec nous, et quand nous nous mîmes au lit, il se coucha par terre devant la cheminée, où il dormit fort tranquillement sans entretenir le feu. Le lendemain de grand matin, il se leva et se nettoya, mais il laissa ses deux robes de bison très-négligemment par terre, comme ces Indiens ont coutume de le faire, parce qu'ils veulent être servis par les blancs.

Les rats nous empêchant de dormir, on lâcha dans le grenier au-dessus de nous, où se conservait une partie de notre approvisionnement de maïs, mon joli petit renard des prairies apprivoisé, et il y rendit de grands services. Son petit ventre, arrondi le matin, offrait la preuve des bons repas qu'il avait faits pendant la nuit.

Ce joli renard, qui était on ne saurait plus doux, nous amusa beaucoup pendant les longues soirées de l'hiver. Il avait déjà presque un an, mais il aimait encore beaucoup le jeu. Quand on grattait ou qu'on frappait de la main, il arrivait promptement et nous divertissait en sautant à plusieurs reprises de la manière la plus singulière, comme quand il voulait attraper un rat ou une souris. Il était fort spirituel, il remarquait tout, et avait une excellente mémoire; il flattait continuellement pour être gratté et caressé par les hommes. Il prenait souvent dans la gueule le premier objet venu, le déchirait, courait avec lui autour de la chambre, puis allait se cacher avec la vitesse d'une flèche; avançait ensuite la tête d'un air malin, revenait et sautait en tous sens. Nous l'avions dressé à donner la patte, comme un petit chien, et il le faisait de lui-même, quand il voulait être gratté et caressé. Quand il avait envie de dormir, il se roulait comme une boule, et se couvrait le museau et la figure avec sa large queue. Dans les grands froids de l'hiver, il approchait volontiers du feu, et il se brûla plusieurs fois le ventre. Il mangeait peu, et buvait souvent, mais en petite quantité à la fois. Il aimait beaucoup les rats et les souris, et quand il dévorait des ani-

maux de ce genre, il commençait toujours par la tête. Il mâchait ordinairement d'un côté, comme les chats, avec ses dents canines, qui étaient fort aiguës, et se léchait après cela la gueule et les petites pattes de devant qui avaient touché au délicat morceau. Le cri de ce renard est un son très-fort tiré du gosier et répété trois ou quatre fois de suite; il est plus fort et plus rauque que celui du renard européen, quoique du reste il y ressemble un peu; ce son par lui-même est fort étrange; quand on n'y est pas accoutumé, il étonne, et l'on ne conçoit pas qu'il puisse sortir d'un si petit animal. C'est surtout au printemps qu'il fait entendre ce cri; il montrait dans cette saison beaucoup d'inquiétude, et cherchait sans cesse à recouvrer sa liberté.

Plusieurs loups, que les Indiens m'avaient apportés, furent dépouillés et déposés à côté du fort; mais malgré cet appât, nous ne réussîmes pas à tuer un de ces animaux. Dreidoppel fut plus heureux : il tua, dans son excursion, deux loups qu'il avait attirés en imitant la voix du lièvre, et auxquels il tira ensuite des coups de fusil. Les lièvres qui, au commencement de l'hiver, présentaient encore une teinte un peu grisâtre, revêtirent bientôt leur costume tout blanc de la saison, et il était assez difficile de les distinguer de la neige. On les trouvait assis seuls sur les collines; et là où il n'y avait pas de neige, on les prenait pour des crânes de bisons. Dans la soirée du 25 novembre, nous fûmes alarmés par la nouvelle qu'il y avait des Indiens ennemis devant le fort. Les *soldats du fort* qui se trouvaient chez nous, c'est-à-dire Dipéouch et Berock-Itaïnu, s'armèrent sur-le-champ; on ouvrit la porte avec précaution et l'on découvrit un Meunitarri qui, dans l'obscurité, s'était caché sur un des blockhaus, d'où il fut assez rudement chassé. Charbonneau arriva chez nous, vers le même temps, pour nous inviter à une grande fête de médecine chez les Meunitarris. Il était venu de très-loin pour cela; j'acceptai l'invitation.

Le 25 novembre, le temps était beau et le ciel serein, cir-

constance très-favorable à notre expédition; à neuf heures, M. Bodmer, Charbonneau et moi, nous quittâmes le fort, à pied, armés de nos fusils à deux coups et des munitions nécessaires; un jeune guerrier meunitarri nous accompagnait. Nous nous dirigeâmes parallèlement au Missouri, dont nous remontâmes le cours, en laissant Mih-Toutta-Hang-Kouche à notre droite. Nous suivîmes le chemin de Rouhptare qui se compose de plusieurs sentiers frayés à côté l'un de l'autre dans la prairie, et continue sur le bord du plateau élevé, au pied duquel s'étend, jusqu'au Missouri, une plaine occupée par les champs de maïs des Mandans, ainsi que par des bosquets de saules et de roseaux. Sur la gauche, la prairie s'étendait jusqu'aux collines; elle était couverte d'herbe basse, sèche et jaunâtre, qui lui donnait un aspect triste et mort. Au bout d'environ une heure, on trouve sur la route une pierre, qui est sans doute un de ces blocs de granit répandus sur la surface de la prairie, et que les Indiens, par suite de quelques idées superstitieuses, peignent en rouge avec du cinabre, et entourent de petits bâtons auxquels ils suspendent quelques plumes. Ces pierres sont médecines pour plusieurs Indiens, mais je n'ai pas pu découvrir quelle est proprement l'idée qu'ils y attachent. Un peu plus loin, nous vîmes, dans un petit ravin qui croise le sentier, un orme dont le tour était encore peint en rouge en différents endroits, et des chiffons rouges aussi y étaient suspendus [1], ainsi qu'un petit sac de cinabre, pour indiquer que cet arbre était sacré ou médecine [2]. Une volée de poules des prairies (*Tetrao phasianellus*) se leva à grand bruit du ravin devant nous. En cet endroit, mille à douze cents

[1] La couleur rouge est en quelque sorte sacrée, non-seulement chez les nations dont nous parlons, mais encore chez les tribus plus septentrionales. Voyez à ce sujet *Major Long*, *Tour to St-Peter's River*, t. I, p. 288.

[2] Ces arbres consacrés se voient aussi chez d'autres peuples de l'Amérique. D'Orbigny nous parle d'un arbre consacré au Gualicha, et qui était couvert d'*ex-voto* (voyez ses Voyages, t. II, p. 159.)

Dacotas attaquèrent, il y a trente ans, les Mandans et les Meunitarris réunis; mais ils y perdirent plus de cent hommes. A cette occasion, un de ces Indiens hésitait à marcher dans ce sentier, parce qu'il soupçonnait qu'il devait s'y trouver des fosses à loup; mais le partisan voulant le faire rougir de sa frayeur, alla devant et tomba en effet dans une de ces fosses garnies de pierres pointues et y périt. Après une demi-heure de marche de cet endroit, nous arrivâmes au village mandan de Rouhptare, qui était complétement abandonné. La construction des cabanes, les médecines, les échafaudages des morts, tout y est exactement semblable à ce que l'on voit à Mih-Toutta-Hangkouche; seulement les échafaudages y sont beaucoup plus nombreux et plus voisins des cabanes. Une grande quantité de corbeaux y étaient perchés. A gauche du village, il y a une petite colline qui est toute couverte de ces signes de médecine de formes singulières et de perches d'offrandes, ce qui lui donne tout à fait l'apparence d'un lieu d'exécution pour les criminels. Nous traversâmes le village, au milieu duquel il y a aussi une place ronde avec le modèle du Mah-Meunnih-Tuché, et la figure de l'Ochkih-Hiddé sur un poteau devant la loge de médecine. Nous atteignîmes bientôt le bord de la rivière, et nous vîmes, sur la glace qui n'était arrêtée que de la veille, trois Indiens qui essayaient de passer. Charbonneau marcha devant, et nous le suivîmes par un chemin tracé au moyen de quelques bâtons plantés dans la glace, qui formait des glaçons plats à bordures élevées de neige, tandis que sur la rive opposée il y avait une large étendue d'eau où elle était unie comme un miroir. Pendant que nous sondions prudemment la glace avec la crosse de nos fusils, nous vîmes arriver auprès de nous le vieux chef mandan *Kehka-Chamahene* (le petit Corbeau); il portait un chapeau rond à plumet et nous le suivîmes.

Nous passâmes ainsi le Missouri, sur la grève duquel nous rencontrâmes plusieurs Mandans élégamment vêtus, mais

auprès desquels nous ne nous arrêtâmes pas. Nous entrâmes dans l'épaisse oseraie qui borde, sur cette rive septentrionale, une vaste forêt; un sentier tortueux la traversait et nous conduisit enfin au village d'hiver des habitants de Rouhptare, situé dans un bois touffu de saules, de peupliers, de frênes, de cornouillers et d'ormes. Là le chef prit congé de nous, attendu que nous ne pouvions pas accepter son invitation d'entrer chez lui. De tous côtés, on voyait des femmes occupées à tanner des peaux ou à porter du bois. Les grands arbres de la forêt étaient pour la plupart abattus; en revanche, on y voyait une sorte de symphoria, croissant en forme d'arbrisseau, portant des baies blanc verdâtre, mais qui, dans leur parfaite maturité, sont d'un bleu noirâtre, et réunies par petits paquets; les feuilles de cet arbuste sont ovales; il se trouve dans tous les bois de ces environs, en grande quantité et en forme le taillis. La vigne, le *Celastrus* et la clématite rampaient çà et là; mais les ceps de la vigne sauvage n'acquièrent jamais, dans ces contrées, une grosseur plus forte que le petit doigt. Au milieu de la forêt on trouve des clairières couvertes d'une herbe épaisse et sèche (*Digraphis arundinacea*), ainsi que de quelques autres plantes et de roseaux. Nous suivîmes dans ce lieu sauvage le sentier sinueux, jusqu'au pied des collines qui bordent les prairies, que nous longeâmes ensuite parallèlement avec le Missouri. Quelques-unes de ces collines sont d'argile à formes singulières, et donnent fréquemment issue à des sources marécageuses qui toutes étaient alors couvertes de glace. Dans plusieurs de ces sources croissaient en abondance des roseaux, et au pied des collines on voyait aussi parfois de petits bois où les Indiens avaient dressé leurs piéges à renards, qu'ils cachent au moyen de branchages et de crânes de bisons. Nous rencontrâmes des Indiens isolés; nous entendîmes les coups de fusil des uns et les plaintes des autres. Près des collines, nous vîmes les vestiges des cerfs (*Cervus virginianus*), mais peu d'oi-

seaux, c'est-à-dire seulement des corbeaux et des corneilles, des *Emberiza nivalis* et des *Parus atricapillus*. Au bout d'une demi-lieue, les collines s'éloignèrent davantage de la rivière; et aussitôt que nous fûmes sortis de la forêt, nous nous trouvâmes dans la verte prairie, où, lors de notre arrivée, nous avions visité le Pareflèche rouge (*Ita-Widahki-Hiché*).

Nous suivîmes, après cela, pendant plusieurs lieues, le sentier à travers la prairie déserte, uniforme, recouverte d'herbe jaune et desséchée, que bornaient des collines à pente douce, et que recouvraient partout des ossements de bisons, surtout des crânes. Nous vîmes des Indiens portant de lourdes charges de peaux et qui s'étaient assis pour se reposer. Ils nous demandèrent du tabac. Nous eûmes occasion de voir en cet endroit des piéges à loups que les Indiens garnissent de poteaux perpendiculaires et de pierres pointues, mais qu'ils savent si bien cacher au moyen de branchages, de foin et d'herbe sèche, qu'il est impossible d'en reconnaître la place. Nous nous reposâmes au bord d'un ruisseau marécageux, presque sec, et entouré d'une herbe haute et couchée par terre, car les pieds commençaient à nous faire mal. N'étant plus accoutumé à des marches si longues, j'aurais désiré que M. Kipp pût nous prêter des chevaux pour ce voyage, mais il n'y en avait point en ce moment dans le fort. Notre chaussure européenne nous avait blessé les pieds, et ce ne fut qu'avec de vives douleurs que nous gravîmes les hauteurs assez considérables que nous retrouvâmes ensuite au bord de la rivière. J'avais reçu de Charbonneau une paire de souliers indiens, à l'aide desquels je marchai à la vérité plus facilement, mais les petits piquants en manière de brosses des cactus les traversaient et me causaient par là une douleur d'un autre genre. Vers le soir, ayant redescendu les collines pour nous rapprocher de la rivière, nous atteignîmes de nouveau une vaste forêt, qui longe le Mis-

souri, et dans laquelle est situé un des villages d'hiver des Meunitarris, mais que nous n'atteignîmes qu'après avoir suivi, pendant plusieurs milles encore, un sentier qui serpentait en tous sens, et où nos pieds, déjà blessés et excessivement fatigués, heurtaient sans cesse contre des troncs d'arbres renversés et des objets durs de toute espèce. Bientôt nous aperçûmes de nouveau les scènes qui se rencontrent infailliblement dans tous les lieux habités par des Indiens. C'étaient des jeunes gens élancés, les uns montant à nu des chevaux et les faisant galoper, les autres les ramenant des champs à l'écurie; des femmes fendant ou portant du bois, etc. Un jeune Indien se joignit à nous; il offrit poliment de me débarrasser de mon fusil, mais je ne crus pas devoir profiter de sa bonne volonté. C'était un Ariccara que les Meunitarris avaient dérobé dans son enfance; du reste bon jeune homme, modeste, aux yeux étroits et allongés, au nez légèrement recourbé, à la taille très-haute et très-élancée. Le jour finissait quand nous arrivâmes, après une marche non interrompue, au village meunitarri, situé dans le plus épais de la forêt, et dont les grandes cabanes étaient construites si près les unes des autres que l'on avait souvent de la peine à passer entre elles. Nous entendîmes pleurer et gémir; un enfant était mort depuis peu, et son corps avait été placé sur des traverses dans les branches d'un arbre. A l'extrémité du village était située la demeure de M. Dougherty, *loghouse* long et bas divisé en trois chambres, dont celle du milieu était destinée aux marchandises; celle qui donnait au nord aux maîtres, et celle du midi aux engagés. Nous y entrâmes complétement éreintés, après une marche longue et fatigante d'au moins neuf lieues, et nous nous reposâmes auprès d'un feu vif et brillant. Une foule d'Indiens meunitarris s'y étaient rassemblés, mais ils s'éloignèrent l'un après l'autre, pendant que de notre côté nous songions à rompre un jeûne non interrompu depuis le déjeuner que nous avions fait le matin au Fort-Clarke.

Les troupeaux de bisons ne devant pas être très-éloignés, une partie des Indiens voulaient organiser le lendemain une chasse à ces animaux, et implorer la bénédiction du ciel sur leur entreprise par une grande fête de médecine. Quelque pénible que dût m'être la marche, l'aspect d'une pareille scène, toute nouvelle pour moi, me promettait un trop grand intérêt pour que je ne me misse pas sur-le-champ en mouvement. Vers sept heures du soir, MM. Dougherty et Charbonneau nous conduisirent à la fête indienne, qui avait été disposée par les femmes.

Au milieu du village, entre les cabanes, on avait formé une grande place ovale d'environ quarante pas de long et un peu moins large, entourée d'une clôture de roseaux et de branches de saule de dix à douze pieds de haut et penchant un peu en dedans (voyez la vignette nº 2). On avait laissé en *a* une entrée; *b* est la clôture, *d d d d* sont les quatre feux brûlant dans la loge de médecine et que l'on y entretient toujours. Les hommes les plus âgés et les plus distingués avaient pris place en *e*. Le premier, à droite, était le chef *Lachpitzi-Sihriche* (l'ours jaune). Il s'était peint en rouge certaines parties de la figure, et portait autour de la tête un bandeau d'une peau jaunâtre. On nous plaça à côté du vieil ours. Des spectateurs, surtout des femmes, étaient assis en *f*, contre la clôture. Les hommes parcouraient sans ordre l'intérieur de l'espace, les uns en grand costume, les autres vêtus simplement ou nus jusqu'à la ceinture. Des enfants étaient rangés par terre autour des feux et y jetaient de temps en temps des branches de saule pour les entretenir. Au moment où Charbonneau venait de nous introduire dans cette assemblée, six hommes sur le retour sortirent l'un après l'autre de la cabane en face, et s'arrêtèrent d'abord devant la loge de médecine. Ces hommes sont choisis par les jeunes gens pour représenter les bisons, et on leur fait après cela des présents pour leur peine. Chacun d'eux portait à la main un long bâton, à la pointe duquel

étaient attachées trois ou quatre plumes noires. Le long des bâtons, et à distances égales, il y avait de petites touffes de poil de jeunes bisons, et à l'extrémité des grelots. Ces bisons portaient dans la main gauche leur casse-tête, et deux d'entre eux, ce que l'on appelle dans le pays un blaireau; c'est un sac de peau rembourré sur lequel on bat le tambour. Ils se tiennent debout devant l'entrée, secouant leurs bâtons sans s'arrêter, et alternativement chantant et imitant, dans la perfection la plus étonnante, le beuglement des bisons. Derrière eux marchait un homme élancé dont la physionomie était tout à fait botocudienne; il portait sur la tête un bonnet garni de fourrure, car il avait été autrefois scalpé dans un combat : il représentait le directeur de la fête et le conducteur des vieux bisons, derrière lesquels il marchait. Les bisons entrèrent après cela dans la loge de médecine et prirent place en *c* contre la clôture et derrière un des feux. On posa par terre devant eux le blaireau dont j'ai parlé, et qui remplaçait en quelque façon la tortue dont il a été question dans la fête de l'Okippe des Mandans. Chacun des bisons planta son arme dans la terre devant lui; cette arme consistait, pour deux d'entre eux, en un manche terminé par une tête ronde sur laquelle était sculpté un visage. (Voyez la vignette n° 3.)

Sur ces entrefaites, plusieurs jeunes gens se mirent en mouvement, allant et venant avec des plats de maïs et de fèves bouillies, qu'ils posaient devant les convives; on faisait passer ces plats à la ronde, chacun les donnant à son voisin, après en avoir mangé un peu. Souvent on nous apportait des plats de bois vides que l'on posait devant nous, cérémonie dont je ne compris pas d'abord le but, mais dont je fus bientôt instruit par mon voisin, l'Ours jaune. Un des porteurs de plats, bel homme, d'une taille colossale, très-musculeux et à larges épaules, presque nu, n'ayant pour vêtement que le breechcloth, et les cheveux retombant par derrière en longues tresses, étant venu reprendre un de ces

plats vides; le vieux chef, les deux mains devant sa figure, se mit à chanter et prononça à demi-voix un long discours ou prière, après quoi il rendit le plat. Ce discours contenait des vœux pour le succès de la chasse aux bisons et de la guerre; on invoque les puissances célestes pour qu'elles soient favorables aux chasseurs et aux guerriers. On nous présentait souvent aussi deux plats à la fois, et à notre tour nous offrions nos vœux en anglais et en allemand, et les Indiens, bien qu'ils ne pussent comprendre ce que nous disions, devinaient nos intentions par nos gestes. Quand le discours était long, on paraissait particulièrement satisfait; le porteur s'inclinait vers nous d'un air attentif, nous faisait de la tête un signe de contentement, nous passait la main tout le long du bras droit, depuis l'épaule jusqu'au poignet, quelquefois sur les deux bras, et nous répondait ensuite par quelques mots de remercîment. La cérémonie de ce repas se prolongea ainsi pendant plus d'une heure; de tous côtés on mangeait et l'on prononçait des discours ou des prières pour le succès de la chasse aux bisons. Pendant ce temps, les jeunes gens qui étaient au milieu de la place, arrangeaient leurs pipes, et les apportaient ensuite aux vieillards et aux étrangers. Ils s'arrêtaient devant chacun de nous, en allant de droite à gauche, nous présentaient le tuyau de la pipe, dont on aspirait deux ou trois fois la fumée, après avoir prononcé encore une prière, après quoi la pipe passait plus loin. Parmi les porteurs de plats et de pipes, il se trouvait encore un homme scalpé qui portait aussi un bonnet de peau sur la tête. Il avait reçu plusieurs blessures lors de l'attaque des Dacotas contre les villages des Meunitarris et était resté sur la place parmi les morts. On l'appelait communément le scalpé (la chevelure levée); mais son véritable nom était *Bidda-Chohki* (le bois clair). Les porteurs de pipes tournaient souvent leurs pipes vers les divers points du compas, et faisaient avec elles plusieurs gestes superstitieux. Pendant ce temps les six bisons ne ces-

saient de chanter et de secouer, derrière leurs feux, leurs bâtons de médecine, et l'un d'entre eux battait continuellement le blaireau. A la fin ils se levèrent, avancèrent le haut du corps et se mirent à danser, c'est-à-dire à sauter en l'air avec les deux pieds à la fois, chantant et faisant du bruit avec leurs bâtons, pendant que le blaireau battait la mesure. Le chant était toujours le même; il consistait en cris et en sons élevés et interrompus. Après que leur danse se fut prolongée pendant quelque temps, ils se remirent en place dans le même ordre qu'auparavant.

L'ensemble de cette scène offrait un aspect des plus intéressants et des plus originaux. Ces hommes bruns, leurs costumes variés, leur chant, leurs tambours, leurs cris et les bruits de toute espèce, pendant qu'autour de nous les grands arbres de la forêt étendaient, sur la sombre voûte du ciel, leurs vastes branches éclairées par le feu! Quel dommage de ne pouvoir sur-le-champ dessiner cette scène! Après que les cérémonies se furent prolongées pendant plus de deux heures, les femmes commencèrent à jouer leur rôle; l'une d'elles s'approcha de son mari, lui donna sa ceinture et sa jupe de dessous, de sorte qu'elle se trouvait tout à fait nue sous sa robe. Elle s'adressa ensuite à un des hommes les plus distingués, lui passa la main tout le long du bras et sortit ensuite lentement de la cabane. La personne ainsi appelée la suivit dans une partie solitaire du bois; là on peut se racheter par des présents, mais il y a peu d'Indiens qui le fassent. On nous offrit aussi le même honneur, mais nous rentrâmes dans la cabane, après avoir fait nos présents, sur quoi l'on nous présenta de nouveau des pipes.

Cependant les feux commençaient à brûler d'un éclat moins vif; plusieurs Indiens s'étaient retirés, et nous demandâmes au vieux chef s'il ne nous serait pas permis d'en faire autant; dans le premier moment on fit quelques difficultés, puis on y consentit. On dit que dans d'autres occasions, quand les circonstances permettent que tous les habitants

des divers villages se réunissent, les cérémonies sont bien plus variées encore. On exécute alors plusieurs autres danses, et chaque bande danse la sienne, ce qui ne peut se faire que ce jour-là. La danse des vieux bisons, couverts de têtes de bisons tout entières, est alors particulièrement intéressante. Cette fête se célèbre d'ordinaire pendant quatre nuits consécutives, et cette fois le tumulte dura jusqu'au jour.

Le lendemain matin, 27 novembre, le temps fut beau et clair comme la veille. Dans les bois qui avoisinent l'habitation de Dougherty, je remarquai en foule la petite mésange (*Parus atricapillus*), mais je n'y vis pas d'autres oiseaux, si ce n'est le *Picus pubescens*. Plusieurs Indiens vinrent de bonne heure se chauffer à notre cheminée, et l'un d'entre eux avait même passé la nuit avec nous. L'Ours jaune et le Scalpé furent au nombre des premiers; le chef venait demander du café; il avait un fichu de soie noire noué autour de la tête. Nous remarquâmes un grand nombre de beaux jeunes gens, dans d'élégants costumes neufs, dont quelques-uns jouaient au billard. Sur la rivière, qui était complétement prise, une foule d'enfants et de jeunes gens se divertissaient à des jeux de toute espèce. Des femmes apportaient du bois de la forêt, d'autres perçaient des trous dans la glace, pour y puiser de l'eau; les enfants jouaient à lancer des flèches, et les femmes faisaient rebondir sur la glace une balle de cuir qu'elles rattrapaient à son retour. A midi le thermomètre s'éleva à 47° (6°, 6 R.); mais il s'éleva un vent fort et désagréable, et nous passâmes toute la journée chez M. Dougherty, où nous observâmes plusieurs scènes fort intéressantes pour nous; notre chambre était assiégée pendant tout le jour par des Indiens.

Le jour suivant nous procura encore des amusements du même genre. La jeunesse continua à jouer à demi nue sur la glace. J'allai, avec Charbonneau, faire une visite à l'Ours jaune dans sa cabane qui était aussi la sienne. M. Dou-

gherty l'avait habitée précédemment et l'avait payée 80 à 100 dollars. Charbonneau y avait seulement déposé ses effets, mais il couchait chez M. Dougherty. Les lits étaient rangés le long des murs de cette vaste loge; c'étaient des caisses quadrangulaires de cuir. Les habitants étaient assis autour du feu de la manière que j'ai déjà décrite, et se livraient, chacun de son côté, à leurs diverses occupations [1]. Le vieux Lachpitzi-Sihriche, nu au *breecheloth* près, était assis sur un banc d'osier couvert de peau, et peignait, avec du cinabre et de la couleur noire qu'il avait broyée dans de vieux pots, des figures sur une robe neuve de bison. Il trempait dans la couleur un morceau de bois pointu avec lequel il traçait les figures. Diverses espèces d'argiles lui fournissaient les couleurs noires et jaunes. La robe fut ornée de marques indiquant les dons d'objets de prix au moyen desquels l'Ours jaune était devenu un homme considéré.

Une vingtaine de Meunitarris étaient partis pour la chasse aux bisons, et comme nous manquions de viande, on attendait avec impatience leur retour; aussi la matinée nous parut-elle fort longue par suite de ce jeûne forcé. Le jour avançait quand des chasseurs arrivèrent, et la *Chevelure levée* nous apporta le soir un peu de viande pour notre souper. A la nuit tombante, un beau jeune homme entra chez nous avec deux jeunes filles, car les Indiens ont coutume de voyager ainsi; et il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient dans notre chambre quand on frappa à la porte, sur quoi les deux belles se cachèrent dans le lit de Charbonneau, car elles s'attendaient à une visite domiciliaire. Charbonneau nous procura un agréable divertissement pour la soirée. Il me fit dire que dans certaine cabane les femmes

[1] Selon d'Orbigny, les Patagons et les Aucas ont coutume de tourner le dos au feu (*loc. cit.*, t. II, p. 184). Je n'ai rien vu de semblable ni au Brésil ni dans l'Amérique septentrionale.

exécutaient une danse de médecine, et nous nous empressâmes d'y aller.

A gauche de l'avant-porte construite en bois, brûlait, dans chaque cabane, le feu devant lequel des peaux étaient étendues sur un peu de foin, et où cinq ou six hommes étaient assis à côté les uns des autres; l'un d'entre eux battait le tambour, tandis qu'un autre secouait le chichikoué. Ils se surpassaient dans le talent avec lequel ils exécutaient cette agréable musique; le tambour surtout était battu avec une vigueur toute particulière, et tout le monde chantait. Le long des murs étaient rangées trente-quatre femmes sur le retour; une seule grosse et forte personne se tenait au milieu de la cabane de l'autre côté du feu. Elle avait des traits fortement marqués, le visage osseux et plat, le nez camus et un peu rabaissé; son costume se composait d'une longue robe de cuir jaune avec beaucoup de franges, et ornée par le bas, et dans quelques autres endroits, de petits morceaux de drap rouge et bleu. Nous prîmes place à la droite des musiciens, ayant derrière nous une foule de femmes et d'enfants comme spectateurs de la fête, et qu'un jeune homme empêchait, au moyen d'un bâton, de trop avancer. La femme qui se tenait au milieu prétendait avoir dans le corps un épi, qu'au moyen d'une médecine elle pouvait faire paraître et disparaître à son gré. Nous étions arrivés un peu trop tard, l'épi de maïs n'était déjà plus visible; mais Charbonneau leur fit entendre raison, et moyennant un présent de tabac, on consentit à recommencer le tour. Notre tabac fut jeté par terre sur un tas de côtes de bison rôties, élevé sur des branches de saules, et il y resta jusqu'à la fin de la représentation, dont le but était d'assurer une bonne récolte de maïs pour l'année suivante. La musique commença alors à travailler vigoureusement, et quatre femmes se mirent en mouvement. Elles marchaient comme des canards, les pieds un peu tournés, et faisaient de petits pas à la mesure marquée par le tambour, tandis qu'elles laissaient tomber les

bras tout droits le long du corps. La femme médecine dansait seule auprès du feu, dont elle approchait de temps en temps les mains, qu'elle portait ensuite à sa figure. Bientôt elle chancela; elle se mit à mouvoir les bras en avant et en arrière, et ces mouvements convulsifs devinrent de plus en plus violents. Enfin, comme elle rejetait la tête en arrière, on vit la pointe d'un épi blanc de maïs remplir sa bouche et avancer toujours davantage, pendant que ses convulsions augmentaient. Quand l'épi fut à moitié hors de la bouche, la danseuse parut sur le point de tomber, et il survint alors une autre femme qui la prit dans les bras et la posa par terre. Elle y demeura couchée, soutenue par sa compagne et toujours agitée de mouvements convulsifs. La musique était singulièrement renforcée. Pendant ce temps, d'autres femmes frottaient les bras et la poitrine de la patiente avec des touffes d'absinthe, et l'épi disparut peu à peu de nouveau; sur quoi l'escamoteuse se leva, fit quelques tours en dansant et fut remplacée par une autre. Après que cette seconde eut dansé à son tour pendant quelque temps, le sang lui sortit tout à coup par la bouche et coula sur son menton; elle le tirait d'un morceau de foie qu'elle serrait entre ses dents. Elle aussi fut guérie de ses convulsions après s'être couchée par terre, et elle dansa ensuite pendant quelque temps encore auprès du feu [1]. Sept autres femmes se présentèrent successivement pour danser, après quoi la fête se termina.

Presque tous ces gens prétendaient avoir un animal quelconque dans le corps; l'un un jeune bison, l'autre un cerf, etc. Le *Chevelure levée* nous raconta qu'il avait, dans l'épaule gauche, un jeune bison dont il sentait souvent les ruades. Un autre, qui disait avoir trois lézards vivants dans le ventre, se plaignait des douleurs qu'ils lui occasionnaient; sur quoi Charbonneau lui donna une tasse de café; mais ce

[1] D'Orbigny parle de tours semblables que font les peuples de l'Amérique méridionale, les Patagons, les Araucaniens et les Puelches (voyez ses Voyages, t. II, p. 91). Je n'ai rien vu de ce genre au Brésil.

remède n'ayant point diminué le mal, il prit encore une tasse de thé qui eut l'effet désiré. Des idées de ce genre sont fréquentes chez les Indiens, et ils y croient si fermement, que ce serait en vain que l'on essayerait de leur persuader le contraire.

Le 29 novembre, jour que nous passâmes encore dans le village des Gros-Ventres, toute la forêt se présenta couverte d'un givre épais. Les bois qui garnissaient les rives du Missouri, de près ou de loin, étaient d'une blancheur éblouissante, et les jeunes gens à la peau basanée, qui allaient et venaient sur la glace, donnaient à la scène un aspect intéressant. M. Bodmer peignit pour les Indiens plusieurs espèces d'animaux, tels que des coqs, des aigles et autres qu'ils voulaient porter sur eux pour se rendre invulnérables aux balles. Le soir, MM. Dougherty et Bodmer retournèrent à la fête de médecine; mais cette fois on ne leur offrit pas les femmes, circonstance qu'on ne put expliquer, pas même Charbonneau, qui connaissait si parfaitement les manières des Indiens. Pendant l'obscurité, la porte de notre habitation fut poussée deux fois, et nous fîmes de nouveau la remarque que les Meunitarris sont plus grossiers et plus sauvages que les Mandans. M. Dougherty, qui ne possédait pas encore de fort, et qui était en conséquence obligé de vivre parmi eux, avait beaucoup à souffrir de leur indiscrétion et de leur grossièreté. Il n'osait rien leur refuser, pour ne pas éprouver de plus grands désagréments encore, car des relations suivies avec ces gens sont toujours incertaines et dangereuses. Nous n'avions pas pu trouver de chevaux à emprunter pour retourner au Fort-Clarke; mais le 30, M. Dougherty réussit à m'en procurer un, et un *trader* (trafiquant) de MM. Soublette et Campbell, nommé Durand, qui était arrivé à cheval, s'en retourna avec nous et laissa monter M. Bodmer.

Vers neuf heures nous prîmes congé de nos hôtes obligeants, Dougherty et Charbonneau, et nous nous remîmes en route. Dans le village d'hiver des habitants de Rouhp-

tare, nous nous arrêtâmes dans une cabane habitée par un vieux trafiquant de MM. Soublette et Campbell, nommé Garreau. La cabane était remplie de viande suspendue aux murs; on avait tué beaucoup de bisons. De là je renvoyai mon cheval, et Durand eut beaucoup de peine à le faire passer le soir sur la glace, car il était très-fatigué, glissait souvent et tombait même parfois. Comme le jour finissait, nous rentrâmes au fort où l'on avait reçu, pendant notre absence, de bonnes nouvelles de la cessation du choléra à Saint-Louis et dans les environs.

La température avait été assez agréable pendant le mois de novembre, sauf quelques jours de vent et de neige. La gelée avait été modérée et n'augmenta pas dans les premiers jours de décembre [1]. On construisit dans notre cour un grand échafaudage, soutenu par de forts poteaux unis et dépouillés de leur écorce; ce fut là qu'on déposa une partie de notre provision de maïs, afin de la mettre à l'abri de la dent avide des rats; on la défendit contre la pluie par des couvertures de tentes indiennes en cuir.

Le village mandan situé près du fort était alors entièrement abandonné de ses habitants; l'entrée des cabanes était fermée par des ronces; une ou deux familles seules y étaient demeurées, entre autres celle de Dipéouch, que M. Bodmer visitait chaque jour, pour dessiner l'intérieur de la cabane (voyez pl. XIX). Les habitants de ces villages étaient remplacés par des pies, tandis que de nombreuses volées d'*Emberyza nivalis* se montraient à côté des plantes desséchées de la prairie, auxquelles les enfants indiens suspendaient des lacets de cuir pour prendre ces oiseaux vivants. Ils attachaient ces lacs perpendiculairement à un long bâton qu'ils affermissaient par des pierres et autour duquel ils éparpillaient des graines.

Belhumeur avait été envoyé plusieurs fois dans la prairie

[1] Voyez dans l'*Appendice* la table des observations météorologiques au Fort-Clarke, dans l'hiver de 1833 à 1834.

et avait rapporté de la viande de bison; mais ces animaux étaient trop éloignés pour que nous pussions en être toujours suffisamment fournis; nous ne vivions donc guère que de viande dure et desséchée et de maïs cuit à l'eau; notre boisson consistait en café et en eau du Missouri. Dreidoppel avait tué plusieurs loups et plusieurs loups des prairies (*Canis latrans*), ainsi que des poules des prairies; des Indiens m'avaient apporté quelques lièvres blancs et autres petites bêtes. Un de nos chiens fut tué d'un coup de flèche, dans le fort, par un Indien, sans que nous ayons pu découvrir soit l'auteur, soit le motif de cet acte d'hostilité.

Ayant été invités par les Indiens de Mih-Toutta-Hang-Kouche à assister à une grande fête de médecine, dans leur village d'hiver, nous nous y rendîmes dans la soirée du 3 décembre. M. Kipp emmena avec lui sa famille, et Mato-Tope ainsi que plusieurs autres Indiens nous accompagnèrent. Nous étions tous bien armés, parce que l'on nous avait annoncé qu'une troupe d'Indiens hostiles s'était montrée la veille dans les collines de la prairie. Nos lits, nos couvertures de laine et nos peaux de bison furent chargés sur un cheval que montait la femme de M. Kipp, Indienne mandane. Nous traversâmes ainsi, d'un pas assez rapide, la prairie qui longe le Missouri, et nous passâmes ensuite au pied des collines qui, en cet endroit, sont assez élevées; je ne puis dissimuler que la compagnie tout entière, quand nous passions près des vallées ou des rivières formées par quelques petits ruisseaux, regardait à droite et à gauche, avec inquiétude, pour voir si l'on ne découvrirait pas quelque embuscade cachée. Nous étions obligés de traverser une gorge étroite située derrière un bois épais, endroit où plusieurs Indiens avaient déjà été tués par leurs ennemis. Nous suivîmes, pendant assez longtemps, les collines, après quoi nous tournâmes à gauche, pour entrer dans le bois assez étendu qui borde le Missouri, et dans lequel est construit le village d'hiver des habitants de Mih-Toutta-Hang-

Kouche. Nous l'atteignîmes au bout d'une heure et demie, et nous descendîmes dans la cabane du beau-père de M. Kipp, *Mandeck-Souck-Choppenih* (*ch* guttural), l'oiseau de médecine, qui nous hébergea cette nuit. La description de cette cabane peut servir pour toutes les habitations d'hiver de ces Indiens. Elle était ronde et avait environ vingt pas de diamètre (voyez la vignette n° 4.) *h* est le mur de l'enceinte de la cabane, supportée intérieurement par des piliers forts et courts, et soutenant un toit voûté avec un trou carré pour la sortie de la fumée, et une cheminée, comme dans la description des cabanes d'été; *g* est l'entrée, garantie par deux murs en saillie, couverts par le haut; *f* est la porte, ou pour mieux dire la portière de cuir. En *d d* il y a un mur de traverse qui intercepte le courant d'air : il est élevé et fait de roseaux et de branches de saule fort serrées; *e* est un second mur semblable, mais qui n'a que trois pieds de haut, et derrière lequel se tiennent les chevaux; *a* est le foyer autour duquel sont rangés les siéges *c c* des habitants : ce sont des lits de camp au niveau du sol, faits de branches de saule recouvertes de peaux; *b*, *b*, *b*, *b*, sont quatre forts piliers qui supportent le toit et qui sont fort bien réunis au haut par des poutres de traverse; *i* renfermait une grande caisse de cuir dans laquelle la famille couchait. Au-dessus du feu, et suspendue par une chaîne aux poutres, était placée la marmite dans laquelle cuisait notre souper, qui se composait de maïs doux de fort bon goût. Le maître de la maison était absent; mais nous trouvâmes sa femme, sa fille et son gendre qui nous reçurent d'une manière amicale. Il nous restait encore un peu de temps avant le commencement de la fête, qui devait consister dans la danse de la tête à demi-tondue (*Ichohé-Kakochochaté*) que les *Kaüa-Karakachka* ou soldats vendaient à la bande des corbeaux *Hehderouch-Ochaté*. Cette fête devait durer quarante nuits, et le gendre de notre hôte était au nombre des vendeurs. Nous fumâmes, assis autour du

feu, pendant que dans le village on battait déjà le tambour, pour appeler les deux bandes qui devaient traiter ensemble. A sept heures nous nous rendîmes à la loge de médecine. Elle était parfaitement rangée; des femmes étaient assises autour des murs; le feu brûlait au milieu, et nous nous plaçâmes devant, avec plusieurs hommes de la bande des Kaüa-Karakachka, contre le mur de séparation *d d.* A notre gauche, contre le mur de la loge, étaient rangés les autres soldats, au nombre d'environ vingt-cinq, dont quelques-uns étaient en grand costume, mais la plupart simplement vêtus, le haut du corps nu et leurs armes à la main. Au milieu avaient pris place trois hommes qui battaient le tambour, et dans le nombre le vieil ours, Mato-Chiké, et le gendre de notre hôte. A la droite du feu se tenaient debout les jeunes gens de l'Héderouch-Ochaté qui achetaient; il fallait qu'ils se rendissent agréables aux soldats qui étaient les vendeurs, qu'ils leur donnassent beaucoup d'objets de prix, des chevaux, des couvertures de laine de différentes couleurs, du drap, des marmites, des fusils, de la poudre, du plomb, etc. C'était encore à eux à organiser la fête des quarante nuits, à fournir pendant ce temps aux vendeurs des mets et du tabac à fumer, et à leur offrir toutes les nuits leurs femmes. Les Kaüa-Karakachka ayant consenti au marché, la fête se célébra toutes les nuits de la manière suivante :

Quand nous prîmes place, la bande des vendeurs n'était pas encore arrivée, mais on ne tarda pas à entendre leur chant accompagné du tambour, et ils entrèrent avec leurs étendards. C'étaient quatre grandes perches ou lances, appelées *manna*, le bois, dont la pointe de fer ressemblait à la lame d'une épée, et qui se portaient la pointe en bas. Elles sont en outre garnies, sur toute leur longueur, de larges bandes de peau de loutre, ainsi que j'ai dit en parlant des Pieds-Noirs (voyez vignette n° 14 du tome II), et à la pointe ainsi qu'en quelques autres endroits, d'autres bandes de peau ac-

couplées. Deux de ces perches sont recourbées par le haut et les deux autres sont droites. Le cinquième signe était un casse-tête à pointe de fer, peint en rouge et orné par derrière de quelques plumes, plus trois lances ornées alternativement de plumes blanches et noires (voyez la vignette n° 15 du tome II), et enfin un arc et un carquois richement décorés. Ces neuf insignes furent portés dans la loge; mais les soldats demeurèrent d'abord à la porte, cachés derrière le paravent, les tenant à la main et avançant le bras dans l'intérieur de la loge. Après avoir conservé pendant quelque temps cette position, en chantant et battant avec force du tambour, ils entrèrent, posèrent les lances contre le mur et fichèrent le casse-tête dans la terre, à côté d'un des piliers de la loge; puis ils s'assirent tous contre le mur. Pendant que le chant et le bruit du tambour continuaient à se faire entendre alternativement, les acheteurs arrangèrent leurs pipes et les présentèrent à nous tous à la ronde, en s'inclinant et en nous offrant le tuyau. Nous aspirâmes une ou deux fois la fumée, après quoi ils en firent autant, et portèrent la pipe plus loin vers la gauche; mais en la présentant seulement aux étrangers et aux vendeurs ou Kaũa-Karakachka. On fuma pendant longtemps de cette manière et chaque convive reçut aussi un petit gâteau de maïs doux (*Sweet-corn*) cuit dans de la graisse. Quand cette cérémonie se fut prolongée pendant environ une demi-heure, deux des soldats se levèrent et dansèrent en face l'un de l'autre. L'un d'eux était un homme grand, lourd et vigoureux, avec une voix faible et grêle; il était nu jusqu'à la ceinture, et ses *leggings* ainsi que le reste de son costume étaient dépourvus de tout ornement. Il saisit le casse-tête, le tint ferme dans la main gauche et laissa tomber la droite perpendiculairement. Il inclina ensuite le haut du corps et se mit à danser, c'est-à-dire, à faire des sauts en mesure, à pieds joints. L'autre danseur était richement orné à la tête et aux jambes, mais il avait, comme le premier, le haut du corps

nu. Il prit une des lances à peau de loutre qu'il tint diagonalement dans les deux mains, et les deux hommes dansèrent ou sautèrent en face l'un de l'autre de la manière que j'ai décrite plus haut. Au bout de quelques minutes le dernier de ces deux danseurs mit sa lance de côté et se rassit, pendant que tous les autres membres de cette bande poussaient le cri de guerre avec un bruyant accompagnement de tambour, faisant des acclamations par intervalles, après quoi il se fit quelques moments de silence. L'homme à la taille élevée et qui tenait le casse-tête, adressa la parole aux acheteurs, les appela ses fils, énuméra quelques-uns de ses coups ou exploits guerriers, sur quoi il leur présenta le casse-tête. Un des acheteurs ou *Hehderouch - Ochaté* donna le titre de père à celui qui le présentait, lui frotta le bras, prit l'arme de sa main et la remit à sa place. Alors l'autre danseur se leva de nouveau, fit la même chose et donna aussi la lance à un homme ou fils de l'autre bande, qui la reçut avec la même cérémonie et la replaça aussi de même. Dans les intervalles, on chantait et on battait du tambour, mais le chichikoué ne se faisait point entendre; on fumait aussi pour varier les plaisirs. Après cela, deux autres soldats se levèrent et racontèrent leurs exploits, comment ils avaient volé des chevaux, dérobé une médecine à l'ennemi et fait d'autres actes de ce genre; ils finirent, eux aussi, par remettre deux insignes aux acheteurs. Quand tout cela se fut fait quatre ou cinq fois, les femmes des Hehderouch-Ochaté se levèrent, quatre d'entre elles se dépouillèrent de leurs robes, et toutes nues, par cette opération, elles saisirent rapidement les lances ou perches, les emportèrent l'une après l'autre hors de la cabane et les y rapportèrent au bout de quelque temps. Elles se hâtèrent de passer devant nous, et quelques-unes d'entre elles nous parurent avoir honte. Cette cérémonie se répète deux fois, puis ces femmes nues s'approchent des étrangers et des pères, leur passent la main sur le bras, reprennent leurs

robes, sortent, et il faut les suivre dans le bois, comme je l'ai déjà dit en parlant de la fête de médecine des Meunitarris. Quand elles rentrèrent pour la seconde fois, M. Kipp se leva pour s'en aller, et nous imitâmes son exemple, ne voulant pas attendre l'invitation. Parmi ces femmes il y en avait quelques-unes de grasses, deux étaient fort jeunes et une sortait à peine de l'enfance.

La fête que je viens de décrire se prolonge de la même manière durant quarante nuits. Pendant que l'on vendait l'Ichohé-Kakochochaté dans cette cabane, on célébrait, dans une autre, la fête de médecine des Bisons, qui dura quatre nuits. Nous rentrâmes dans la cabane de l'oiseau de médecine, nous y fumâmes nos cigares et nous nous couchâmes tout habillés sur des peaux de bison. Il gelait fort à l'air et il faisait très-froid même dans la cabane. Les Indiens posèrent des sentinelles pendant la nuit, pour ne pas être surpris par leurs ennemis.

Le 4 décembre, nous quittâmes notre cabane et le village, mais cette fois nous ne suivîmes pas les collines; nous prîmes un sentier qui serpentait dans les bois et qui nous conduisit par des endroits marécageux, gelés et couverts de roseaux. La forêt, blanchie par le givre, avait été fort éclaicie et ne contenait plus que très-peu de gros arbres. Dans la prairie soufflait un vent impétueux et froid du sud-est qui devenait de plus en plus violent. A huit heures nous arrivâmes au fort, où nous trouvâmes un déjeuner qui nous restaura et nous réchauffa. Plusieurs Mandans vinrent après cela nous visiter, entre autres l'homme le plus fort de la nation, *Beréché-Irouckché* (*ch* guttural), le pot cassé, que personne n'a pu encore vaincre à la lutte, quoiqu'on lui ait opposé des blancs, des nègres et des Indiens d'une force remarquable. *Sih-Chidé* et *Mahsich-Karéhde*, l'aigle volant [1], se trouvaient également chez nous. Ce dernier était le plus

[1] Il s'appelle *Kouha-Handéh* (*ha* par le nez), c'est-à-dire, J'entends venir.

grand de tous les Mandans et un Kaüa-Karakachka (sur la planche xx, la figure qui est par derrière est la sienne et celle qui est sur le devant représente *Sih-Chidé*). On fit de lui, ainsi que de Sih-Chidé, deux portraits extrêmement ressemblants, ce qui nous procura un agréable délassement.

La neige avait commencé à tomber, mais les troupeaux de bisons ne s'approchaient pas encore, de sorte que nous manquions de viande fraîche et de suif pour faire des chandelles. Un seul des Indiens qui étaient partis pour la chasse revint en nous rapportant du gibier. Dans les environs du fort il y avait des loups, des renards et quelques lièvres. Les premiers nous occupaient souvent et nous fournissaient l'occasion de faire des excursions de chasse tantôt heureuses et tantôt malheureuses. La nuit, pendant que nous étions couchés, nous entendions la voix des loups des prairies (*canis latrans*, Say), exactement semblable à l'aboiement des chiens; ces animaux nous environnaient pour s'emparer des restes de nos aliments. Toutes les fois que nous sortions, nous remarquions les vestiges des loups, des renards, des lièvres, des belettes et des souris, et nous posâmes des piéges de fil de fer, afin de découvrir quelle était l'espèce de souris qui avait bravé une température si froide. Nous trouvions souvent nos piéges emportés par les taupes et les renards, ce qui n'empêcha pas que nous ne prissions fréquemment aussi le *Mus leucopus* qui se rencontre en grand nombre dans la neige et sert de pâture à la grande et à la petite belette. Quand nous imitions la voix du lièvre, afin d'attirer de cette manière un loup, des pies venaient souvent tout de suite se percher dans le voisinage. Dans la forêt nous ne rencontrâmes guère d'autres oiseaux que la *Pica hudsonica*, le *Picus pubescens*, le *Parus atricapillus*, la *Fringilla linarea* et le *Tetrao phasianellus*. Nous trouvâmes beaucoup de ces derniers.

Le 10 décembre, Charbonneau rentra au service de la



N° 5. Tome III, pag. 73. Tête de loup des prairies.



N° 6. Tome III, pag. 75. Indien de la bande d'Acho-Ochaté.

compagnie de pelleteries américaines, et revint au fort, ce qui me procura l'occasion de recevoir de lui de nombreux renseignements sur les Meunitarris qu'il connaissait parfaitement. Le 11, Dreidoppel avait tiré, sur la glace du Missouri, un coup de fusil à un loup des prairies qui s'était glissé dans un terrier où il ne put l'atteindre. Il était déjà en route pour revenir au fort, quand deux Indiens lui crièrent qu'ils venaient de tirer l'animal vivant du trou, et on l'apporta chez nous où M. Bodmer en dessina la tête (voyez la vignette n° 5). Le 13 décembre, par une température de 17° F. (—7° R.), on nous apporta plusieurs oiseaux du genre de la *Bombycilla garrula*, qui habitent aussi cette contrée pendant l'été et y font, dit-on, leur nid, ce qui toutefois me paraît douteux. Je reçus des loups en assez grande quantité, de diverses couleurs, depuis le tout blanc jusqu'au gris, et les Indiens les vendaient à raison de deux carottes de tabac chacun. Il leur arrivait aussi assez souvent de prendre, dans des piéges de crin, des hermines devant leurs gîtes, mais ils ne les vendaient pas à bon marché [1]. Comme nous manquions toujours de viande et de suif pour nos chandelles, on ne cessait d'envoyer des gens aux villages indiens pour se procurer ces objets, et M. Kipp s'y rendit même dans un traîneau pour y faire du commerce. Dans une de ces excursions, son cheval tomba dans un trou dans la glace, et étant resté une heure entière dans l'eau, l'animal en sortit tout roide de froid.

Le 15 décembre, un vent très-fort et très-froid du nord-ouest abattit la mitre de notre cheminée. Dès la veille au soir, la tempête nous avait apporté beaucoup de neige, mais elle cessa de tomber quand le vent se fixa au nord. A huit heures, le thermomètre marqua 14° F. (—8° R.). L'aspect

[1] Le capitaine Lyon (*Priv. Journ.*, p. 82) raconte que dans le nord l'hermine creuse des sentiers sous la neige, comme chez nous la taupe le fait sous la terre. Je n'ai pas observé cette circonstance près du Missouri. King confirme l'assertion de Lyon, et donne aussi d'autres détails sur l'hermine (*loc. cit.*, t. II, p. 121).

de la prairie était des plus remarquables; on aurait cru voir la mer agitée par une affreuse tempête. La vaste plaine de neige était soulevée par le vent comme un nuage; il était impossible de tenir les yeux ouverts dans cette direction, où l'on était enveloppé d'une neige épaisse, froide et pointue, que le vent chassait devant lui. Mais au-dessus de ce tourbillon de neige on apercevait un ciel pur sur lequel se dessinaient les sommets des collines. On peut juger d'après cela comme nous nous trouvions bien auprès de notre grand feu, où divers travaux nous occupaient agréablement.

Vers cette époque, les ennemis des Meunitarris leur avaient enlevé six chevaux. Il y avait déjà quelque temps que nous étions totalement privés de viande, quand les Mandans tuèrent à une assez grande distance du fort, c'est-à-dire, auprès des fourches du Teton-River, cinquante-quatre bisons. A cette occasion, le cheval de M. Kipp, que son beau-père gardait dans le village, fut perdu, ayant couru tout sellé et tout bridé joindre un troupeau de bisons. Deux poulains moururent de froid. Le 16, le thermomètre marqua — 2° F. (— 15° R.). Déjà depuis quelque temps l'eau gelait tous les jours à côté de notre feu, et nous souffrîmes particulièrement du froid dans les grands vents. Vers le 19 décembre, le temps redevint beau; quelques jours après la neige tomba et le Missouri grossit si fort qu'il déborda sur la glace qui le recouvrait. Des gens de M. Soublette arrivèrent de Saint-Louis et nous confirmèrent la nouvelle de la cessation du choléra dans cette ville. Sur les bords du Conze, on avait déjà eu quinze pouces de neige au mois d'octobre. Ils racontèrent encore que l'escorte de la caravane de Sta-Fé avait été tellement cernée par les Indiens, probablement des Ariccaras, qu'elle avait été obligée de tuer quatorze de ses chevaux pour vivre. Le 22 décembre, on trouva, sous un morceau d'écorce de peuplier, une grande quantité de larves d'insectes complétement gelés, mais qui ne tardèrent pas à

revivre dès qu'on les approcha du feu. Le 23 décembre au matin, le thermomètre marqua 10° F. (— 9°, 8 R.); le ciel était serein, le vent à l'est; la croûte de glace qui couvrait la rivière émettait de la vapeur; les bois étaient revêtus de givre. Les corbeaux (*Corvus corax*) approchaient du fort pour chercher les restes de nos repas; quant aux loups, nos fréquentes excursions les avaient éloignés.

Vers midi, nous entendîmes les tambours des Indiens, et le fort fut inondé d'une foule d'entre eux; ils avaient à leur tête quatorze hommes de la bande d'Acho-Ochaté de Rouhptare, dont le costume était fort bizarre (voyez la vignette n° 6). La tête tout entière était couverte d'une vaste perruque de longues tresses plates qui pendaient de tous les côtés et cachaient même entièrement le visage. Ce qui ajoutait encore à l'aspect singulier de ces monstres, c'était que, par le temps froid qu'il faisait, leur haleine sortait comme une épaisse vapeur d'entre les tresses de cheveux. Sur la tête ils portaient des plumes de hibou, de corbeau et d'oiseaux de proie, chacune desquelles était garnie, à son extrémité, d'une épaisse touffe de duvet. L'un d'entre eux portait un bel éventail de plumes blanches sur la tête, composé sans doute d'une queue de cygne tout entière, et chaque plume était ornée d'une petite touffe de crin colorié. Ils s'étaient complétement enveloppés de leurs robes; ils portaient des arcs-lances ornés de plumes, de drap de différentes couleurs, de grains de verre et d'autres objets semblables, et la plupart d'entre eux avaient des queues de renard aux pieds. Quelques hommes de cette compagnie battaient du tambour, pendant que tous ensemble se rangeaient en cercle et imitaient le beuglement des bisons. Après qu'ils eurent dansé pendant quelque temps, on leur jeta une poignée de tabac, et ils continuèrent leur route jusqu'au village dans la forêt, où ils ôtèrent leurs perruques. La surface gelée du Missouri se couvrit d'Indiens à cette occasion et nous offrit un aspect intéressant.

Les Dacotas avaient, à cette époque, enlevé dans la prairie trente-sept chevaux aux Mandans. Ce jour-là Dreidoppel se rendit dans la prairie, traînant après lui les entrailles d'un lièvre; aussi ne tarda-t-il pas à voir six loups en suivre la trace et s'approcher de lui; mais il faisait trop froid, il ne put attendre leur arrivée. Notre cuisinier, qui était un nègre, eut une violente dispute avec un Indien de Rouhptare qui lui avait pris un morceau de viande dans sa marmite, et cette affaire aurait pu avoir des suites fâcheuses. Les Indiens de ce village sont les plus mauvais de tous les Mandans; plusieurs objets avaient été volés, et c'était assez la coutume de nos chers voisins; la femme de Mato-Tope elle-même avait pris quelque chose dans notre chambre. Le 24 décembre, ainsi que durant la nuit précédente, un vent de nord-ouest, violent et froid, souffla par une température de 12° 1/2 F. (—8°, 7 R.) et enleva le givre des arbres. Plusieurs Indiens vinrent frapper avec impétuosité à notre porte, et comme nous n'ouvrions pas assez vite, ils voulurent l'enfoncer. A quatre heures, il arriva quatre engagés, y compris le chasseur Papin, avec sept chevaux du poste de Picotte chez les Yanktonans. Ils en étaient partis l'avant-veille et nous apprirent qu'ils y avaient trouvé deux cents tentes de Yanktonans. A minuit, les engagés du fort tirèrent une salve de mousqueterie pour saluer le jour de Noël, et ils la renouvelèrent au point du jour. Le 25 décembre fut un jour de confusion dans le fort; M. Kipp avait distribué aux engagés des mets plus substantiels, et ils firent grand bruit dans leur jargon canadien; il y avait longtemps que ces pauvres gens n'avaient mangé de viande, ne vivant que de maïs cuit à l'eau, sans avoir rien pour l'engraisser. Pchriska-Ruhpa [1] (les deux corbeaux), grand et vigoureux Meunitarri, mais qui habite depuis longtemps chez

[1] Le mot *ruhpa* signifie, dans la langue des Meunitarris, le nombre deux, et se prononce proprement *nuupa;* mais dans le nom de cet homme, je l'ai toujours entendu prononcer *ruhpa.*

les Mandans, vint nous voir et fut bientôt suivi de Mato-Tope; mais ils ne se virent point, le premier s'était retiré immédiatement à l'arrivée de l'autre, car ils ne sont pas bien ensemble. Pchriska-Ruhpa promit de se faire peindre dans un beau costume. Vers midi il y eut une grande affluence d'Indiens dans le fort; la bande des femmes de la Vache blanche, *Ptihn-Tack-Ochaté*, y fit son entrée pour y exécuter sa danse. Cette compagnie se composait de dix-sept femmes, la plupart déjà sur le retour, et de deux hommes qui jouaient du chichikoué et battaient du tambour, le premier tenant son fusil à la main. La marche était ouverte par une grosse femme d'un certain âge, couverte de la peau d'une vache blanche, et qui portait sur le bras droit un faisceau de branches, dans la position d'une corne d'abondance; aux extrémités des branches était attaché du duvet, et près de la poignée une aile d'aigle et un vase à boire en fer-blanc.

Une seconde femme portait aussi un faisceau du même genre. La coiffure de toutes ces femmes était une grande pièce de peau de bison, se rejoignant par derrière comme un bonnet de hussard, ornée sur le devant d'une touffe de plumes de chat-huant ou de corbeau, en partie peintes en rouge; deux d'entre elles seulement portaient sur la tête une peau de putois; les hommes avaient la tête tout à fait découverte. Toutes les femmes étaient peintes de la même manière, c'est-à-dire, la joue et l'œil gauche en rouge de cinabre, et sur la tempe, à côté de l'œil droit, deux taches bleues (voyez la vignette n° XXVIII *de l'Atlas*). Toutes, à l'exception d'une seule, portaient des robes de femme peintes; deux d'entre elles avaient des robes de bison avec le poil en dehors. Quand elles eurent formé le cercle, la danse commença sur un mouvement prompt; les hommes entonnèrent le chant auquel les femmes dansantes se réunirent d'une voix claire et glapissante; triste musique de chats! Pendant la danse, elles se dandinaient comme des canards, élevant un pied plus

haut que l'autre et restant toujours à la même place. Au bout de quelque temps il y eut une pause, après laquelle la danse recommença et ainsi alternativement. Il n'y avait que les plus âgées de ces femmes, dont la plupart étaient fort laides, qui portassent au menton les raies tatouées, marque distinctive de cette bande.

A peine cette bande fut-elle partie, après avoir reçu un présent, que trois engagés arrivèrent avec des lettres du Fort-Union. On nous y annonçait que M. Mackenzie avait construit un nouveau fort, qu'il avait nommé Fort-Jackson, à l'embouchure de la rivière aux Trembles, et auquel présidait M. Chardon. Jusqu'au 15, époque où ces hommes étaient partis, le temps avait été fort doux. La rivière était libre de glace et il n'était pas tombé de neige. M. Mackenzie m'invitait à aller le voir au Fort-Union; mais ce voyage aurait été fort pénible par la rigueur du froid. Le vent avait renversé au Fort-Union les piquets nouvellement plantés, et au bord du Yellow-Stone, des Indiens, probablement des Gros-Ventres des prairies, avaient tué un blanc d'un coup de fusil. On avait appris, par des Indiens, que Doucette avait été tué par les Indiens du Sang, en se rendant du fort Mackenzie chez le Koutanais.

Le 26 décembre, le vent souleva dans l'air la neige des prairies et obscurcit l'atmosphère. La température était de 12° F. (— 9° R.); les nuages de neige présentèrent un iris ayant à son centre un parhélie. Nous expédiâmes un grand nombre de lettres que des engagés, qui se mirent en route le 27, devaient transporter de station en station sur la rivière. Quatre hommes partirent avec deux traîneaux et un certain nombre de chevaux, deux desquels devaient charger de la viande pour notre usage, au poste de commerce des Yanktonans. Ils pouvaient être de retour en quatre jours. *Sih-Chidé* nous apporta le papier que son père, alors premier chef des Mandans, avait reçu du général Atkinson et du major O'Fallon, lorsqu'il y a plusieurs années on con-

clut un traité de paix et de commerce avec les Indiens. Ce document est d'un grand format et rédigé dans les deux langues anglaise et meunitarrie. C'est sans doute Charbonneau qui a désigné les noms indiens, car ils sont pour la plupart mal écrits.

Comme notre provision de viande était totalement épuisée, notre déjeuner se composait de café et de pain de maïs; le dîner, de soupe aux fèves et de pain de maïs; on envoya donc des gens pour acheter, s'il était possible, de la viande aux Indiens. On s'empara, dans le fort, d'un chien indien pour l'atteler au traîneau, mais il se montra si sauvage et si indocile, il résista et hurla si fort, que ce ne fut qu'après beaucoup de temps et de peine que l'on put s'en rendre maître. Lorsqu'on l'eut pris avec un lacet, un engagé posa le genou sur lui pour attacher la bride, et quand cela fut fait, il se trouva que le chien était étranglé. Ces animaux, qui ne sont pas dressés, ne valent rien pour les traîneaux; mais quand ils y sont accoutumés, trois forts chiens tirent un traîneau sur la neige avec beaucoup plus de facilité que le meilleur cheval. Si la neige est couverte d'une croûte de glace, les chiens courent par-dessus, tandis que les chevaux y enfoncent; puis ils résistent mieux à la fatigue. Ils font sans peine trente milles par jour, et il leur suffit de prendre quelques moments de repos sur la neige et un peu de nourriture pour recommencer à courir comme si de rien n'était. Pour un cheval, il faut de la pâture en suffisance, des repos fréquents et un bon abreuvoir, et quand une fois il est fatigué, il n'y a plus moyen de le faire avancer. On m'a assuré avoir fait, pendant huit jours de suite, de fortes journées avec des chiens, sans leur donner à manger. En hiver, quand on va à la chasse aux bisons, et que la neige est couverte d'une couche de glace, on pénètre, avec les traîneaux légers à chiens, jusqu'au milieu des troupeaux, pendant que le chasseur se tient assis ou à genoux, l'arc et les flèches à la main. Il est impossible de retenir un attelage

bien dressé, dès qu'il aperçoit les troupeaux de bisons. Dans le nord, trois bons chiens de traîneau ne se payent pas moins de 100 dollars. Un seul chien, quand il est bon et fort, coûte de 60 à 70 dollars; mais sur les bords du Missouri, le prix de ces animaux n'est pas, à beaucoup près, aussi élevé.

Le 28 décembre, vers midi, nous entendîmes de nouveau les tambours des Indiens, et plusieurs Kaüa-Karakachka annoncèrent l'arrivée de la bande qui avait naguère acheté la danse de la tête à demi tondue, Ichohé-Kakochochaté. Bientôt après, toute la compagnie, très-richement vêtue, entra dans le fort, accompagnée d'une foule de spectateurs. Une vingtaine de jeunes hommes vigoureux et élancés, nus jusqu'à la ceinture, portant leurs arcs en sautoir, mais qu'ils déposèrent plus tard, parés et peints de différentes couleurs, formèrent un cercle dans la cour du fort. Les longues tresses pendantes de leurs cheveux étaient enduites d'argile rougeâtre et ornées du beau paokatkape peint de couleurs brillantes. Tantôt une plume d'aigle était placée debout dans les cheveux, tantôt plusieurs plumes y étaient attachées en travers; les uns portaient une longue queue avec cinq ou six rosettes de cuivre, à la manière des Dacotas; les autres avaient une touffe pendante de plumes de chat-huant, un collier d'ours et une queue de loutre; des rubans de peau de loutre et des queues de loup aux pieds, des *leggings* de drap ou de cuir rouge, souvent peints et quelquefois garnis de grelots, un miroir à la main ou devant la poitrine. Ils portaient aussi les divers insignes de la danse, comme, par exemple, les longs bâtons recourbés par le haut, entourés de peau de loutre et ornés de plumes, qu'ils nomment *Ichekopka*, et les Meunitarris *Bidda-Chakup;* le bâton droit recouvert en drap rouge (voyez les vignettes indiquées plus haut pages 68 et 69), et ils tenaient à la main des fusils ou des arcs-lances. L'un d'entre eux était coiffé du grand bonnet de plumes avec

des cornes et des bandes d'hermine, appelé *Mahchsi-Akoub-Hacheka;* un autre était à cheval, le corps peint avec de l'argile jaune, sur laquelle il avait figuré des blessures rouges et le sang qui en coulait; il portait à la main un arc et des flèches sans carquois; sa culotte était de drap rouge, garnie d'une rangée de grelots. Son cheval était peint aussi et la bride était ornée de drap rouge et bleu. Les trois cuisiniers faisaient partie de la bande du Kaüa-Karakachka; ils portaient de mauvaises robes faites de couvertures de laine. Aussitôt que l'on commença à battre le tambour, les danseurs penchèrent le haut du corps en avant et sautèrent en l'air les deux pieds à la fois, pendant qu'ils tenaient leurs fusils, comme pour tirer, avec le doigt sur le chien. Ils dansèrent ainsi en rond pendant près d'une minute, après quoi ils jetèrent un cri de joie, se reposèrent pendant quelques instants, puis recommencèrent à danser, ce qu'ils répétèrent plusieurs fois. On leur jeta une poignée de tiges de tabac par terre, sur quoi ils se séparèrent, se couvrirent de leurs robes et prirent la route de Rouhptare, où ils dansèrent aussi et passèrent la nuit; ils allèrent après cela montrer leur savoir-faire chez les Meunitarris. On voit la danse de cette bande représentée sur la vignette n° XXV *de l'Atlas*.

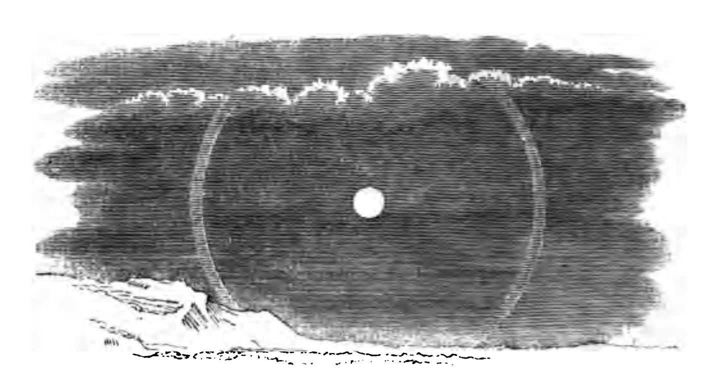
M. Kipp avait reçu de M. Mackenzie l'ordre de se rendre au Fort-Union, et il fit en conséquence les préparatifs nécessaires pour un voyage d'hiver. Il acheta aux Indiens dix-huit chiens que l'on renferma. L'arrangement des traîneaux causa du mouvement dans le fort. Le 29 décembre, à huit heures du matin, le thermomètre ne marquait que 19° F. (— 5, 7° R.); mais le vent piquant du nord-ouest était si rude, qu'il devenait impossible de le supporter pendant longtemps dans la prairie. Malgré cela, les chiens furent rassemblés et attelés, non sans une vive résistance, et les voyageurs se mirent en route. M. Kipp emmenait avec lui cinq traîneaux indiens et un nombre proportionné d'en-

gagés bien armés; Charbonneau l'accompagnait dans ce que l'on appelle une carriole, traîneau de bois plus commode, attelé d'un cheval; il allait acheter de la viande pour nous chez les Indiens. L'aspect de cette caravane était fort intéressant, car parmi les chiens il y en avait plusieurs qui, n'étant pas dressés, faisaient les cabrioles les plus singulières et recevaient le fouet le mieux conditionné. Les trois chiens attelés au principal traîneau portaient au-dessus de leur collier un grand anneau double, orné de franges bleues et blanches, et auquel était attaché un grelot (voyez les vignettes n°s 7 et 8).

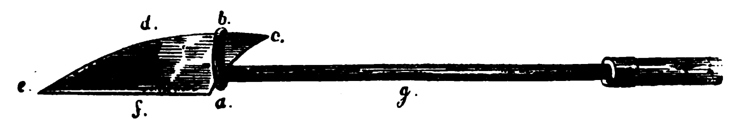
Vers midi, le vent et la neige augmentèrent, et il faisait si froid dans notre habitation que, quoique nous fissions grand feu, il nous fut impossible de travailler. La violence du vent poussait la neige à travers les fentes du mur et de la porte, et la fumée remplissait toute la chambre. Le thermomètre marquait 14° F. (—8° R.). La nuit fut très-agitée, et le 30 au matin la tempête du nord-ouest mugissait comme sur la mer; notre chambre était remplie de neige et notre eau était gelée. A huit heures du matin, th. —5 F. (—16°, 4 R.). Dans la prairie, il n'était pas possible d'ouvrir les yeux, à cause de la neige, ni de se tenir debout. Les hommes et les animaux semblaient craindre également de s'exposer à un temps si rude. On espérait qu'il aurait au moins l'avantage de faire arriver les troupeaux de bisons, mais il n'en fut rien; on disait cependant qu'il y en avait beaucoup près du poste des Yanktonans. Il fallut que, nonobstant ce temps déplorable, nos chevaux passassent toute la nuit dans la cour du fort, la glace et la neige sur le dos. Pendant que Gautier, vieil engagé, portait du bois dans notre chambre, la porte étant restée ouverte quelques instants, les couleurs et les pinceaux de M. Bodmer gelèrent au point de devenir si durs qu'on fut obligé de les tremper dans l'eau chaude pour les dégeler. Il était aussi fort difficile d'écrire, l'encre étant gelée, et pendant qu'auprès du



N° 7-8. Tome III, pag. 82. Chiens indiens attelés à des traîneaux.



N° 9. Tome III, pag. 89. Halo.



N° 12. Tome III, pag. 227. Harpon.

feu un côté du corps brûlait, l'autre était glacé et l'on était obligé de se lever à chaque instant pour se réchauffer. Les oreilles du cuisinier gelèrent pendant qu'il allait à la rivière chercher de l'eau.

Nous reçûmes la nouvelle que les Yanktonans avaient volé des chevaux aux Mandans et en avaient tué plusieurs. Ces Indiens avaient déjà violé quatre fois la paix conclue au mois de septembre, et les Mandans étaient tellement exaspérés qu'ils voulaient recommencer la guerre.

M. Kipp n'avait pas pu aller, ce jour-là, plus loin que chez les Meunitarris, parce que plusieurs de ses chiens avaient rompu leurs attaches et s'étaient sauvés. Une partie de ses gens avaient eu le visage gelé. Le dernier jour de l'an, le temps fut froid mais calme. A huit heures du matin, — 5° F. (— 16°, 4 R.); la vapeur s'élevait de la surface de la rivière. Vers midi, le vent commença de nouveau à siffler terriblement; la neige glacée craquait sous les pieds, on n'apercevait pas un animal; les loups mêmes et les corbeaux se cachaient. Les Indiens, en dépit du froid, étant allés à cheval jusqu'à quinze milles de distance dans la prairie, plusieurs d'entre eux étaient revenus presque gelés, et l'on avait été obligé, pour les ranimer, de les coucher devant le feu, enveloppés de couvertures.



CHAPITRE XXX.

SUITE DE L'HIVERNAGE AU FORT-CLARKE.

Le froid augmente au commencement de janvier. — Arrivée de nos gens de Picotte. — Parhélies. — Changement de température. — Prière de Sih-Chidé. — On me vole mon thermomètre. — Réconciliation de Mato-Tope et de Péhriska-Ruhpa. — Consécration d'une fête de médecine à Rouhptare. — Mauvaise nourriture des engagés. — Visite de quelques Yanktonans. — Chasse des Indiens dans le froid. — Danse des femmes de la Vache blanche de Rouhptare. — Retour de M. Kipp. — Disette de vivres. — Ennemis dans le village indien. — Dégel rapide. — Les Meunitarris tuent un Assiniboin. — Ruse et audace de ces derniers. — Uptichta-Zuhdi-Ariche, danse du scalp des Meunitarris. — Dispositions des Indiens. — Ils viennent occuper leur village d'été. — L'Arricara Pachtuwa-Chté. — Danse des Meniss Ochaté. — Cécité occasionnée par la neige. — Je tombe malade. — Arrivée des oiseaux printaniers. — Les Chiens fous dansent dans le fort. — Danse des Ihchohé-Kakochochaté dans le fort. — Débâcle du Missouri. — Danse du Bérock-Ochaté. — Arrivée des gens qui me sont destinés. — Ma guérison par des simples frais. — Préparatifs de départ.

Le mois de janvier s'ouvrit par une augmentation de froid. Le 1er, à huit heures du matin, le thermomètre marquait — 8° F. (— 17°, 7 R.), et le 2, à la même heure, — 25° F. (— 25°, 3 R.); le 3, le mercure gela dans la boule et il demeura en cet état le 4; le 5, il remonta dans le tube et indiqua à huit heures du matin — 9° F. (— 18°, 2 R.) Nos bûcherons avaient eu le nez et les joues gelés pendant ces grands froids. L'horizon était trouble et vaporeux, la rivière fumait; on ne voyait dans la campagne ni hommes, ni animaux, et pourtant une partie des Mandans

étaient dans la prairie avec leurs femmes, chassant aux bisons. Au lit, on n'osait pas trop éloigner les mains du corps de peur qu'elles ne gelassent. Le matin, on pouvait à peine supporter le froid dans la chambre, jusqu'à ce que le feu fût bien allumé; le vent froid du nord-ouest pénétrait par toutes les jointures du bâtiment. Nous apprîmes que M. Kipp était resté, le 2 janvier, chez les Meunitarris, et ne s'était remis en route que quand la rigueur du froid se fut un peu calmée. Presque tous ses gens avaient eu quelque membre gelé; huit de ses chiens s'étaient sauvés. Quelques Indiens qui vinrent nous visiter présentèrent un aspect singulier; leurs cheveux et jusqu'à leurs cils, ainsi que leurs robes, étaient couverts de givre et de glace. Dans notre chambre, le matin, nos souliers et nos bottes étaient si durs, que l'on pouvait à peine les mettre; quant à l'encre, aux pinceaux et aux couleurs, il ne fallait pas songer à s'en servir. Un Mandan sourd-muet, Mahchsi-Nihka, vint nous voir au milieu du plus grand froid, n'ayant d'autre vêtement que sa robe. Le 3 janvier, vers midi, le thermomètre marquait — 24° F. (— 24°, 8 R.); je ne vis d'autres animaux vivants que quelques volées d'*Emberiza nivalis* et des corbeaux, oiseaux qui bravent les froids les plus rudes. Les gens que nous avions envoyés chez Picotte et les Yanktonans revinrent le 4 janvier, rapportant de la viande sèche et du suif pour faire des chandelles. Pendant les deux jours les plus froids, ils s'étaient arrêtés dans la forêt où les loups leur avaient enlevé une partie de leur viande. Le 5 janvier, vers une heure de l'après-midi, le ciel étant vaporeux, je vis deux parhélies assez éloignés du soleil, du reste faibles et de forme assez irrégulière. On avait de la peine à tirer de l'eau de la rivière, et nos tonneaux, dans la chambre, étaient gelés jusqu'au fond [1]. Nos bûcherons ne nous apportèrent

[1] Il parait que ce temps est ordinaire au mois de janvier dans ces contrées, puisque les Indiens appellent ce mois celui des sept jours froids.

ce jour-là que du bois flotté qui ne pouvait plus brûler, pour être resté trop longtemps dans l'eau. Picotte nous avait envoyé une petite pièce de vin, comme un présent de M. Mackenzie aux Mandans; on la remit aux chefs pour qu'ils en fissent la distribution.

Le 6 janvier, il tomba de la neige; à huit heures du matin, le thermomètre extérieur ne marquait plus que — 29° F. (— 1°, 3 R.) et dans notre chambre, 25 F. (— 3°, 1 R.). Le vent soufflait de l'ouest, et à midi la neige était mêlée de pluie, de sorte que du toit, couvert de neige, l'eau dégouttait sur nos livres et notre papier. Les robes et les cheveux des Indiens étaient mouillés, aussi nous en avions toujours plusieurs chez nous qui se chauffaient devant notre feu; nous étions du reste charmés de pouvoir nous remettre à nos travaux. A midi, nous eûmes une température de 39° F. (+ 3°, 1 R.), et le soir il fit beaucoup plus doux encore, de sorte que pendant la nuit on pouvait laisser les mains hors du lit, sans y éprouver aucune sensation de froid. Cette nuit, il y eut beaucoup de vent; Sih-Chidé s'était couché par terre devant notre cheminée.

Ces changements brusques de température étaient fort remarquables; dès le 7 du mois, il recommença à faire froid. A midi, par un vent fort de nord-ouest, le thermomètre baissa jusqu'à 12° Fahr. (— 9°, 2 R.), mais le soir il neiga de nouveau; Sih-Chidé coucha encore cette nuit chez nous, et quand la tranquillité régna partout, il adressa une prière au Seigneur de la vie, pour le prier d'envoyer des bisons afin que l'on ne mourût pas de faim. Il parlait à demi-voix, d'un ton de reproche, mais sans faire aucun geste. Le huit, Dreidoppel alla chasser dans les bois, mais il ne put avancer à cause de la neige qui s'était accumulée en tas; il aperçut seulement des volées de poules des prairies. A midi, voulant observer le thermomètre, je reconnus que les Indiens me l'avaient volé. Notre ami Sih-Chidé courut sur-le-champ à sa recherche, et le trouva caché sous la robe d'une

femme; il me le rapporta, à ma grande satisfaction. Bidda-Chohki (*le bois clair*, communément appelé la *chevelure levée*) vint nous voir et m'apprit quelques mots de la langue des Meunitarris; mais il ne se montra d'ailleurs pas très-amical, ne pouvant obtenir de l'eau-de-vie. Le lendemain, il se mit en grand costume pour faire faire son portrait; mais le froid étant retombé jusqu'à 20° sous le zéro de Fahrenheit (— 23°, 1 R.), il fut impossible de dessiner dans notre chambre, les couleurs et les pinceaux ayant gelé à côté d'un énorme feu de cheminée. Nous calculions que si le froid continuait, nous brûlerions dans notre cheminée au moins six cordes de bois par mois.

Mato-Tope s'était réconcilié avec Péhriska-Ruhpa et avait acheté, pour lui en faire présent, une couverture de laine verte qu'il nous montra. On nous raconta qu'un loup avait attaqué, dans le bois, trois femmes indiennnes qui avaient été obligées de se défendre avec leurs haches. Le 14 janvier, nous eûmes un froid de — 8° F. (— 17°, 8 R.), avec un vent si piquant que nos bûcherons en furent plus incommodés que d'une température beaucoup plus basse; c'est surtout le vent qui rend le froid insupportable dans ces prairies, et quoique nos gens portassent des bonnets de laine qui ne leur laissaient rien de libre que les yeux, ils n'en eurent pas moins le visage gelé. Nos vivres étaient de très-mauvaise qualité, Picotte ne nous ayant envoyé que de vieille viande dure et coriace, et nous n'avions avec cela que du maïs, des fèves, et l'eau de la rivière à boire. Mato-Tope vint nous voir dans son plus beau costume, accompagné de plusieurs Indiens. Il portait sur la tête un grand bonnet de drap rouge, orné de quarante grandes plumes d'aigle (*Mah-chsi-Akoub-Hacheka*), et se rendait à Rouhptare où l'on devait créer une fête de médecine.

Dans la nuit du 15 au 16 janvier, le vent de nord-ouest souffla avec tant de force, qu'il lança au milieu de la chambre toutes les cendres de la cheminée, au point que les ta-

bles, les lits, les bancs, les habits, en un mot, tous les objets qui s'y trouvaient en étaient couverts, dans une grande épaisseur. Mato-Tope revint ce jour-là de Rouhptare, et nous raconta avec orgueil qu'il y avait compté tous ses coups et que personne n'avait pu le surpasser. Le vieux Garreau, qui restait habituellement dans le fort avec nos engagés, se plaignit à moi de ce que depuis longtemps il ne vivait que de maïs cuit à l'eau, et bien des gens étaient dans le même cas; car le gibier devenait de plus en plus rare. A l'époque où Garreau arriva dans le pays, il y avait partout du gibier en abondance; dans tous les ruisseaux on entendait les castors battre de la queue; aujourd'hui, les Indiens eux-mêmes meurent presque de faim. Le 21 janvier, pendant que les Indiens passaient la nuit sans bois dans la forêt, pour chasser, le thermomètre descendit à 30° au-dessous du zéro de Fahrenheit (—27°, 6 R.); le vent venait de l'est et sa force était modérée. La terre et la surface de la rivière étaient couvertes d'une épaisse vapeur, dans laquelle, après que le soleil se fut un peu élevé sur l'horizon, j'observai deux parhélies. C'étaient comme deux croissants placés à côté du soleil; ils étaient grands et s'élevaient à la même hauteur que la couche de vapeur. Ils étaient situés assez loin du soleil, et leur couleur était, comme la sienne, d'un blanc jaunâtre (voyez la vignette n° 9).

Parfois aussi on voyait dans les légers nuages vaporeux de l'horizon deux iris courts, de couleurs brillantes, un peu éloignés du soleil, concentriques à son disque et qui ne s'élevaient pas très-haut, à cause de l'interruption qui avait lieu dans la couche supérieure de nuages, et qui étaient par conséquent séparés en haut et en bas. La neige était alors si fort durcie par la gelée, que l'on pouvait la briser en gros morceaux qui rendaient un son clair quand on les frappait du pied. Quand on regardait l'eau à la lumière du soleil, on la voyait étinceler d'une quantité innombrable de petites particules de glace. Les Indiens avaient percé quelques

trous dans la surface glacée du Missouri pour y puiser de l'eau, et les avaient entourés de perches et de branches recouvertes de robes de bison pour les abriter contre le vent. Vers midi, le temps s'adoucit un peu — 10° 1/2 F. (— 19° R.). Trois Yanktonans (Dacotas) étaient arrivés afin d'engager les Mandans à se joindre à eux pour entreprendre une expédition contre les parents des premiers, les Saonns, les Oglalas, etc. [1]. M. Bodmer dessina un de ces trois Indiens, *Psichdje-Sahpa*. C'était un homme d'une physionomie très-caractérisée (voyez planche XII). Le soir, Dreidoppel tua avec son fusil de chasse, à cent cinquante pas, deux loups des prairies mâles (*chéheckes*), d'une blancheur extraordinaire.

Le 23 janvier, nous reçûmes la nouvelle qu'il y avait un troupeau de bisons à moins de six milles du fort; on envoya donc trois engagés à la chasse avec *Pachtuwa-Chté* (l'Ariccara), et plusieurs Mandans y allèrent aussi; ils ne revinrent qu'à la nuit avec deux femelles et un jeune mâle, deux desquels furent donnés au fort. Les Mandans avaient tué au moins cinquante bêtes. Nos chasseurs avaient eu presque tous les doigts gelés, mais ils s'entendent fort bien à dégeler les membres en les frottant avec de la neige. Les jours suivants on enleva la neige de la cour du fort, occupation peu agréable par le vent piquant qu'il faisait. Les Indiens nous visitaient moins depuis qu'ils avaient assez de viande pour leur consommation; mais l'Ariccara nous invita à une espèce de fête dans la chambre de Belhumeur où l'on nous donna de la viande de bison à manger. Le temps était serein et froid; les étoiles étincelaient la nuit d'une manière éblouissante, et l'on pouvait approcher sans peine des corbeaux, d'ordinaire si timides. Dans la forêt, sur l'autre rive

[1] Le missionnaire Parker (*loc. cit.*, p. 43) écrit ce nom *Ogallallah*, ce qui n'est pas exact. Il appelle aussi les *Honkpapas, Hankpapes*, et dit que les Dacotas sont au nombre de quarante à soixante mille hommes. Tout cela demande à être rectifié.

du Missouri, on ne voyait d'autres oiseaux que la poule des prairies et le *Parus atricapillus*.

Le 29 janvier, les femmes de la bande de la Vache blanche (*Ptihn-Tack-Ochaté*) de Rouhptare entrèrent dans le fort pour y exécuter leur danse; leur costume était semblable à celui des femmes de Mih-Toutta-Hangkouche, si ce n'est qu'elles n'avaient pas le faisceau de branches. La musique fut exécutée par trois hommes qui portaient aussi des bonnets de peau de bison blanc. On leur jeta des couteaux, du tabac, des grains de verre, après quoi elles continuèrent leur route vers le bas village des Mandans. Le lendemain, elles revinrent en grande procession sur la glace de la rivière, et bientôt après M. Kipp arriva, de retour de son voyage au Fort-Union.

Il revenait avec trois ou quatre traîneaux et six hommes, parmi lesquels se trouvaient mes anciens domestiques Hugron et Bourguä. Ils étaient tous couverts de glace et paraissaient gelés; ils avaient le nez et les joues bleus, et le froid avait laissé des marques visibles sur leurs personnes. Indépendamment des quatre jours qu'il était resté chez les Meunitarris, M. Kipp en avait séjourné douze au Fort-Union. Dans les premiers temps on n'avait eu rien à manger, et les chiens avaient tellement souffert de la faim pendant neuf jours, qu'ils chancelaient en marchant, de sorte que l'on ne put pas leur faire porter ou traîner de fardeaux et que l'on fut obligé de faire la plus grande partie du chemin à pied dans la neige. On rencontra un petit détachement de guerre de neuf Assiniboins, dont une partie s'enfuit et dont M. Kipp envoya les autres à la chasse, ce qui lui procura de la viande; les engagés tuèrent aussi des elks et des cerfs. Au Fort-Union, le thermomètre avait marqué, à ce que l'on nous dit, pendant quatorze jours de suite, 45° au-dessous du zéro de Fahrenheit (— 34° 2 R.) On n'avait vu dans le voisinage de ce fort ni bisons, ni Indiens; ces derniers se tenaient postés au bas de la rivière. Les chasseurs

du Fort-Union avaient été dehors pendant vingt-neuf jours, et durant tout ce temps ils n'avaient tué que deux bisons mâles, deux femelles et un jeune. Pendant cet hiver, il y eut la disette sur tout le Missouri, au-dessus du Fort-Clarke, à l'exception d'un petit nombre d'endroits. On n'avait pas encore reçu de nouvelles du Fort-Mackenzie. J'avais fait demander plusieurs objets au Fort-Union, mais M. Hamilton n'avait pas pu les envoyer par cette occasion, les traîneaux étant trop chargés; il promit de nous les faire parvenir sans faute au printemps, par les hommes qu'il devait m'envoyer pour nous faire descendre le Missouri jusqu'au Fort-Pierre. M. Kipp avait mis onze jours à revenir, et, comme je l'ai dit, il avait fait une grande partie de la route à pied. Ses chiens avaient passé trois jours sans manger, et en arrivant on ne put leur donner que des peaux découpées, car nous n'avions pas de viande. Treize des poules du fort étaient mortes de froid.

Le dernier jour du mois de janvier nous procura une sensation fort extraordinaire. A huit heures du matin, le vent était à l'ouest et le thermomètre marquait + 22° F. (— 4° 5 R.); nous pouvions à peine supporter la chaleur du feu. Vers midi, le dégel fut complet, et cet adoucissement du temps nous procura sur-le-champ de nombreuses visites indiennes.

Le 1er février, M. Kipp envoya trois engagés avec deux travails auprès des Yanktonans, auxquels présidait Picotte, pour acheter de la viande, car nous n'avions absolument rien à manger que de la soupe et du pain de maïs, et nous n'avions pas de suif pour faire des chandelles. Les chiens de nos engagés hurlèrent terriblement quand on les attela, car ils avaient les pieds encore tout en sang de leur dernier voyage. Nous reçûmes ce jour-là de Mih-Toutta-Hang-Kouche la nouvelle que trois Indiens ennemis (des Assiniboins) étaient entrés la nuit dans le village pour tuer quelqu'un, et le lendemain on découvrit l'endroit où ils s'étaient

mis en embuscade et où l'un d'eux avait laissé sa jarretière. Ils n'avaient pas pu tirer à travers le mur de la cabane; en conséquence, ils s'étaient retirés au point du jour comme ils étaient venus, et l'on découvrit aussi les traces de quelques Indiens ennemis qui avaient passé la rivière. Le 2 février, un des travails envoyés chez Picotte revint; il était cassé. L'homme qui l'accompagnait avait rencontré les Mandans partant pour la chasse aux bisons, qui l'avaient empêché d'aller plus loin, afin qu'il ne fît pas sauver le gibier. Les Assiniboins avaient enlevé la nuit précédente trois chevaux aux Meunitarris, cent cinquante desquels étaient sur-le-champ montés à cheval pour poursuivre les voleurs et les tuer.

Le 3 février au matin, l'aspect de la campagne fut bien différent de ce qu'il avait été; la neige avait plus d'à moitié disparu et le thermomètre marquait, à huit heures du matin, 39° F. (+3° 1 R.); de grands espaces de terrain se montraient nus; les collines seules étaient encore couvertes de neige par plaques. Toutefois, malgré la rapidité du dégel, le sol n'était pas humide, car la force du vent le séchait immédiatement. Les corbeaux et les pies traversaient de nouveau librement la prairie pour chercher leur pâture. Il y avait beaucoup d'eau sur la surface gelée de la rivière.

Le soir, nous reçûmes la nouvelle qu'un petit détachement de guerre des Assiniboins avait été atteint par les Meunitarris qui les poursuivaient, et que ceux-ci leur avaient tué un jeune homme; ils l'avaient trouvé endormi et l'avaient assassiné après l'avoir réveillé à coups de fouet. Ces Assiniboins sont très-audacieux. C'est surtout au printemps et dans l'automne qu'ils s'approchent des villages des Mandans et des Meunitarris; parfois aussi en été et en hiver, tantôt seuls et tantôt en petit nombre, et tuent alors, à coups de fusil, les personnes isolées qu'ils rencontrent. Un Assiniboin ayant tiré de cette manière dans une troupe de jeunes gens qui se tenaient près des palissades du village, en tua

un; les autres firent du bruit, et pendant ce temps l'assassin enleva le scalp de celui qu'il avait tué, descendit à pas précipités le bord rapide de la rivière où beaucoup de personnes se baignaient, et fut assez heureux pour s'échapper, nonobstant le nombre de ses ennemis. D'autres Assiniboins dérobèrent, dans une cabane des Meunitarris, onze chevaux, et ne furent découverts qu'en emmenant le dernier. On se hâta de fermer toutes les issues du village, mais les voleurs étaient déjà partis. Ils volèrent quatre chevaux dans une cabane où couchait Charbonneau et personne ne s'en aperçut. On trouva ce jour-là, fichées dans les cabanes et dans les portes, des flèches que les ennemis avaient lancées pendant la nuit contre les hommes.

Le 4 février, de grand matin, un jeune Meunitarri entra dans le fort; il portait, attachée par une ficelle à une longue perche, une des mains de l'ennemi qui avait été tué la veille; une troupe d'enfants le suivait. Sih-Si, le jeune Mandan qui restait toujours avec M. Kipp, prit le trophée avec un air de complaisance et le fit voir à tout le monde. A neuf heures du soir, le thermomètre marquait 45° 1/2 F. (+6° R.) Les chéheckes ou loups des prairies aboyèrent terriblement pendant la nuit, dans les environs du fort. C'était pour eux le temps du rut, comme pour nos renards. Le 5 février, le temps fut encore doux; à huit heures du matin, 40° F. (+3°, 6 R.); mais il avait pourtant un peu gelé pendant la nuit. Les chevaux paissaient de nouveau dans la prairie, et je remarquai quelques petites araignées dans le gazon. Nos charrettes sortirent pour aller chercher de l'herbe dans la prairie; vers midi, il fit presque chaud et des mouvements modérés du corps faisaient transpirer. Le ruisseau derrière le fort était fort gonflé. Belhumeur, qui était parti depuis plusieurs jours, avec quelques hommes et des chevaux, pour chasser, revint sans rapporter une once de viande; il n'avait pas rencontré un seul bison. Faute de suif nous étions obligés de nous passer de chandelles, et

nous restions la moitié de la soirée sans autre lumière que celle du feu. Le 7 février, trois autres engagés, Penture, Bouillé et Pierre Abuchon, furent envoyés au poste de commerce de Picotte; ils emmenaient deux travails chargés de maïs, qu'ils devaient échanger contre de la viande, du suif et d'autres objets dont nous avions besoin. Plus tard, nous vîmes rassembler les chevaux indiens de la prairie, parce que l'on disait avoir aperçu des troupeaux de bisons sur l'autre bord de la rivière. M. Bodmer fit le portrait fort ressemblant d'un célèbre guerrier mandan qui s'appelait *Upsichté* (*ch* guttural), ou la grande noirceur. Cet homme distingué, de haute taille et d'une figure caractérisée, a fait un grand nombre de coups. Il tua trois Assiniboins dans un seul combat. En 1822, dans une occasion où l'on tua cinq de ces Indiens, il en atteignit un dans le Missouri, le saisit par les cheveux, et lui tint la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il l'eût asphyxié. Nous obtînmes un peu de viande de bison du Mandan sourd-muet Mahchsi-Nihka, qui ne se montrait que le visage noirci, à cause de la mort du Meunitarri récemment tué. Les Mandans étaient partis pour la chasse aux bisons; Belhumeur et Contois les avaient accompagnés; mais ils revinrent tous sans avoir rien pris, prétendant avoir vu trois cents Dacotas (*Sioux*).

Pendant les journées suivantes, la douceur du temps ayant continué, l'activité des Indiens sur la rivière présenta un spectacle fort intéressant. Une foule de femmes portaient, du village inférieur d'hiver, de lourds fardeaux et surtout de grandes charges de bois, à Mih-Toutta-Hangkouche. Elles étaient obligées de passer un canal d'eau courante qui s'était formé dans la glace en face du fort, mais que recouvrait une légère couche de glace; elles brisaient cette glace avec de gros bâtons et traversaient ensuite le canal à pied. Quelques-unes y portèrent un canot de cuir, dans lequel elles placèrent le bois et qu'elles poussèrent ensuite en travers du canal. La manière dont elles char-

geaient leurs fardeaux était singulière; une femme se couchait, le dos en bas, sur le bois qui était attaché ensemble, après quoi une autre femme soulevait la charge et celle qui devait la porter jusqu'à ce que celle-ci pût pencher le corps en avant et se tenir debout avec son fardeau. Un grand nombre de femmes étaient ainsi occupées; car les Indiens voulaient rentrer dans leur village d'été, parce que, dans leur position actuelle, ils se trouvaient trop dispersés et trop voisins de leurs ennemis. Le 9 février, les habitants de Rouhptare étaient aussi rentrés dans leur village d'été, parce qu'ils craignaient que la débâcle n'eût lieu de bonne heure et que le Missouri ne débordât.

Le 10 février, deux de nos gens revinrent de chez Picotte avec un travail et deux chiens; ils nous rapportèrent que chez lui il y avait beaucoup de bisons dans le voisinage et que l'on n'y manquait de rien. Au Fort-Pierre, sur le Teton-River, le froid avait été plus rigoureux qu'on ne l'avait ressenti depuis longtemps, le thermomètre étant resté pendant plusieurs jours entre 30 et 40 degrés au-dessous du zéro de Fahrenheit (— 27° à — 32° R.) Deux des gens de M. Laidlow, qui étaient précisément en voyage pendant la plus grande rigueur du froid, en avaient tant souffert que l'on craignait qu'ils n'en mourussent. La glace du Missouri était depuis quelques jours très-défavorable aux voyages, étant couverte d'eau, de sorte que nos gens avaient eu beaucoup à souffrir. Dans la soirée du même jour arriva le chef meunitarri *Lachpitzi-Sihriche* (l'ours jaune). Il portait de la viande en croupe sur son cheval, ainsi qu'un jeune bison nouveau-né dont il voulait nous faire présent.

Ces petits animaux, tout noirs et fort dégoûtants, sont regardés chez eux comme des morceaux très-friands. La robe de ce chef était peinte avec des soleils, et il portait sur le dos son arc avec un beau carquois de peau de panthère, bien orné. Charbonneau partagea son logement avec lui. Le lendemain, après que l'on eut expédié le chasseur Contois

et Bourgüa au Fort-Union avec des lettres pour M. Mackenzie, notre fort se remplit de plus en plus de Meunitarris qui voulaient danser devant nous la danse du scalp, à l'occasion de l'Assiniboin qu'ils avaient tué. Une foule d'hommes grands, beaux, bien parés, et qui tous s'étaient noirci le visage, en remplirent bientôt tous les recoins. Le Visage de Singe, *Itsichaïché* (*ch* guttural), était aussi noirci, de même que les autres chefs de ces Indiens, qui ne sont pas aussi bien élevés que les Mandans et qui accaparèrent tous les siéges et toutes les places auprès du feu. Cependant nous avions fermé notre porte au verrou et nous ne permîmes qu'à un petit nombre d'hommes d'entrer dans notre chambre. A deux heures, les femmes des Meunitarris arrivèrent en procession; elles étaient accompagnées de beaucoup d'enfants et de quelques Mandans. D'autres femmes entrèrent deux à deux, en colonne serrée, et occupèrent la cour du fort. Leur pas était court et lent. Sept hommes de la bande des chiens formaient la musique; eux aussi s'étaient peint le visage en noir, quelques-uns l'avaient rayé rouge et noir; trois d'entre eux portaient des tambours, les quatre autres des chichikoués; ils avaient la tête découverte, généralement ornée de plumes de chat-huant ou d'autres oiseaux dont quelques-unes retombaient par derrière; ils étaient enveloppés de leurs robes de bison. Le visage des femmes était peint chez les unes en noir, chez les autres en rouge, et chez d'autres encore en rouge et noir; elles portaient des robes de bison ou des couvertures de laine de différentes couleurs; une ou deux avaient des peaux de bisons blancs. La plupart portaient sur la tête une plume d'aigle posée perpendiculairement; une seule avait le grand bonnet de plumes, le *Mahchsi-Akoub-Hacheka* des Mandans. Elles avaient au bras des casse-têtes ou des fusils, ornés de drap rouge et de petites plumes noires, et dont elles posaient la crosse par terre en dansant; en un mot, dans cette

danse du scalp, que les Meunitarris appellent *Zuhdi-Arichi*[1], les femmes portent les armes et tout le costume de guerre des hommes. La femme du chef Itsichaïché (le Visage de Singe) se tenait à l'extrémité droite de la bande. Elle tenait à la main un long bâton au haut duquel était suspendu le scalp de l'ennemi tué, le tout surmonté d'une pie empaillée, les ailes éployées (voyez pl. xxvii). Un peu plus bas, sur le même bâton, on voyait un second scalp, une peau de lynx et un grand nombre de plumes. En face de cette femme, il y en avait une autre qui portait un troisième scalp *Biddaru*[2], suspendu à un bâton pareil. Les femmes s'avancèrent en demi-cercle; les musiciens étaient placés à droite et commencèrent bientôt leur bruit assourdissant en battant de toutes leurs forces sur le tambour, en chantant et en secouant le chichikoué. Alors les femmes se mirent à danser. Elles faisaient de petits pas en se balançant comme des canards, posant les pieds parallèlement en dedans, le pied gauche toujours un peu en avant. Ainsi, les deux extrémités du demi-cercle avançaient alternativement l'une vers l'autre et puis reculaient, les femmes chantant d'une voix forte et glapissante. Je ne puis mieux comparer leur concert qu'au miaulement d'autant de chats[3]. Après que la danse se fut prolongée pendant quelque temps, on se reposa, puis on recommença de nouveau, et cette cérémonie dura environ vingt minutes. Le directeur du fort fit jeter alors par terre, au milieu du cercle, du tabac, de petits miroirs et de petits couteaux, pris dans le magasin de la compagnie; les femmes dansèrent ensuite encore une fois, dans un mouvement prompt, les musiciens se serrèrent les uns contre les

[1] *Zuh* très-long, *chi* bref et fort accentué.

[2] *Bidda* très-bref, *ru* bref, fort et accentué.

[3] D'Orbigny fait la remarque que les peuples des pays boisés dansent toujours en rang et jamais en rond (voyez ses *Voyages*, p. 301); mais c'est là une idée que tout contribue à contredire, tant chez les Américains du Nord que chez les Brésiliens.

autres, tenant leurs instruments élevés au milieu d'eux, puis la danse finit et toute la bande descendit au village d'hiver des Mandans.

Pendant la nuit il tomba de la neige, de sorte que le 12 février nous vîmes de nouveau la campagne couverte de sa robe blanche. M. Bodmer avait fait un portrait extrêmement ressemblant de Mahchsi-Nihka, le Mandan sourd-muet, dans son costume de guerre. Or, ce jour-là cet Indien entra chez nous en faisant des gestes de colère; il se plaignit amèrement de nous, ce qui me fit craindre que cet homme grossier, et qui ne jouissait pas de toute sa raison, ne se portât à des voies de fait contre le peintre. Nous priâmes M. Kipp d'éclaircir l'affaire, et l'on reconnut que la colère du sourd-muet provenait de quelques mauvais propos du vieux Garreau, qui était d'un caractère faux et qui lui avait fait remarquer que M. Bodmer, qui avait peint tous les autres Indiens dans leurs plus beaux habits, l'avait représenté lui seul dans un costume ordinaire. Cette remarque malveillante avait excité la colère de ce malheureux jusqu'à la frénésie; nous essayâmes de le calmer en lui disant que nous avions voulu le faire connaître au monde comme un vaillant guerrier, ce qu'indiquait le costume que nous avions choisi; mais cela ne servit de rien. M. Bodmer imagina alors de faire au plus vite une copie de son dessin qu'il déchira et jeta au feu en présence de l'Indien, et alors il fut content. Dans la soirée, les Meunitarris revinrent du village d'hiver des Mandans et inondèrent de nouveau le fort. Le Visage de Singe était coiffé d'un chapeau neuf de feutre rouge; c'est un Indien rusé et faux, qui donne aujourd'hui le ton à sa nation; aussi, quand il se décida à partir, tous les autres le suivirent. Le petit Garde-flèche rouge était resté longtemps dans notre chambre avec sa famille, et M. Bodmer leur montra ses dessins, auxquels ils parurent prendre tous un grand intérêt; la boîte à musique leur causa aussi la plus grande surprise. Un Man-

dan qui l'entendit remarqua qu'il y avait certainement un petit *wachi* (blanc) caché dans la boîte et qui faisait cette musique. Tous voulurent avoir quelque présent, et ils nous auraient certainement enlevé plusieurs objets si nous n'avions pas veillé avec soin sur tous leurs mouvements. A la fin, un gros homme lourd, à visage noirci, entra et demanda à manger comme les autres, sur quoi nous lui fîmes entendre que nous n'avions rien à lui donner, puisque nous recevions nous-mêmes notre nourriture de M. Kipp. Le soir, trois travails arrivèrent de chez Picotte avec de la viande; de l'Orme et Papin y étaient restés.

Le jour suivant, nous eûmes un vent fort et très-froid qui enleva toute la neige dont la glace de la rivière était recouverte, de sorte que nous vîmes les femmes indiennes qui portaient des fardeaux tomber fréquemment sur le miroir uni où elles marchaient. Les Mandans avaient trouvé, dans la prairie, un bison femelle, précédemment blessée et qui était morte depuis, et quoiqu'elle fût déjà toute pourrie, ils ne laissèrent pas de la dévorer tout entière. Le 17 février, à huit heures du matin, par une température de — 1° F. (— 13°, 8 R.) toutes les forêts se montrèrent couvertes d'une épaisse couche de givre; le vent soufflait du sud et tourna ensuite au sud-ouest. La rivière avait fort grossi; elle formait des canaux dans tous les enfoncements et elle avait même un peu débordé. Les travails chargés de bois avaient de la peine à ne pas tomber dans l'eau, et il y en eut même un sous lequel la glace se brisa. A midi, le thermomètre marqua +10° F. (—9°, 7 R.), et plus tard la neige tomba avec abondance. Dreidoppel avait vu dans la prairie un beau renard rouge (*Canis fulvus*) et lui avait tiré un coup de fusil; la chasse aux loups n'avait pas été heureuse ces jours-là. Les Mandans qui en revinrent nous racontèrent l'histoire suivante. Ils étaient partis quelques jours auparavant afin de poursuivre les bisons et en avaient poussé un troupeau contre la montagne, où il est facile de

les atteindre à coups de flèche; ces animaux furent en conséquence promptement poursuivis; mais lorsque l'on arriva au haut de la montagne, on ne trouva plus qu'un très-petit nombre de bisons et l'on ne douta pas que les autres ne se fussent enfoncés dans la terre; ils s'étaient certainement jetés dans les ravins des environs. La cause à laquelle les Indiens attribuaient leur prompte disparition était la présence, à la tête de l'expédition, d'un homme qui, l'année précédente, avait fait mourir cinq Assiniboins, venus chez eux pour traiter de la paix; par suite de cet acte d'injustice, il était devenu malheureux dans toutes ses chasses.

Le thermomètre se tenait aux environs de 0° F. (— 14° R.), tantôt un peu plus haut, tantôt un peu plus bas; mais au milieu de la journée le soleil commençait déjà à avoir de la force, et sa lumière, réfléchie par la neige, était très-éblouissante. Les chasseurs firent usage de lunettes de bois contre la neige, à la manière des Esquimaux. Les Mandans muets avaient été heureux à la chasse; ils rapportèrent plusieurs charges de viande et nous leur en achetâmes. Par une température de 8 à 9° F. (— 10°, 5 R.), j'entendis le soir, devant ma porte, les pleurs d'un enfant indien; il avait touché avec la langue un morceau de fer et la peau y était restée attachée.

Le 27 février, au point du jour, le thermomètre marqua 27° au-dessous du zéro de Fahrenheit (— 26°, 2 R.), et à huit heures, par un beau soleil, — 11° F. (— 19°, 1 R.) Les chevaux avaient, pendant la nuit, brisé une fenêtre de la chambre de M. Kipp, de sorte que nous eûmes très-froid en déjeunant. Dans notre habitation, tous les liquides étaient gelés et les couvertures des lits étaient couvertes de givre. Nous avions alors un peu de viande fraîche, mais malheureusement notre sucre était fini et nous n'avions plus que de la mélasse pour le café. Nous eûmes la visite des trois sourds-muets dont le quatrième frère, qui n'éprouve pas cette infirmité, est ce Berock-Itaïnu (le cou de taureau) dont j'ai

déjà eu plusieurs fois occasion de parler. Les Indiens continuaient à transporter divers objets dans leur village d'été. Toute la prairie était couverte de chevaux qui cherchaient une maigre pâture sur la neige glacée qu'ils écartaient avec le pied pour arriver à l'herbe desséchée qu'elle cachait. Kiésax, le Piékann qui avait fait le voyage du Fort-Union avec nous, vint nous visiter ce jour-là pour la première fois. Nous lui fîmes voir les portraits de ses compatriotes, ce qui le divertit beaucoup.

Le 28 février, M. Kipp fit casser de la glace dans la rivière pour remplir sa glacière. Un vent fort de l'ouest rendait le froid plus piquant; la neige diminua pourtant, le thermomètre ayant marqué à midi 38° F. On voyait les enfants indiens poursuivre et attraper les *Emberyza nivalis* qui se tenaient par grandes volées dans les environs des villages, et les loups des prairies ne se montraient plus que par couples. Le soir, il tomba beaucoup de neige. Les Indiens vinrent occuper en partie leur village. Tous leurs chevaux et jusqu'aux poulains étaient chargés; ils cassèrent aussi beaucoup de glace que les femmes rapportaient chez elles dans leurs hottes de cuir, afin de la faire fondre pour en tirer de l'eau. Ils conduisirent leurs chevaux à la rivière pour les abreuver, et les animaux burent dans les mares formées par la glace fondue. Les enfants se laissaient glisser du haut des collines couvertes de neige, en s'asseyant sur une planche creusée ou sur un morceau de la moelle épinière d'un bison, à laquelle quelques côtes étaient restées attachées. Mato-Tope vint nous voir dans un costume fort singulier. Sa coiffure aurait bien mieux convenu à une vieille femme qu'à un guerrier de son espèce. Il s'était entouré la tête d'une bande de peau de loup dont les longs poils s'écartaient comme des rayons, et pendait fort loin par derrière. Dans ces poils de loup étaient fichées, s'écartant aussi en dehors, quelques plumes peintes en rouge et dépouillées de leurs barbes, excepté à la pointe. Toutes les fois que ce chef venait nous

voir, il portait un costume différent. Parfois aussi il mettait un uniforme bleu à parements rouges qu'il avait acheté des marchands blancs. M. Bodmer dessina un bel et vigoureux partisan meunitarri, *Ahchupsa-Masihichsi* (*ich* guttural, le *cheffre* de la corne pointue, voyez planche xxvii, la seconde figure à gauche); il était venu nous voir avec son camarade et ami. Ce dernier s'appelait *Ohwassa-Hochpiche* (*och* guttural, le fer percé). Le partisan ne trouva pas bon que nous voulussions garder son portrait, attendu qu'il allait partir pour une expédition de guerre, et il insista pour que M. Bodmer fît pour lui une copie du portrait. Cela lui ayant été refusé, il fit à son tour le portrait de M. Bodmer, et il nous fut impossible de méconnaître dans ce grossier essai un talent inné pour le dessin.

Dans la soirée du 28 février, Picotte envoya les lettres de Saint-Louis, parmi lesquelles j'eus la satisfaction d'en recevoir d'Allemagne avec les nouvelles les plus favorables. Le paquet fut expédié le 2 mars pour le Fort-Union, par Belhumeur et Hugon, avec deux travails. M. Bodmer dessina un vieux Meunitarri qui s'appelait *Birohké* (la robe au beau poil), mais que les Mandans avaient surnommé, à cause de son grand nez, *Pachoub-Hacheka* (le long nez). Il portait un bonnet de peau de bison blanc et une grande robe rouge brun, sur laquelle étaient peintes des couronnes de plumes. Il avait demandé, pour se laisser peindre, une cravate de soie noire et il l'obtint. Il avait amené avec lui sa femme qui était vieille et laide, et dont il offrait les appas pour plusieurs petits objets. M. Bodmer l'a dessiné sur la planche xxvii, dont il est la troisième figure en commençant par la gauche.

Les Indiens étant tous rentrés dans leur village d'été, M. Kipp reprit à son service les soldats accoutumés, quatre desquels servaient à nous mettre à l'abri des femmes et des enfants, et dont deux étaient reçus journellement dans le fort où on leur donnait à manger et du tabac à fumer. C'étaient

Mato-Tope, Dipéouch, Berock-Itaïnu et un quatrième. Le premier ne fumait sa pipe dans une chambre étrangère que quand personne ne le regardait et ne quittait sa place. Nous eûmes une conversation avec plusieurs Indiens sensés et qui désiraient s'instruire, notamment avec les soldats du fort. Quand M. Kipp leur dit que la terre était ronde, Dipéouch l'écouta d'un air de pitié, et Berock-Itaïnu voulut le réfuter en riant; mais les deux autres remarquèrent que les blancs pouvaient bien avoir raison, puisqu'il y avait beaucoup de choses auxquelles ils s'entendaient mieux que les hommes rouges.

Le 5 mars, nous eûmes, par 29° 1/2 F. (— 1° R.), une forte neige venant du nord, qui dura jusqu'à dix heures du matin et pendant laquelle le soleil se montrait sous la forme d'une petite tache jaune et sans éclat. Le lendemain, Mato-Tope nous amena un grand et vigoureux Ariccara, qui vit paisiblement parmi les Mandans, et qui s'appelle *Pachtuwa-Chté* (*ch* guttural). C'était un très-bel homme dont on peut voir le portrait fort ressemblant, dessiné par M. Bodmer, sur la vignette n° XXVII de l'*Atlas*. Du reste, il était méchant et avait déjà tué plusieurs blancs. Un autre homme de la même nation, grand et vigoureux comme le premier, venait aussi nous voir fréquemment, mais il avait coutume de nous dire qu'il n'était pas comme Pachtuwa-Chté, qu'il n'avait jamais tué de blanc. Mato-Tope avait obtenu, à force d'instances auprès de M. Bodmer, que celui-ci lui peignît un aigle à tête blanche (*Patacké*), tenant dans ses serres un scalp sanglant. Il attachait sans doute à cette image quelque idée superstitieuse, mais dont nous ne pûmes découvrir la portée. Ce chef me donna des renseignements fort exacts sur sa propre nation et sur les autres peuplades indiennes du voisinage, et il prit aussi plaisir à me faire connaître les termes des langues mandane et ariccara, car il parle toutes les deux fort couramment.

Le 7 mars, la bande des Meniss-Ochaté de Rouhptare

dansa dans la loge de médecine à Mih-Toutta-Hangkouche. M. Bodmer y alla pour assister à la danse, et il y trouva Mato-Tope, lequel toutefois, enorgueilli de sa haute dignité de chien, ne fit pas semblant de le connaître. Sih-Chidé, qui fait aussi partie de cette bande, entra dans la loge et y déchargea son fusil. Dans l'après-midi, ils s'approchèrent du fort, et avant qu'ils y entrassent on entendait déjà le sifflement de leurs ihkochekas (sifflets de guerre). Une foule de spectateurs accompagnaient les vingt-sept ou vingt-huit chiens qui avaient tous endossé leurs plus beaux costumes. Une partie d'entre eux étaient vêtus de belles robes ou de chemises de cuir de bighorn; d'autres avaient des chemises de drap rouge ou bien des uniformes bleu et rouge; quelques-uns avaient le haut du corps nu, et leurs coups ou exploits peints en rouge brun sur la peau. Quelques-uns d'entre eux, qui sont les vrais chiens, portaient sur la tête un bonnet colossal de plumes de corbeau ou de pie, aux pointes desquelles étaient adaptées de petites touffes de duvet; ce bonnet leur retombait bien au-dessous des épaules. Au milieu de cette masse informe de plumes, on avait placé la queue d'un coq d'Inde sauvage faisant la roue, ou bien celle d'un aigle royal. Autour du cou, ces quatre principaux chiens portaient une longue bande de drap rouge qui retombait par derrière jusqu'aux mollets, et qui formait un nœud vers le milieu du dos. Ce sont là les vrais chiens, qui sont obligés de dévorer tout cru un morceau de viande qu'on leur jette dans le feu. Sur la planche XXIII, on voit Péhriska-Rouhpa dans ce bizarre costume. Deux autres hommes encore portaient de ces énormes bonnets de plumes de chat-huant, jaunâtres et rayés d'une couleur plus foncée, un troisième avait le grand et beau *Mahchsi-Akoub-Hacheka;* les autres étaient coiffés d'une épaisse touffe de plumes de corbeau, de pie ou de chat-huant, ce qui est la marque distinctive de la bande. Tous portaient autour du cou leurs longs ihkochekas, et sur le bras gauche leur arme, soit

fusil, arc ou massue. Dans la main droite, ils tenaient le chichikoué destiné à la bande : c'est un bâton orné de grains de verre bleus et blancs, complétement garni de sabots d'animaux, ayant à l'extrémité supérieure une plume d'aigle et à l'inférieure un morceau de cuir brodé en grains de verre. Les guerriers formèrent le cercle, au milieu duquel on plaça un grand tambour, que cinq hommes mal vêtus battaient assis; indépendamment de ces cinq hommes, il y en avait encore deux autres qui se tenaient debout et qui jouaient d'une espèce de tambourin. Aux coups prompts et forts du tambour, les chiens répondaient alternativement sur leurs sifflets de guerre, en phrases courtes, semblables et souvent répétées, après quoi ils commencèrent tout à coup à danser. Les danseurs laissèrent tomber leurs robes derrière eux par terre, et quelques-uns dansèrent au milieu du cercle, le haut du corps penché en avant, et sautant en l'air, les deux pieds à la fois. Les autres Indiens dansaient sans ordre, le visage tourné vers le cercle, la plupart rassemblés en une masse assez serrée, et baissant de temps en temps, tous à la fois, la tête et le haut du corps. Pendant ce temps, les sifflets de guerre, les tambours et les chichikoués faisaient un vacarme épouvantable.

Le 10 mars, deux engagés envoyés par Picotte arrivèrent avec des lettres et un travail chargé de viande. L'un de ces hommes avait été aveuglé par la neige, ce qui arrive souvent à cette époque de l'année, à cause de l'éclat du soleil que la neige réfléchit. Il se faisait conduire, au bout d'un bâton, par son camarade.

Le 11 mars, j'éprouvai les premières atteintes d'une indisposition qui augmenta rapidement et ne tarda pas à me forcer de garder le lit. Elle commença par une enflure à l'un de mes genoux; elle s'étendit bientôt à toute la jambe, et lui fit prendre la couleur du sang extravasé. Une fièvre violente s'y joignit avec une grande lassitude. Privé de médecin et de tout remède approprié à ce que j'éprouvais, mon

état devenait de jour en jour plus triste; car personne ne savait ce que c'était que cette maladie. Les autres habitants du fort éprouvèrent aussi l'un après l'autre du malaise. Notre nourriture était avec cela très-mauvaise. Il fallait, par mesure d'économie, faire le café très-faible; en place de sucre et de mélasse, il ne nous restait plus pour l'hiver que vingt livres de miel. Pour toute boisson, nous avions l'eau de la rivière, et les fèves commençant aussi à devenir rares, nous nous nourrissions presque exclusivement de maïs cuit à l'eau, ce qui affaiblissait beaucoup nos facultés digestives.

Le 13 mars, les yeux de l'aveugle se trouvèrent assez bien rétablis pour qu'on pût le renvoyer chez Picotte. Ce jour-là, on vit les premiers canards sauvages remonter le Missouri, et M. Kipp s'occupa à faire du plomb pour pouvoir tirer ces oiseaux que nous attendions avec impatience. Le 14, on ouvrit dans le fort une cache remplie de maïs, dont on trouva le contenu parfaitement sec et bien conservé. Ce même jour, M. Kipp entendit chanter le premier coq des prairies. Péhriska-Rouhpa était déjà depuis plusieurs jours chez nous pour se faire peindre dans son costume de la bande des chiens, que les Meunitarris appellent *Wachukka-Aechke* (*ch* guttural). Aussitôt que la séance était terminée et qu'il avait ôté son colossal bonnet de plumes, il passait ce bonnet une ou deux fois de chaque côté de la tête en remontant, médecine ou précaution qu'il ne négligeait jamais; il s'asseyait ensuite auprès du feu avec son ami Mato-Tope, et tous les deux se mettaient à fumer; mais ce dernier ne manquait jamais de regarder autour de lui pour voir si tout le monde était assis et si personne n'allait et venait dans la chambre. Pendant que ma maladie me forçait de rester couché, je trouvais de l'amusement à regarder le grand nombre d'Indiens qui venaient sans cesse nous visiter, et je n'oubliais pas de continuer mon journal, ce que du reste la fièvre et la faiblesse me rendaient souvent fort pénible. Les poules ayant commencé à pondre,

M. Kipp m'envoyait tous les jours une couple d'œufs frais ainsi qu'un peu de riz qu'il avait gardé pour moi, ce qui me fit beaucoup de bien. On n'avait plus rien à manger dans le fort que du pain de maïs mal cuit et du maïs bouilli. M. Kipp, qui n'aimait pas ce dernier mets, était forcé de jeûner.

Le 16 mars, on vit le premier cygne sauvage se diriger vers le nord-ouest; des canards s'étaient montrés sur les flaques d'eau des champs de maïs des Mandans, et Dreidoppel avait observé une *Fringilla canadensis*, messagère du printemps. De fortes tempêtes du nord-ouest nous tourmentaient depuis quelques jours. Le Missouri avait beaucoup grossi, mais, malgré l'élévation de l'eau, la débâcle ne s'annonçait pas encore, et bientôt après il recommença à neiger par intervalles. Mato-Tope et Péhriska-Ruhpa revinrent de la chasse où ils avaient tué cinq bisons, dont nous reçûmes une partie de la viande. Voulant se montrer grands et généreux, ils avaient donné beaucoup de cette viande ainsi que plusieurs couvertures de laine. Ce jour-là on vit le premier aigle à tête blanche (*Aquila leucocephala*), et je reçus aussi le premier chien des prairies (*Arctomys ludovicianus*). C'est encore une annonce du printemps quand ces petits animaux commencent à sortir de leurs trous.

Le 27 mars, la bande des chiens fous dansa dans le fort, et à la chute du jour un Indien de Rouhptare, qui s'était disputé avec M. Kipp au sujet d'une peau de castor, brisa, pour se venger, les vitres de la chambre à côté de la mienne. On chercha vainement à s'emparer de lui, et comme on craignait de plus grands actes de violence de cet Indien offensé, les soldats du fort se rendirent le 28 mars à Rouhptare, pour mettre en sûreté un marchand de pelleteries, nommé Baptiste d'Iguies, qui y demeurait.

Le 30 mars, on vit la première volée d'oies sauvages (*A. canadensis* [1]) au nombre d'environ quinze à vingt. Le vent

[1] Pour ce qui regarde l'arrivée de cet oiseau dans diverses parties de l'intérieur de l'Amérique du Nord, voyez le *Voyage du capitaine Back*, p. 513.

était très-fort; le lendemain, la glace se rompit sur la rivière; sa couleur était noirâtre. Le 1[er] avril, il continua à faire beaucoup de vent de l'ouest par une température de 33° F. (+ 0, 5 R.) Le 2 avril, les femmes célébrèrent, près de Mih-Toutta-Hangkouche, leur fête de blé du printemps, que M. Bodmer dessina. Cela se fait toujours lorsque reviennent les oies sauvages, messagères de la Vieille qui ne meurt jamais; les Indiens avaient déjà en effet tué quelques-uns de ces oiseaux. A onze heures du matin, la fête était terminée; mais trois femmes sont obligées de rester toute la journée pour veiller aux offrandes suspendues dans la prairie. Une foule de jeunes gens faisaient des courses à pied dans le voisinage, et les environs du village présentaient une scène très-animée.

Le 3 avril, la bande des Ichohé-Kakochochaté dansa dans le fort; elle était composée de dix-huit ou dix-neuf hommes. Mato-Tope les conduisait à cheval et en grand costume. Il portait sur la tête le Mahchsi-Akoub-Hacheka. La glace se rompit avec tant de force sur la rivière, que pendant la nuit il fallut poser des factionnaires sur nos bateaux pour que le courant ne les entraînât pas. Le lendemain, la débâcle se fit, mais la glace ne tarda pas à s'arrêter de nouveau, ne laissant de libre qu'un canal. La rivière n'était pas haute et l'on n'entendait pas beaucoup de bruit. Un grand nombre de canards et d'oies, ainsi qu'un *Numenius*, se montrèrent sur la glace. Le 5 avril, par un vent fort et une température de 59° 1/2 F. (+ 12°, 2 R.), la rivière avait monté d'environ un pied, et vers midi elle s'éleva encore subitement de trois à quatre pieds, de sorte que la glace supérieure se mit en mouvement par une température de 68° F. (+ 15 R.); mais comme il gela un peu la nuit suivante, l'eau baissa d'un pied. Je reçus ce jour-là les premiers machironikas (*Spermophilus Hoodii*). Dreidoppel vit auprès du ruisseau la grande stournelle (*Sturnella*). Le soir, à neuf heures, le thermomètre marquait 55° F. (10°, 2 R.); il y eut du tonnerre et des éclairs.

Le 7 avril, la rivière ne charriait presque plus; elle avait baissé pendant la nuit. On vit plusieurs cygnes. Les Indiens se livraient journellement, dans la prairie, à des courses et des jeux. Le 8 avril, après que les Meunitarris eurent dansé dans le fort la danse du scalp (*Zuhdi-Arichi* ou *Adichi*), la grande débâcle du haut Missouri commença subitement, à une heure de l'après-midi, entraînant avec elle beaucoup de troncs d'arbres qui menaçaient la sûreté de nos bateaux. Les Indiens se mirent sur-le-champ en mouvement et débarquèrent beaucoup de bois flotté. Un elk noyé, et dont la chair commençait déjà à pourrir et la peau à se dépouiller de son poil, fut aussi retiré de l'eau par eux pour le manger, et le serrurier du fort, qui était un Canadien, ne dédaigna pas non plus ce mets. Quelques bisons noyés passèrent aussi devant le fort, et les Indiens les suivirent dans le même but. Le 8, le charriage diminua encore, mais quelques-uns de nos gens, qui devaient s'embarquer pour se rendre chez Picotte, furent néanmoins obligés de renoncer à ce voyage.

Le 9 avril, la matinée était belle et sereine; presque toute la glace avait disparu de devant le fort, et sept hommes descendirent la rivière dans des canots indiens faits de cuir. Déjà l'herbe et quelques plantes nouvelles commençaient à poindre dans la prairie; on voyait même çà et là, dans le gazon, une *Pulsatilla* à fleurs violettes qui, en apparence, était tout à fait semblable à celle d'Europe. Les Indiens appellent cette fleur la fleur du veau rouge, parce qu'à l'époque de sa floraison les bisons femelles mettent bas. A midi, le thermomètre marqua 65° F. (14°,6 R.) par un vent de nord-est. La rivière était entièrement débarrassée de glace. Le soir, neuf hommes de la bande de Berock-Ochaté (bisons mâles) entrèrent dans le fort pour y exécuter leur danse et commencèrent par décharger immédiatement leurs fusils. Un seul d'entre eux portait la tête de bison tout entière (voyez la planche XVIII); les autres

avaient seulement des morceaux de la peau de cet animal, une couple de bandes de drap rouge, des boucliers ornés de drap rouge, un appendice à plumes retombantes qui représentait la queue de bison, et de longues lances bien décorées à la main. Ils dansèrent pendant un peu de temps dans le fort et demandèrent après cela des présents. Indépendamment des singuliers personnages de cette danse, M. Bodmer avait peint aussi le portrait en pied du chef Mato-Tope, dans son plus beau costume. Vain, comme le sont tous les Indiens, cet homme était resté pendant plusieurs jours parfaitement immobile; aussi son portrait est-il on ne saurait plus ressemblant (voyez la planche XIII). Il portait dans cette occasion une belle chemise neuve de cuir de bighorn; sur la tête, le grand bonnet de plumes *Mahch-si-Akoub-Hacheka*, et à la main une longue lance ornée de scalps et de plumes.

J'ai eu si souvent occasion de parler de cet homme distingué, que je crois devoir entrer encore ici dans quelques détails à son sujet. Il mérite incontestablement l'épithète de distingué que je viens de lui donner; car il n'était pas seulement un grand guerrier, son caractère offrait encore divers côtés nobles et généreux. A la guerre, il avait toujours su conserver une haute réputation. Une députation nombreuse des Assiniboins était venue à Mih-Toutta-Hangkouche traiter de la paix, et les habitants, qui n'y étaient point disposés, ayant tiré sur les ambassadeurs, Mato-Tope, au péril de sa vie, les conduisit en sûreté dans le Fort-Clarke. Il avait auparavant essayé de tous les moyens pour mettre un terme à ces hostilités, et, n'ayant pu y réussir, il avait escorté les ennemis, au milieu des balles et des flèches qui pleuvaient sur eux, et s'était confondu en excuses de la coupable conduite de ses compatriotes. Dans les combats, il avait tué de sa main plusieurs ennemis, dont cinq chefs. La planche XXII offre le *fac-simile* d'un de ses exploits, dessiné par lui-même, et dont il m'avait fait plu-

sieurs fois le récit. Il se trouvait, avec un petit nombre de Mandans à pied, dans une expédition de guerre, quand ils aperçurent quatre Chayennes, qui sont leurs ennemis les plus invétérés. Ceux-ci étaient à cheval, et leur chef voyant que ses adversaires étaient à pied, ce qui aurait rendu le combat inégal, les fit descendre, et le combat commença. Les deux chefs tirèrent l'un sur l'autre, et, s'étant manqués, ils jetèrent leurs fusils et prirent en main l'arme blanche. Le Chayenne, qui était un homme grand et fort, tira son coutelas; Mato-Tope, plus léger et très-adroit, tenait un casse-tête. Comme le premier allait percer celui-ci, Mato-Tope saisit le coutelas dans la main, à laquelle il se fit à la vérité une forte blessure, mais il parvint néanmoins à le lui arracher et le lui plongea dans la poitrine, sur quoi les Chayennes prirent la fuite. Dans le dessin de cet exploit, fait par Mato-Tope lui-même, on voit les fusils jetés après avoir été tirés, le sang qui coule de la main du Mandan blessé, les vestiges des pas des deux guerriers, ainsi que les queues de loup qu'ils portaient à leurs pieds. Le Chayenne se fait reconnaître par un bandeau de peau de loutre qu'il porte sur le front. La robe de bison gravée sur la planche XXI, fig. 1, et que Mato-Tope a peinte lui-même, représente plusieurs exploits de ce chef, et entre autres cette même rencontre avec les Chayennes; c'est la dernière figure au bas à gauche. J'ai été assez heureux pour pouvoir rapporter cette robe avec moi en Europe.

Le 10 avril, le temps était beau et chaud; à midi, le thermomètre marqua 80° F. (21°, 5 R.); le vent venait du sud et la rivière avait baissé de trois pieds. Le petit souslic rayé (*Spermophilus Hoodii*) se fit voir dans la prairie. Plusieurs de nos amis indiens, et entre autres Sih-Chidé, avaient pris congé de nous, parce qu'ils se disposaient à entreprendre une expédition de guerre avec un gros détachement de Meunitarris et de Mandans, et ils se mirent en effet en marche à cette époque. Nous apprîmes qu'un détachement

de guerre des Meunitarris avait complétement dépouillé deux blancs, traqueurs de castors, et que le partisan ou akourihdi, le Fer percé, avait joué le rôle principal dans cette occurrence; en revanche, les Assiniboins avaient volé trente-quatre chevaux aux Meunitarris, qui étaient parvenus à tuer un des voleurs.

Dans l'après-midi du 14 avril, les hommes que M. Mackenzie avait promis de m'envoyer pour me faire descendre la rivière jusqu'à Saint-Louis arrivèrent enfin du Fort-Union. Ils n'étaient pas seuls : la troupe se composait de vingt hommes, parmi lesquels était Belhumeur; M. Chardon les conduisait. Les grands vents qui avaient régné les jours précédents les avaient obligés de rester en place sans pouvoir avancer. Ils nous apportaient des lettres du Fort-Union et des nouvelles du Fort-Mackenzie. Tous nos gens étaient alors disponibles; je n'attendais plus que l'arrivée de Picotte, qui se rendait avec beaucoup de monde au Fort-Union; car, sans le secours des hommes qu'il amenait, mon bateau mackinaw ne pouvait être radoubé. Il fallait d'ailleurs aussi que je fusse rétabli, mais ma guérison avançait avec une rapidité merveilleuse. Au commencement d'avril j'étais si malade, que les personnes qui venaient me voir ne me donnaient guère plus de trois ou quatre jours à vivre. Le cuisinier du fort, qui était un nègre de Saint-Louis, exprima l'opinion que ma maladie était le scorbut; car il avait, disait-il, été témoin de la grande mortalité qui avait eu lieu dans la garnison de Council-Bluffs, pendant laquelle plus de cent soldats moururent en fort peu de temps, et dont il est question dans le récit de l'expédition du major Long aux montagnes Rocheuses. Les symptômes, ajouta-t-il, étaient exactement semblables à ceux que j'éprouvais. Il rapporta aussi que, le printemps étant venu, on avait promptement guéri les malades en leur administrant les plantes fraîches de la prairie, et notamment le petit *Allium reticulatum* à fleurs blanches. On m'engagea à en faire l'essai, et des enfants

indiens me procurèrent en abondance ces plantes et leurs oignons; on les coupa ou les hacha menu comme des épinards, et j'en mangeai en quantité. Le résultat en fut qu'au bout de quatre jours l'enflure de ma jambe diminua visiblement, et que ma guérison avança après cela à grands pas. La prompte amélioration de ma santé m'avait donné une nouvelle vie, et quoique je ne fusse pas encore en état de quitter le lit, je vis faire avec plaisir les préparatifs de mon départ. Le 15 avril, Picotte arriva avec une vingtaine d'hommes du poste chez les Yanktonans, et quitta son bateau chargé de maïs qu'il devait conduire au Fort-Union. On profita de cette circonstance pour mettre mon bateau mackinaw en état de faire le voyage, après quoi Picotte repartit le 16. Nonobstant une très-forte pluie, on termina le lendemain l'arrangement du bateau, que l'on conduisit au débarcadère et que l'on munit d'un vaste pont en couvertures de tentes indiennes. On fit en outre toutes les dispositions nécessaires pour le voyage, et M. Chardon se décida à m'accompagner jusqu'au Fort-Pierre sur le Teton-River.

Le 18 avril au matin, on chargea le bateau, et, après avoir achevé notre dernier repas frugal au Fort-Clarke, nous prîmes cordialement congé de M. Kipp, avec qui nous avions passé tant de temps dans cette retraite lointaine, et qui avait fait, pour m'être agréable, tout ce que lui avait permis l'exiguïté de ses moyens. Accompagnés des habitants du fort et de plusieurs de nos connaissances indiennes, telles que Mato-Tope et Péhriska-Rouhpa, qui nous serrèrent tous la main en partant, nous montâmes dans le bateau et nous y prîmes nos places. Le temps était favorable, quoique le vent du sud-ouest soufflât grand frais. On nous salua de quelques coups de canon du fort pour nous souhaiter un bon voyage, et nous descendîmes rapidement le beau Missouri qui coulait à pleins bords.

CHAPITRE XXX.

VOYAGE DE RETOUR DU FORT-CLARKE AU CANTONNEMENT LEAVENWORTH.

Tempêtes et mauvais temps. — Villages des Ariccaras. — Entrevue avec deux bateaux chargés de pelleteries. — Le Fort-Pierre. — Séjour dans ce fort. — Les Mauvaises-Terres. — Sioux-Aganey. — Cedar-Island. — Ponca-Island. — Insubordination de Melone. — Entrevue avec des Indiens Poncas. — L'Eau-qui-court. — Entrevue avec le bateau à vapeur *l'Assiniboin*. — Révolte et punition de Melone. — Gardner est fait pilote. — Council Bluffort. — Visite à la maison de commerce du major Pilcher. — Bellevue. — Beaux environs de cet endroit. — Multitude de chenilles. — Nichenebottoneh. — Maison de Roubadoux sur les Blacksnake-Hills. — Les Otos et les Missouris. — Village des Kickapous. — Le cantonnement Leavenworth. — Séjour dans cet endroit. — Le docteur Fellowes.

Le printemps n'avait encore couvert que çà et là les prairies d'une verdure nouvelle; les oseraies mêmes, sur lesquelles les feuilles sont d'ordinaire les premières à paraître, ne présentaient encore qu'une légère nuance verte. Les canards seuls se montraient les messagers de cette agréable saison, tandis que la froide température rappelait l'hiver dont on ne faisait que de sortir. Nous nous arrêtâmes sur la rive droite au delà de Goose-egg-lake. La matinée du 19 avril s'annonça par une tempête violente, et je découvris que, pendant la nuit, mon joli renard des prairies s'était échappé; je regrettai d'autant plus sa perte que je m'étais flatté d'amener en Europe cet animal fort rare et qui n'y a jamais été vu en vie. Nos arrangements pour le voyage

étaient complets, et tous nos gens avaient pris les places qui leur étaient destinées. Le pilote Fecteau était assez maladroit, et j'avais en outre trois rameurs, tous sujets assez médiocres; c'étaient Melone, Américain du Bas-Missouri, que nous apprîmes à connaître plus tard; Bourgüa, Canadien, plus un vieux Polonais qui avait parcouru la moitié du monde, et qui était sans contredit le plus zélé des trois.

Après avoir fait cuire et avoir mangé notre déjeuner sur la rive, nous passâmes à sept heures devant la Butte-Carrée, où nous vîmes un troupeau de douze elks, ainsi que plusieurs grues blanches (*Grus americana*), des cygnes, des oies et des canards sauvages, parmi lesquels je remarquai des *Anas-Boschas*, *clangula*, *acuta*, et diverses espèces de sarcelles (*Teal*). A midi, nous arrivâmes au Heart-River, où il y avait alors beaucoup d'oies sauvages. Le thermomètre marquait 61° (12°,9 R.) Vers trois heures, nous nous arrêtâmes auprès du poste d'hiver de Picotte, chez les Yanktonans, où nous avions si souvent envoyé du Fort-Clarke pour avoir de la viande, mais nous trouvâmes la maison abandonnée. Dans les environs il y a un étang où nos chasseurs se rendirent pour tuer des oiseaux aquatiques. Ils aperçurent deux cygnes (*Cygnus buccinator*) dont ils en blessèrent un sans pouvoir se le procurer, et ne rapportèrent avec eux que deux canards. Les poules des prairies étaient accouplées dans le voisinage, et ils virent aussi quelques pies, des moineaux, des *Turkey buzzards* et des oiseaux de proie. A la chute du jour, comme nous voulions amarrer, nous rencontrâmes un troupeau de dix à douze elks qui venaient boire à la rivière; mais un de nos gens ayant tiré avec trop de précipitation, nous n'obtînmes aucun de ces gros animaux. Pendant la nuit, le vent souffla du nord avec beaucoup de force; il tomba de la pluie, et dans la matinée du 20 avril toute la campagne était couverte de neige. A neuf heures du matin 35° (1°,3 R.) Nous restâmes, à cause de la tempête, à l'endroit où nous avions

passé la nuit; et nos gens, qui allumaient chaque fois leur feu sur la rive, ne trouvèrent en ce lieu qu'un faible abri contre le mauvais temps dans le clair bois de saules où ils s'étaient postés. A midi 41° (4° R.) les chasseurs avaient vu deux pièces de gibier, mais n'avaient tué qu'une poule des prairies, à qui l'ail des prairies, dont elle se nourrit, avait communiqué un goût très-marqué de cette plante. Nous trouvâmes dans son ventre des chatons de peupliers et de la verdure. Vers quatre heures, il cessa de neiger; la nuit fut froide, et ceux qui dormaient auprès du feu furent réveillés par un cerf ou un loup, et ils s'imaginèrent qu'il y avait des Indiens dans le voisinage; en conséquence Chardon, qui avait vécu plusieurs années parmi les Osages, crut devoir poser des sentinelles pour le reste de la nuit.

Le 21, vers huit heures, nous passâmes devant l'embouchure du Cannon Ball. Les hauteurs étaient couvertes d'une légère couche de neige; aucune verdure ne se montrait encore dans cette région, quoique la veille les saules et les rosiers eussent déjà présenté une faible nuance de vert. Les chasseurs entreprirent de nouveau une excursion vers un lac voisin, où ils virent beaucoup de grives et d'oiseaux aquatiques, mais où ils ne tuèrent que quelques canards. Un ou deux troupeaux de cabris traversèrent devant nous la rivière à la nage; mais quelques efforts que fissent nos rameurs pour les suivre, nous ne pûmes les atteindre. Nous ne fûmes pas plus heureux avec un troupeau de bisons femelles et avec quelques mâles isolés. Le lendemain, le vent fut encore si impétueux que nous ne pûmes naviguer, et qu'il faillit déchirer la tente de cuir que nous avions dressée sur le bateau. La neige couvrait la campagne. Le soir, le vent s'apaisa; la nuit fut agréable, et la matinée du lendemain claire et calme. Les bois de peupliers offraient une teinte de vert et les oseraies étaient même déjà tout à fait vertes en certains endroits. On voyait des cabris dans la prairie, des vautours dans les airs et des pigeons (*Col carolinensis*) sur la rive.

Vers midi, nous arrivâmes aux villages abandonnés des Ariccaras, et nous débarquâmes un peu plus bas. Pendant que l'on nous apprêtait à dîner, MM. Bodmer et Chardon entreprirent, bien armés, une excursion aux cabanes abandonnées des Indiens, afin d'y chercher pour moi quelques crânes et quelques oignons des prairies. Ils trouvèrent les tombes en partie dévastées par les loups; les corps en avaient été arrachés avec leurs couvertures et leurs robes. Ils rapportèrent deux belles têtes d'homme, après quoi nous continuâmes notre route [1]. A quatre heures et demie, comme nous nous trouvions en face de l'embouchure du Grand-River, le vent s'éleva de nouveau avec une si grande force, qu'il fallut nous arrêter et allumer du feu pour réchauffer nos gens. Nous avions fait deux milles depuis les villages. Pendant que nous étions là, deux volées de pélicans, composées de plus de cent soixante oiseaux, remontèrent le cours de la rivière; mais nous eûmes beau les tirer, nous ne pûmes abattre un seul de ces beaux volatiles. Le soir, la tempête mêlée de neige fut d'une violence extraordinaire; le bateau fut poussé avec tant de force contre les pierres de la rive, qu'il fit une voie d'eau par laquelle il en pénétra beaucoup dans le bâtiment. Sur la rive nos gens ne trouvaient point d'abri sous leurs couvertures; ils veillèrent toute la nuit, et passèrent le temps à débarrasser le bâtiment de l'eau; personne ne put dormir tranquille. Vers minuit il gela, et le 24 au matin la campagne était couverte de neige. Les objets qui avaient été mouillés étaient complétement durs. A huit heures, 33° (+ 0,5 R.) vent nord-ouest. Nous vîmes beaucoup de gibier, et Dreidoppel blessa à une grande distance un cabri faisant partie d'un troupeau de dix-huit à vingt de ces animaux; mais il ne rapporta qu'un chien des prairies. Le soir nous

[1] Une de ces deux têtes se trouve à présent au Musée d'anatomie de l'Université de Bonn, et l'autre dans la collection de M. le conseiller supérieur de médecine, Blumenbach, à Gœttingue.

nous arrêtâmes en face de l'embouchure du Little-Chayenne-River, contre un bord escarpé.

Le 25 au matin, nous aperçûmes sur la rive deux feux encore allumés, qui paraissaient avoir été depuis peu abandonnés par des hommes, et un peu plus tard nous vîmes deux canots de cuir que nous atteignîmes au bout d'une heure. Leurs équipages s'étaient arrêtés et avaient allumé du feu; je fis amarrer auprès d'eux. Nous y trouvâmes les gens qui revenaient du poste d'hiver de Picotte, chez les Yanktonans, et retournaient au Fort-Pierre avec les pelleteries qu'ils s'étaient procurées durant l'hiver par des échanges. Parmi eux se trouvaient l'interprète Ortubize avec sa famille et le chasseur Papin. Pendant que nous nous entretenions avec eux, Dreidoppel cueillait des oignons des prairies pour moi; Papin nous donna de la viande de cabri, et le commis qui conduisait les bateaux, dont le nom était aussi Papin, nous présenta un grand et beau cygne, mais auquel on avait malheureusement arraché les plumes. Le temps était agréable et très-chaud; nous restâmes en cet endroit jusqu'à près de onze heures, et je pris en partant, dans mon bateau, un certain Crenier, qui avait une blessure grave à la main, et deux femmes. Nous passâmes devant l'embouchure du Big-Chayenne-River, et nous nous arrêtâmes le soir à quinze ou vingt milles au-dessus du Fort-Pierre. Les canots de cuir, très-lourdement chargés, nous y rejoignirent et y dressèrent aussi leur tente. Nous bivouaquâmes ensemble, et le cygne nous procura un excellent plat de rôti pour le souper. Le lendemain 26 avril, nous atteignîmes, à deux heures de l'après-midi, le débarcadère du Fort-Pierre, après que notre bateau eut été plusieurs fois arrêté sur les hauts-fonds. Il y avait encore de la neige dans les ravins, et les buissons commençaient à peine à verdir. Sur la rive, se tenaient plusieurs Indiens Dacotas, qui nous serrèrent la main; et M. Laidlow vint au-devant de nous avec plusieurs commis de la compagnie, pour nous

conduire au fort, d'où l'on nous saluait par des décharges d'artillerie.

Le Fort-Pierre était dans le meilleur état, propre et bien tenu. La plaine qui l'entourait était couverte de tentes de Dacotas, la plupart de la tribu des Tetons, mais quelques-unes aussi de celle des Yanktonans. M. Laidlow nous montra beaucoup d'hospitalité; il nous donna un vaste logement, et je fis décharger mon bateau, car je craignais que les Indiens affamés ne cherchassent à s'emparer de mes vivres. Au Fort-Pierre aussi, on souffrait beaucoup alors de la disette de vivres frais, les bisons y ayant manqué pendant tout l'hiver, tandis que les habitants du fort ainsi que les populations indiennes des environs étaient en grand nombre. J'aurais pu facilement embarquer, au Fort-Clarke, un chargement considérable de maïs pour le Fort-Pierre; mais nous ne savions pas que l'on y manquât de vivres. Pour sa table, qui se composait de dix à douze personnes, M. Laidlow avait eu coutume d'acheter des chiens des Indiens, mais ces animaux mêmes étaient devenus rares et chers. Le chien destiné à notre dîner de ce jour coûta 12 dollars (60 francs). Du reste, le fort possédait encore diverses provisions délicates que nous retrouvâmes avec d'autant plus de plaisir à la table de M. Laidlow, que nous en étions depuis longtemps privés. C'étaient du pain tendre de froment, des pommes de terre, des choux, des navets, diverses espèces de conserves, comme cornichons, fruits confits, du café, du sucre, du thé, etc. J'y retrouvai aussi une partie des provisions que j'avais emportées l'année précédente de Saint-Louis pour mon usage personnel, telles que du sucre, du café, de l'eau-de-vie, des chandelles, etc., qui m'auraient été d'une grande utilité au Fort-Clarke. Quant à l'eau-de-vie, on avait malheureusement bu le baril presque tout entier et on l'avait remplacée par de l'eau.

Nous fûmes bientôt invités à nous rendre dans une des tentes de Dacotas avec MM. Laidlow, Chardon, Papin et le

vieil interprète Dorion. Après que nous nous fûmes assis sur une couverture neuve ornée de piquants de porc-épic, on apporta la marmite de viande de chien que l'on partagea entre la société. Cette viande était fort grasse, noirâtre comme du mouton, mais le goût en était si bon, que l'on n'avait pas de peine à triompher du préjugé que l'on pouvait éprouver contre son usage. Le nombre des Indiens augmentait sans cesse; ils s'assirent en cercle : on fuma, puis on se leva tout à coup, et l'on sortit. M. Laidlow reçut en présent la robe sur laquelle il avait été assis. Avant le dîner, l'amphitryon avait adressé un discours à ses convives; il y vantait son attachement pour les blancs, et M. Laidlow l'en remercia par le canal de l'interprète. Une seconde invitation nous fut faite, mais nous ne l'acceptâmes pas. Nous retournâmes après cela à la maison, où nous trouvâmes encore un chien gras rôti. Le vaste salon de M. Laidlow était rempli pendant toute la journée d'une nombreuse société d'Indiens Dacotas, qui venaient principalement pour nous voir; dans le nombre se trouvait notre ancienne connaissance Wah-Munitoé, qui se réjouit de nous revoir et nous témoigna beaucoup d'amitié. En toute autre occasion, M. Laidlow n'aurait pas souffert d'Indiens dans son salon.

Un vent très-fort souffla pendant toute le journée, et nos gens couchèrent dans le bateau. Les deux ours que l'on avait conduits dans le fort occupaient beaucoup les Indiens, et il y en avait toujours plusieurs rassemblés autour de ces animaux. La prairie qui entourait le fort offrait déjà de la verdure, et plusieurs petites plantes hâtives étaient en fleur; je regrettai beaucoup de ne pouvoir rester assez longtemps pour visiter une contrée située à quelques journées du fort et que l'on appelle aussi les Mauvaises-Terres. M. Laidlow y avait été l'hiver précédent et m'en fit la description. Elle est située à deux journées du Fort-Pierre, dans la direction du sud-ouest, et forme dans la prairie unie une accumulation de collines des formes les plus re-

marquables; elles représentent des forteresses, des églises, des villages, des ruines, et se composent entièrement du même grès arénacé que les figures des Stone-Walls. Cette contrée est habitée par une grande quantité de bighorns.

Le 27 avril, je visitai les *stores* (magasins) de la Compagnie des Pelleteries, où il y avait des marchandises pour une valeur de 80,000 dollars (400,000 francs). Le soir, des chasseurs arrivèrent avec vingt chevaux. Ils avaient été absents pendant vingt jours, et ne rapportaient avec eux qu'une seule charge de viande de bison. Ces hommes avaient toute l'apparence de sauvages.

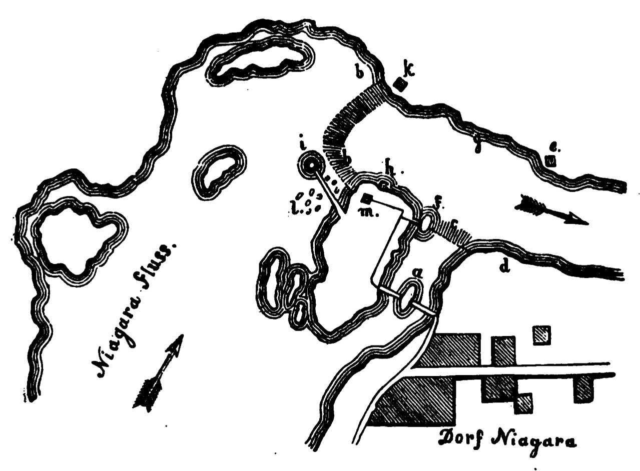
Quoique mes forces ne fussent pas encore tout à fait revenues, j'entrepris l'après-midi une promenade dans la prairie. L'aspect de la plaine était vert et riant; on n'y remarquait pas d'autres oiseaux que la *Sturnella ludoviciana*, qui faisait entendre son chant gai et flûté. Au-dessous de la lisière qui borne le bassin de la rivière, le prunier sauvage en fleurs semblait couvert de neige; les feuilles s'épanouissaient en même temps que les fleurs, dont le parfum était exactement le même que celui de notre prunellier (*Prunus spinosa*). La prairie était partout couverte d'une petite fleur bleue rougeâtre de la tétradynamie, et les belles fleurs jaunes de l'*Hyerochloa fragrans* étaient aussi déjà ouvertes. Les chevaux indiens qui paissaient attachés dans cette prairie y trouvaient une abondante pâture, et se remettaient promptement de l'abstinence forcée de l'hiver. Je visitai les tentes des Indiens [1], plus de cinquante desquels étaient partis ce matin-là, chassés par la famine. Je fus frappé de la différence entre la physionomie des Dacotas et celle du reste des Indiens, et j'y fus d'autant plus sensible après avoir vécu pendant si longtemps parmi d'autres nations. Leurs traits sont moins agréables; leurs pommettes, ainsi que je l'ai déjà

[1] Dans l'ouvrage publié depuis par Mackenney, et intitulé *History of the Indian tribes of North America*, p. 111, le nombre des Dacotas est évalué à 60,000 âmes, ce qui me paraît exagéré.





N° 10. Tome III, pag. 123. L'Indien *the Little Soldier*.



N° 11. Tome III, pag. 202. Plan des chutes du Niagara.

dit, plus saillantes; leur taille est aussi moins élevée et moins robuste que celle des Mandans, des Meunitarris, des Ariccaras et des Corbeaux; en revanche, leur physionomie présente généralement une expression plus sociable et plus douce. Voyez la vignette nº 10, qui représente notre ancien compagnon de voyage *the Little Soldier*, mais qui en ce moment était absent.

M. Bodmer dessina plusieurs vues du pays, et entre autres celle du tombeau d'un célèbre guerrier dacota, dont on avait apporté les restes en cet endroit d'un lieu très-éloigné, et sur lesquels on avait posé une couverture rouge. Des groupes de Dacotas l'environnaient (voyez la planche XI).

Mes gens construisirent sur mon bateau un nouveau pont avec des couvertures plus grandes de moitié, et je reçus aussi de l'obligeance de M. Laidlow diverses provisions fraîches, qui contribuèrent beaucoup à ma parfaite guérison. M. Laidlow envoya le 29 une troupe sous la conduite de l'interprète Lachapelle, avec des chevaux de somme, à M. Kipp, au Fort-Clarke, pour lui demander ma provision de maïs. Une tempête accompagnée de pluie nous empêcha de partir encore ce jour-là; mais le soir le temps s'améliora, de sorte que vers six heures je pus prendre congé de M. Laidlow et des habitants du fort. Le premier nous fit la conduite jusqu'à la grève. L'équipage de mon bateau mackinaw se composait alors en tout de dix personnes; car j'avais reçu encore un bon et vigoureux rameur, Dauphin, de Carondelet, près de Saint-Louis, et qui était en outre meilleur pilote que Fecteau. Un nommé Descoteaux m'avait prié de lui accorder le passage, offrant de le payer en travail. Il désirait vendre ses peaux de castor aux États-Unis; il en possédait cent vingt pièces; je pris aussi un jeune homme maladif, qui n'était pas assez fort pour faire le commerce des pelleteries.

Nous descendîmes rapidement le Missouri, et ne tardâmes pas à passer devant l'embouchure du Teton-River, qui est à

deux milles trois quarts au sud-est du Fort-Pierre. MM. Soublette et Campble y avaient construit un fort pour faire concurrence à la Compagnie américaine des pelleteries; mais je ne pus m'y arrêter. Nous passâmes la nuit à six milles environ du Fort-Pierre.

Le 30 avril, il plut avec force pendant toute la journée, de sorte que nos rameurs furent trempés. Descoteaux, qui était resté en arrière et qui avait couru toute la nuit pour nous rejoindre, parut à huit heures, mouillé jusqu'aux os, sur un banc de sable, d'où je le fis prendre par la chaloupe. Le temps fut si mauvais ce jour-là que je fus obligé de faire plusieurs fois arrêter le bateau et allumer du feu, afin que l'équipage pût se sécher et se réchauffer. Par la même raison, nous nous arrêtâmes le soir de meilleure heure que de coutume, près d'une belle forêt sauvage de cèdres rouges (*Juniperus*), dont les troncs avaient dix-huit pouces d'épaisseur. Le soir la pluie cessa et la nuit fut calme et belle.

Le 1er mai, vers six heures du matin, par un temps frais, j'atteignis le Big-Bend ou Grand-Détour; Dreidoppel et Dauphin sortirent pour aller à la chasse, pendant que le bateau franchissait ce grand détour sur la rivière. Ils trouvèrent, près des collines brûlées, une grande quantité d'empreintes de coquillages; ils tuèrent un chien des prairies et un *Charadrius vociferus* [1]. Ils avaient vu une pièce de gibier, un grand village de Chiens des prairies, et dans le lit desséché d'un torrent, plusieurs tentes de Dacotas, dont les habitants allèrent au-devant d'eux à cheval et avec qui ils s'entretinrent amicalement. La journée fut chaude, le thermomètre s'éleva à 64° (14°,2 R.), et à trois heures nous arrivâmes à Sioux-Agency, poste d'agence du major Bean. Nous y trouvâmes l'interprète Céphir et trois blancs, qui souffraient de la disette. On n'y avait pas vu de troupeaux de bisons de tout l'hiver, non plus qu'aux autres postes, de

[1] Voyez Wilson, t. IX, pl. 59, fig. 6.

sorte que l'on avait été obligé de se nourrir de porc salé et de chair de cabri, animal que les Dacotas poursuivaient sans relâche et dont ils en apportèrent un au fort le jour de mon arrivée. On attendait journellement avec impatience l'arrivée du bateau à vapeur de la Compagnie, à bord duquel le major Bean devait se trouver. Il y avait à cette époque treize tentes de Dacotas dans le voisinage du fort; les autres Yanktonans étaient venus attendre le bateau à vapeur, mais avaient été obligés de se disperser de nouveau par le manque de vivres. Nous eûmes sur-le-champ, dans notre embarcation, la visite de Wahktégueli, que M. Bodmer avait autrefois dessiné, et qui, dans cette occasion, nous réitéra les assurances de son attachement pour les blancs. Nous profitâmes de l'agréable soirée pour nous remettre en voyage, et nous nous arrêtâmes pour la nuit sur la rive septentrionale. Dreidoppel avait tué un canard (*Anas marila*), et nous prîmes plusieurs beaux *Catfish*. Nous fûmes bercés la nuit par la musique des grenouilles et des loups.

La matinée suivante, celle du 2 mai, fut très-fraîche. La rivière était enveloppée de brouillard. Nous passâmes de bonne heure devant l'embouchure du *White-River;* mais le vent qui augmentait en force nous mit bientôt dans la nécessité de nous arrêter sur la rive méridionale, et l'agitation des flots lança le bateau contre les rochers de la rive avec tant de violence qu'il en eut une voie d'eau. On fut obligé d'abattre deux arbres et d'y attacher le bateau pour en diminuer le roulis. Pendant ce temps, nous fîmes une excursion dans les ravins et les collines, où les ormes montraient déjà leurs graines. Les cactus et les yucca y croissaient en abondance; nous y vîmes des traces de gibier, ainsi que plusieurs plantes de la prairie à belles fleurs. Dans le lit desséché d'un ruisseau, nous reconnûmes les vestiges du rat musqué; M. Bodmer tua un de ces animaux. Sur les bords de ce ruisseau, les arbustes étaient dépouillés en partie de leur jeune verdure, dévorée par les ursons (*Hystrix*

dorsata, Linn.). En fait de gibier, nous trouvâmes quelques *Black-tailed-deer*, de petits lièvres (*Lepus americana*); puis le beau troupiale à tête jaune, le grand étourneau, la *Fringilla grammaca*, le *Falco sparverius*, le *Turkey buzzard*, et dans les bois le *Picus auratus*, la *Fringilla erythrophthalma*, *canadensis*, *leucophrys*, la *Columba carolinensis*, le troupiale noir et quelques autres oiseaux.

Vers midi du 3 mai, nous pûmes quitter cet endroit de nouveau; mais le vent et la pluie ne nous permirent pas de faire beaucoup de chemin, et nous nous arrêtâmes à un peu moins d'un mille au delà des *Bijoux-Hills* qui, dans l'atmosphère trouble du soir, grandissaient et se rapprochaient à nos yeux sur la rive septentrionale. Pendant la nuit, la tempête devint très-forte. La plupart des gens de l'équipage couchèrent sur la rive, car un arbre penché en avant menaçait de tomber sur le bateau, et l'affaiblissement que m'avait laissé ma maladie pouvait seul me rendre si indifférent à un semblable danger, auquel je n'essayai pas même de me dérober. Quoi qu'il en soit, l'arbre ne tomba pas, et le matin le vent s'apaisa pour faire place à une pluie très-abondante. Elle le fut même tant, que le lendemain 4 mai, nous vîmes l'eau tomber de la rive gauche à grands flots comme des cascades, et qu'une partie considérable de la prairie en parut inondée. En face des Bijoux-Hills, nous demeurâmes longtemps engravés, et pendant ce temps nous vîmes les premières hirondelles qui revenaient chercher leurs habitations d'été. Dans l'après-midi, nous atteignîmes Cedar-Island. Tout le sol était couvert d'herbe nouvelle et de plantes s'élevant à la hauteur d'un pied de terre. La vigne montrait ses premières feuilles, les buissons de prunelliers se couvraient de leurs fleurs blanches; mais les oiseaux n'étaient pas encore arrivés, on ne voyait que le *Picus pubescens* et le *Picus atricapillus* qui bravent la rigueur des hivers. Les mousses et les plantes rampantes, ranimées par l'humidité, brillaient d'une fraîche verdure sur les vieux troncs

vermoulus. Nous fîmes encore un peu de chemin, après quoi nous nous arrêtâmes pour la nuit près de la rive septentrionale.

L'île était couverte d'un bois clair de grands peupliers que le vent balançait de côté et d'autre. Les bords en sont entourés d'une rangée de saules (*Salix angustata*), et le sol en est tapissé jusqu'à la hauteur de trois à quatre pieds de plantes alors sèches, du genre de la bardane, telles que le *Xanthium strumarium* et autres, ce qui rendait la marche fort difficile. Dans quelques endroits, il y avait d'épais taillis de *Prunus*, de *Symphoria*, etc., autour desquels serpentait la vigne, et où les oiseaux étaient venus chercher un abri contre la tempête. J'y vis plusieurs jolis petits oiseaux, tels que le *Troglodytes aedon*, qui chantait fort agréablement; le très-timide *Turdus rufus*, des pies, et dans l'oseraie de la rive, la *Fringilla erythrophthalma*. Quand je retournai au bateau, je trouvai que Dauphin avait tué un jeune elk, et que tous mes gens l'avaient accompagné à l'endroit où il avait laissé l'animal, pour en rapporter la chair. Nous les attendîmes pendant une heure et demie auprès du feu, jusqu'à ce qu'ils revinssent, après quoi je voulus sur-le-champ me remettre en route; mais Melone, un de mes rameurs, déclara positivement qu'il ne rentrerait pas à bord avant de s'être rassasié de gibier, quoiqu'il eût mangé le matin une forte portion de viande. Cela donna lieu à une scène très-vive. Le réfractaire fut forcé de se rembarquer; mais je connaissais alors à fond cet Américain turbulent et adonné à la boisson, et je compris qu'il devenait nécessaire de ne pas le perdre de vue.

Nous franchîmes le canal qui règne le long de l'île; mais parvenus à sa pointe inférieure, le vent saisit tout à coup à tel point le bâtiment, qu'il devint impossible de le gouverner et que la voile se déchira. On travailla alors pour atteindre la rive méridionale, où l'on aborda près d'un bois épais de saules. Il était si plein de plantes rampantes et de

bardane que l'on pouvait à peine le traverser, et partout se voyaient des vestiges de gibier. Tous les oiseaux s'étaient mis à l'abri de la tempête dans la partie la plus touffue du bois, et l'on y apercevait à peine un être vivant. Nous y trouvâmes encore, comme nous l'avions fait auparavant, la belle *Sylvia coronata*, Lath [1], et nous tuâmes un *Turkey-Buzzard*, dont Fecteau retira le gésier, parce qu'il prétendit que cette partie est un antidote assuré contre la morsure des serpents venimeux. Vers cinq heures du soir, le vent s'apaisa et nous continuâmes notre voyage; nous passâmes devant l'embouchure du Punka-River, et un peu après le coucher du soleil, nous atteignîmes, sur la rive méridionale, trois tentes d'Indiens Poncas, chez qui le trafiquant Dixon demeurait alors avec plusieurs engagés du Fort-Pierre. Parmi ces gens, se trouvait aussi l'interprète ponca Primeau, qui, l'année précédente, m'avait appris, sur le bateau à vapeur, plusieurs mots de cette langue.

On nous annonça que le bateau à vapeur de la Compagnie des Pelleteries, qui remontait la rivière, se trouvait très-près de nous, nouvelle qui me fut on ne saurait plus agréable. Les Indiens Poncas que je vis en cet endroit avaient un air sale et misérable; on y avait aussi beaucoup souffert de la disette. Ces Indiens portaient leurs cheveux coupés court derrière le cou et sur le front. Leurs tentes de cuir, dont quelques-unes étaient peintes, se trouvaient placées sur une plaine étroite et verte qui régnait devant les collines escarpées et où l'on avait coupé et brûlé le bois. J'obtins en cet endroit la peau d'une bête puante qui ne ressemblait à aucune de celles que l'on a observées jusqu'à présent. Elle était tout entière rouge brun et n'avait que quelques petites taches blanches sur la partie supérieure du cou (1). Là, je passai sur l'autre bord de la rivière, et nous allumâmes notre feu dans l'oseraie qui borde les roches escarpées. Cet en-

[1] Voyez Wilson, Ornith., t. II, pl. XVII, fig. 4.

droit était directement en face de l'embouchure de l'Eau-qui-Court. Le lendemain matin, 6 mai, au point du jour, un coq d'Inde sauvage fit entendre avec force sa voix glapissante, mais nous ne nous arrêtâmes pas. Une grande volée de pélicans remonta le Missouri, et sur la rive se trouvaient des volées de Blackbirds. Nous passâmes la rivière à Manuel, et vers onze heures, nous aperçûmes le bateau à vapeur *l'Assiniboin* qui était amarré contre la rive septentrionale, faute d'eau. Les bancs de sable et la force du vent nous empêchèrent d'en approcher pour le moment, c'est pourquoi nous nous arrêtâmes contre la rive méridionale, vis-à-vis de lui. Il y avait de ce côté un grand taillis de saules, et près de là une vaste forêt. Les bûcherons du bateau à vapeur se trouvaient par hasard occupés, sous la conduite d'un commis, à fendre du bois, à un mille au-dessus de la place où nous étions, et ayant remarqué notre feu, ils vinrent vers midi pour s'y chauffer. Un bateau alla les prendre, et je reçus, par ce moyen, un billet du capitaine Bennet, commandant de *l'Assiniboin*, par lequel il m'invitait à venir le plus tôt possible à son bord, attendu que l'on était impatient de nous revoir après une si longue absence. M. Bennet fit sur-le-champ traverser à mon bateau la rivière agitée, et, grâce à ce vigoureux secours, nous abordâmes heureusement vers midi sur le bateau à vapeur. Nous y fûmes reçus avec joie de nos anciens compagnons de voyage, MM. Sanford, Bean, Bennet, etc., et nos récits, ainsi que les nouvelles que nous avions à leur donner du haut Missouri, employèrent une grande partie de la journée. Nous trouvâmes aussi à bord notre ancien ami indien Choudegacheh, le chef ponca, qui parut fort content de me revoir. Il y avait aussi un vieux chef, l'*Enfant cheffre*, et plusieurs autres Indiens. Choudegacheh était particulièrement bien habillé. Son costume se composait d'une chemise de belles peaux de loutre, à collet de drap rouge; sur la tête, il portait un bonnet de même fourrure; son sac à tabac était

de la même peau, et naturellement fort bel homme, cette mise relevait encore sa bonne mine. Le second chef portait une belle robe peinte en figures rouges disposées en éventail. Ces chefs eurent un long entretien avec leur agent le major Bean, après quoi ils ôtèrent tous leurs habits qu'ils posèrent par terre devant lui pour lui en faire présent, et se trouvèrent par là tout nus, au *breechcloth* près. Le major Bean fit d'abord des difficultés pour accepter ces objets; mais Choudegacheh ne voulut absolument pas reprendre la robe de peau de loutre. Le village de ces Indiens, composé de cent tentes, est situé à environ quatre journées plus haut, au bord de l'Eau-qui-Court.

Après avoir dîné et passé la soirée à bord du bateau à vapeur, nous prîmes congé de nos amis, et nous retournâmes à notre bâtiment, afin de pouvoir repartir le lendemain de grand matin. Malheureusement, j'y trouvai mes gens dans une vive fermentation, et quelques-uns ivres; Dauphin seul paraissait avoir conservé toute sa raison. En effet, le lendemain matin 7 mai, Fecteau, Descoteaux et Mélone n'étaient pas encore tout à fait remis, et je fus obligé de supporter le bruit désagréable qu'ils faisaient. Nous franchîmes un endroit dangereux avec beaucoup de *Snags*; à onze heures, nous passâmes devant l'embouchure de la rivière-à-Jacques, après quoi nous abordâmes sur la rive droite parce que le vent devenait très-fort. Mes chasseurs allèrent à un mille de là, auprès d'un lac où ils essayèrent vainement de prendre des oiseaux aquatiques. Je me frayai, non sans peine, une route à travers l'épais taillis de saules, vers la vaste prairie verte, où je fis lever devant moi des renards rouges (*Canis fulvus*). Deux ou trois espèces d'hirondelles rasaient la prairie, et sur les collines volaient un *Cypselus*, le grand étourneau, le troupiale à tête jaune, deux faucons à croupion blanc (*Falco cyaneus* Aud.) Je remarquai dans les saules la *Sylvia coronata* et *æstiva*, diverses espèces de pinsons, ainsi que le *Picus auratus*, le

Corvus corax et *americanus*, Aud.; des papillons, entre autres le *Papilio Plexippus* et des *Libellulæ*, dans les endroits très-chauds et bien abrités du vent.

De retour auprès du feu, je trouvai mes gens endormis sur l'herbe, et cuvant leur boisson de la veille; Mélone seul s'occupait à porter sa malle et ses autres effets du bateau à terre, après quoi il s'avança et déclara qu'il ne voulait pas aller plus loin, et que les autres rameurs, ses camarades, étaient convenus avec lui de nous quitter, par suite de quoi nous autres Européens serions restés seuls dans ces lieux sauvages et inhabités. La nouvelle de ce complot, tramé la veille pendant l'ivresse, ne m'étonna pas peu; j'appelai les autres hommes et je leur demandai si c'était réellement là leur projet; mais ils avaient eu le temps de la réflexion, et ils protestèrent qu'ils n'avaient nulle envie de m'abandonner. Mélone, furieux de leur inconstance, éclata en injures contre eux, et je lui annonçai que puisqu'il le désirait il était le maître de rester à terre. Alors il changea tout à coup de ton, se radoucit et demanda qu'on lui accordât le passage jusqu'à Liberty, lieu de sa naissance; nous nous embarquâmes et je laissai ce séditieux seul à terre. Ce méchant homme, autrefois soldat au service des États-Unis, et fort adonné à l'ivresse, avait échangé, à bord de *l'Assiniboin*, son fusil contre une quantité de vivres, une hache, de l'eau-de-vie et autres objets, dévoilant par là clairement le projet honteux et perfide de m'abandonner. Sachant bien manier la hache, et étant muni de vivres suffisants, il lui aura été facile de se construire un bateau avec des troncs de peupliers et de gagner ainsi le port voisin de Le Roi. Nous fîmes ce jour-là encore douze à quinze milles dans une campagne unie où de beaux bois bordaient, par intervalles, les rives. Quand le soleil fut couché, nous abordâmes à une partie belle et sûre de la rive droite. Une étroite lisière de grands arbres remplissait l'espace entre la rivière et les collines escarpées et blanchâtres. Le *Cornus sericea*, qui for-

mait le taillis de ce bois, commençait à montrer ses fleurs. La *Fringilla pensylvanica*, aux paupières jaunes et à la gorge blanche, était nombreuse en cet endroit, et les vestiges du gibier se faisaient voir de tous côtés fraîchement empreints sur le sol. Avec le crépuscule, arrivèrent une foule de *Caprimulgus vociferus*, Wils., qui volaient autour du feu à la distance de trois pas, et qui nous assourdissaient de leur cri répété. Nous en tuâmes une couple, qui furent les premiers oiseaux de cette espèce que j'eusse vus de près. Ils se perchent sur les branches des arbres plus souvent que ne le font les autres oiseaux de cette famille, et il est alors facile de les tuer. Leur cri perçant et original se pousse avec force, fréquemment et à coups redoublés. Quand cet oiseau s'approche dans le demi-jour, on remarque surtout les trois grandes pointes de plumes blanches qu'il porte à chaque côté de sa queue.

Le lendemain matin, 8 mai, nous passâmes devant quelques grands bancs de sable, sur lesquels se tenaient l'avocette (*Recurvirostra americana*) et beaucoup d'oies sauvages (*Anser canadensis*). Vers dix heures, nous atteignîmes l'embouchure du Vermillon-River, auprès duquel se trouvaient alors beaucoup d'Indiens dacotas. A compter de cet endroit commencent les grands bois qui distinguent les bords du bas Missouri, et dans lesquels on entend la voix du *Caprimulgus*.

J'avais reçu, à bord du bateau à vapeur, la nouvelle qu'un des meilleurs pilotes de tout le Missouri, et qui en outre connaissait parfaitement toutes les solitudes indiennes, pour s'être, pendant fort longtemps, adonné à la chasse aux castors, un certain Gardner, s'était embarqué un peu avant moi pour descendre la rivière. On m'avait conseillé de le rejoindre s'il était possible, et de l'engager comme pilote, attendu que le mien était mauvais, et que les *snags* qui embarrassaient la rivière étaient fort dangereux en quelques endroits. Or, en ce moment, nous aperçûmes devant nous le

mauvais canot plat de cuir de Gardner, lourdement chargé de peaux; il était devant nous, et nous n'eûmes pas de peine à l'atteindre. Je lui fis sur-le-champ la proposition de prendre ses pelleteries à bord de mon bâtiment, beaucoup plus sûr que le sien, à condition qu'il voulût bien le diriger, et il accepta mon offre avec joie. Son canot était, comme je l'ai dit, mauvais et peu sûr, et avec cela si pesamment chargé qu'il se soutenait avec peine sur l'eau, et n'avançait qu'avec une extrême lenteur. Gardner revenait de traquer des castors sur le haut Yellow-Stone, et avait deux hommes avec lui. Nous abordâmes à la rive, et pendant que l'on changeait les marchandises de bord, j'entrepris une excursion dans cette intéressante campagne. C'étaient des chaînes de collines fraîches et vertes, couronnées ou entourées de grands arbres et de forêts; sur la rive, de beaux bois mêlés de cèdres, et partout la riche verdure du printemps. Dans les branches creuses les plus élevées des arbres gigantesques, une foule d'*Hirundo purpurea* avaient fait leurs nids; des troupiales noirs se tenaient par volées dans l'herbe épaisse et haute qui croissait entre les arbres; le petit et gai *Troglodytes œdon* y chantait; le *Falco Sparverius* se perchait sur la pointe élevée d'une branche, tandis que par terre et autour de la racine des arbres, on croyait entendre courir une souris; mais en y regardant de plus près, on découvrait que c'était un petit oiseau, que l'on ne pouvait forcer à s'envoler, mais qui ne cessait de courir à deux ou trois pas du chasseur, dont il était trop près pour que l'on pût le tirer. Lorsqu'enfin nous y réussîmes, nous reconnûmes le joli petit pinson que Wilson appelle *Fringilla caudacuta* [1]. Le *Fringilla hyemalis*, gris cendré avec les plumes extérieures de la queue blanches, habitait aussi, en ce moment, la cam-

[1] Voyez son Ornithologie, t. IV, p. 70, pl. XXXIV, fig. 3. Selon Audubon, cet oiseau vit principalement au bord de l'eau; mais je l'ai vu trotter comme une souris sur les terrains les plus secs.

pagne, mais il n'y fait pas son nid [1]. Vers une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à la plantation de Le Roi, et nous abordâmes au banc de sable qui se trouve en face, le vent soufflant grand frais. On fit tirer le bateau à la cordelle le long du banc de sable, afin qu'il ne fût pas jeté parmi les snags qui remplissent la baie située vis-à-vis; après quoi nous nous abritâmes sous la pente élevée de la rive gauche. On se disposa pour la chasse; mais on trouva sur la rive un épais taillis tout plein de bardanes, à travers lequel on eut bien de la peine à se frayer un passage. Ce taillis était habité par un grand nombre d'oiseaux; nous vîmes entre autres le *Carbo* [2] se percher sur les grands arbres de la rive, pendant que le *Caprimulgus* criait et que les chauves-souris rasaient la surface de la rivière.

Nous passâmes la soirée assis autour du feu, où Gardner me fit le récit des nombreux combats et expéditions auxquels il avait assisté avec les Indiens; il me raconta notamment les détails de la mort du vieux traqueur de castors, *Glass*, dont j'ai déjà parlé, et qui m'intéressèrent d'autant plus vivement que je possédais le scalp d'un des deux Ariccaras que Gardner avait tués pour venger cet assassinat. Voici comment cet événement se passa. Le vieux Glass était parti avec deux compagnons du Fort-Cass, pour aller traquer des castors sur les rives du Yellow-Stone, et tous les siens ayant passé la rivière sur la glace, un peu plus bas, furent tués, scalpés et dépouillés par un détachement de guerre de trente Ariccaras qui s'étaient mis en embuscade. De là ces Indiens, si dangereux pour les blancs, se rendirent aux sources du *Powder-River*, où Gardner venait par hasard de s'arrêter avec vingt hommes et trente chevaux. Comme les marchands de pelleteries étaient assis autour de

[1] *Snowbird*, Wilson, *loc. cit.*, t. II, p. 129, pl. XVI, fig. 6. Cet oiseau est représenté plus grand et plus fort qu'il ne l'est dans la nature.

[2] Peut-être le *Phalacrocorax floridanus*, Aud.

plusieurs feux, les Indiens se présentèrent tout à coup, les saluèrent dans la langue des Meunitarris, entourèrent leurs feux et séchèrent leurs souliers. Gardner, qui avait de l'expérience et qui savait comment il fallait se conduire avec des Indiens, prit sur-le-champ ses précautions, surtout après qu'une femme meunitarrie, qui se trouvait avec lui, l'eût averti que les étrangers étaient des Ariccaras. Il ordonna à ses gens de venir peu à peu se réunir autour du même feu et de préparer leurs armes. Il craignait aussi pour ses chevaux, qui étaient épars dans la prairie, et dont en effet il en manquait déjà quelques-uns; il envoya donc une partie de ses gens construire, dans le voisinage, pour la nuit, un fort de troncs d'arbres. Les Indiens ont l'habitude, quand ils veulent voler des chevaux, de donner tout à coup un signal, sur quoi ils sautent tous sur pied, dispersent les chevaux et les emmènent avec eux. Gardner ayant prévu ce qui arriverait, surveilla les ennemis de près, et lorsqu'au signe convenu, ils s'éloignèrent, on s'empara de trois d'entre eux, on les jeta par terre et on les garrotta. Les Ariccaras s'en étant aperçus, plusieurs de ces Indiens revinrent, se prétendirent innocents de la fuite des chevaux et intercédèrent pour leurs camarades arrêtés; mais Gardner leur déclara que s'ils ne rendaient pas sur-le-champ tous les chevaux, les prisonniers seraient mis à mort sans pitié. En attendant, l'un d'eux avait coupé ses liens et s'était sauvé. Les autres se voyant sur le point de périr, entonnèrent leur chant de mort, racontèrent leurs exploits et se vantèrent d'être des guerriers distingués. Il y en avait un qui possédait le couteau du vieux Glass, et l'on avait vu aussi le fusil de l'assassiné dans les mains des Indiens. Cependant les chevaux ne reparaissaient pas, et les prisonniers ayant prétexté un besoin, on les conduisit dans le bois. Là, ils essayèrent de s'échapper; sur quoi l'on poignarda sur-le-champ l'un d'eux, et l'on tira plusieurs coups de fusil à l'autre, que l'on acheva ensuite avec le couteau. On les

scalpa tous deux, et l'on me fit présent d'un de ces scalps que je perdis malheureusement dans l'incendie du pyroscaphe. Gardner laissa, par précaution, éteindre tous les feux et passa la nuit dans le fort qui était achevé. Elle s'écoula assez tranquillement, et l'on reconnut, le lendemain au matin, que les Indiens s'étaient éloignés avec leur butin, abandonnant les prisonniers pour garder les chevaux. Les Ariccaras avaient plus particulièrement intercédé pour un de ces gens qui était un guerrier célèbre; ils avaient même ramené trois des chevaux, qu'ils avaient attachés dans le voisinage comme pour servir de rançon pour les prisonniers, mais Gardner n'avait pas cru devoir faire attention à cette offre [1].

Le 9 mai, nous atteignîmes l'embouchure du Joway (Ayowais)-River, et à trois heures de l'après-midi celle de Big-Sioux-River, par une chaleur considérable. Nous rencontrâmes une volée, probablement de pélicans, parmi lesquels se trouvaient quelques individus de couleur grise. Nous vîmes aussi le grand vautour (*Ardea herodias*) et une mouette à tête noire qui remontaient la rivière. Nous arrivâmes après cela au tombeau de Floyd, et puis à un endroit où, près d'un coude que fait la rivière, il y avait un village d'Omahas, d'environ cinquante cabanes, dans la direction du nord-ouest. J'aurais volontiers visité ces Indiens, mais nous ne pouvions pas convenablement nous arrêter, car nous manquions de viande, et avions déjà perdu beaucoup de temps par suite des tempêtes que nous avions éprouvées. Nous passâmes la nuit près de la rive gauche, en face de l'Omaha-creek. Le temps était agréable, et, dans les bois de la rive, le hibou (*Strix nebulosa*) faisait entendre sa voix. Le Whippoorwill se taisait au contraire. Pendant la nuit, il s'éleva un vent très-fort.

[1] C'est apparemment de cette rencontre de Gardner avec les Ariccaras que Washington Irving parle dans son ouvrage des *Aventures du capitaine Bonneville*, p. 106; mais il ne nomme pas le partisan ou chef des marchands de fourrures.

Le lendemain matin, 10 mai, le temps était beau et chaud; à huit heures, le thermomètre marquait 72° (17°, 7 R.) Nous nous amusâmes à regarder les canards accouplés (*Anas sponsa*), ainsi que des volées d'oies sauvages et de pélicans, jusqu'à dix heures que nous atteignîmes la belle colline verte du tombeau de Wachinga-Sahba. Là nous vîmes des cerfs et des loups, et nous trouvâmes en grand nombre les vestiges de ces animaux. Le vent qui augmentait, nous força plus tard de nous arrêter, ayant trouvé un endroit fort dangereux avec beaucoup de snags. Dans une excursion que nous fîmes, nous découvrîmes un sentier indien qui traversait le fourré de saules. Par delà ce fourré, nous entrâmes dans un endroit couvert, tapissé d'une herbe haute et parsemé de touffes épaisses de peupliers et de saules, où nous vîmes plusieurs débris de cabanes indiennes abandonnées. Les *Fringilla erythrophthalma*, *leucophrys*, *melodia*, la *Muscicapa ruticella*, l'*Icterus Baltimore*, le *Turdus rufus* et d'autres oiseaux y habitent; des canards et des mouettes à tête noire volaient sur les bords de la rivière. Quand le vent baissa, Gardner dirigea mon bateau avec beaucoup d'habileté entre les snags dangereux; puis, vers le coucher du soleil, nous passâmes devant l'embouchure du Little-Sioux-River, et à trois milles plus bas, nous amarrâmes sur la rive opposée, où la terre était couverte d'un vaste bois de saules, et où les canards faisaient entendre leurs cris.

Le jour suivant, 11 mai, nous fûmes obligés de nous arrêter souvent, et nous trouvâmes plusieurs oiseaux curieux dans les bois épais et dans les taillis de jeunes pousses du rivage. Indépendamment des espèces déjà citées, il y avait encore en foule la belle et vive *Icteria viridis*. Nous tuâmes aussi un *Lepus americanus* femelle, dans le corps de laquelle je trouvai six petits, et je vis planer dans l'air une couple de beaux milans blancs et noirs (*Falco furcatus* Linn.), que les descendants des Français du Missouri appellent la frégate. La *Sylvia æstiva* et le magnifique Baltimore bril-

laient entre les branches. La première se rencontre partout en grand nombre. Dans les prairies découvertes, nous vîmes partout la *Fringilla erythrophthalma*, qui est l'un des oiseaux les plus communs de l'Amérique septentrionale. Des volées de pélicans et de canards accouplés (*Wood ducks*) se levèrent devant nous quand nous continuâmes notre route. Ces derniers se tenaient aussi dans les bois du rivage, car ils font leurs nids principalement dans les arbres. On voyait sur les bancs de sable une foule de *Tringa* et de *Charadrius*. A six heures, nous atteignîmes le *Soldier's River*, et nous amarrâmes dans une baie bien abritée de la rive gauche.

Le 12 mai, nous continuâmes notre route par un temps frais. Un de nos chasseurs tua un cormoran qu'il fit tomber, d'un coup de fusil, du haut d'un grand arbre. Vers dix heures, nous passâmes devant les ruines de l'ancien fort de Council Bluffs, et nous atteignîmes la belle chaîne de collines boisées qui se présentait d'une manière pittoresque, couverte de son jeune feuillage. Une volée de *Sterna Hirundo* passa au-dessus de nos têtes, et nous en tuâmes un. Le soir, nous arrivâmes près de Boyer's-creek, et un peu auparavant nous avions observé le premier platane du Missouri. Cet arbre, qui est fort gros, commence en cet endroit, et devient de plus en plus abondant à mesure que l'on descend la rivière. Le Missouri fait beaucoup de détours dans cette partie de son cours. A une heure, nous arrivâmes en vue de la maison de commerce (*Trading house*) du major Pilcher, précédemment celle de M. Cabanné, où nous débarquâmes une demi-heure après.

M. Pilcher nous reçut, après une si longue absence, d'une manière très-amicale, et nous passâmes toute la journée avec lui. Il s'y trouvait en ce moment un jurisconsulte, M. Randolph, venu pour instruire une affaire criminelle qui s'était passée en cet endroit. Un engagé avait tué un de ses camarades d'un coup de fusil, et, à ce que l'on assurait, de

sang-froid et avec préméditation. Il y avait en ce moment fort peu d'Indiens dans ces environs; il s'y trouvait pourtant quelques Otos, Missouris, Omahas et un ou deux Ayowais; on y attendait en outre, de jour en jour, le principal chef des Omahas, appelé le Gros elk ou *Big elk* (*Ongpa* ou *Onpa-Tanga*). J'aurais bien voulu l'attendre si j'en avais eu le temps [1]. M. Bodmer dessina un Indien Omaha et un Oto. Ces deux peuples ne diffèrent ni pour les mœurs ni pour le costume, et leur extérieur est à peu près semblable. Ils portent les cheveux courts, la tête souvent entièrement rasée, à l'exception de quelques rares touffes de cheveux par devant et par derrière, le haut du corps nu, et des rangs de wampum dans les oreilles.

Je remarquai, dans la maison de M. Pilcher, plus d'ordre et de propreté qu'auparavant; les provisions avaient été transportées au haut de la maison. Il s'y trouvait une quantité considérable de peaux, et entre autres 24,000 rats musqués qui se vendent 25 cents (1 fr. 25 cent.) la pièce. Les paquets de ces peaux étaient rangés avec beaucoup d'ordre et rassemblés par tas carrés. Il y avait aussi une assez bonne provision de peaux de bisons et de castors. M. Pilcher m'en donna une fort belle; c'était celle d'un gros loup, couleur de suie, mais qui n'était qu'une variété; il avait été tué à la partie supérieure du Boyer's-creek.

Après le dîner, j'entrepris une excursion. Les belles collines boisées des environs étalaient alors la plus riche verdure. Le *Blackbird*, le magnifique *Baltimore*, la *Muscicapa ruticilla*, la *Sylvia æstiva*, la *Scialia Wilsoni*, Bon., y étaient nombreux. Le *Turdus migratorius*, la *Columba carolinensis*, le *Picus pubescens* et plusieurs autres oiseaux, animaient une jolie vallée latérale, qui s'élevait par une

[1] On voit un portrait de ce célèbre chef indien dans *Godman's, American natural history*, t. I. Les Américains prononcent mal le nom de ce chef en disant *Ongpa-Tonga*. C'est *tanga* et non pas *tonga*, qui signifie gros. Plusieurs écrivains ont parlé du Gros elk; entre autres, Bradbury, etc.

pente douce, et traversée par le chemin que prennent les Omahas, quand ils se rendent à leurs villages. Il y croissait plusieurs beaux arbres et arbustes, et entre autres des *Cratægus* ou *Pyrus* de vingt pieds de haut, couverts alors de leurs fleurs blanches, des chênes, des ormes, des frênes, des érables et des micocouliers (*Celtis*). Dans le voisinage de l'habitation, on voyait de beaux bœufs et beaucoup de cochons qui couraient en liberté dans la forêt. On a planté, non loin de la maison, de vastes champs de maïs et de pommes de terre, et M. Pilcher eut la bonté de me céder quelques provisions de son magasin. L'été précédent, le choléra avait sévi en cet endroit; mais cette maladie dangereuse n'y avait pas enlevé autant de monde qu'au poste d'agence de Dougherty à Bellevue, parce que l'on se trouvait mieux fourni de médicaments. Quand la nuit fut venue, nous prîmes congé de M. Pilcher, et nous retournâmes à notre bateau, pour y coucher et repartir de grand matin.

Le lendemain 13 mai, le temps était frais, et nous remarquâmes qu'un chien avait eu l'audace d'emporter une partie de notre très-faible provision de viande. Vers huit heures, nous nous arrêtâmes, sur la rive droite, auprès d'une belle prairie verte, où croissaient des buissons et quelques grands arbres. Nous y découvrîmes plusieurs beaux oiseaux, qui nous retinrent pendant quelque temps, entre autres l'*Icteria viridis* et la belle *Fringilla ludoviciana;* nous en tuâmes plusieurs, mais elles étaient si grasses que nous eûmes de la peine à en préparer les peaux pour les empailler [1]. Nous poursuivîmes en vain plusieurs coqs d'Inde sauvages. A midi, nous arrivâmes à Bellevue, agence du major Dougherty, qui est à trente-quatre milles

[1] D'après le Dr King (voyez son Voyage à la mer Glaciale, t. II, p. 226), ce bel oiseau ne se trouve que dans les forêts les plus épaisses; mais cela n'est pas exact, du moins sur le Missouri. Il est répandu sur toute la moitié septentrionale de l'Amérique, car on le trouve également à Mexico, et dans le nord, jusqu'à Cumberland-house. Il fait son nid dans les États-Unis et sur les bords du Missouri.

environ de la maison de Pilcher, et construite sur la même chaîne de collines vertes et boisées. Nous débarquâmes, mais nous n'y trouvâmes malheureusement que quelques engagés, car le major Dougherty était absent à Saint-Louis, et on ne l'attendait de retour qu'au mois de juillet. La plupart des personnes que nous avions vues à notre premier passage étaient mortes du choléra l'été précédent. Sept avaient péri sur dix, et cela dans l'espace de vingt-quatre heures. Un homme, qui se trouvait encore dans l'agence, les avait toutes enterrées, quoique déjà malade lui-même. En ce moment, l'état sanitaire y était satisfaisant.

Les environs de Bellevue, à cette époque de l'année, se montraient singulièrement attrayants pour un naturaliste. Les belles collines boisées étaient entrecoupées de ravins ombrageux et de petites vallées sauvages, où croissaient beaucoup de tilleuls à larges feuilles, des chênes, des frênes, des ormes, des micocouliers, des charmes, des érables, des noisetiers et des coudriers (*Hamamelis*), des *Cornus*, *Prunus*, *Cratægus*, *Pyrus*, *Staphylea trifolia*, des *Vitis*, *Humulus*, *Smylax*, *Vitis hederacea*, tous couverts d'un épais et riche feuillage. Par terre fleurissaient de tous côtés un magnifique *Phlox*, bleu ciel, des fraises (*Fragaria*), l'*Aquilegia canadensis* rouge, et diverses autres plantes. Ces bois délicieux étaient animés par plusieurs espèces d'oiseaux, dont quelques-uns étaient fort beaux. Le coucou, la colombe de la Caroline, le *Fringilla ludoviciana*, l'*Icteria viridis*, à la belle gorge jaune, le *Sylvia æstiva*, le *Sialia Wilsoni;* plusieurs espèces de pinsons, tels que le *Fringilla cyanea*, *erythrophthalma*, et une grosse espèce que je crois nouvelle, car elle n'est pas indiquée dans la *Synopsis* d'Audubon pour l'an 1839, et que je nommai *Fringilla comata*(2); tous ces oiseaux, et beaucoup d'autres encore, faisaient entendre leur chant et montraient une grande vivacité. De superbes papillons voltigeaient autour de nous, parmi lesquels je remarquai le *Papilio Turnus*, *Ajax*, *Philenor*, *Plexippus*, etc.

Après que nous eûmes contemplé à notre aise ce beau paysage, nous fîmes nos provisions, et puis ayant bu du lait nouveau, vrai régal pour nous, nous continuâmes notre route. Vers midi, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Platte, qui est à six milles de Bellevue; et continuant à côtoyer les belles collines vertes, nous parvînmes auprès de celle que l'on appelle *Iron-Eye* (*Ichta-Maseu*); nous y vîmes beaucoup de gibier (*Cervus virginianus*), des coqs d'Inde sauvages, etc. Comme le soleil baissait, nous passâmes devant Fife-Barril-Creek, et nous campâmes ensuite en face des îles de ce nom, sur la rive droite du Missouri. Aussitôt que nous eûmes débarqué, je visitai les environs mon fusil à la main. Je passai d'abord par un bois de saules assez clair, puis par un ravin marécageux et étroit, tout couvert de roseaux et de *Typha*. Là les *Racoons* (*Procyon lotor*) avaient frayé des sentiers praticables. De l'autre côté des ravins, s'élevaient de belles collines vertes et boisées, où le Baltimore et l'Icteria étaient fort nombreux. Cette dernière chantait sans s'arrêter, et un de ses passages est semblable à l'un de ceux de notre rossignol. Ce fut surtout vers le soir que ces oiseaux furent très-animés et très-remuants. Dans les grands bois de saules des rivages, on entendait de tous côtés la voix du Whippoorwill.

La matinée suivante, celle du 14 mai, s'ouvrit belle et riante, aussi nous en profitâmes pour partir de bonne heure. Nous passâmes devant la rivière de l'Eau-qui-Pleure, et descendîmes souvent à terre pour chasser les coqs d'Inde sauvages dont le chant semblait nous appeler. Nous rencontrions souvent ces orgueilleux volatiles perchés sur de grands arbres dont le pied était entouré d'herbes épaisses, mais ils étaient placés hors de la portée de notre plomb. C'est dans cet ombrage élevé et aérien que vit cet oiseau, le plus beau du pays. Nous en vîmes surtout beaucoup dans la belle forêt sauvage auprès de laquelle nous nous arrêtâmes vers dix heures du matin. Cette imposante forêt se composait de

toutes les espèces différentes d'arbres de ce climat, avec un taillis de *Prickly-Ash* (*Zanthoxilum*), de noisetiers, de cornouillers, etc., autour desquels serpentaient le *Vitis hederacea*, et d'autres espèces semblables, ainsi que le *Rhus*, le *Smilax*, etc. Les arbres étaient grands, serrés et élancés; il y en avait beaucoup de renversés et qui pourrissaient par terre couverts de mousse; les branches entrelacées rendaient la marche difficile. Nous y tuâmes en peu de temps des *Fringilla ludoviciana*, des *Tanagra rubra*, des *Sylvia trichas*, *æstiva*, des *Muscicapa ruticella*, des *Icteria viridis*, des *Turdus felivox*[1], etc. Nous vîmes aussi des perroquets que Gardner avait déjà remarqués plus haut, près de l'Eau-qui-Court; en un mot, nous aurions pu trouver en cet endroit de l'occupation pour longtemps. Ces forêts étaient tellement remplies d'une espèce de chenille, que toutes les branches et tous les arbres, surtout les saules et les peupliers, en étaient absolument couverts. Aussitôt que l'on y entrait, les habits étaient sur-le-champ enveloppés de ces chenilles et de leur soie. Nous nous arrêtâmes pour la nuit, à un mille environ au-dessous du Little-Nemawhaw-Creek, où Dauphin prit un Catfish qui pesait quinze livres.

De l'endroit dont je viens de parler, nous eûmes, le 15 mai, cinq milles à faire pour arriver à l'embouchure du Nishnebottoneh, que nous atteignîmes à huit heures du matin. Nos chasseurs ne tuèrent, dans ces belles forêts, qu'un lapereau et blessèrent un cerf que nous n'obtînmes pas. Vers midi, nous amarrâmes sur la rive droite, parce que Gardner nous avait promis d'aller à la recherche de miel sauvage. On sait que dans l'origine il n'y avait point d'abeilles dans l'Amérique septentrionale, et qu'elles ne s'y sont répandues que depuis l'arrivée des Européens; c'est pourquoi

[1] Le *Turdus felivox*, que l'on appelle dans l'île de Cuba *Zorzal-Gato*, a été dessiné par la Sagra sous le nom d'*Orpheus carolinensis*, et décrit comme le *Turdus carolinensis*, Licht. Le dessin de Wilson est meilleur, c'est-à-dire que l'oiseau y est représenté dans une position plus naturelle que dans celui de la Sagra.

les Indiens les appellent les mouches de l'homme blanc[1]. Aujourd'hui on en trouve sur les bords du Missouri, jusqu'à une latitude assez élevée; Indiens et blancs recherchent avidement leur miel, qu'ils recueillent dans les vieux arbres creux. L'endroit où nous nous arrêtâmes pour dîner était situé au pied de belles collines vertes et boisées, sous de grands arbres habités par les plus beaux oiseaux. Les pics (*P. erythrocephalus*, *carolinensis*, *auratus*), le grand gobemouche à ventre jaune (*Muscicapa crinita*, L.), le gobemouche à yeux rouges (*Trico olivaceus*, Bonap.), le cardinal (*Fring. cardinalis*), la colombe de la Caroline, le Baltimore et plusieurs petits oiseaux occupèrent les chasseurs. Le long des hauteurs et de la rive, s'étendait une magnifique forêt de grands arbres, traversée par un seul sentier indien, où l'écureuil gris n'était pas rare, ce qui nous procura un amusement fort agréable dans ce désert sauvage et silencieux. Le grand nombre de chenilles nous y incommoda fort. Leur couleur était bleu verdâtre avec de petites taches noires placées deux à deux, et plusieurs autres jaunes. Plus tard, nous passâmes devant le grand Nemawhaw, et nous amarrâmes pour la nuit en face du Salomon-Island, à six milles au-dessus de Wolf-River.

Le 16 mai, un épais brouillard couvrit la rivière; nous ne pûmes donc nous remettre en route qu'au bout de quelque temps. A sept heures et demie, nous nous trouvâmes en travers de l'embouchure du Wolf-River, où nous vîmes un troupeau de six ou sept cerfs, et à neuf heures, nous nous arrêtâmes près de la rive droite. Le grand bois avait en cet endroit un épais taillis d'*Acer-Negundo* et de cornouillers, tout couverts de chenilles et de leurs cocons. Vers midi, nous atteignîmes Nadaway-River, où nous admirâmes les forêts sublimes du rivage et des îles pittoresques.

[1] Voyez Warden, *loc. cit.*, t. II, p. 180; et Bradbury, *loc. cit.*, p. 33, ainsi que d'autres auteurs.

Là, des arbres magnifiques étaient couverts jusqu'à la cime la plus élevée des branches, d'un vert et brillant feuillage qui leur donnait l'apparence d'énormes colonnes de verdure; rien ne saurait égaler la richesse de cette végétation. De notre bâtiment même nous distinguions, dans cette sombre forêt, le plumage d'un rouge éclatant du Tangara, que les Français du Mississipi appellent le pape, celui du Cardinal, et la couleur de feu du Baltimore. Un soleil éblouissant éclairait ces superbes forêts, où le *Cercis canadensis* et les autres arbres, qui fleurissent de bonne heure, avaient déjà perdu leur parure. La plupart des arbres de ces bois du bas Missouri ne portent pas de grandes fleurs comme ceux du Brésil, mais des chatons (*amenta*), et par conséquent des fleurs peu remarquables, si l'on en excepte un petit nombre d'espèces. Sur la rive, nous revîmes, pour la première fois depuis bien longtemps, le martin-pêcheur. Vers quatre heures après midi, nous atteignîmes la belle chaîne de collines de Ouakan-Se-Oué, *the Blacksnake-Hills,* et tout près de là, *Roubedoux' Trading-House,* dans les environs des Indiens Ayowais et Sacs. Les belles collines et la fraîche prairie qui s'étendait au-devant, brillaient de la plus riante verdure, tandis que ces collines, aux formes bizarres, étaient couronnées de forêts de grands arbres. Les deux maisons qui se trouvent en cet endroit sont peintes en blanc, de sorte que, loin de la rivière, elles se détachent sur la verdure qui les environne, ce qui leur donne un air riant. Derrière ces habitations, entre les collines et sur leur penchant, il y a de grands champs de maïs enclos, et de beaux bœufs paissaient dans la plaine. Le propriétaire de la maison, M. Roubedoux et son fils étaient alors absents; quelques engagés grossiers que j'y trouvai ne purent donc pas me procurer les provisions fraîches que je désirais, ni me faciliter les moyens de visiter les Indiens du voisinage, en me prêtant des chevaux. Une trentaine d'Indiens Otos et Missouris se trouvaient depuis une couple de jours en cet

endroit; mais ils étaient allés aux villages indiens pour acheter de l'eau-de-vie. Ainsi que je l'ai dit, il y a, à six milles environ de là, un village des Indiens Ayowais, et un autre des Indiens Sacs, à peu près à la même distance en descendant le Missouri. Ces Indiens se rendent, à quinze milles de là, aux établissements de quelques Américains blancs qui ont dépassé, à leurs risques et périls, la ligne de protection fixée par le gouvernement comme limite du pays indien, et qui passe à la hauteur à peu près du cantonnement Leavenworth; là ils se procurent autant d'eau-de-vie qu'ils en veulent. Cette facilité d'acheter du whiskey à très-bon marché, et par conséquent très-mauvais, est on ne saurait plus funeste aux Indiens, et les entraîne avec rapidité à leur perte. Aussi me conseilla-t-on de ne pas visiter en ce moment les villages indiens, dont les habitants se gorgeaient d'eau-de-vie depuis quelques jours, ce qui leur avait causé une ivresse fort dangereuse. Un grand nombre d'Otos se rassemblèrent peu à peu près de la maison de Roubedoux; la plupart d'entre eux avaient attaché à leurs chevaux quatre ou cinq petits barils de ce breuvage si recherché. Quelques-uns étaient déjà complétement ivres.

Les Indiens Otos, Missouris et Ayowais, ou du moins les jeunes gens, avaient les cheveux rasés à la manière des Sacs et des Renards; mais il y en avait aussi plusieurs, surtout parmi les hommes âgés, qui les portaient coupés en travers dans le cou; un Missouri en avait de fort longs qu'il laissait retomber jusqu'à la moitié du dos. Leurs costumes et leurs usages ne diffèrent pas beaucoup, dit-on, de ceux des Sacs. Dans les trous percés au bord de leurs oreilles, ils portent d'épais glands de wampung; quelques jeunes gens s'étaient enveloppé la tête de drap rouge, et l'un d'eux portait un bonnet fait de la peau tout entière de la tête d'un ours rouge brun, avec les oreilles [1]. Ces Indiens étaient

[1] C'est sans doute une variété de l'ours noir.

plus maigres et d'une taille moins élevée que ceux du haut Missouri, et surtout que les Meunitarris, les Mandans et les Corbeaux. Les Otos et les Missouris que je vis en cet endroit, désiraient retourner ce jour-là même à leurs villages avec leur breuvage chéri, et ils nous demandèrent en conséquence de leur faire passer la rivière; mais nous n'en fîmes rien. M. Bodmer dessina, dans mon bateau, un jeune et vigoureux Missouri. Cette tribu était autrefois nombreuse et puissante; mais, à la suite d'une embuscade qui leur fut dressée par les Sacs, les Renards et les Osages, ils perdirent leur indépendance, et le peu qui en reste aujourd'hui s'est confondu avec les Otos.

Quoique la journée eût été chaude, et que la soirée fût particulièrement agréable, on n'en alluma pas moins du feu dans la maison de Roubedoux, et nous eûmes, dans notre bateau, une réunion d'Indiens nombreuse et fort importune. Nous avions entrepris de petites excursions dans les environs. Nous voyions planer dans l'air les vautours (*Turkey-Buzzards* [1]), et nous trouvâmes de beaux oiseaux dans la prairie et dans les grands arbres du voisinage. La perdrix se levait par couples devant nous; nous tuâmes un *Falco cyaneus*, un troupiale à tête jaune, et d'autres oiseaux de la même espèce qui nuisent aux champs de maïs, des *Fring. cyanea*, *tristis*, etc. De belles plantes fleurissaient dans la prairie, entre autres un *Delphinium* bleu foncé, un géranium couleur de chair, et d'autres. La végétation des plantes était riche et savoureuse. Un ruisseau profond et rapide coule devant les maisons et va se jeter dans le Missouri.

Le lendemain, 17 mai, de grand matin, nous quittâmes

[1] Swainson demande (voyez *Geography and Classification of animals*, p. 80) si le vautour de l'Amérique septentrionale est le même que celui du Brésil. Je regarde le *Cathartes aura*, Aud., comme une espèce différente du véritable *Aura* de l'Amérique méridionale, et je l'appelle *Cath. septentrionalis*. Quant à l'*atratus* à tête grise, de l'Amérique septentrionale, mon voyage ne m'a pas fourni l'occasion de le comparer.

le lieu où nous avions passé la nuit, et nous naviguâmes entre des rives garnies de hautes forêts. A midi, le thermomètre marqua 75° F. (19°, 1 R.), mais la force du vent nous mit dans la nécessité d'amarrer, et nous profitâmes de ce retard pour aller à la chasse. Les peupliers du rivage étaient tellement remplis de chenilles que l'on se trouvait sur-le-champ couvert de ces désagréables insectes. Le sol était absolument caché sous leurs excréments. Nous tuâmes un écureuil gris, un cardinal, une *Icterica* verte, une belle *Sylvia mitrata*, Lath., un *Vireo olivaceus* et plusieurs autres belles espèces d'oiseaux, dans la magnifique forêt qui s'étend entre la rivière et les collines, et dont les arbres gigantesques, aux cimes chargées d'un feuillage touffu, et les troncs vermoulus couchés par terre, formaient un ombrage épais et rafraîchissant; des plantes rampantes, telles que le *Rhus radicans* et le *Vitis hederacea,* serpentaient autour des arbres, et, dans leurs confuses tresses, fournissaient aux oiseaux des endroits favorables pour construire leurs nids.

Le sol était tout couvert de plantes d'une fraîche verdure; là croissaient en abondance le *Podophyllum peltatum*, un beau *Cypripedium* à fleurs d'un jaune clair, un beau *Phlox* à fleurs violet clair, etc. Nous repartîmes vers quatre heures de l'après-midi, quoique le vent fût encore fort, et nous vîmes bientôt, sur la rive gauche, un Indien à cheval, qui nous cria qu'il était un Sac. Il avait le haut du corps nu et était armé. Peu de temps après, nous atteignîmes Cow-Island, d'où l'on compte encore neuf milles jusqu'à Leavenworth. Sur cette île, nous aperçûmes des bœufs qui appartiennent à ce poste militaire. Comme le soleil était près de se coucher, nous parvînmes à une maison isolée habitée par un blanc, après quoi nous vîmes plusieurs Indiens; car à quelque distance dans les terres, on trouve un village de Kickapous , nation transplantée des provinces orientales dans cette région. Nous amarrâmes pour la nuit à la rive droite, et plusieurs de nos gens partirent tout de suite en

avant pour le poste militaire. Le 18 mai, je franchis de bonne heure, et par une pluie abondante, les trois milles qui me séparaient encore de ce poste. Nous entendîmes des coups de fusil, ce qui indiquait que l'on relevait la garde, et nous ne tardâmes pas à arriver au débarcadère du cantonnement. Le factionnaire que nous y trouvâmes nous prévint que nous étions tenus de nous présenter sur-le-champ à l'officier commandant du fort, et nous força, par des paroles fort significatives, des gestes qui ne l'étaient pas moins, et en nous couchant en joue, de rester tous rassemblés en un groupe serré, et de défiler devant lui en cet ordre. Nous arrivâmes ainsi, comme autant de prisonniers, à la maison du commandant, le major Ryley, qui nous reçut assez poliment, et nous fournit, contre écus, les provisions dont nous avions besoin, en viande, pain, etc.

Ainsi que je l'ai déjà dit, la situation du cantonnement Leavenworth est agréable. Dix à douze bâtiments assez propres et assez vastes, entourés d'une galerie ou virandah, renfermaient deux compagnies du sixième régiment, composées de quatre-vingts hommes et de dix officiers, et détachées des casernes de Jefferson près de Saint-Louis. Les *Rangers* que nous y avions vus précédemment n'y étaient plus. On s'attendait à être relevé par de la cavalerie. Le docteur Fellowes, chirurgien militaire, qui m'avait accompagné jusque-là l'année précédente, me reçut fort amicalement, et nous communiqua plusieurs détails intéressants sur le pays. M. Fellowes avait été heureux dans le traitement du choléra; car sur plusieurs malades il n'en avait perdu qu'un seul, ce qu'il attribuait à ce qu'il attaquait le mal dès son origine. La pluie qui tombait avec force et détrempait le terrain ne nous permit pas de visiter à notre aise les environs du cantonnement; mais je pus reconnaître qu'il est agréablement situé sur de vertes collines, alternant avec de grands arbres forestiers. Le sol est extraordinairement fertile, et toute la campagne est couverte de la plus riche verdure. A

quatre milles environ du fort, en descendant la rivière, le Missouri coupe à angles droits la ligne indienne (*Indian line*) que l'on a fixée pour limite du territoire indien, et que le cantonnement est chargé de protéger. Dans les environs de ce poste se trouve le village des Kickapous, dont j'ai parlé, et qui est habité par une population pauvre et dégénérée. Un certain major Morgan, propriétaire d'un magasin qui renfermait toute espèce d'objets, était en outre associé de Gardner dans son commerce de pelleteries, et en conséquence il reçut les fourrures de ce dernier que je laissai dans le fort. Il paraît que dans la joie de se revoir on avait bu un peu trop largement, et l'on voulut aussi visiter Descoteaux pour l'engager à vendre ses peaux de castor au-dessous de leur valeur; mais je ne voulus pas le permettre et je les emportai avec moi. On nourrit à Leavenworth un assez grand nombre de bœufs et de cochons, et l'on y est amplement fourni de lait, de beurre frais et de fromage. J'augmentai ma collection d'histoire naturelle de plusieurs objets intéressants. Le docteur Fellowes eut la bonté de me donner un *goffer* du pays, espèce de gros campagnol, sans doute le *Diplostoma bulbivorum* (3); malheureusement l'individu n'était pas complet. Nous tuâmes encore un beau troupiale à tête jaune, qui était venu chercher sa pâture au milieu des maisons du cantonnement.



CHAPITRE XXXI.

VOYAGE DU CANTONNEMENT LEAVENWORTH A L'EMBOUCHURE DU CANAL DE L'OHIO.

Little-Platte-River. — William's-Ferry. — Les Mormons, secte religieuse. — Saint-Charles. — Voyage par terre à Saint-Louis. — Séjour dans cette ville. — Les colonies indiennes. — Embouchure de l'Ohio. — New-Harmony. — Voyage à Vincennes et à Louisville, sur l'Ohio. — Cincinnati-Portsmouth.

Dans l'après-midi du 18 mai, je quittai le cantonnement Leavenworth, par une pluie très-abondante, qui continua encore dans la journée du 19, de sorte qu'à neuf heures du matin, je fus obligé de m'arrêter, afin que mes gens pussent allumer du feu et sécher leurs vêtements. Aussitôt que nous eûmes dépassé le Little-Platte-River, nous vîmes quelques établissements (*Settlements*), parmi lesquels il y en avait plusieurs de nouveaux. A Portage d'Indépendance, je trouvai M. Soublette, qui était malade depuis longtemps, et dont nous avions visité, peu de temps auparavant, le poste de commerce sur le haut Missouri. Nous lui en donnâmes les nouvelles les plus fraîches. Il avait fait de tout temps le commerce de pelleteries pour son compte, et avait même organisé une concurrence contre la compagnie américaine; mais depuis il s'était entendu avec elle. Il attendait le pyroscaphe *Oto* pour se rendre à Saint-Louis. A cinq heures,

j'arrivai au débarcadère de Liberty, mais je ne m'y arrêtai pas. Descoteaux rencontra en cet endroit un traqueur de castors canadien de sa connaissance, et demanda son congé. Je le mis donc à terre avec toutes ses peaux. Dans la soirée, nous arrivâmes à un établissement que l'on appelle William's Ferry ou Charaton-Scatty; il est situé sur la rive septentrionale; nous nous y arrêtâmes pour la nuit à l'ombre de grands arbres forestiers, et nous y passâmes encore la journée du 20 mai, à cause de quelques réparations dont notre bateau avait besoin, ainsi que pour sécher nos effets trempés.

Les personnes qui habitaient la maison près de notre aiguade étaient fort obligeantes. La femme me vendit des poules, du beurre, du lait et d'autres provisions, pour lesquelles j'eus de la peine à lui faire accepter de l'argent. Toute la campagne, montagnes et vallées, était couverte d'une forêt magnifique composée de tous les grands arbres indigènes dans ce climat. Les diverses espèces de chênes et de noyers, et entre autres le grand *Shellbark-hickory* (*Juglans squamosa*), le *Gleditschia*, le *Gymnocladus*, le *Pavia*, etc., étalaient leur riche feuillage que la pluie avait rafraîchi. Dans cette sombre forêt, brillaient le Baltimore couleur de feu et le Tangara rouge (*Tanagra rubra*). Ce dernier oiseau s'appelle dans le pays *Flaxbird*, parce qu'il entre dans les jardins pour y manger les boutons du lin. Le coucou (*Coccyzus carolinensis*) y était nombreux, ainsi que le *Sitta carolinensis;* la voix du premier a quelque rapport avec celle de notre coucou d'Europe. Sur la rive, il y avait des *Tringa*, et dans le bois, on rencontrait souvent le grand pic noir (*Picus pileatus*), qui se pose souvent par terre. Diverses plantes étaient en fleur, surtout le *Rubus trivialis*, Michx, aux grandes et belles fleurs blanches comme la neige; le *Podophyllum peltatum* couvrait en grande partie le terrain noir de la forêt. Dans les environs, on entendait coasser les grenouilles, et sous les troncs ren-

versés un petit animal sifflait absolument comme notre salamandre à tête jaune, et qui, sans aucun doute, appartenait à la même famille [1]. Je remarquai avec étonnement combien peu d'animaux de l'espèce des lézards je vis dans mon voyage dans l'Amérique septentrionale, tandis que j'y trouvai tant de tortues.

Un seul chemin tracé le long de la grève conduisait d'une plantation à l'autre; tout le reste n'est qu'une forêt élevée et touffue. On y voyait des vallées solitaires et sauvages où croissaient de gigantesques tulipiers avec un taillis de corossols trilobés (*Annona triloba*, *Papaw tree*), alors en fleur; une épaisse couverture de fougères tapissait le sol ombragé, qu'arrosait un petit ruisseau limpide qui serpentait entre les plantes et les herbes. Au pied des collines, on

[1] La connaissance des reptiles et des amphibies s'est étendue depuis quelque temps généralement d'une manière tout à fait étonnante. Il en est résulté que l'ouvrage le plus complet sur cette matière, celui que publient aujourd'hui MM. Duméril et Bibron, acquiert une étendue fort considérable. La direction de la zoologie moderne s'est aussi fait sentir particulierement en ce qui a rapport à ce genre d'animaux, car on y a formé un nombre presque infini d'espèces, une partie desquelles ne sauraient être définies avec exactitude. Ainsi, dans l'ouvrage, du reste excellent, dont je viens de parler, on a agi parfois un peu légèrement. Je ne citerai qu'un ou deux endroits comme exemples. Tome V, page 88, dans la Synonymie, on lit : « *Tupinambis monitor*, Maxim. prince de Wied. » Or, il ne m'est jamais entré dans l'esprit de donner à cette espèce de lézard le nom de *Tupinambis*. Tome III, page 80, au mot *Alligator Sclerops*, et à la page 86 du même volume, on me cite, à l'occasion de deux espèces de crocodiles, bien que très-certainement je n'en aie jamais observé qu'une seule espèce au Brésil. Dans ces deux descriptions, il règne en général beaucoup de confusion; et à cet égard, on ne peut pas non plus suivre Spix, qui a pris la différence de l'âge pour la marque d'une différence d'espèces. Je pourrais citer encore plusieurs exemples de ce genre, si c'en était ici le lieu convenable.

Il existe en outre, dans l'ouvrage de MM. Duméril et Bibron, plusieurs erreurs au sujet des reptiles du Brésil, que j'ai décrits, et il paraîtrait que ces Messieurs, ce qui arrive assez souvent aux naturalistes français, ont cité mes descriptions d'animaux, sans les avoir vus, peut-être même sans les avoir eus sous les yeux; autrement ils auraient sans doute préféré répéter ce que j'ai dit de la couleur des animaux que j'ai décrits d'après des individus vivants, plutôt que de se fier aux couleurs fanées de ces mêmes animaux conservés à l'esprit-de-vin, dans les musées, ou même aux indications du Dr Spix, qui, comme on sait, a négligé de marquer les couleurs d'après des animaux vivants, et s'est aussi servi d'individus conservés à l'esprit-de-vin.

voyait quelques maisons de planteurs éparses çà et là. Dans cette vallée sauvage et romantique, je remarquai fort peu d'oiseaux; seulement des *Sialia* et quelques gobe-mouches isolés. J'acquis aussi dans ces forêts du Missouri la confirmation de la remarque que beaucoup plus d'oiseaux habitent les environs des plantations que l'intérieur des forêts, observation que Mackenney avait déjà faite [1], et dont j'ai parlé dans mon voyage au Brésil. Nous ne vîmes aucun mammifère dans ces forêts, quoiqu'il s'y trouve beaucoup d'écureuils, dont le nombre doit être cependant fort diminué depuis quelque temps, s'il est vrai, comme l'assure Bradbury [2], qu'on en a tué une fois deux mille dans une seule chasse. J'eus de la peine à m'éloigner de cette place si attrayante pour l'ami de la nature, surtout n'ayant aucun amusement bien vif à espérer à bord du bateau. Mes ours vivants attirèrent auprès de moi tous les habitants des environs, qui témoignèrent beaucoup plus d'intérêt qu'on ne l'eût fait, même en Europe, en contemplant le terrible *Grizzly-Bear.*

Notre bâtiment était assiégé de curieux, et ce qu'il y avait de plus contrariant, c'était qu'un séducteur mal venu avait grisé la plus grande partie de mes gens. Parmi les personnes qui vinrent nous visiter, se trouvèrent plusieurs hommes appartenant à une secte religieuse, connue dans le pays sous le nom de *Mormons.* Un homme sensé et d'un certain âge me donna une idée de leur doctrine à laquelle il paraissait fort attaché. Ils se plaignaient beaucoup des injustices que l'on avait commises depuis peu à leur égard. Ils demeuraient sur la rive opposée du Missouri, dont ils furent, disent-ils, chassés par les planteurs voisins, à cause de leur religion; leurs maisons furent démolies et brûlées, leurs plantations ravagées; quelques-uns d'entre eux auraient même été tués; sur quoi ils se seraient réfugiés sur la rive

[1] Voyez Mackenney, *loc. cit.*, p. 278.
[2] Voyez Bradbury, *Travels*, p. 290.

septentrionale. J'ignore jusqu'à quel point leurs plaintes sont fondées, et pour quelle raison ils n'ont pas encore obtenu justice du gouvernement. Ce qui est certain, c'est que si leurs assertions sont vraies, ce qu'ils ont éprouvé serait une grande tache sur la jurisprudence de ce pays, qui se prétend le seul libre au monde.

D'après leur récit, un ange apparut en 1821 au fondateur, et lui remit deux tables d'or sur lesquelles était gravé le contenu de certain chapitre de la Bible, formant les points principaux de leur doctrine. Ils parlèrent en même temps d'un prophète Mormon; mais je ne fus pas en état de déchiffrer complétement le sens mystique de leurs paroles. L'inscription fut traduite, et l'ange reprit les tables avec lui. Du reste, cet homme soutenait que sa secte était absolument innocente, et n'importunait jamais les autres hommes, ce dont ses voisins rendraient peut-être un témoignage différent [1].

Tous nos effets offraient un grand intérêt à ces *Backwoodsmen* (hommes du fond des forêts); ils firent surtout attention à nos fusils à percussion et à nos carabines. Le pays qu'ils habitent est extraordinairement fertile partout où l'on a abattu les forêts; on y trouve encore des cerfs et des coqs d'Inde sauvages. Les ours n'y sont pas nombreux; les panthères s'y montrent encore de loin à loin; l'elk (*Cervus canadensis*) y est depuis longtemps détruit. Le *Wood-Rat* (*Neotoma?*) n'y est pas rare; il fait du dégât dans les prés et pénètre dans les maisons où l'on fume et sèche la viande. Les panthères et les loups enlèvent parfois les veaux et les moutons. Le loup gris commun est, dit-on, encore très-nombreux; il n'en est pas de même du noir, et quant au blanc, on assure qu'il n'existe pas dans le pays, preuve qu'il forme une espèce différente des autres.

Le 21 mai, nous passâmes devant la Firé-Prairie et l'em-

[1] Voyez, au sujet de cette secte, le Dr Julius, *État moral de l'Amérique septentrionale*, t. I, p. 137 et 199. D'après lui, le fondateur de cette secte s'appelait John Smith.

bouchure du Fishing-Creek; après quoi nous rentrâmes dans des bois magnifiques, dont les arbres étaient si élevés que l'on aurait pu difficilement en atteindre le sommet avec des fusils chargés à plomb. Le sol était couvert de plantes, au nombre desquelles il y avait un bel iris, bleu céleste, et au-dessus d'un taillis de corossols s'élevaient de gigantesques *Gleditschia triacanthos*, des ormes, des érables, des sassafras, des tulipiers, etc., entourés de la rampante *Vitis hederacea*. La *Tanagra rubra* étincelait comme un charbon ardent.

Le jour suivant, 22 mai, nous vîmes encore un pyroscaphe, *l'Ayoway*, qui remontait péniblement la rivière peu profonde. Nous reçûmes, par le vieux Roubedoux, qui se trouvait à bord, des nouvelles de Saint-Louis. Cet homme avait acheté de la Compagnie des Pelleteries, pour 500 dollars, la maison des Blacksnake-Hills, d'où nous venions et où il retournait. Une halte que nous fîmes près du bateau à vapeur me procura, par une température de 89° (25, 3 R.), l'occasion de faire dans les bois une excursion, qui nous procura une belle couleuvre rouge (*Coluber coccineus*). Son beau corps, élégamment annulé, est d'un rouge brique, et ne présente pas par conséquent un aussi brillant carmin que la superbe couleuvre coralline du Brésil. Le bois était tellement rempli de ces chenilles dont j'ai parlé, et de leurs toiles, que la marche y était fort désagréable. Vers cinq heures du soir, nous passâmes devant Grand-River, et nous nous arrêtâmes pour la nuit à six milles plus bas, sur la rive méridionale, auprès d'une plantation dont les habitants obligeants ne purent, avec la meilleure volonté du monde, me céder qu'une très-petite quantité de provisions. La belle forêt qui nous entourait se composait de chênes, de noyers, d'ormes, de frênes, d'érables, de sassafras, de *Gleditschia*, de *Cercis*, de *Celtis*, de charmes, etc. On y trouvait encore des cerfs, des coqs d'Inde sauvages, et diverses espèces d'écureuils (*Sciurus rufiventris* et *cinereus*.)

Dans les environs de Little-Arrow-Rock, nous vîmes prendre, par hasard, le 23 mai, un catfish colossal et d'un poids certainement fort considérable. Malheureusement je ne pus m'arrêter pour l'examiner. Nous remarquâmes en cet endroit un bruit fort singulier qui partait de dessous le bateau, et mes gens assurèrent qu'il provenait d'un poisson qu'ils appelaient casburgot ou malacigan; les Anglo-Américains lui donnent le nom de *Buffaloe* (*Catastomus Carpio*, Les.); ses nageoires sont garnies de piquants. Ce poisson acquiert parfois un poids de cinq à six livres. Le soir, nous passâmes devant Franklin, et nous nous arrêtâmes au-dessous de Boonwille. Deux esclaves nègres, qui revenaient des plantations, furent saisis d'étonnement à la vue de mes ours. L'un d'eux tenait un grand porte-voix de fer-blanc, dont les travailleurs dans les bois se servent pour s'appeler. Les nègres de ces environs sont tous esclaves. De beaux et grands bois couvraient les montagnes de la rive, que mes gens gravirent, pour acheter des vivres dans les habitations des planteurs, éparses et souvent assez éloignées.

Dans la matinée du lendemain, 24 mai, nous passâmes le petit bourg de Columbia situé au-dessous de l'embouchure du ruisseau du Manitou, et devant les maisons éparses duquel était empilé beaucoup de bois de chauffage à l'usage des bateaux à vapeur. Sur la grève s'élevaient de vieux peupliers et platanes, autour desquels serpentait le *Bignonia radicans*, mais qui en ce moment ne portait pas de fleurs. Par terre fleurissait l'*Amorpha fruticosa*, fort maltraitée par les chenilles. Dans les rochers de l'épaisse forêt voisine se montrait le rouge cardinal, et de gros pampres entortillaient les troncs des arbres. A midi, il y eut 90° F. (25°, 7 R.) Pendant toute la journée, les rives avaient été décorées d'une forêt non interrompue et de beaux rochers. Nous passâmes devant le village de Marianne, situé sur la rive septentrionale, et le soir, à six heures, nous arrivâmes à Jefferson-City, où je fis une petite halte. Cette ville est encore

dans l'enfance, et il n'y en a qu'une petite partie où les maisons se touchent; le plus grand nombre des habitations sont éparses, et le terrain qui les sépare n'est pas nivelé; il est couvert de tas de pierres et de mauvaises herbes, surtout de grands daturas; les bœufs et les cochons courent de toutes parts en liberté. Quant à des vivres, nous n'y pûmes rien trouver que du porc frais, des biscuits et du whiskey. La librairie ne contient que des livres élémentaires pour les enfants. J'allai encore ce soir-là jusqu'à la plantation du nommé Ramsey, où un grand nombre de nègres se rassemblèrent autour du bateau, et nous vendirent des poules. Ces gens étaient vêtus de vieux habits usés et me rappelèrent des scènes de ce genre au Brésil, dont Rugendas a donné le tableau dans son ouvrage sur ce pays, ainsi que je l'ai remarqué dans le premier volume de mon voyage.

Le 25 mai, à huit heures du matin, nous passâmes devant Côte-Sans-Dessein, et à midi, par une température de 88° (24°, 8 R.), nous atteignîmes la petite ville de Portland, commencée il y avait deux ans, et où nous nous étions trouvés l'année précédente, le 12 avril. Non loin de l'embouchure du Gasconade-River, nous rencontrâmes le pyroscaphe *Oto* qui remontait la rivière, et nous passâmes la nuit à cinq milles au-dessous de la Rivière-à-Berger. Dans la matinée du 26 mai, nous amarrâmes près de l'établissement du nommé Porter, que l'on a appelé Washington, mais qui ne consiste encore qu'en une couple d'habitations isolées. Nous y trouvâmes des personnes aimables et obligeantes. La haute forêt qui l'entourait était animée par plusieurs oiseaux intéressants, et j'achetai en cet endroit un jeune ours vivant. En face de cet établissement, et à quatre ou cinq milles dans l'intérieur des terres, M. de Mertels, de Hanovre, en a formé un, et c'est aussi dans ces environs que vivait, il y a quelques années, M. le docteur Duden, qui a écrit sur l'Amérique septentrionale, et dont on parle encore beaucoup dans le pays. Le soir, nous arrivâmes à Saint-Charles

où un grand nombre d'émigrants allemands se réunissaient en ce moment, et nous nous arrêtâmes, en face de la ville, près de l'établissement du nommé Chauvin où nous passâmes la nuit. Il avait organisé une auberge et une entreprise de diligences avec Saint-Louis. Le Missouri a en cet endroit un bac dont la grande roue est mise en mouvement par six chevaux. Une pluie abondante avait tellement détrempé le terrain, qu'il ne nous fut pas possible de quitter la maison. On nous parla beaucoup des victimes que le choléra avait faites l'été précédent.

Le 27 mai, après que la pluie eut cessé, nous nous rendîmes par terre à Saint-Louis; la température était chaude et humide, et les petits oiseaux-mouches (*Troch. Colubris*) voltigeaient autour des arbustes plantés dans la cour de la maison. La diligence ne partant pas ce jour-là, je louai une charrette de paysan, longue, couverte et attelée de trois chevaux, pour arriver promptement au Mississipi. Dreidoppel alla par eau avec un bateau chargé. Nous nous enfonçâmes sur-le-champ dans la haute forêt qui s'étendait autour de nous, où des arbres gigantesques, surtout des érables à sucre, des chênes, des ormes, des *Gleditchias*, recouvraient une campagne ondulée, dont le sol était tapissé de plantes intéressantes, sur lesquelles voltigeaient les plus belles espèces de papillons indigènes. Là fleurissaient surtout une *Monarda*, couleur de chair; la belle *Bartsia coccinea*, avec ses fleurs d'un rouge brillant, qui frappent de loin les yeux; la *Tradescantia virginiana;* puis dans le marécage un bel iris bleu, et d'autres plantes encore que cite Bradbury [1]. La perdrix (*Perdix virginiana*) était partout en grand nombre; son sifflement à deux notes retentissait de tous côtés, et ces jolis oiseaux n'étaient nullement farouches; ils se perchaient tout à côté de nous sur les clôtures, et laissaient souvent passer tranquillement la voiture à très-peu de distance.

[1] Voyez Bradbury, *Travels*, p. 335.

On assure que dans ces bois il y a encore beaucoup de cerfs et de coqs d'Inde sauvages. Des perroquets, des cardinaux, des pics, des geais, des pinsons aux yeux rouges, et plusieurs autres oiseaux, se montraient souvent. On rencontre de distance en distance des établissements (*locations*) dont les habitations sont construites en bois, garnies de planches et couvertes en bardeaux, avec des cheminées en maçonnerie. Après avoir fait quelques milles dans ces bois, nous y trouvâmes beaucoup de *Cercis*, des corossols, une espèce de chêne (*Pin-Oak*), avec des feuilles étroites, comme celles du saule; ces arbres sont souvent rassemblés en groupes serrés, et donnent à la forêt un aspect particulier. Il paraît du reste qu'ils ne s'élèvent pas à plus de quarante à cinquante pieds de haut. On trouve encore dans ces bois la *Frasera Waltheri*, dont j'ai parlé plus haut. Parmi les arbres utiles, il faut surtout remarquer les chênes, et particulièrement le *Red-Oak*, dont les feuilles sont profondément dentelées, et aussi le *Black-Oak* (*Quercus tinctoria*), dont on se sert à Saint-Louis pour teindre et pour tanner. L'écorce de ce dernier s'exporte beaucoup en Angleterre; elle communique une couleur noire au métal. Cet arbre croît contre les hauteurs, sur de bons terrains. La forêt se prolonge pendant plusieurs milles, après quoi elle devient moins touffue, offrant de fréquentes éclaircies; puis on trouve une autre espèce de chêne de vingt à trente pieds de haut, sans doute le *Quercus niger*, Willd. [1], lequel finit par faire place à la prairie ouverte, mais qui est bien différente des prairies proprement dites de l'ouest et surtout du haut Missouri. Celles des environs de Saint-Louis sont couvertes en partie de buissons de chênes nains; ce sont plutôt des plaines ondulées, tapissées d'une herbe épaisse et de plusieurs belles plantes. D'une auberge isolée, où nous fîmes rafraîchir les chevaux, on compte six à sept milles jusqu'à Saint-

[1] Il a, dit-on, un bois fort durable et qui se soutient longtemps dans la terre.

Louis; la dernière partie de la route traverse de petits bois de pousses de ces mêmes chênes aux feuilles d'un vert foncé; on y remarque plusieurs mares rondes et en forme de chaudrons, qui doivent leur origine aux nombreux enfoncements de terre qui ont lieu dans ces environs, et dont Say parle dans le récit du Voyage du major Long. Le diamètre de ces mares est de cinquante à soixante pas; elles sont le séjour d'une foule de grenouilles dont on entend de loin le coassement. A midi, nous descendîmes à l'hôtel de l'Union à Saint-Louis, après une absence de plus d'un an.

Saint-Louis n'était point alors visité par le choléra, comme nous l'avions craint, mais, au contraire, dans un état sanitaire bien satisfaisant. Un ou deux cas seulement s'étaient manifestés à bord d'un bateau à vapeur venant de la Nouvelle-Orléans. Je trouvai dans cette ville tout à peu près dans le même état que je l'avais laissée. Dans les bureaux de la Compagnie américaine des Pelleteries, on me remit des lettres d'Europe qui me firent plaisir. Je vis M. Lamont, et je fis la connaissance de son aimable famille; mais je regrettai beaucoup l'absence du général Clarke. Nous fûmes de nouveau accablés de politesses dans la maison du major O'Fallon, homme si parfaitement au fait du Missouri et de sa population primitive; nous y vîmes une collection de portraits et de scènes indiennes, du peintre Catlin de New-York, que, de retour de notre voyage, nous pûmes bien apprécier. Le major Dougherty, notre ami et compagnon de voyage, eut la bonté de nous accorder l'hospitalité pour la nuit, et nous prîmes plaisir à nous entretenir avec lui des lieux que nous venions de quitter, et qui lui étaient si familiers.

Parmi les curiosités des environs de Saint-Louis qui nous restaient encore à visiter, se trouvaient surtout les anciennes collines indiennes, dont j'avais vainement essayé de reconnaître les traces, pendant tout le cours de mon voyage sur le Missouri. Désirant les connaître, j'entrepris d'y faire une

excursion. A cet effet, on traverse le Mississipi dans un bac à vapeur, dans lequel se placent la voiture et les chevaux, et dont la partie supérieure du pavillon forme une chambre aérée et bien éclairée. Sur la rive opposée, on trouve, à l'ombre de grands et vieux arbres, plusieurs habitations, auberges et boutiques. C'est de là que l'on apporte tous les jours, au marché de la ville, du poisson, du tabac, des légumes, etc. La campagne des environs est unie, sablonneuse et en partie marécageuse, et le chemin, qui passe alternativement par des prairies et des bois, conduit au bord d'une vaste plaine verte, où l'on arrive après avoir traversé, sur un pont de bois, le Kahokia-creek dont les rives profondes sont garnies d'une manière pittoresque de grands et beaux arbres. Ses eaux sont d'un brun foncé, comme celles de beaucoup de torrents du Brésil, et le paysage s'y dessine comme dans une chambre obscure. Dans ces environs, on trouve encore beaucoup de descendants des premiers colons français. La plaine découverte à laquelle on arrive ensuite est toute tapissée et couverte, en beaucoup d'endroits, de petits buissons. Là, aussitôt que l'on a dépassé la lisière des bois du Mississipi, on découvre une longue rangée de très-anciennes collines indiennes, aplaties au sommet, et qui s'étendent parallèlement au fleuve, tandis qu'une autre rangée forme un angle avec la première, et contient quelques collines plus hautes que les autres. Précisément en face de l'angle, se trouve la plus haute de toutes, qui a au moins soixante pieds d'élévation, mais que l'on n'aperçoit pas dans le premier moment. On l'appelle *Trappist's* ou *Monk's-Hill*, parce qu'elle était habitée, il y a quelques années, par des religieux français de l'ordre de la Trappe, mais qui depuis ont quitté le pays.

Nous nous dirigeâmes vers ces collines, et nous observâmes, dans les endroits marécageux, le bel iris bleu, et dans la prairie sèche le *Rudbeckia purpurea* et d'autres belles plantes. Les buissons se composent de chênes nains,

de noisetiers, de cerisiers à grappes, et d'autres arbustes semblables; les bœufs se reposaient à leur ombre ou paissaient alentour. Des *Gleditchia triacanthos*, en forme de parasols, croissaient surtout près des clôtures; cet arbre est, de tous ceux du pays, celui qui ressemble le plus aux *mimosa* des climats chauds. On compte six milles depuis la rivière jusqu'au Monk's-hill, que nous voyions s'élever de plus en plus nettement à nos regards. Il est tapissé de gazon; quelques grands arbres y croissent, et assez longtemps avant d'y arriver on y distingue des maisons neuves en bois jaunâtre. Dans la prairie, il y avait un groupe de grands et vieux peupliers, à l'ombre desquels un troupeau de bœufs s'était couché pour se reposer. Nous laissâmes là la voiture qui nous avait amenés; mais le vigoureux taureau qui commandait en ce lieu, parut d'abord vouloir nous disputer la place. Le beau *Psarocolius phœniceus* habitait ces arbres; la stournelle animait la prairie, et sur les clôtures on voyait la *Fringilla flavicollis*, Gen. Les *Blackbirds* foisonnaient, et des papillons voltigeaient de tous côtés sur les arbres, au brûlant soleil de midi.

L'aspect des collines indiennes offre beaucoup d'intérêt. Elles sont en assez grand nombre, Say en ayant compté soixante-quinze. Quelques-unes d'entre elles sont accouplées, mais la plupart sont placées isolément. Il y en a qui ont conservé leur forme conique; d'autres sont déjà fort aplaties [1]. On trouve aussi des collines de ce genre, sur l'autre rive du Mississipi, près de Saint-Louis; mais il n'existe plus qu'un petit nombre de ces dernières, le reste ayant été détruit par les constructions qu'on y a élevées [2]. Quant à la destination et à l'origine de ces collines et de ces remparts si remarquables, toutes les conjectures n'ont pas pu jusqu'à présent les faire connaître; le gouvernement des États-Unis aurait seul pu rassembler les matériaux néces-

[1] Voyez *Major Long's Exped.*, t. I, p. 59.
[2] Ibid., p. 55.

saires pour arriver à cette découverte, en envoyant sur les lieux des hommes instruits pour y faire des fouilles, et pour décrire exactement tous les monuments de ce genre répandus sur le territoire de la république. Il ne serait pas encore trop tard pour réussir dans une recherche si intéressante, mais il n'y a pas un moment à perdre. Le baron Alexandre de Humboldt a publié, dans son excellent ouvrage, une dissertation pleine d'intérêt sur ce sujet [1], et plusieurs savants américains ont fait connaître les résultats de leurs recherches; Warden a donné le plan et l'élévation de quelques-uns de ces monuments; mais tant que l'on ne s'occupera pas avec vigueur à y faire des fouilles générales, il ne faut pas espérer de recueillir des renseignements satisfaisants. Peut-être trouverait-on, près de Saint-Louis, de ces couteaux à lames de pyrite que j'ai fait représenter dans mon atlas [2]. Ces collines ont une grande ressemblance avec les anciens tertres tumulaires des Allemands, que nous trouvons encore partout dans nos forêts. Un voyageur moderne [3] pense que les collines américaines ne sont point l'ouvrage des hommes, mais celui de la nature, par la raison que l'on ne voit point autour d'elles de fossés d'où la terre aurait été tirée; mais il est facile de réfuter ce système en montrant que ces collines et ces remparts sont disposés en figures et en lignes régulières, et d'ailleurs en Allemagne on ne trouve pas non plus de fossés ou d'enfoncements autour des tertres. La terre a été prise sur la surface du sol environnant, sans que l'on ait eu besoin de creuser un fossé.

Pour ce qui regarde la position régulière des tertres tu-

[1] Voyez *Voyage au nouveau Continent*, t. III, p. 155 sq. On a prétendu que les Omahas construisent encore aujourd'hui de ces collines; mais cela n'est pas exact.

[2] Je dois remarquer ici que, dans le tome Ier de mon ouvrage, on a omis l'indication des figures des deux anciens couteaux indiens. La figure 1 de la planche XLVIII représente le couteau mexicain d'obsidienne; et la figure 2, celui de pyrite, trouvé dans les festins funéraires de New-Harmony.

[3] Voyez Dr de Wette, Voyage dans l'Amérique septentrionale, p. 138; et Vail, *Notice sur les Indiens de l'Amérique du Nord.*

mulaires de Saint-Louis, elle a beaucoup de rapport avec celle des *Kurgani*, dans les steppes russes, étant placés aussi par longues rangées. La forme et l'apparence des uns et des autres se ressemblent aussi beaucoup, si l'on en excepte les figures en pierre qui se trouvent fréquemment sur les kurgani. Pallas a dessiné, dans son voyage dans la Russie méridionale (T. I, vig. 1), une rangée de tertres tumulaires qui ressemblent parfaitement à ceux de Saint-Louis [1].

Un agréable zéphyr s'était levé, et il continua à nous rafraîchir, dans la grande chaleur qu'il faisait, jusqu'à ce que nous nous retrouvassions sous les frais ombrages du Kahokia-creek, où nous nous arrêtâmes vers deux heures. Ce ruisseau est habité par beaucoup de tortues; on y trouve la *geographica* de Lesueur, de même que la belle *picta*, et nous en tuâmes, à coups de fusil, une qui avait deux raies rouges sur le derrière de la tête, et qui me parut être de la même espèce que celle que j'avais obtenue près de Wabasch. Les bords du Mississipi, près de Saint-Louis, sont en outre remarquables par un grand nombre d'empreintes de coquillages et zoophytes fossiles, et entre autres par de beaux crinoïdes que l'on trouve, dans une grande profusion, tout à côté des édifices de la ville. Lesueur a rassemblé tous ces objets qu'il a envoyés en France. Son ouvrage et ceux de quelques autres écrivains contiennent tous les détails que l'on peut désirer sur ce sujet.

J'avais négligé d'aller voir, à Saint-Louis, les bisons apprivoisés que M. Pierre Chouteau possède à sa terre, dans le voisinage de la ville; j'aurais été curieux, pour diverses raisons, de voir aussi ces animaux dans un état de domesticité. On m'a beaucoup parlé, en Amérique, de produits de bisons et de vaches apprivoisées, mais je n'en ai jamais vu, et des naturalistes, particulièrement M. Thomas Say, m'ont assuré que l'on n'avait jamais pu obtenir d'individus produc-

[1] Voyez Pallas, Voyage; et *Aonat. de Demidoff,* Voyage en Crimée, p. 326, 327.

tifs, par l'union de ces deux espèces d'animaux, ainsi que je l'ai déjà dit dans le premier volume de cet ouvrage. D'après lui, tous les cas de ce genre, qu'il avait pu examiner, lui avaient paru apocryphes. M. Gallatin, qui a parlé en dernier lieu sur ce sujet, contredit l'assertion de M. Say [1]. Il prétend que le bison n'est qu'une variété du bœuf ordinaire; mais il est facile de prouver le contraire. Le bison forme une espèce tout à fait distincte du bœuf, ce qu'attestent, non-seulement sa forme extérieure, son garrot élevé, sa courte queue, la conformation de sa tête et la manière particulière dont le poil est placé, mais encore l'ostéologie, le nombre de côtes n'étant pas le même chez ces animaux. Que l'on ait obtenu des bâtards de ces deux espèces, cela ne prouve rien; car on en a obtenu aussi à Paris du tigre et du lion, du cheval et du zèbre, etc.; mais les premiers ont-ils été féconds, c'est là la question que je ne puis décider et ce que T. Say ne veut pas admettre. Il y a encore un autre point sur lequel je ne saurais être de l'avis de M. Gallatin, savoir, la grande diminution dans le nombre des bisons en général, fait qu'il ne veut point avouer [2]. Mais quand on considère la distance à laquelle on a repoussé ces utiles animaux, et si l'on y ajoute que là où l'on en trouve encore, loin d'être plus nombreux qu'autrefois, ils sont au contraire plus rares, cela suffit pour prouver leur diminution, de laquelle du reste personne ne doute dans l'intérieur du pays.

Après un séjour d'une semaine à Saint-Louis, nous prîmes congé de nos amis et de nos connaissances dans

[1] *Archæologia Americana*, t. II, p. 139.

[2] M. Gallatin dit, *loc. cit.*, p. 151. « It is worthy of remark that the population of thoes hunting nations dose not appear to have ever reached the maximum of which it was susceptible. We have the proof of this, in the undiminished numbers of the Buffalo in the prairies, und even of the deer in the north, and in the facility, with which the numerous servants of the European and American trading companies derive their means of subsistence in those districts from the natural ressources of the country, from the chase or from the produce of the lakes. »

cette ville, et nous nous embarquâmes à bord du pyroscaphe *Metamora*, qui appareilla le troisième jour dans l'après-midi. MM. Chouteau, Lamont, le général Pratte et Ortley, m'accompagnèrent à bord, et nous nous fîmes réciproquement nos adieux. Nous descendîmes après cela rapidement l'orgueilleux Mississipi, et avant la nuit nous avions déjà dépassé Chester; mais le temps étant fort couvert, nous fûmes bientôt après obligés d'amarrer.

Le 4 juin, notre navigation fut des plus agréables, car les forêts du Mississipi se montraient couvertes de leur plus belle verdure, tout entourées de plantes rampantes; le corossol y étalait un feuillage plus touffu que je ne l'avais encore vu. Les chenilles avaient dévoré une partie des feuilles des arbustes. Vers neuf heures du matin, après que les vapeurs matinales se furent dissipées, nous arrivâmes à l'embouchure de l'Ohio, dont les eaux limpides et vertes se détachaient fortement sur les flots gris et troubles du Mississipi. Nous nous arrêtâmes auprès des maisons construites sur la pointe de terre qui sépare les deux rivières, afin d'attendre le bateau à vapeur qui venait de la Nouvelle-Orléans, et qui devait se charger d'une partie de nos passagers. Il n'y avait pas alors assez d'eau dans l'Ohio, pour qu'il pût être remonté par les grands pyroscaphes du Mississipi; c'est pourquoi ces derniers remettaient leurs passagers aux bateaux plus petits de Saint-Louis, de Cincinnati, de Louisville et de Pittsburg, ce qui nous causa un retard désagréable. Le *Boonslick*, grand pyroscaphe de la Nouvelle-Orléans, restait engravé sur le Mississipi, et attendait qu'on vînt le délivrer. Nous passâmes donc auprès de lui, et lui amenâmes un bateau plat avec du bois, à l'aide duquel il put s'alléger, attendu qu'il était principalement chargé de plomb. Cette affaire nous occupa pendant assez longtemps, et quand elle fut terminée, nous retournâmes à notre pointe de terre. Je profitai de ce temps d'arrêt pour faire une excursion dans la haute forêt qui touchait immédiatement aux

habitations. Les papillons Ajax et Turnus s'y montraient en grand nombre, et nous prîmes surtout beaucoup des premiers. Dans l'ombre des bois, nous trouvâmes le grand Tangara du Mississipi (*Tanagra Missisippensis*, Gmel.), que je n'avais pas encore rencontré dans ce voyage; nous observâmes aussi son nid, et ces oiseaux ne furent pas du tout farouches (1). Le beau Baltimore se montrait fréquemment, ainsi que plusieurs autres beaux oiseaux.

Vers trois heures, la cloche du bâtiment rappela les chasseurs épars. Deux grands pyroscaphes de la Nouvelle-Orléans, le *Mediterranean* et le *Chester*, approchaient; le premier, qui est le plus gros bâtiment naviguant aujourd'hui sur le Mississipi, est du port d'une frégate, mais beaucoup plus élevé [1]; il s'arrêta près de nous. Il avait plusieurs cholériques à bord, et deux personnes étaient mortes de cette maladie pendant le voyage. Il ne nous fut nullement agréable de prendre avec nous des passagers de ce bâtiment; mais nous en reçûmes pourtant un assez grand nombre; ils s'embarquèrent à Smithland, jusqu'où le gros bâtiment put aller de conserve avec nous. Le soir, nous arrivâmes au village de Paduca où nous passâmes la nuit, et le lendemain, 5 juin, vers midi, nous fûmes à Smithland, à l'embouchure du Cumberland-River. Nous ne nous y arrêtâmes que le temps nécessaire pour prendre les passagers du *Mediterranean*, après quoi nous continuâmes notre route par un temps calme et chaud, pendant lequel l'Ohio se montrait dans toute sa beauté; nous passâmes devant Cave-in-Rock (voyez la vignette n° VII de l'*Atlas*), et sans nous arrêter pendant la nuit, nous arrivâmes le 6 juin, de grand matin, à Mount-Vernon, où nous quittâmes le bateau à vapeur. Étant descendus dans une auberge, nous y fîmes atteler une voiture (*dearborn*) dans laquelle nous nous mîmes en route pour Harmony.

[1] Ce bâtiment est du port de six cents tonneaux; il a treize chaudières et quarante chauffeurs.

Cette route, que j'ai déjà précédemment décrite, était en ce moment on ne saurait plus agréable, par l'épais feuillage des grands arbres fruitiers, plusieurs desquels avaient pourtant souffert de la gelée. De magnifiques tulipiers, storax et sassafras, ainsi que beaucoup d'autres espèces d'arbres, répandaient une ombre rafraîchissante, pendant que d'innombrables papillons nous divertissaient, surtout le *Papilio Ajax*, le *Philenor* bleu et noir et le *Turnus* jaune et noir; le cocher descendait souvent de son siége pour tirer des coups de fusil aux petits écureuils gris très-communs dans ces campagnes. Vers midi, nous eûmes la satisfaction de revoir en bonne santé M. Say et nos autres connaissances de Harmony. J'y vis M. Robert Dale-Owen, homme d'une instruction variée, et j'y jouis de l'agréable conversation de MM. Say, Lesueur, Owen, Maclure, Twigg, etc., qui nous reçurent avec beaucoup d'amitié.

Le 9 juin, après avoir pris congé de mes amis, je quittai New-Harmony, accompagné de M. Lesueur, pour continuer mon voyage par Vincennes, lieu jusqu'où M. Twigg nous accompagna à cheval.

Toute la campagne que nous traversâmes, à l'exception des rives du Wabasch, près de Vincennes, n'est qu'un bois non interrompu, où les habitations des colons ou *backwoodsmen* se montraient isolées des deux côtés de la route. Je les ai déjà décrites : ce sont pour la plupart des *log-houses*, avec une maison en brique de loin à loin. Les champs sont partout entourés de clôtures. Le pays devient bientôt ondulé, et le sol est très-fertile dans les environs du Wabasch. La chaleur et la poussière nous incommodèrent beaucoup dans cette saison sèche; toutefois, nous ne manquions nulle part d'eau pure et fraîche, chaque maison étant en général fournie d'un puits ou d'une source. L'étranger qui voyage dans ce pays est étonné de la toilette des femmes dans les plus misérables cabanes. Elle est beaucoup plus recherchée que celle des personnes de la même position en Eu-

rope, et souvent même tout à fait à la mode. Dans ces petites cages, on voyait d'énormes lits à colonnes remplissant souvent la chambre tout entière, qui parfois même servait aussi de cuisine. Les portes et les fenêtres de ces habitations restent d'ordinaire ouvertes. Quoique le printemps eût été très-sec, les biens de la terre offraient une fort bonne apparence; le maïs était encore petit. Le sol de ces bois est partout d'une grande fertilité, à l'exception d'un endroit où, pendant une couple de milles, on rencontre du sable. Là, on remarquait sur-le-champ un changement total dans la végétation, sur lequel M. Lesueur, qui connaissait parfaitement le pays, dirigea mon attention. A la place de tous les grands arbres dont se composent les forêts de l'Indiana, on voit, dans ces déserts sablonneux, le chêne nain n'ayant que trente à quarante pieds de haut, à feuilles obtuses (*Quercus nigra*, Willd.), ainsi que plusieurs belles plantes qui étaient alors en fleur, telles que les *Tephrosia virginiana*, Pers.; la *Blephilia ciliata*, Bent.; l'*Aletris alba*, Mehx, etc. Des troupeaux nombreux paissaient dans les bois, et des cochons couraient de tous côtés. Aussitôt que le terrain eut cessé d'être sablonneux, les grands arbres reparurent, et leurs troncs renversés donnèrent un caractère sauvage à la forêt. Nous remarquâmes un endroit où les habitants du voisinage se réunissent pour des entretiens religieux que l'on appelle *Camp meetings* [1]. Ces singulières assemblées ont été décrites par plusieurs voyageurs, et il ne paraît pas que mistress Trollope ait mis de l'exagération dans ce qu'elle en a dit. On remarquait les débris des cabanes, des foyers et des tertres enclos, tenant lieu de chaire, du haut desquels les prêtres avaient prêché.

Nous nous arrêtâmes pour dîner dans un petit village forestier de cinq à six maisons éparses, que l'on appelle

[1] Voyez à ce sujet le Dr Julius, *loc. cit.*, t. I, p. 159, et d'autres écrivains, entre autres mistress Trollope, *loc. cit.*, p. 139.

Owensville. Auprès de la maison dans laquelle nous descendîmes, il y avait un grand champ de trèfle où voltigeaient d'innombrables papillons, surtout l'Ajax et le Philenor. Dans l'après-midi, nous traversâmes de nouveau des hautes forêts où la rainette (*Hyla versicolor*) faisait un bruit assourdissant. Dans le voisinage de quelques endroits marécageux et de quelques ruisseaux qui traversent le bois, je rencontrai plusieurs espèces d'oiseaux, entre autres de gros gobe-mouches et le Tangara rouge (*Tanagra missisippensis*); les uns et les autres étaient peu farouches; perchés sur une branche basse, ils restaient tranquilles sans faire beaucoup de bruit. Volney a remarqué qu'il a traversé les grandes forêts qui s'étendent entre Louisville et Vincennes, sans voir une maison et sans entendre le chant d'un oiseau [1]. La première observation n'est plus juste aujourd'hui; mais quant à la seconde, je puis la confirmer, et je trouverai au besoin bien des personnes pour attester ce que j'en dis [2].

Nous arrivâmes avant la nuit à Princetown, dont les bâtiments entourent une grande place carrée. Nous y couchâmes dans une bonne auberge. Ainsi que je l'avais vu souvent en Amérique, on avait pratiqué une espèce de grand éventail d'étoffe étendue sur un cadre, qui pendait au-dessus de la table, dans la salle à manger, et qu'un nègre secouait pour chasser les mouches.

Le jour suivant, nous traversâmes de hautes forêts plus touffues que celles de la veille, composées en partie de vieux hêtres dont les pointes des branches avaient souffert de la gelée. Les fruits ainsi que la glandée avaient été complétement gelés. Les catalpas étaient en pleine fleur; du reste, le sol de la forêt, quoique tapissé d'une foule de plantes dif-

[1] Voyez Volney, *Tableau*, etc., t. I, p. 30.

[2] Voyez le D[r] Julius, *loc. cit.*, p. 420, qui remarque même qu'en Amérique les hommes aussi ne sont que faiblement doués de l'organe de la voix.

férentes, ne présentait point de fleurs en cette saison.. Nous remarquâmes fréquemment l'écureuil gris, et dans les auberges on nous le servait comme un mets fort agréable. La campagne était ondulée. De petites vallées, belles et sauvages, traversaient le bois haut, épais et sombre. Nous rencontrâmes, de distance en distance, des paysans dont les femmes, toutes à cheval, fumaient leur pipe. Après avoir dîné dans un moulin à scier isolé, nous arrivâmes, après avoir fait encore trois milles, au bord du White-River, qui arrose une fertile vallée. La chaleur était accablante, l'épaisseur de la forêt ne laissant pas un libre cours à l'air. La vigne sauvage réussit particulièrement bien en ces environs, le terroir y étant extrêmement fertile.

Le White-River est une belle rivière, et elle est en cette partie de son cours un peu plus étroite que le Wabasch; on la passe dans un bac. Plus loin la campagne change d'aspect, et sur le terrain, redevenu sablonneux, on retrouve les productions dont j'ai parlé plus haut, comme appartenant aux terres de sable et aux prairies de Saint-Louis, avec encore un certain nombre d'autres, comme par exemple un lis couleur de feu (*Lilium Catesbœi*), le sabot de la vierge à grandes fleurs (*Cypripedium spectabile*), une espèce de yucca, etc. Le chêne à dentelures obtuses formait de nouveau des bois épais de jeunes pousses, avec son feuillage d'un vert foncé, sa cime serrée et son écorce rude. Le chemin traversait sans interruption des bois de ce genre; il était nouvellement tracé et encore fort rude, car les racines des arbres abattus y étaient restées, et occasionnaient à la voiture de furieuses secousses. L'ancienne route, qui est meilleure, est plus longue, et l'on avait le projet de rendre celle-ci tout à fait praticable. Sous les chênes croissaient de belles plantes et graminées, parmi lesquelles, avec l'aide de M. Lesueur, je trouvai moyen d'augmenter mon herbier. Je remarquai que dans ce terrain sablonneux toutes les plantes étaient en fleur, tandis que dans le sol noir et riche elles n'en avaient

pas. Les belles fleurs du *Lilium Catesbæi*, dont les pétales, étroits par le bas, y sont tachetés de noir, ainsi que les larges fleurs blanches et violettes du *Cypripedium spectabile*, formaient un des plus grands ornements de la végétation [1]. J'y vis beaucoup de perdrix (*Perdix virginiana*) et diverses espèces de papillons.

Quand on a quitté les bords un peu ondulés du White-River, le pays devient de plus en plus uni, et l'on sort enfin de la forêt pour entrer dans la plaine verdoyante du Wabasch, où est situé Vincennes, à douze milles du White-River. Dans cette plaine dominent surtout deux espèces de chênes, celle dont je viens de parler, dont les dentelures des feuilles sont obtuses, et une autre dont les feuilles étroites ressemblent à celles du saule (*Q. imbricaria?*); ces deux espèces sont mêlées comme dans les environs de Saint-Louis. Je ne pus reconnaître exactement ce dernier, faute d'en voir les glands. Là croissent de nouveau, comme près de Saint-Louis, la *Rudbeckia purpurea*, la *Bartsia coccinea*, ainsi que la plupart des plantes que j'ai nommées à cette occasion. Ce chêne à feuilles étroites forme encore dans ces environs de petits bois fort singuliers, où l'on ne trouve que cet arbre, et entièrement séparé du *Quercus nigra*. Les feuilles du premier sont parfois plus larges et plus savoureuses que d'ordinaire, parce que le terrain, quoique sablonneux, est humide et d'une couleur foncée, et n'est par conséquent, sans doute, pas entièrement aride.

Au-dessous de beaucoup de ces petits bois, on remarquait des flaques d'eau ou de grandes mares, et les bois de chênes sont alors entremêlés de prairies et d'endroits marécageux. Dans ces marais fleurissaient deux espèces de nénuphar, l'un blanc et l'autre jaune. Le premier (*Nymphæa reniformis*) a des feuilles rondes, qui s'élèvent à un pied

[1] Il s'y trouvait encore l'*Aletris alba*, Mchx; la *Blephilia ciliata*, Benth.; la *Tephrosia virginica*, Pers.; la *Yucca spec. dubia*; l'*Asclepias obtusifolia*, Walt.; le *Phlox paniculata*, le *Cranathus americanus*, le *Batschia Gmelini*, Pursh., etc.

au-dessus de la surface de l'eau, avec de fort grandes et belles fleurs. Les fleurs de l'autre sont jaunes et plus petites, et les feuilles, en forme de cœur et pointues, nagent sur l'eau [1]. Beaucoup d'oiseaux, surtout le *Psarocolius phœniceus*, le *Turkey-Buzzard*, la perdrix, se montraient abondamment. On sort cependant du bois et l'on s'approche de Vincennes. A gauche, on voit une colline couverte de buissons de chênes, appelée *the Warrior's hill*, d'où les Américains observaient l'ennemi quand ils enlevèrent ce poste aux Anglais. On a alors Vincennes devant soi : c'est un lieu sans apparence, à maisons éparses, mais formant plusieurs rues, sur les bords du Wabasch. Bientôt après on y arrive.

Vincennes est un des plus anciens établissements français. Il date de l'an 1736 [2]. Il y existait autrefois un fort qui faisait partie de la rangée de postes par le moyen desquels on entretenait des relations dans ces déserts. Plus tard, on lui donna communément le nom de Old-Port. Celui qu'il porte aujourd'hui lui vient, dit-on, d'un certain capitaine Vincennes, qui jouissait de la confiance des Indiens, et à qui ils firent présent d'une pièce de terre. On y voit encore de fort anciennes maisons construites du temps où il se forma tant d'établissements français dans les bois, tels que Kaskaskia, Kahokia, Prairie-de-Roche, Sainte-Geneviève, Vide-Poche ou Carondelet, Saint-Louis (Pain-Court), Saint-Ferdinand (Florissant), Saint-Charles (Petite-Côte), etc. La plupart des maisons construites à cette époque sont petites et n'ont que le rez-de-chaussée; il en est de même à Vincennes; les rues ne sont point pavées; toutefois les Anglo-Américains ont bâti à présent plusieurs nouvelles maisons en briques. La maison de ville (*Court-house*), située sur le bord de la prairie, est, selon la coutume, un édifice carré peint en blanc.

[1] *Nuphar lutea americana.* M. le président Nees a remarqué que cette plante paraît différente du Nénuphar d'Europe. Elle a les tiges rondes comme l'*Adorna*, mais les feuilles nagent comme le *Lutea*.

[2] Voyez Warden, *loc. cit.*, t. II, p. 252.

Les descendants des premiers Français, qui sont encore assez nombreux, n'appartiennent pas à la classe la plus élevée des habitants; ils sont grossiers, ignorants et superstitieux. L'endroit est industrieux et promet de devenir un jour commerçant. Beaucoup d'Anglo-Américains s'y sont établis et y ont ouvert des boutiques bien fournies. Un libraire y était venu; mais ne trouvant pas assez de débit, il s'est retiré. Devant la maison de l'ancien gouverneur qui occupe un site ouvert et agréable, non loin de la rivière, s'élèvent de vieux arbres touffus; un jardin en dépend, qui était autrefois bien entretenu et où l'on cultivait plusieurs belles plantes; mais il est aujourd'hui tout à fait négligé. Dans toutes les cours, dans les jardins et devant les portes des maisons, on voit des robiniers touffus (*Rob. pseud. Acacia*), qui portent dans ce pays un feuillage plus serré qu'en Europe; c'est le seul arbre d'ornement que l'on trouve à Vincennes, sauf les différentes espèces d'arbres fruitiers d'Europe. Du reste, dans aucune des forêts que j'ai visitées je n'ai trouvé le *Robinia pseudo Acacia* croissant spontanément; mais on dit que sa patrie est l'État de Kentucky.

Nous étions descendus à Vincennes, à Clark's-hotel, d'où partent les diligences, et mon intention était de continuer mon voyage le lendemain; mais l'aubergiste, qui était en même temps le maître des postes, me déclara assez positivement qu'il fallait que j'attendisse le départ suivant, parce que mon bagage était trop lourd. Ceci m'occasionna un retard de deux jours que je m'efforçai de mettre à profit dans la société de M. Lesueur. M. Badolet, de Genève, qui habite depuis longtemps le pays, et qui le connaît parfaitement, était malheureusement indisposé. Il s'intéresse au progrès des sciences, et, grâce à ses efforts, il est parvenu à former à Vincennes un cabinet de lecture qui est encore dans l'enfance, et qui compte environ quinze cents volumes. On achète tous les ans de nouveaux livres, et l'on possède

déjà des ouvrages de prix. M. Badolet a acheté aussi une mâchoire inférieure de mastodon, belle et bien conservée, trouvée dans le White-River, et qu'il a déposée dans la bibliothèque. M. Lesueur la dessina. Le colonel Vigo, qui rendit de grands services aux Américains, lors de la prise de Vincennes, habite cette ville, oublié et dans un grand dénûment. Pour le récompenser, on l'a fait, à la vérité, colonel, mais on le laisse manquer des choses les plus nécessaires.

Nous trouvâmes plusieurs belles plantes, dans les excursions que nous fîmes aux environs, entre autres la *Bartsia coccinea* et la *Baptisia alba* avec ses belles fleurs blanches; le *Cratægus Crus-Galli* qui croît souvent isolément dans les buissons de *Rubus trivialis* dont les bœufs ont mangé les feuilles; il en est de même du sureau et autres espèces. M. Bodmer dessina une vue de Vincennes prise du haut de Warrior's hill, pendant que M. Lesueur visitait les tertres indiens qui se trouvent en assez grand nombre dans la plaine, et que les colons français nomment des mamelons. On a ouvert autrefois un de ces tertres, et l'on y a pénétré par une tanière de loup qui se trouvait sur un des côtés, mais on n'y a rien vu que de l'argile blanche; les recherches n'auront certainement pas été bien dirigées. M. Lesueur trouva le haut de ces collines tout couvert de *Rudbeckia purpurea*. Il y avait beaucoup de Blackbirds dans ces campagnes, et les vautours s'étaient rassemblés en grand nombre autour de quelques charognes. On apporta à M. Lesueur une petite tortue, qu'il prit pour une espèce particulière, mais dans laquelle je crus être certain de reconnaître l'*Emys picta* ordinaire.

Le 13 juin, nous prîmes congé du bon M. Lesueur, et nous quittâmes Vincennes par le *Stage*, après que le cocher eut parcouru les rues en sonnant du cor. On traverse d'abord une campagne où les prés et les bois se succèdent alternativement; puis, au bout de quelques milles, on s'en-

fonce dans ces interminables forêts qui forment le caractère distinctif de l'État d'Indiana, et où je remarquai fréquemment le chêne à feuilles de saule (*Quercus phellos*). Après une course de 13 milles, nous arrivâmes au relais, maison isolée située au milieu du bois, où nous déjeunâmes pendant que l'on changeait de chevaux. Nous passâmes ensuite dans un bac un des bras du White-River, qui coule entre des rives pittoresques. Les chemins étant mauvais, et notre voiture étant attelée de quatre chevaux très-rapides, nous fûmes rudement secoués. De vieilles souches et des chaussées faites de troncs d'arbres embarrassaient partout notre route, et avec cela le pays était parsemé de collines. Nous arrivâmes à Washington et à Mount-Pleasant; là nous trouvâmes les paysans occupés à labourer leurs champs où s'élevaient encore souvent de vieux troncs d'arbres, mais qui ne portaient point de feuilles, parce qu'ils avaient été depuis longtemps tués par le feu. On les abat à mesure que l'on a besoin de leur bois. Pour indiquer qu'ils doivent être abattus l'hiver suivant, on les marque d'un cran entaillé dans le bois. On dit que la terre est difficile à cultiver dans l'État d'Indiana, à cause de la vigueur excessive de la végétation. Mais, à l'exception des environs du Wabasch et du White-River, le terrain n'est pas aussi fertile que dans l'État d'Illinois, dans quelques parties duquel, comme aux environs de Springfield, on n'a pas besoin de labourer la terre; il suffit de la retourner avec la pioche pour recueillir les plus belles moissons. Une acre y produit de soixante à quatre-vingts boisseaux de maïs et cinquante boisseaux de froment. Les effets de la gelée étaient visibles sur tous les arbres; elle fait en général beaucoup de dégât dans le pays, et cette année elle avait détruit tous les fruits. Quant aux grains, ils étaient à peu près aussi avancés que chez nous au bord du Rhin, à la même époque de l'année. On voyait autour des plantations beaucoup de bœufs, de chevaux, de moutons et de cochons; les bœufs surtout étaient beaux et vigoureux.

Dans l'auberge, à Mount-Pleasant, je vis traîner beaucoup de livres parmi lesquels il y avait quelques bons ouvrages de géographie. De ce bourg on descend immédiatement une côte conduisant au bord du second bras du White-River, qui coule entre de belles et imposantes forêts. Son eau était limpide et ses rives escarpées. L'ayant passé au moyen d'un bac, on entre dans un bois presque uniquement composé de grands hêtres, dont les troncs épais répandent par leur ombre une agréable fraîcheur. Le bois continue, mais les hêtres ne tardent pas à céder la place aux arbres ordinaires à cette contrée. Nous passâmes par la partie la plus élevée du pays, où nous vîmes des scènes forestières, sauvages et pittoresques; les cimes des arbres cachaient l'azur du ciel. Je n'avais pas encore vu d'aussi belles forêts en Amérique. Le soir, nous nous arrêtâmes à vingt-trois milles de Mount-Pleasant, dans une fort bonne auberge isolée appelée Horsit. Le site est sauvage et solitaire. Nous fûmes surpris d'y trouver une si bonne table et des chambres si propres. Le 14 juin au matin, nous continuâmes notre voyage. A six milles de Horsit, on trouve la petite ville de Paoli, dans un pays calcaire, où la chaux se montre partout à découvert. Nous suivîmes ensuite pendant quelque temps le Lit-Creek. A quelques milles de là, la diligence s'arrêta, et les voyageurs déjeunèrent chez un quaker nommé Chambers. On assure que cette campagne est fort saine; l'air y est très-pur, mais il faut que l'étranger s'accoutume à l'eau, qui est imprégnée de chaux.

Nous vîmes beaucoup de chevaux dans les bois; on dit pourtant que cette élève n'est pas aussi avancée à Indiana que dans d'autres États; mais on a fait venir de bons étalons, et j'y ai remarqué quelques chevaux bien taillés. Dans les environs du Bluc-River, les bois sont moins serrés. J'y observai principalement des chênes (*Red*, *Black*, *Willow* ou *Pin Oak*), ainsi que le chêne aux dentelures obtuses; le sol, d'une argile rouge, y est, dit-on, improductif. Toutes

les flaques d'eau étaient teintes en rouge par l'argile que cette eau tient en dissolution. Au petit village de Greenville, nous vîmes une nombreuse réunion de paysans du voisinage, dont les chevaux et les voitures étaient attachés aux clôtures. Il s'agissait d'élire un magistrat. La chaleur était forte et la poussière très-incommode. Cette sécheresse était favorable à la propagation des insectes, et les cigales chantaient à haute voix dans les forêts, qui sont généralement composées de hêtres. Nous trouvâmes encore plusieurs réunions de paysans dans les cabarets, où une foule grossière et bruyante buvait du whisky et jouait à divers jeux. Bientôt on parvient au sommet de la chaîne des collines calcaires, derrière lesquelles on se trouve peu à peu et sans s'en apercevoir, mais une fois arrivé sur leur versant méridional, on jouit d'un point de vue vaste et grandiose. Devant les regards du voyageur s'ouvre tout à coup l'immense vallée, ou pour mieux dire la large plaine de l'Ohio. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, une forêt sombre et non interrompue couvre toute la surface du pays que la belle et grande rivière traverse en serpentant comme un ruban d'argent. Dans l'éloignement, on aperçoit les masses rougeâtres de maisons des villes de Louisville et de New-Albany, situées sur les deux rives de l'Ohio. Nous eûmes bientôt descendu les collines, après quoi nous roulâmes rapidement vers New-Albany, par une campagne bien cultivée.

Je ne m'arrêtai pas dans cette ville où l'on avait eu depuis peu plusieurs cas de choléra, et je me rendis sur-le-champ à Louisville, où je m'embarquai, le jour même, sur le bateau à vapeur *le Paul Jones.* Dans cette ville aussi on avait observé de nouveau quelques cas de choléra; mais on craignait peu cette maladie, contre laquelle on était aguerri.

Après avoir fait trente milles en remontant l'Ohio, notre machine à vapeur se cassa, et nous fûmes obligés de nous

arrêter. Le lendemain 15 juin, les forêts de l'Ohio se montrèrent à nous dans toute la richesse de leur belle verdure, de leur haute et vigoureuse végétation; les gigantesques platanes se distinguaient surtout parmi les autres arbres. Notre bâtiment lui-même présentait plusieurs curiosités naturelles. M. Astor, de New-York, avait plusieurs poules des prairies (*Tetrao Cupido*) vivantes; elles se laissent très-facilement garder; le commis du bâtiment emportait avec lui un jeune lynx (*Felis rufa*), qui était assez apprivoisé. Dans les environs de la rivière de Kentucky, notre machine cassa pour la seconde fois; mais on la raccommoda pendant la nuit à Vevay. Le 16 juin, nous atteignîmes *Rising-Sun*, nous vîmes Pétersbourg et Aurora, où le bateau à vapeur de la poste des États-Unis, *le Franklin*, passa rapidement à côté de nous. Bientôt après nous fûmes près de Laurenceburg, et à midi nous arrivâmes à Cincinnati.

Cincinnati est une ville considérable, qui fait beaucoup de commerce, et qui a un grand passage de bateaux à vapeur. Une foule de bâtiments de ce genre étaient rassemblés sur la rive de l'Ohio. Les curiosités de cette ville ont déjà été décrites par beaucoup de voyageurs. Je parlerai donc seulement de celles qui ont rapport à l'histoire naturelle. Nous étions libres alors de la visiter, le choléra ne nous retenant plus prisonniers. Du reste, le seul établissement remarquable est le *Western Museum* de M. Dorfeuille, qui a déjà été décrit par mistress Trollope. J'y trouvai plusieurs objets intéressants, quoique en général les établissements de ce genre, en Amérique, ne soient pas organisés pour le progrès de la science, mais uniquement pour le profit pécuniaire. Ce musée est éclairé tous les soirs depuis huit heures, et quelques musiciens, la plupart Allemands, y font une musique assez médiocre. Dans une des pièces il y avait un petit jet d'eau, autour duquel les spectateurs s'étaient étendus sur des bancs pour admirer cette merveille de l'industrie humaine. Le propriétaire ne manque pas de goût pour les sciences, et

il s'y appliquerait davantage s'il trouvait de l'encouragement ; mais sa collection ne commença à être visitée par le public que lorsque, dans une pièce du haut, il eut exposé une ridicule représentation de l'enfer. Des grottes dans lesquelles une foule d'horribles squelettes vont et viennent, et parmi lesquels le diable joue un rôle important, ce sont là les spectacles qui attirent le peuple grossier, et qui rapportent beaucoup d'argent. Parmi les objets les plus curieux que possède M. Dorfeuille, se trouvent surtout des pétrifications, des empreintes, des antiquités indiennes, des curiosités mexicaines, des fragments d'hiéroglyphes peints sur parchemin, mais dont je ne pus voir le plus beau parce qu'il se trouvait précisément dans les mains du célèbre Anglais Bullock, qui demeure à quelques milles de Cincinnati.

En parcourant les magasins de librairie, je n'y trouvai que des ouvrages de littérature élégamment reliés, et d'autres sur la statistique de différents pays, mais aucun ouvrage d'histoire naturelle, point de dessins ou de descriptions de la population aborigène, trop négligée. Je fis plusieurs connaissances intéressantes, et entre autres celle du docteur en médecine Daniel Drake, qui jouit d'une réputation honorable comme écrivain. Son ouvrage intitulé : *Tableau de Cincinnati*, et quelques dissertations qu'il a composées, prouvent qu'il n'a pas négligé l'étude de l'histoire naturelle [1]. Je trouvai à Cincinnati quelques anciennes connaissances, entre autres M. Richard Owen de New-Harmony, et dans toutes les excursions que j'eus occasion de faire, je me convainquis de plus en plus que le nombre d'Allemands qui habite ce pays est fort considérable ; on évalue ce nombre à dix mille âmes [2]. De tous côtés on entendait parler allemand ; des paysans allemands arrivaient à

[1] Entre autres, le 8e chapitre de l'ouvrage : *View of the valley of the Missisipi*, etc. ; Philadelphia, 1832, ainsi que plusieurs dissertations sur le choléra.

[2] D'après le Dr Julien (*loc. cit.*), le nombre des habitants de Cincinnati s'élève maintenant à quarante mille, dont il y a un cinquième d'Allemands.

chaque instant et parcouraient les rues de la ville; mais la plupart de ces gens appartiennent aux classes inférieures, et ne sont pas faits pour donner aux Américains une idée favorable de notre nation. Au lieu de se rendre immédiatement à la campagne, et de s'y placer pour apprendre l'agriculture du pays, ils perdent leur temps dans la ville, tombent dans les mains de compatriotes mal famés, dépensent le peu d'argent qu'ils ont apporté avec eux, et se font mépriser des habitants. Il faut ajouter pourtant que depuis quelque temps il est arrivé plusieurs Allemands d'une classe plus élevée, et qui pourront changer les dispositions des Américains à notre égard. Je ne puis qu'approuver le projet de quelques hommes respectables qui voudraient former une association pour faciliter à leurs compatriotes allemands le moyen de s'établir et de vivre dans le pays.

Le 19 juin, je quittai Cincinnati par le bateau à vapeur de la poste des États-Unis, *le Guyandotte*, qui remontait l'Ohio. Le pyroscaphe *Lady Scott* partit en même temps que nous, mais il ne tarda pas à rester fort en arrière de notre bateau de poste. L'esclavage étant aboli dans l'État d'Ohio, le service du *Guyandotte* était fait principalement par des blancs. Il y a trois de ces bateaux de poste qui sont chargés de transporter plus loin les dépêches du gouvernement; mais ils ne font ce service que par occasion, le gouvernement ne leur accordant que 5 dollars d'indemnité pour chaque voyage. On choisit pour cela les bâtiments les plus rapides, qui portent alors sur la boîte qui couvre les roues ces mots en lettres rouges : *United-States-Mail.* Le 20 juin, vers midi, nous nous arrêtâmes à Portsmouth, où je débarquai pour suivre le canal de l'Ohio.

CHAPITRE XXXII.

VOYAGE PAR LE CANAL DE L'OHIO AU LAC ERIE ET AUX CHUTES DU NIAGARA.

Voyage sur le canal de l'Ohio. — Chillicothe. — Licking-Summit, point culminant du canal. — Pente du canal près d'Akron. — Cleveland. — Le lac Erie. — Sa navigation. — Buffaloe. — Les Indiens Senecas. — Les Six Nations. — Niagara-River. — Village de Niagara. — Chutes du Niagara. — Service religieux des Indiens-Tuscaroras.

Portsmouth est un lieu assez peu important, avec des maisons basses, des rues larges et non pavées, et qui est bâti à peu près dans l'angle formé par le confluent du Scioto et de l'Ohio. C'est là que commence le canal de l'Ohio, qui joint cette rivière avec le lac Erie. Une foule de bateaux naviguent sur ce beau canal; ils sont construits à la manière des *keelboats* du Missouri, mais commodément disposés, et avec plusieurs petites chambres. Leur longueur est d'environ soixante-dix-sept à quatre-vingts pieds et leur largeur de quatorze; ils sont traînés par deux chevaux, sur l'un desquels s'asseoit le conducteur. Ces bateaux du canal de l'Ohio ne sont pourtant pas aussi bien distribués que ceux du canal de l'Erie, où l'on a des embarcations différentes pour les passagers et pour les marchandises, ce qui ne se fait pas sur le premier; ceux de l'Ohio montent aussi plus lentement parce que l'on y attelle moins de chevaux. Au milieu

du bateau, il y a un large espace pour les marchandises. A la proue, il y a deux petites chambres, et à la poupe se trouve la salle à manger. Sur les côtés de ces chambres il y a des siéges rembourrés où la nuit on étend les lits. La seconde chambre contient les lits pour les dames.

Dans la soirée du jour de notre arrivée, nous nous rendîmes à bord d'un *canalboat* où je trouvai un aimable compagnon de voyage et un observateur attentif de la nature dans le docteur Pitcher, chirurgien-major du fort Gibson, sur l'Arkansa, qui s'était embarqué avec sa famille sur le même bateau que moi. Nous nous mîmes en route à six heures du soir, favorisés par le plus beau temps. Les bords du canal sont garnis de bois composés principalement d'érables à sucre. Nous arrivâmes avant la nuit à quelques écluses et à un moulin qui met en mouvement soixante-dix scies pour scier la pierre de taille (*Freestone*) des carrières du voisinage, en morceaux propres à la construction des édifices ou à la confection de pierres tumulaires. Pendant la journée suivante, 21 juin, nous traversâmes de belles forêts d'érables à sucre et de hêtres au milieu desquels nous vîmes voler le baltimore. La terre est très-fertile dans cette région; autrefois elle était toute couverte de bois, éclaircis aujourd'hui par les habitations isolées des colons. Sur quelques-unes des collines du voisinage croissait en abondance le *Podophyllum;* sur d'autres on voyait un taillis de corossols; sur le canal volait le martin-pêcheur. Nous rencontrâmes plusieurs bateaux entièrement remplis d'émigrants européens. Auprès de trois écluses réunies on avait adapté au canal ce que l'on appelle un *feeder*[1], qui les mettait en communication avec le Scioto, qui coule à côté et dont il suit le bassin. Dans la rivière on a construit une jetée, et l'eau profonde qui l'arrose est habitée, à ce que l'on assure, par une foule de tortues

[1] On donne le nom de *feeder* aux canaux de dérivation qui mettent la rivière en communication avec le canal, afin de pouvoir donner à celui-ci de l'eau quand il en a besoin, ou lui en retirer quand il en a trop.

à écailles molles (*Tryonix*). A une lieue et demie environ de Chillicothe, après que l'on a dépassé l'Indien-Creek, le canal est dirigé au-dessous du ruisseau que l'on appelle Point-Creek. Cet aqueduc est large, il a trois arches et deux piles en pierre; l'eau coule par-dessous, et de chaque côté de l'aqueduc il y a un chemin planchéié pour les chevaux qui tirent les bateaux et pour les piétons. Vers le soir nous arrivâmes à Chillicothe, petite ville de deux à trois mille habitants, située dans une vallée large et fertile, et qui paraît augmenter rapidement. Il s'y trouve environ cent cinquante Allemands dont on dit généralement du bien. L'élève des bestiaux est la principale occupation des habitants de cette contrée, mais l'on commence aussi à y planter un peu de froment.

Quand les premiers colons vinrent s'établir dans le pays, ils y trouvèrent deux nations indiennes, d'abord celle que les Américains appellent *Shawnees*, et les Français *Chavanons* [1], puis les *Wyandots* (Weyandots), repoussés du nord. A l'endroit où s'élève maintenant la ville, on voyait autrefois plusieurs tertres indiens, dans l'un desquels on trouva des ossements, des marmites et des grains de verre imités en bois dur. Un autre de ces tertres avait la partie supérieure faite de pierre; il contenait des ossements et deux bracelets de cuivre battu mais non fondu. Un troisième tertre, sur lequel croissaient des arbres, et placé sur la cime assez élevée d'une forêt, existe encore aujourd'hui. L'ayant ouvert par le haut, on y trouva d'abord un mélange de sable et de pierre, puis de l'argile, au-dessous de laquelle il y avait de la cendre avec des ossements qui tombèrent en poussière après avoir été exposés à l'air.

A neuf heures du soir, comme nous quitttions Chillicothe, nous fûmes assaillis par un orage terrible accompa-

[1] Pour ce qui regarde l'histoire des Shawanais (*Shawnees* ou *Chavanons*), voyez *Mackenny, History of the Indian tribu of N. America*, cahier 3. Biographie de Catuhecassa, et d'autres ouvrages.

gné de torrents de pluie. Nous avions été reçus fort amicalement dans cette ville par un Allemand nommé Baumann. A bord du bâtiment, nous fûmes importunés par une triste musique que faisaient quelques-uns de nos compatriotes et qui, par des dissonances perpétuelles, mit notre patience à une rude épreuve. Nous continuâmes notre voyage pendant la nuit, et dans la matinée du 22 juin, qui s'annonçait fort chaude, nous passâmes par plusieurs villages, et puis par une campagne basse et boisée au bord du Scioto, lequel, en cet endroit, est rempli de petites îles couvertes d'arbres verts. De grands arbres fruitiers remplissaient le pays; partout fleurissait le sureau, et le pic à tête rouge ainsi que le martin-pêcheur se montraient en grand nombre.

Nous arrivâmes ensuite à la ville assez considérable de Circleville, renfermant beaucoup de maisons en briques, et qui a sans doute considérablement augmenté depuis le séjour qu'y a fait le duc Bernard de Saxe-Weymar [1]. Ce prince fait une description détaillée des vieux remparts si singuliers dans lesquels cette ville était construite, mais qui, depuis ce temps, ont beaucoup diminué. Le *Court-House* est placé au milieu du rempart circulaire indien, et la plus grande partie de la ville est renfermée dans son enceinte. L'espace contenu dans l'intérieur de ce rempart était de dix-sept acres trois quarts; aujourd'hui, il a presque entièrement disparu. A l'extrémité occidentale, et en dehors de la ville, il y a une colline d'où on le découvre tout entier. La rage de destruction dont les Américains sont possédés, s'est encore tristement exercée dans cet endroit, car, au lieu de conserver avec le plus grand soin cette intéressante ruine de l'antiquité, on a précisément choisi cet emplacement pour y construire des maisons, et l'on a démoli ces anciens remparts, dont l'existence même serait inconnue aujourd'hui,

[1] Voyez le Voyage de ce prince dans l'Amérique septentrionale, t. II, p. 187, ainsi que d'autres ouvrages.

sans les renseignements superficiels que l'on trouve dans Attwater et dans quelques autres auteurs américains.

Après avoir quitté Circleville, nous vîmes nager sur le canal une foule de testacés (*Unio*); ils sont verts avec des raies plus foncées, et sont très-communs dans le pays. La plupart étaient vides; quelques-uns contenaient un animal mort. Le canal traverse une campagne agréablement diversifiée par des bois et des prés; autrefois on n'y voyait qu'une vaste forêt vierge. Sur le bord croissaient abondamment un iris qui alors n'était point en fleur, et une *Sagittaria;* le terrain était bas et marécageux, couvert de roseaux, sur le sommet desquels le beau troupiale à dos rouge (*Psaroc. phœniceus*) se balançait dans tout l'éclat de ses belles couleurs. Ce superbe oiseau habite de préférence les marais et le bord de l'eau; c'est là qu'il construit son nid, entre des roseaux et des plantes aquatiques. Des *Tringus* et des *Totanus* animaient les humides prairies, et sur les buissons on remarquait l'agripenne (*Emb. oryzivora,* Linn.) Sur les terrassements du canal croissait partout le blattaire (*Verbascum*), importé d'Europe. Le papillon Ajax cherchait les endroits humides, comme le font au Brésil tous les papillons pendant la saison chaude, ou bien ils voltigent autour des buissons.

Après avoir traversé une campagne boisée avec des érables à sucre d'une beauté particulière, nous atteignîmes Wallnut-Creek, qui coule entre des arbres élevés et touffus. Près du petit village de Lockbourn, fondé il y a trois ans, se suivent huit écluses l'une après l'autre, où le Columbia-Feeder sort du canal. Celui-ci s'élève en cet endroit de cent pieds, et continue ensuite à couler sur la hauteur. Là, les arbres de la forêt ne sont plus aussi élevés, et il y en a beaucoup dont les sommets sont dépouillés. Dans le nombre, il y a beaucoup de hêtres; le petit écureuil gris s'y montre fréquemment; il y a des tortues dans le canal, et de petits vautours (*Ardea virescens*) dans les endroits maréca-

geux. Nous traversâmes ainsi par eau les belles forêts de l'État d'Ohio, dont nous vîmes les habitants vêtus de leurs plus beaux habits, car c'était un dimanche. Pendant ce voyage amusant, nous étions assis agréablement et familièrement sur le pont. Nous avions quitté le Scioto dans les environs de Lokcbourn; nous passâmes ensuite par Waterloo, Winchester, Havensport, New-Baltimore et Millersport, et dans la matinée du lendemain 23 juin, nous nous trouvâmes sur le point culminant du canal. Ce point porte le nom de Licking-Summit, car on s'y trouve dans le Licking-Township (Muskingum-County), qui renferme les villes d'Irville et de Nashport. Depuis Portsmouth jusqu'au point culminant du canal on a cinquante et une écluses à franchir.

Comme le soleil montait sur l'horizon, nous arrivâmes à Hébron, ville commencée en novembre 1825, dans Union-Township, sur la grande route nationale (*National road*) de Zanesville à Columbus. Cette route commence à Hegerstoun, passe par Cumberland, sur le Potomack, et traverse les États d'Ohio, d'Indiana et d'Illinois. On travaillait en ce moment à force à cette route, à laquelle on apportait par le canal beaucoup de pierres, dans de grands bateaux plats et carrés. Vers neuf heures, nous traversâmes les trois premières écluses descendantes, car, à compter du Licking-Summit, le canal descend par degrés jusqu'au lac Erie. Là, je remarquai encore les coquillages (*Unio*) dont j'ai parlé plus haut. Nous parvînmes au Licking-River, et de là à Newark, dans Newark-Township, que le canal traverse. En 1830, Newark comptait neuf cent quatre-vingt-dix-neuf âmes, mais il a considérablement augmenté depuis [1]. Les rues de cette ville sont larges; elle a une grande place et plusieurs jolies églises. Toutes les plantations et tous les champs des environs sont entourés de haies sur lesquelles

[1] Voyez sur tous ces endroits l'*Ohio Gazetteer*, et autres ouvrages.

on voit souvent perché le pic à tête rouge. A sept milles de Newark, le canal entre dans le Licking-River, jolie petite rivière qui arrose une belle vallée rocheuse, pittoresque et couverte d'arbres tant aciculaires qu'à feuilles membrées. Les rochers m'ont paru composés de *grauwacke;* quelques-uns d'entre eux présentaient des couches singulières, suspendues et formant des creux dans lesquels les bœufs venaient se mettre à l'ombre.

La navigation, d'un mille à un mille et demi, dans cette chaîne de collines boisées, est romantique; puis viennent des endroits plus ouverts avec de nouveaux établissements. Le canal a quitté le Licking pour s'en rapprocher bientôt de nouveau. Dans le terrain bas, entre les deux eaux, croissent beaucoup de grands arbres, surtout des platanes et des peupliers, dont quelques-uns sont tapissés de belles plantes rampantes. De Newark, on compte seize milles jusqu'à Nashport, petit endroit où l'on voit encore, dit-on, une couple de tertres indiens. Les terrassements du canal sont couverts de *Verbascum*. On trouve dans les environs de la mine de fer et de la houille. Des deux côtés, nous avions toujours des bois, mais dont les arbres ne sont ni aussi élevés ni aussi droits que près de l'Ohio. On rencontre parfois des endroits pittoresques, des écluses et beaucoup de ponts sous lesquels notre bateau passait. Souvent le canal traverse en droite ligne de grands bois de hêtres. A vingt-trois milles environ de Newark, il passe à une assez grande distance au-dessus du Tomaka-Creek, après quoi l'on arrive au petit village de Frazeysburg, dans Jackson-Township, Muskingam-County, ayant un certain nombre de maisons éparses, la plupart en bois. Sur le bord du canal croissent beaucoup de *Hamamelis virginiana*, dont on se servait autrefois pour faire des baguettes divinatoires, comme du coudrier en Europe : car cette notion superstitieuse avait traversé l'Atlantique avec les premiers émigrants.

Nous passâmes pendant la nuit les petits villages de

Webbsport et de Roscoe. A un mille de ce dernier, le White-Woman-River et le Tuscarava-River se réunissent pour former le Muskingum. On suit le Tuscarava, qui coule de temps en temps à côté du canal. Il faisait nuit close quand nous parvînmes au village de Newport. Au point du jour, nous fûmes à Evansburg; de là nous vînmes à Newcomerstown, petit village très-éparpillé, dans Tuscaravas-County, Oxford-Township, et qui ne se compose que de sept ou huit maisons. Les environs sont agréables et très-variés. Du canal, on aperçoit des prés et de vertes collines, des rochers, beaucoup de bois et de beaux points de vue aquatiques, pendant que le Tuscarava ou Tuscaravas coule sur la gauche. Dans les endroits marécageux croissent des iris et des *Nymphæa*. Je vis nager avec une grande rapidité, dans le canal, un serpent à raies jaunes. Nous avions vu la veille le *Blacksnake* et le serpent d'eau. Les bords du canal étaient souvent garnis de *Rhus*, probablement *typhinus* (sumac de Virginie). Le pic à tête rouge, le baltimore et la sitelle y voltigeaient. Près du village de Port-Washington, la vallée se montrait large et boisée; nous arrivâmes après cela à Gnadenhutten, petit village de sept maisons, fondé par des hernhuttes, mais qui l'ont depuis abandonné. Aujourd'hui encore la plupart des habitants sont d'origine allemande; les enseignes sont presque toutes en allemand, c'est la langue qu'on y parle, et il s'y trouvait des émigrants nouvellement arrivés d'Allemagne. Dans ces environs, il y a entre Trenton et Newcastle des houillères considérables. Dans les rochers qui touchent aux écluses, le bel arbuste du *Rubus odoratus* fait un effet très-pittoresque.

A Lockport, petit village de Tuscaravas-County, la rivière offre de beaux points de vue; des forêts couvrent ses rives, les bras d'eau stagnante sont tous remplis de nénuphar et d'autres plantes aquatiques; dans les vallées croissent de gigantesques platanes, parmi lesquels on en remarque quelques-uns de morts. Près de Dover, jolie petite

ville dans une position agréable, où le canal est placé à côté de la rivière, se trouve un fort grand pont couvert, jeté sur la rivière avec une prodigalité excessive de bois. On venait d'annoncer l'arrivée en ce lieu d'une nombreuse ménagerie ambulante qui a coutume de passer l'hiver à Philadelphie, et de parcourir le pays pendant l'été. Dans la vallée du Tuscarava on voyait voler les tettes-chèvres en plein soleil, sans doute le *Caprimulgus virginianus*.

Non loin de Dover se trouve Zoar, jolie petite colonie de séparatistes wurtembergeois, où nous arrivâmes pendant l'agréable température du soir. C'est un nommé Bäumler qui en est le chef[1]; cet homme est maintenant déjà âgé, mais on le dit fort capable. Zoar est située dans le Tuscaravas-County, Lawrence-Township, sur la rive orientale du Tuscarava. Dans l'année 1833, cette colonie se composait de soixante fort jolies maisons, toutes couvertes en tuiles rouges neuves, ce qui faisait un effet très-agréable dans la belle vallée verdoyante; cette couverture d'ailleurs est fort rare en Amérique. Nous remarquâmes de loin des constructions considérables et l'auberge qui a la forme d'une église. L'*Ohio-Gazetteer* dit (p. 510) que cette petite ville avait d'abord été construite sur un terrain de quatre mille acres, que les séparatistes avaient acheté en 1810, et qui se trouve maintenant, pour la plus grande partie, dans un parfait état de culture. Ils possèdent en outre quinze cents à deux mille acres dans le voisinage, ainsi que des vignobles qui produisent, dit-on, de fort bon vin. La situation de ce lieu, dans une vaste vallée unie, avec des champs fertiles et de grands arbres à quelque distance de la rivière, est très-agréable. Les habitants sont, dit-on, fort industrieux et possèdent plusieurs fabriques. Malheureusement je ne pus pas examiner en détail ce lieu intéressant. Un long pont de bois est jeté sur le canal et sur la rivière, et non loin de ce pont, un membre de la communauté a construit une

[1] Voyez Dr Julius, *loc. cit.*, I, p. 198.

auberge qu'il a appelée Zoar-Canal-Hotel. Le berger conduisait en ce moment un nombreux troupeau sur le pont, et il répondit à une question en allemand avec le véritable accent de la Souabe. Son costume et tout son équipement étaient encore purement allemands; il portait une houlette, une large ceinture de cuir garnie de figures de cuivre, un chapeau rond, plat et à larges bords, un surtout gris d'une étoffe grossière, ce qui formait dans son ensemble un costume extraordinaire en Amérique. Ses chiens remplissaient aussi fort exactement leur devoir, et tenaient le troupeau en bon ordre.

Pendant la nuit, nous dépassâmes les villages de Bolivar et de Bethlehem, et le 25 juin, au point du jour, nous nous trouvâmes à Massillon, dans le Stark-County, joli petit endroit fondé en 1826. Massillon a environ cent maison et cinq cents habitants. Là on vient de traverser le Tuscarava, qui coule après cela sur la gauche du canal. L'eau de l'un et de l'autre est d'un brun foncé, presque aussi sombre que celle de beaucoup de torrents brésiliens. A huit heures nous arrivâmes à Fulton, village de Lawrence-Township, Stark-County, et qui renferme quelques jolies maisons. Sur toute la longueur du canal on rencontre beaucoup de *Catbirds;* on y voyait aussi des tortues, des grenouilles mugissantes, des rainettes et des serpents qui traversaient rapidement le canal à la nage. On apercevait, au bord du Tuscarava, de belles scènes forestières, et près du canal fleurissait un petit rosier nain, mais qui ne me parut pas différent de celui que l'on trouve dans les forêts voisines. Il formait avec ses larges fleurs un très-bel arbuste d'ornement. Vers midi nous arrivâmes à la ville de New-Portage, où jadis les trafiquants faisaient porter par terre, d'une rivière à l'autre, les marchandises qu'ils destinaient au commerce avec les Indiens [1]. On entre après cela dans une

[1] Aujourd'hui il n'y a plus un seul Indien dans tout l'État d'Ohio, si ce n'est dans l'extrémité nord-est, où l'on dit qu'il se trouve encore quelques faibles débris

campagne marécageuse, couverte de *Larix americana*, Michx., qui perd ses feuilles en hiver. Cet arbre s'appelle, dans le pays, Tamarak ou Hackmatack. Il entoure un petit lac que le canal traverse, et dont la surface est cachée par de l'herbe, des roseaux, du nénuphar à fleurs jaunes et des *Pontederia* aux belles fleurs bleues. Le sol des environs est une tourbe noire qui nourrit le beau larix que je viens de nommer. On a construit dans toute la longueur du lac un pont sur lequel les chevaux marchent quand ils traînent les bateaux du canal.

Un peu plus loin, dans un endroit où le canal s'élargit et forme une espèce d'étang, apparaît Akron, petite ville ou bourg assez considérable et placé dans un site remarquable. Sa fondation date de l'an 1825, et il fait déjà un commerce important; on y voit plusieurs jolies maisons de bois, des magasins, des fabriques, une fonderie, un atelier de tourneur, où, par le moyen d'un tour, on fait des lits et toutes sortes de meubles. Dans l'intérieur même de la ville, le terrain commence à s'abaisser beaucoup; le canal passe au milieu, et il a fallu établir dix à douze écluses, l'une sur l'autre, pour faire descendre l'eau du haut d'un rocher escarpé. Les environs sont remplis d'édifices épars; on y rencontre beaucoup d'hommes occupés; il y a de l'eau, du bois et de belles forêts. Cette partie du canal mérite d'être visitée. Parvenu au pied du rocher, on glisse sur le beau miroir brun foncé, au sein d'une fraîche verdure, où des bois et des prés alternent, et où de grands tulipiers, noyers et sassafras, réfléchissent leurs ombres pittoresques dans le cristal limpide du canal. Les écluses, dont j'avais compté vingt et une dans la courte distance de deux milles et demi, deviennent ensuite beaucoup plus rares, et l'on parvient à la rivière de Cayahoga

de cette race infortunée. Pour se faire une idée des injustices commises dans les États-Unis contre les Indiens, on peut consulter encore le Dr Julius, *loc. cit*, p. 333. En Géorgie le gouvernement impuissant (celui du président Jackson) essaye vainement de les protéger (t. I, p. 81).

que le canal côtoie jusqu'au lac Érie. Le petit lac d'Old-Portage est le premier que l'on trouve après cela. Il est situé dans une partie de la forêt dont on a coupé les arbres, et qui est entourée de belles collines boisées. Des *Asclepias* aux larges feuilles et des *Phytolacca* poussaient avec force en ce moment, mais leurs fleurs n'étaient pas encore épanouies. A quelques milles plus loin, il y avait un moulin à scier des pierres où l'on faisait des meules de rémouleur avec de la pierre de taille. L'espèce en est la même que celle que j'avais déjà observée de l'autre côté de Chillicothe, mais à Akron le grain en est plus gros.

Le lendemain, dans la matinée, nous n'étions plus qu'à cinq milles du lac Érie, où nous arrivâmes vers dix heures, et nous approchâmes de la petite ville de Cleveland. L'aspect du grand lac Érie, qui ressemble à la mer, cause une vive surprise lorsqu'on sort des vallées boisées; il me rappela l'Océan, que j'allais bientôt traverser de nouveau pour retourner dans ma patrie. Le lac étend ses flots, d'un azur foncé, jusqu'à l'horizon, où notre œil découvrait des voiles blanches et la fumée des bateaux à vapeur, tandis que le plus beau temps et le ciel le plus pur rendaient cette impression doublement vive.

Cleveland (Cliveland) est une ville considérable, et qui augmente à vue d'œil; elle est pleine de vie, de commerce et d'industrie, et compte plusieurs milliers d'habitants. Elle est située dans le Cayahoga ou Cuyahoga-County. Construite en partie sur la croupe d'une colline et en partie au bord de la rivière, la partie extérieure en est bâtie sans ordre, mais l'intérieur forme des rues bien tracées. On y trouve plusieurs édifices considérables, diverses églises, une académie ou école secondaire, une prison, de belles auberges, etc. Les boutiques et les *stores* y sont en grand nombre, et elle fait un commerce considérable par suite de la jonction des grands lacs avec l'Ohio et le Mississipi. Une foule de bateaux du canal, ainsi que des schooner à deux

mâts, qui naviguent sur le lac, y sont rassemblés. Il entre et sort journellement plusieurs grands pyroscaphes bien distribués, et ordinairement remplis de passagers. Le Cayahoga arrose la partie basse de la ville. Son embouchure a été garnie de bois sur les deux bords, et à l'extrémité d'une longue jetée s'élève un fanal; il y en a un second, un peu sur la droite, au sommet de la pente du rivage. A droite, et dans un grand éloignement, on voit la côte se perdre dans un horizon vaporeux, et à gauche elle disparaît plus promptement sous de sombres forêts. Sur les bords du lac, près de Cleveland, croît dans le sable l'*Asclepias* à larges feuilles, et dans les marécages qui bordent la rivière, un nénuphar à fleurs jaunes et quelques autres plantes. Une foule de *Blackbirds* habitaient les roseaux, et des hirondelles de mer noirâtres rasaient la surface du lac.

Nous trouvâmes, à Cleveland, beaucoup d'Allemands, surtout de nouveaux arrivés. Dans le nombre, je vis un jeune compatriote aimable, que j'avais déjà rencontré à Pittrsburg, et qui avait trouvé à se placer avantageusement dans le commerce. Plusieurs bateaux à vapeur entrèrent et sortirent; tous étaient destinés pour Détroit. Enfin pourtant nous vîmes paraître l'*Olivier-Newberry* qui se rendait à Buffaloe, et je profitai sur-le-champ de la circonstance pour m'y embarquer. A midi, nous quittâmes Cleveland.

Aussitôt que l'on a quitté l'embouchure du Cayahoga, on aperçoit la surface immense du lac Érie, avec ses magnifiques flots vert bleuâtre qui offrent, comme ceux de tous les grands lacs du Canada, précisément la même couleur que les eaux de la Suisse. L'eau du Cayahoga, qui est d'un brun foncé, contraste fortement, à son entrée, avec celle du lac, ce qui fait un bel effet. Nous suivîmes d'assez près la rive méridionale, d'où l'on jouit d'un beau point de vue sur la ville de Cleveland. Un temps superbe favorisait notre traversée; on assure que pendant les gros temps les vagues s'y élèvent très-haut, et que la navigation n'y est pas sans

danger. La côte méridionale ou américaine n'est pas haute; celle du nord forme, comme on le sait, la limite des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, c'est-à-dire du Canada [1]. Sur la première, on ne trouve pas de hauteurs considérables, et elle est généralement couverte d'arbres à feuilles membrées. Notre bâtiment fit escale à Fairport, à Achtabula et à Salem. Dans ce dernier endroit, nous vîmes une grande quantité de chauves-souris voler au-dessus de l'entrée du port. Pendant la nuit, la machine ayant cassé, nous n'arrivâmes que le lendemain matin, 27 juin, à Dunkerque, petite ville bâtie à la manière hollandaise, et dont l'*Ohio-Gazetteer* de l'an 1833 ne parle pas encore. Un fanal a été élevé sur la pointe de terre voisine. A onze heures, nous aperçûmes de loin Buffaloe, à l'extrémité du lac, et nous fûmes témoins d'une course entre deux grands bateaux à vapeur. Comme nous approchions de Buffaloe, nous vîmes un grand nombre de pyroscaphes passant et repassant devant nous, ornés de flammes et banderoles de différentes couleurs, ce qui formait un tableau fort animé. A midi, nous abordâmes au débarcadère de Buffaloe.

Buffaloe est une ville qui a pris en peu de temps un grand développement, et qui sera sans doute, dans quelques années, un lieu considérable. Elle a maintenant déjà environ mille maisons et douze mille habitants, et promet de devenir une des places de commerce les plus importantes du pays. C'est là que commence le canal d'Érie, qui joint les grands lacs avec les ports de mer orientaux de l'Union. Les chutes du Niagara, situées dans le voisinage, y attirent aussi, pendant l'été, un grand nombre d'étrangers. Les rues de la ville sont régulièrement tracées, se croisant à angle droit; elles sont larges et présentent plusieurs beaux édifices en briques, de bonnes auberges, neuf ou dix églises et maisons

[1] La longueur du lac Érie, du sud-ouest au nord-est, est de deux cent quatre-vingt-dix milles; il a, dans sa plus grande largeur, soixante-huit milles; sa profondeur ne dépasse nulle part cent à cent vingt pieds.

de prières, de riches magasins où sont étalées des marchandises de toute espèce. Dans la partie basse de la ville, on a conduit l'eau du lac et celle du canal dans les rues; elle y forme des ports où une foule de bâtiments demeurent dans une sécurité parfaite. La ville s'étend sur le penchant et la croupe d'une colline à pente douce, et de quelques-uns des points les plus élevés on jouit d'une vue imposante sur le lac Érie, dont les flots étincelants se perdent dans un immense lointain, tandis que du côté de la terre on aperçoit l'orgueilleux Niagara, au delà duquel se montrent les côtes du Canada [1]. En 1814, les Anglais brûlèrent Buffaloe, et l'on dit qu'à cette époque il ne resta debout qu'une seule maison. La ville ne fut pas rebâtie sur-le-champ, et ce n'est que depuis la construction du beau canal d'Érie qu'elle a pris un élan si rapide et si considérable. Quand on réfléchit au peu de temps qui s'est écoulé depuis lors, on peut à peine croire à un semblable accroissement, et il n'y a certes pas de pays au monde où l'on ait jamais rien vu de semblable. On établit maintenant des chemins de fer, un desquels doit conduire à Niagara. Le nombre de pyroscaphes augmente tous les ans; il y en a aujourd'hui plus de trente qui entretiennent les communications avec Cleveland, Détroit et Niagara.

Un des objets qui, pour moi, offrit le plus d'intérêt, ce fut l'endroit que l'on appelle le village des Indiens Senecas, dans le voisinage de Buffaloe. Ces Indiens possèdent une étendue de terrain qui commence à un mille et demi environ au sud-est de la ville. Ils y habitent de petites maisons de bois, dont quelques-unes sont assez jolies, et qui sont éparses dans un pays boisé, mais qu'ils ont défriché en partie pour y former des champs et des plantations. Au point central de cette colonie indienne, s'élève une jolie petite

[1] Voyez sur ce sujet *The traveller's guide through the middle and Northern States and the provinces of Canada*, 6e édition, 1834, et d'autres ouvrages.

église de bois. Les aborigènes qui se sont établis en cet endroit se livrent à l'agriculture, à l'élève des chevaux et des bœufs, et on les voit arriver à la ville, dans leurs charrettes, comme les autres paysans. Leur costume est, à peu de chose près, le même que celui des blancs. Hommes et femmes portent souvent des chapeaux ronds de feutre, et les premiers mettent ordinairement, par-dessus leur surtout de drap bleu, une écharpe rouge. Les femmes sont dans l'usage de s'envelopper de couvertures de laine. Les traits de beaucoup d'entre eux me parurent avoir encore tout le caractère indien, dont ils offraient aussi la couleur brune et les cheveux lisses et d'un noir de jais. En général, ils ressemblent beaucoup aux nations du Missouri; car chez tous les Américains on retrouve toujours certains traits dont j'ai déjà souvent parlé. Toutefois, parmi ces Senecas, il y en a beaucoup qui sont un peu mêlés de sang étranger, ce qui a fait pâlir leur teint; mais les vieillards, hommes et femmes, présentent encore beaucoup d'originalité. Il y en a qui parlent anglais; d'autres au contraire ignorent complétement cette langue, et tous se servent, dans leurs relations intimes, de l'ancienne langue indienne. J'ai noté à la hâte, sous la dictée d'un Seneca complaisant, les expressions suivantes :

Le soleil, *Nondouaga;*
L'eau, *Onikanuss;*
Le feu, *Odjista;*
Un arc, *Oua-é-énon;*
Une flèche, *Ka-non.*

Dans l'origine, cette colonie se composait de neuf cents Indiens, dont la plupart étaient des Senecas, mais parmi lesquels il y avait aussi des Onondagos et des Cayougas; depuis lors le nombre en a diminué. Toutes ces tribus parlaient, comme on sait, la même langue. Elles ont obtenu du gouvernement quarante-neuf mille acres d'une terre très-fertile ; elles ont un prêtre et une école. L'auberge est

tenue par un Indien demi-sang, mais qui m'a paru tenir fort peu à son origine indienne, et préférer de passer pour un blanc.

Les Senecas [1] formaient une des six nations jadis hostiles aux Français dans le Canada, et qui, pendant la guerre d'Amérique, prirent toutes, excepté les Oneïdas, parti pour les Anglais contre les Américains. Si l'on désire d'autres détails sur l'histoire de ces nations jadis puissantes et belliqueuses, qui habitaient auprès des grands lacs, on les trouvera dans Charlevoix, Lahontan et Colden. Les six nations alliées étaient les Senecas, les Cayougas, les Onondagos, les Tuscaroras, les Oneïdas et les Mohauks (Mohawks). Ces derniers étaient originaires du midi, et ne furent admis que plus tard dans la ligue des cinq autres nations.

Nous visitâmes quelques-unes de ces familles qui nous montrèrent leurs bibles ou livres de prières en langue indienne, et nous vendirent plusieurs de leurs ouvrages d'art ornés de piquants de porc-épic et de tuyaux de plumes colorées, ainsi que des arcs et des flèches, auxquels ils portent toujours du respect, et dont les enfants se servent pour tirer. Tristement affecté de la destruction de tant de peuples remarquables, originaires de la partie orientale de l'Amérique du Nord, je revins le soir à Buffaloe, où nos effets et les animaux vivants furent placés, par les soins de Dreidoppel, sur un bateau du canal d'Érie, pour être transportés à Albany, distant de trois cent soixante-trois milles; quant à moi, je montai dans la diligence de Niagara, et nous quittâmes Buffaloe le 28 juin. On suit le canal d'Érie qui court parallèlement à la rivière de Niagara, on dépasse le village de Black-rock, et l'on traverse, près du village de Tonawanta, le Tonawanta-Creek qui se décharge, non loin de là, dans le Niagara.



[1] A cette nation appartenait le fameux *Red-Jacket* (Jaquette rouge), qui n'avait pas encore embrassé le christianisme, et qui naguère encore était célèbre dans les États-Unis par son esprit (voyez Mackenney, *loc. cit.*, p. 429).

Cette rivière sort de l'extrémité orientale du lac Érie, et forme le canal d'écoulement entre ce lac et celui d'Ontario qui est situé plus bas; il sert encore à alimenter le fleuve Saint-Laurent, qui sort de ce dernier lac. La longueur du cours du Niagara, depuis le lac Érie jusqu'au lac Ontario, est de trente-six milles et demi, et dans cette distance, sa chute est de trois cent vingt-deux pieds [1]. Il forme la limite entre le Canada et les États-Unis, et c'est entre ces deux lacs que se trouvent les fameuses chutes. Plusieurs îles ornent sa surface, et la plus grande, appelée Grand-Island, a été vendue en 1815, par les Indiens Senecas, à l'État de New-York. On la leur paya 1000 dollars comptant et une rente de 500 dollars. Cette île a, dit-on, douze milles de long et de deux à sept milles de large. Elle est située dans le voisinage du lac Érie, et plus loin la rivière ne présente que peu d'îles, jusqu'à ce que l'on approche des chutes, auprès desquelles elle en forme plusieurs. L'eau du Niagara a partout la magnifique couleur verte des lacs de la Suisse; ce fleuve est à peu près deux fois aussi large que le Rhin, et sur la rive opposée à celle que nous suivions se trouve le village de Chippewa où se livra, en 1814, un combat au désavantage des Anglais.

Le pays depuis Tonawanta jusqu'aux grandes chutes du Niagara, qui sont à vingt-deux milles de Buffaloe, est assez bien habité. Nous nous arrêtâmes souvent pour changer de chevaux. Vers midi, nous arrivâmes au village de Niagara, dans lequel on entre du côté le plus éloigné de la rivière, et l'on descend dans une fort bonne auberge; il y en a plusieurs dans ce village.

Niagara est un petit endroit bâti tout à côté des chutes, avec plusieurs maisons de fort belle apparence. Il se compose de deux rues irrégulières et qui ne sont pas pavées. Les

[1] Voyez Featherstonhaugh, *On the ancient drainings of N. America, and the origin of the cataract of Niagara.* Dans le *Monthly American Journal of Geology*, t. I, juillet 1831.

bords de la rivière sont pittoresquement ornés d'arbres à feuilles aciculaires, d'autres à feuilles membrées, et de rochers, ce qui donne au paysage quelque ressemblance avec ceux de la Suisse. En face de notre auberge se trouvait l'habitation du nommé Hooker, qui sert de guide aux voyageurs lorsqu'ils viennent visiter les chutes, et qui possède aussi un petit cabinet d'histoire naturelle et de curiosités indiennes, ainsi qu'un billard. Nous eûmes recours à lui dans l'après-midi.

Le grand et sublime spectacle de la nature que nous nous apprêtions à admirer, a déjà été décrit par plusieurs voyageurs, tels que la Rochefoucauld-Liancourt, Weld, Volney et d'autres plus modernes, de sorte que tout ce que l'on pourrait en dire ne serait que des répétitions; toutefois, comme ce n'est qu'en réunissant les impressions de beaucoup de personnes différentes que l'on peut se former une juste idée de pareils objets, il ne sera peut-être pas inutile d'y ajouter mes observations.

Un peu au-dessus du village de Niagara, la rivière, à laquelle Volney donne une largeur de douze cents pieds, commence déjà à se briser sur un lit de roches, inégal et offrant une pente rapide. Toute sa surface est en grand mouvement et couverte d'une écume blanche, effet des rochers formant autant de brisants, ce qui le tient en quelque sorte dans un état de bouillonnement perpétuel. Sur une partie de ces rochers, dont les plus grands méritent le nom d'îles, on voit des sapins, les uns verts, les autres morts. On compte au-dessus des chutes du Niagara quinze de ces îles, tant grandes que petites. Ces troncs, souvent rompus et tombés, qui remplissent l'eau autour de ces rochers isolés, n'ajoutent pas peu à la sublimité du tableau de cette nature sauvage et vigoureuse. Le mugissement des chutes se fait entendre de fort loin [1], et des colonnes de vapeur et

[1] Mistress Trollope dit (p. 303) que le bruit que font les chutes du Niagara n'est

de brouillard s'élèvent jusqu'au ciel. En sortant du village près du rapide que je viens de décrire, on se rend par un long et solide pont de bois à la petite île souvent décrite, que l'on appelle l'île des Bains (*Bath-Island*); il s'y trouve en effet un établissement de bains chauds et froids. (Voyez *a* sur la vignette n° 11.) On y a construit aussi un grand moulin à papier. Après avoir payé un droit de passage la première fois que l'on passe sur le pont, il n'est plus besoin de le renouveler tant qu'on reste dans le pays.

Le receveur du péage vend des rafraîchissements et toutes sortes de curiosités locales, telles que des minéraux, des ouvrages indiens, etc. Un second pont conduit de cette île à celle dite l'île des Chèvres (*Goat-Island*), dont l'étendue est d'environ soixante-dix acres, et qui est toute couverte d'un beau bois d'érables à sucre, de hêtres, de charmes, d'ormes, de bouleaux (*Betula lenta*) et d'autres arbres, tandis que le sol est tapissé de diverses plantes, de *Podophillum*, de *Tryllium*, d'*Asarum*, etc., mais qui, en ce moment, n'étaient pas en fleurs. Le rivage de cette île est ombragé de vieilles sapinettes (*Pinus canadensis*), et surtout de grands *Thuya occidentalis*, tels qu'on les chercherait vainement en Europe. Il y croît aussi plusieurs belles plantes. Autrefois cette forêt de l'île renfermait beaucoup de cerfs de Virginie; mais ils s'accoutumèrent trop aux hommes, coururent après les étrangers, et furent détruits; en revanche on y trouve en grand nombre le *Garrulus cristatus* et le *Sciarus hudsonius*. Du pont par lequel on arrive à Goat-Island, une route commode et bien entretenue conduit à droite, le long du rivage de l'île et à travers le bois, puis après avoir franchi une distance peu considérable on se

pas considérable, parce qu'elles ne sont point renfermées entre des rochers élevés et étroits, et je suis de son avis. Quoique la chute colossale du Niagara soit indubitablement une des plus remarquables que l'on connaisse, le capitaine Back (voyez son Voyage à la mer Glaciale, p. 451) assure que la cataracte qu'il a appelée Parry's-fall, surpasse toutes les autres, *for splendour of effect*.

trouve tout à coup près d'une pente assez rapide, immédiatement au-dessus du bras droit ou méridional, appelé le bras Américain de la rivière. L'aspect est imposant et beaucoup plus grandiose que je ne m'y étais attendu, d'après les diverses descriptions que j'en avais lues. La large et noble rivière, avec ses eaux bleu verdâtre transformées en écume blanche, tombe d'une hauteur de cent quarante-quatre à cent cinquante pieds dans un abîme perpendiculaire tout rempli de vapeur, et, avant d'arriver à moitié chemin, elle est déjà toute changée en écume et en brouillard, abandonnant aux vents les nuages qui s'en élèvent. Sur le bord supérieur de l'abîme, l'eau déploie encore une fois sa belle couleur verte, qu'elle reprend au bas, lorsqu'elle est à moitié rentrée dans le repos. J'ai fait copier dans la dissertation de Featherstonhaugh le plan de la chute que l'on trouvera à la vignette susdite. Ce plan a été fait par George Catlin; il servira à en rendre la description plus claire.

La partie méridionale ou américaine de la chute, marquée *c* sur le plan, est partagée en deux sur le haut, par une petite et étroite île de rochers (*f*) à laquelle on se rend par un pont. Cette île est couverte de *Thuya*, dont les troncs vieux, épais et blanchâtres, et les branches étendues, laissent à peine la place nécessaire aux autres végétaux. Là, le petit *Cedarbird* (*Bombycilla cedrorum*) habite communément et fait son nid. On y voit aussi l'hiver, par petites volées, le *B. garrula* que le prince de Musignano a représenté dans le supplément à l'Ornithologie de Wilson. Quand on a assez admiré la partie américaine, qui est la plus petite des chutes du Niagara, on retourne sur la hauteur de Goat-Island, et l'on suit de nouveau la route qui se prolonge sur le bord oriental de l'île, à l'ombre épaisse du bois, et après avoir fait cinq à six cents pas, on arrive en vue de la seconde et principale chute, qu'on appelle la chute Anglaise ou du Fer à cheval (*b*), qui est formée par le bras gauche

ou septentrional du Niagara. Cette magnifique cascade embrasse en travers tout le lit colossal de la rivière, et du côté du rivage du Canada il forme un angle dans lequel la masse d'eau des deux côtés se rapprochant, tombe ensemble avec un bruit assourdissant. Là, l'orgueilleux Niagara descend perpendiculairement d'une hauteur de cent cinquante pieds, et les nuages de vapeur qui s'en élèvent sont bien plus considérables que ceux de la chute Américaine. Ils couvrent et voilent les grands rochers boisés de la rive, par leurs colonnes mouvantes qui touchent au ciel et dans lesquelles le soleil forme les plus magnifiques iris. C'est dans l'angle rentrant de la chute où l'eau se heurte en tombant de trois côtés différents, rebondit ensuite dans les airs, s'y brise et s'y dissout en une écume neigeuse, que se trouve le vaste foyer d'où sortent les nuages aqueux qui remplissent tout le voisinage de pluie et de brume, et qui, poussés par le vent, apparaissent sous mille formes fantastiques.

Afin que l'on pût approcher davantage de ce grand spectacle de la nature, à l'endroit où nous nous tenions, et où se trouve dans le bois une petite maison avec des bancs (*m*), on a pratiqué, au haut de la rive escarpée, un escalier, et au bas une tour de bois (*h*) qui s'élève perpendiculairement; cette tour renferme un escalier en colimaçon, et de la galerie supérieure, ainsi que des fenêtres percées de temps à autre sur les côtés, on jouit, d'une hauteur qui augmente par degrés, de ce spectacle impossible à décrire. On reste muet d'étonnement à l'aspect sublime de cet enfer d'eau.

Sur les bords de la rivière, et entre les rochers, croissent de belles plantes, entre autres la *Spiraea opulifolia*, le *Thuya occidentalis*, le *Rubus odoratus*, alors en pleine fleur; plus, des tilleuls, des érables, des sumacs et plusieurs autres plantes plus basses. Si, de la grande chute, on suit la rive au bas de Goat-Island, en tournant la pointe de l'île, on arrive au bassin de la chute Américaine, et si l'on a le

courage de braver la pluie et le vent, on peut presque se placer sous la colonne d'eau qui tombe; puis, retournant sur ses pas, on arrive de la même manière sur la masse d'eau de la chute du Fer à cheval : deux positions dont la grandeur imposante est inexprimable! On remonte après cela l'escalier de bois, et l'on revient à la petite maison, où assis sur les bancs, sous l'ombre épaisse de la forêt, on jouit d'en haut de ce point de vue grandiose. Les murs de cette maison sont couverts des innombrables noms des voyageurs venus de tous les pays du monde, et dont le nombre augmente chaque jour. Quand on s'y est reposé, le guide fait redescendre le spectateur enchanté, par un autre escalier vers la rivière, où il trouve une seconde tour, cette fois en pierre (*i*), construite dans l'eau sur des rochers, et à laquelle on se rend par un long pont de bois. Cette tour est placée immédiatement au-dessus de l'angle du Fer à cheval. On y monte par un escalier et on aperçoit un spectacle bien plus grand et plus inexprimable encore. L'œil se perd sur-le-champ dans la profondeur du gouffre, dont les légers nuages enveloppent le spectateur étonné, pendant que le bruit, semblable à celui du tonnerre, l'assourdit. Il n'y a pas de paroles qui puissent rendre la grandeur et la sublimité de l'impression que produit cette scène de la nature, dont nous eûmes de la peine à nous arracher. Après être restés longtemps perdus dans l'admiration, et nous être livrés à nos réflexions, nous retournâmes à l'auberge, et nous entreprîmes plus tard une excursion sur l'autre rive du Niagara. A cet effet on descend du village par un escalier de bois recouvert d'un toit, sur le côté méridional de la chute Américaine, et l'on arrive au bord de la rivière, au-dessous de la chute. Tant sur cette rive que sur celle du Canada habitent des bateliers qui vous passent moyennant de l'argent. Quoique l'on ne soit guère à plus de trois ou quatre cents pas plus bas que les chutes, l'eau n'est presque plus agitée, et l'on ne tarde pas à débarquer sur la rive ca-

nadienne ou anglaise. Dans les maisons de passage, on vend encore des boissons et des curiosités, telles que minéraux, ouvrages indiens, cannes taillées dans les forêts voisines, et autres choses semblables. De là on voit les deux chutes en face, et l'on juge parfaitement de l'ensemble. C'est de ce point que M. Bodmer dessina la vue générale de ce grand spectacle. Cette représentation est la plus belle que j'en aie encore rencontrée; elle est, sous tous les rapports, parfaitement conforme à la nature. (Voyez la planche XXXIX.) Sur la hauteur se trouve un restaurant (*Confectionary*), où l'on voit quelques dessins représentant assez bien les chutes de Mégarey. De là, nous allâmes visiter une maison isolée, où un Anglais a formé un cabinet zoologique, qui contient une belle collection d'oiseaux du Canada. Elle remplit les deux étages de la maison, et on la fait voir pour de l'argent. Il y a dans ces environs beaucoup d'objets intéressants; mais j'en trouvai, pour le moment, fort peu à acheter. Non loin de là est le *Table-Rock*, petite avance formée par les rochers qui bordent le bassin de la rivière, et d'où l'on jouit d'une vue admirable de la chute du Fer à cheval déjà décrite par plus d'un voyageur[1]. Tout auprès, il y a une maison où l'on fournit aux curieux des manteaux de toile cirée, pour qu'ils puissent descendre sans se mouiller un long escalier qui conduit sous la grande masse d'eau de la chute canadienne.

Le lendemain étant un dimanche, je profitai de la circons-

[1] Le rapide au-dessus de la chute, dont la largeur est d'un demi-mille, a une pente de 51 pieds. Là, la rivière se dirige vers le nord-ouest, et au bout d'un mille et demi elle tourne vers le nord et se dirige vers le lac Ontario. La grande chute du Fer à cheval a, dit-on, 600 pieds de large, et la chute Américaine, seulement 300 pieds; la largeur entière de la rivière, près des chutes, est, selon Featherstonhaugh, de 3448 pieds, savoir, 1072 du côté américain, et 2376 du côté anglais. Selon le *Traveller's guide through the Middle and Northern States and the provinces of Canada* (1834, p. 268), la chute Américaine est de 164 pieds, et la grande chute du Fer à cheval, seulement de 158 pieds, selon Volney, 144 pieds; mais les habitants des environs soutiennent que sa hauteur est de 180 pieds. Featherstonhaugh donne 150 pieds à la chute du Fer à cheval, ce qui sans doute approche le plus de la vérité.

tance pour assister au service des Indiens Tuscaroras, établis à 8 milles de Niagara. Le chemin qui conduit chez eux court dans la direction du lac Ontario, le long des rives du beau Niagara, toujours sur la hauteur, où des forêts et des champs se présentent alternativement, et où les habitants vivent dans leurs maisons de bois. Les forêts se composent de sapins, de *Pinus strobus*, de chênes, de châtaigniers, (ces derniers étaient alors en fleurs), de sassafras, de cerisiers sauvages dont les fruits n'étaient pas encore mûrs, etc. Les fruits d'Europe n'avaient pas souffert de la gelée; les arbres en étaient surchargés. Le peuplier d'Italie me parut languir dans ce climat. A 3 milles environ de Niagara, on a de nouveau un bel aspect des chutes, dont les nuages de pluie et de poussière s'élevaient à une grande hauteur, et se montraient admirablement bien éclairés par le soleil. A un demi-mille plus loin, près d'un moulin à scier, on voit la rivière couler au bas d'un précipice de 150 à 200 pieds de profondeur, tandis que la vallée s'élève perpendiculairement, remplie de sapins et d'arbres à feuilles membrées, sous lesquels le Niagara forme un rapide enveloppé d'écume blanche. Cet endroit s'appelle le Trou du Diable (*the Devil's Hole*); mais son effet a été beaucoup exagéré dans les descriptions qu'on en a faites; car il y a en Suisse des précipices de ce genre beaucoup plus effrayants. Un petit détachement anglais fut défait en cet endroit par les Américains et les Indiens leurs alliés, pendant la guerre de l'indépendance; les Anglais furent jetés dans le précipice.

Le *Turdus rufus*, le *Picus erythrocephalus*, le *Tamias striatus* et un petit écureuil noir (1) que je n'avais pas remarqué dans le Goat-Island, étaient nombreux en cet endroit, mais l'écureuil gris y est beaucoup plus rare. Lorsqu'en sortant du bois je me retrouvai dans les champs, où les maisons de bois des Indiens, construites à la manière européenne, sont éparses dans la campagne, je vis, en face de moi, leur petite église blanche, et j'eus, à peu de

distance, les rochers boisés qui entourent les flots verts du magnifique lac Ontario. Cette campagne des environs du Niagara et de ce beau lac[1], ainsi que les bords du fleuve Hudson, sont, sans contredit, ce que j'ai vu de plus beau dans l'Amérique du Nord. On suit les bords du bassin du Niagara et l'on aperçoit bientôt, dans une vaste perspective, la plaine éloignée qui borde le rivage opposé du lac Ontario, aspect imposant et grandiose! Une forêt immense et sombre s'étend, sans la moindre interruption, aussi loin que la vue peut porter. Sur le premier plan, les bois présentent une sombre coupure où l'extrémité du lac est cachée aux regards par les grands arbres. Volney[2] décrit fort bien cette grande vallée boisée en la comparant à « une véritable mer de « forêts, parsemée de quelques fermes et villages et des nap- « pes d'eau des lacs iroquois. »

Je m'arrêtai devant l'église remplie d'Indiens, où le prédicateur était déjà monté en chaire. Il prêcha en langue anglaise, parce qu'il ne connaissait pas celle des Tuscaroras; à côté de lui se trouvait le maître d'école qui traduisait au fur et à mesure ce qu'il disait. Quand il eut achevé son sermon et lu une prière, pendant laquelle tous les Indiens demeurèrent assis, l'interprète donna le ton, et toute l'assemblée, parmi laquelle il n'y avait que trois ou quatre blancs, se mit à chanter avec beaucoup d'exactitude, les hommes faisant en général la partie de dessous. L'ecclésiastique, jeune homme qui n'était que depuis peu de temps encore chargé de cette cure, me donna quelques détails sur son troupeau, qui se composait d'environ 300 âmes. Une autre partie des Tuscaroras est fixée, je crois, sur les bords du Grand River. Fort peu d'entre eux parlent anglais; ils sont presbytériens, et vivent du reste comme les Senecas, auxquels ils ressemblent

[1] Le lac Ontario est deux fois aussi profond que le lac Érie, et Volney le regardait comme le cratère d'un volcan.

[2] Volney, *loc. cit.*, t. I, p. 109.

et dont ils parlent la langue [1]. Je trouvai chez eux moins d'originalité que chez les Sénécas de Buffaloe; leurs traits, leur teint et leurs cheveux me parurent avoir souffert davantage par le mélange avec les blancs; toutefois, je vis encore plusieurs physionomies caractéristiques, surtout parmi les femmes. Ils sont d'une taille moyenne, et leur costume est le même que celui des Sénécas de Buffaloe. Ces Indiens étaient alliés des Anglais pendant la guerre d'Amérique.

Après avoir passé plusieurs jours à contempler presque sans relâche et à admirer les grandes chutes, nous quittâmes cet intéressant pays, et je montai dans la diligence de Tonawanta pour retourner à New-York par le canal d'Érie et la baie d'Hudson.

[1] Voyez, au sujet de cette langue, Mackenney, *loc. cit.*, p. 432, et plusieurs autres écrivains. Le premier compte encore aujourd'hui 4900 Indiens dans l'État de New-York (p. 433).



CHAPITRE XXXIII.

RETOUR PAR LE CANAL DE L'ÉRIE ET LE FLEUVE D'HUDSON À NEW-YORK. — TRAVERSÉE EN EUROPE.

Le canal de l'Érie. — Loekfort. — Rochester. — Perinton sur l'Irondequot. — Clyde. — Marais de Montezuma. — Rivière de Sénéca. — Syracuse. — Contrée salée, près de Salina. — Restes de la nation des Onondagos. — Onondago-Hill. — Manlius. — Canastota. — Oneïda. — Restes de la nation des Oneïdas. — Vérone. — New-London. — Rome. — Oriskany. — Belles vallées de la rivière du Mohawk. — Whitestown. — Utica. — German-Flats. — Amsterdam. — Rotterdam. — Shenectady. — Chemin de fer d'Albany. — Fleuve du Hudson. — New-York. — Voyage en Europe.

Après que nous eûmes franchi, le 1er juillet au matin, les 12 milles qui séparent l'hôtel de l'Aigle à Niagara de la ville de Tonawanta, nous vîmes paraître un paquebot, attelé de 3 chevaux, sur lequel nous nous embarquâmes vers midi. Les bateaux du canal de l'Érie sont à peu près semblables à ceux du canal de l'Ohio, si ce n'est qu'ils ne sont disposés que pour des passagers seulement, et qu'ils ne prennent d'autres marchandises que les effets des voyageurs. Aussi sont-ils plus commodes, plus légers et vont-ils plus vite que les bateaux du commerce. Le nôtre avait de 14 à 16 lits, disposés de manière à occuper fort peu de place. Les chevaux qui traînent ces bateaux vont toujours au trot, et l'on fait de 100 à 104 milles dans les 24 heures. Douze cents bateaux du même genre naviguent sur ce canal, dont la construction a coûté 700,000 dollars; le canal de l'Ohio en avait coûté

400,000. Ce grand ouvrage d'utilité publique a été commencé en 1817 et achevé en huit années.

On prend d'abord la rivière de Tonawanta, que l'on quitte au village de Pentleton pour entrer dans le canal. A cinq milles de là il est creusé dans un lit de grauwacke, et la roche s'y élève depuis 4 jusqu'à 15 pieds au-dessus de l'eau; mais la profondeur de la vallée ne tarde pas à augmenter et des ponts sont jetés à une grande hauteur au-dessus du canal. Près de Lockfort, lieu considérable, situé sur la hauteur, le niveau du canal baisse d'au moins 60 pieds, et les bateaux franchissent cette différence au moyen de 5 écluses. De la hauteur, le point de vue est fort beau. Le canal court entre deux collines qui sont réunies, à une grande élévation, par un pont sous lequel passe le canal. Le lendemain, nous atteignîmes Rochester, sur la rivière Genessee, où il y a un grand aqueduc de 80 pieds de long. Cette rivière est célèbre par ses chutes d'eau. Dans son voisinage, il y avait beaucoup de prés et d'endroits marécageux. Partout croissaient des Typha et plusieurs plantes aquatiques. On trouve dans ces environs beaucoup de vieux bois, surtout des hêtres, et de belles forêts, pure essence de chêne. J'y remarquai un grand nombre de tortues et de serpents nageurs. Auprès du petit village de Perinton, s'ouvre l'Irondequot ou l'Irondequit-Creek, dont les ravins sont boisés. Là, les forêts étaient remplies des plus belles espèces d'arbres; nous rencontrâmes des bateaux pleins d'émigrants allemands et autres. Au delà de Fairport, le *Thuya occidentalis* s'élevait à 30 ou 40 pieds de haut; il y avait aussi des mélèzes, des platanes, des trembles, diverses espèces de noyers, des chênes, des gommiers du Canada, des ormes, des érables, et autour des troncs de tous ces arbres serpentaient la vigne sauvage et le *vitis suderana*. Le vent apportait jusqu'à nous l'odeur forte et particulière des *Thuyas*. Ces forêts sont magnifiques et sauvages; des troncs moussus d'arbres aciculaires sont couchés par terre en tous sens, et au milieu de ces arbres paissaient

des bœufs dont les grelots rendaient un son harmonieux. On aurait pu se croire dans les forêts de la Thuringe ou du Hartz, si le pays avait été montagneux. Le froment n'était pas encore mûr dans cette contrée, les pommes de terre ne fleurissaient pas encore; le terrain était en partie couvert des souches des arbres abattus; les maisons étaient toutes construites en bois, et la campagne entrecoupée de clôtures en planches. En beaucoup d'endroits, on était occupé à scier les troncs des sapins. Sur les bords du canal, le sureau était en fleurs; nous vîmes beaucoup de poissons morts, qui avaient sans doute été tués par les écluses. Les sombres forêts de hêtres me rappelèrent souvent ma patrie. Je remarquai parfois des bois composés de seuls mélèzes (*Larix rubra?*)

Dans l'après-midi, ayant passé l'embouchure du Mud-River, dans le lac ou outlet de Canandaigua, nous arrivâmes près de l'importante ville de Clyde, sur le Clyde-River. Vers le soir nous fûmes auprès des marais de Montézuma, qui ont une étendue de 3 milles. Ils sont formés par le trop plein des lacs de Cayouga et de Sénéca [1] et la profondeur de l'eau n'y passe pas 4 à 8 pieds. Il y croît une herbe fort haute qui cache en partie le marécage et l'eau. Ces marais, tantôt plus, tantôt moins couverts d'eau, alternent avec les bois. Dans les endroits les plus secs, quelques paysans

[1] Le grand nombre de beaux lacs qui se trouvent dans cette partie du pays est fort remarquable, et tous portent des noms très-harmonieux, tirés des anciennes langues indiennes, tels que Canandaigua, Cayouga, Sénéca, Oneïda, Ontario, Oswego, Onondago, etc. Depuis l'immense lac Supérieur, dont on estime la surface à plus de 30,000 milles carrés, jusqu'aux petits lacs qui n'ont que quelques milles de long, leurs formes et leurs positions sont extrêmement variées et souvent très-pittoresques. Ainsi que je viens de le dire, on a laissé à ces lacs et à ces environs leurs anciens noms indiens, et l'on a très-bien fait. En revanche, les Américains ont en général transporté des noms de contrées et de villes européennes à celles de ce pays, noms souvent peu harmonieux, et qui conviennent si peu aux lieux auxquels on les applique, que l'on a la plus grande peine à ne pas rire en les entendant prononcer, ainsi que le docteur Julius le remarque avec raison (*loc. cit.*, p. 429).

ou planteurs se sont établis. A la chute du jour, nous arrivâmes à des endroits où le canal traverse le Sénéca-River, et à 8 heures nous nous trouvâmes à l'embouchure de cette dernière rivière, sur laquelle on a construit un long pont de bois pour servir de chemin de halage. Le Sénéca tombe dans l'Oswego qu'il contribue à former; son embouchure est assez considérable.

Le lendemain 3 juillet, nous fûmes dans les environs de Syracuse, dans l'Onondago-County, qu'arrose l'Onondago-Creek, et jadis la demeure de la nombreuse nation des Indiens-Onondagos, qui faisait partie des six nations. Aujourd'hui, cette région est cultivée; le sol en est fertile, et des villages pleins de vie s'y montrent en divers endroits. On a acheté cette contrée des Indiens, et une partie d'entre eux s'y est établie. Syracuse est un lieu considérable, qui porte communément le nom de village, quoiqu'il mérite, plus que beaucoup d'autres, d'être appelé une ville. Il y a vingt ans, on n'y voyait qu'une seule maison; maintenant on en compte plus de cinq cents, parmi lesquelles se trouvent quelques édifices remarquables : plusieurs églises, une grande auberge, une *Court-House*, une prison, une banque, etc., et beaucoup de magasins bien fournis. Toute la contrée environnante contient du sel, on y trouve des sources salines, et l'on y fait beaucoup de sel. On amène des sources de Salina l'eau salée à Syracuse, qui en est à un mille de distance, et là on la laisse s'évaporer au soleil dans des vases peu profonds, et le sel s'y cristallise. Les salines de Salina, dont plusieurs auteurs ont fait la description, sont placées au nord de Syracuse.

Plusieurs routes et canaux se croisent en cet endroit; nous nous y arrêtâmes pour y attendre des passagers, et surtout le paquebot du lac d'Oswego, qui porte maintenant aussi des bateaux à vapeur. Nous profitâmes de ce retard pour visiter les traces du grand incendie qui avait eu lieu le printemps précédent. Quoique plusieurs édifices

aient été rebâtis, et même avec plus de soin qu'auparavant, on voyait néanmoins partout des traces de ce désastre. Dans la direction sud-ouest de Syracuse s'étend une vallée en pente douce, bordée de collines boisées, et dans laquelle sont situés plusieurs villages. Dans le nombre, on remarque surtout Onondago-Hill, construit sur un tertre verdoyant, et dans les environs duquel se sont établis les restes des Indiens Onondagos. On compte huit milles de Syracuse à l'emplacement de leur ancien chef-lieu, Onondago, où cette nation, jadis puissante et belliqueuse, tenait ses feux de conseil, réglait les affaires de son gouvernement, et décidait de la paix et de la guerre. Onondago-Hill est, dit-on, une jolie ville, qui renfermait autrefois le Court-House; mais le siége du tribunal a été transféré à Syracuse.

Nous vîmes à Syracuse plusieurs Indiens Onondagos, qui ne diffèrent pas beaucoup des Sénécas et dès Tuscaroras; leur costume est exactement pareil. Les femmes s'enveloppent de couvertures de laine blanche. Au bout d'une heure, le bateau repartit, et j'observai après cela des étendues considérables de pays, dont les unes étaient entièrement couvertes de racines d'arbres abattus, et les autres toutes noircies par les souches tortues que l'on y a brûlées, ce qui n'offre pas un aspect fort attrayant; je vis un mélèze des marais, qui y croît enlacé de beaucoup d'arbres desséchés. Les hauteurs moins humides sont couvertes d'arbres à feuilles aciculaires [1].

[1] D'après ce que les habitants m'ont assuré, il y croît six espèces d'arbres à feuilles aciculaires, qu'ils appellent *Hemlock*, *Spruce*, *White-Pine*, *Yellow-Pine*, *Norway-Pine* et *Pitch-Pine*; ces derniers viennent dans les terrains arides (*barren ground*). Les forêts de cette région sont mélangées d'arbres à feuilles aciculaires et membrées; mais on dit qu'à 5 milles plus bas on ne voit plus les premiers qui, au contraire, deviennent plus communs à mesure qu'on avance vers le nord. Quant aux arbres morts que l'on voit dans ces forêts, on m'a assuré que ce sont généralement des *Thuya*, qui y parviennent à 60 pieds de haut. Leur bois est surtout excellent pour en faire des poteaux, ainsi que de la tonnellerie. Avec les jeunes pousses, on fait de beaux échalas pour le houblon. On voyait beaucoup de ces échalas dressés dans le canal, aux environs des bois.

Nous avions pris à Syracuse plusieurs nouveaux passagers à bord, de sorte que notre bâtiment était tout à fait plein. Comme il est d'usage en beaucoup d'endroits d'Amérique, même pour les hommes comme il faut, de mâcher du tabac, on trouve dans tous les bâtiments de grands vases ronds en fer-blanc, qui font le service des *quispeldoortjes* (crachoirs) de la Hollande. Du reste, ce bâtiment, qui était alors encombré de personnes de tout rang, de tout sexe et de tout âge, faisait bien voir comment, en Amérique, on sait raffiner sur l'art de gagner de l'argent; car la manière dont il était disposé pour recevoir tant de monde, était on ne pouvait plus commode et bien imaginée.

Au delà du village de Manlius, dans Manlius-Township, Onondago-County, je vis des taillis de *Thuya*, surtout aux endroits marécageux. Les jeunes branches des *Hemlock-Pines* descendaient en forme d'arc, et ornaient bien la forêt; mais cette belle et gracieuse direction des branches change dès que l'arbre augmente en âge. Le sureau et l'Asclépias étaient partout en fleurs, et le Typha croissait dans tous les marais. Quand nous eûmes passé le Chitenango-Creek, nous arrivâmes au village de ce nom, et, une heure après, à Canastota, grand village avec de jolies maisons et deux églises garnies de clochers et de volets peints. Les beaux champs de blé des environs n'étaient pas encore mûrs. A midi, nous nous trouvâmes dans le village d'Oneïda, qui se compose d'une rue bâtie fort irrégulièrement sur les deux bords du canal; nous y trouvâmes par hasard plus de cent Indiens-Oneïdas, de qui les terres, que le gouvernement leur a assignées, sont situées non loin du canal, dans la direction du midi. Les femmes portaient des chapeaux ronds de feutre noir, et les hommes des écharpes de laine rouge par-dessus leur surtout de drap bleu. Leur teint était en général brun-jaune, et pas très-foncé; ils n'étaient pas grands, surtout les femmes, ainsi que je l'ai déjà dit en parlant des autres tribus des six nations. Les femmes

ont mieux conservé les traits nationaux que les hommes. On m'a dit qu'une partie de ce peuple devait s'embarquer en cet endroit, pour être transportée dans les environs de Green-bay, où il a l'intention de se livrer à l'agriculture. Ils demeuraient alors dispersés dans leurs plantations, à douze ou quinze milles d'Oneïda, et l'on appelle ces établissements indiens des villages, quoique les habitations ne soient pas rassemblées. On trouve là un édifice désigné communément sous le nom d'Oneïda-Castle, où ils traitaient autrefois les affaires de leur gouvernement, et le Bosquet du conseil (*Council-Grove*), endroits entourés de grands arbres, où les Oneïdas tenaient leurs assemblées générales, quand il s'agissait d'affaires importantes. Ils en ont conservé encore aujourd'hui la coutume; ils s'assemblent tous les ans le 6 juin à Oneïda-Castle et forment un cercle dans le Bosquet du conseil. Chaque famille, réunie entre elle, est séparée des autres, et c'est alors que les députés du gouvernement comptent dix-sept dollars à chacun d'eux, en mémoire de la vente de leurs terres aux États-Unis. Ce sont maintenant les deux comtés d'Oneïda et de Maddison qui comprennent l'ancienne demeure de la nation des Oneïdas. Ils habitent encore le même pays, mais ils ont vendu une partie de leurs terres aux États-Unis. Ils furent les seuls, d'entre les six nations, qui demeurèrent fidèles aux Américains dans la guerre de l'indépendance.

D'Oneïda on arrive bientôt à Vérone, petit village où se trouve une belle fabrique de carreaux de vitres; il est situé au sud du lac d'Oneïda, vers lequel on se proposait de creuser un canal. A deux heures, nous nous trouvâmes dans le petit village de New-London, situé dans une campagne boisée principalement en *Hemlock;* à côté, on voit des bois marécageux et quelques villages isolés. Les bois de cette région servent à faire des planches et donnent du bois de chauffage et de charpente, que l'on transporte par le canal sur des bateaux plats. A cinq milles de New-London, on trouve

Rome, lieu assez considérable, situé à quelque distance du canal, et dans lequel on aperçoit de loin cinq églises. Les environs forment une vaste plaine arrosée par le Mohawk; des forêts bornent l'horizon. On dit que, près de Rome, on voit les ruines de l'ancien fort de Stanvix. Le canal traverse ensuite le village d'Oriskany, sur l'Oriskany-Creek, qui était autrefois un des principaux lieux habités par la nation des Oneïdas; puis viennent des prairies, alternant avec des maisons riantes, de belles forêts, des bois de sureau et de sumac, et des meules de foin à toit mobile, comme en Hollande. Le soir, à six heures, nous arrivâmes, par le plus beau soleil, à Whitestown, joli endroit commerçant, sur la rive gauche du canal, et qui a été fondé, dans l'origine, par une famille du nom de White. Le petit-fils du fondateur se trouvait à bord de notre bâtiment; il s'appelait Henri White. On voit encore à Whitestown la première grange construite dans ce village. A droite du canal, se trouve la grande filature de coton de M. Marshal de New-York, qui forme à elle seule un gros village; deux autres manufactures du même genre étaient dans le voisinage. Sur le seul Sacquit-Creek, qui tombe dans le Mohawk, on en compte encore douze.

Quand M. White vint s'établir dans le pays, les Indiens Oneïdas l'habitaient tout entier, et leur chef le plus considéré était Skenandoah, qui vécut en bonne intelligence avec les nouveaux colons. Ce fut alors qu'arriva l'événement qui a déjà été décrit par d'autres voyageurs. White avait confié à ces Indiens sa fille aînée, âgée de deux ans, pour laquelle ils témoignaient beaucoup d'attachement. Plus tard, la famille éprouva quelques inquiétudes sur le sort de cette enfant; mais les Oneïdas la ramenèrent comblée de présents, et surtout sensibles à la preuve de confiance qu'on leur avait donnée [1].

[1] Pour l'histoire de Six nations, voyez Mackenney, *History of the Indian tribes of North America*, p. 16. D'après cet écrivain, il en existe encore 600 âmes (p. 18).

Les environs de Whitestown, ainsi que toute la vallée des Mohawks, est belle et pittoresque, et forme, sans contredit, la campagne la plus agréable que j'aie vue dans l'Amérique du Nord. De tous côtés on aperçoit de riants villages, des fabriques, des moulins à scier, d'autres à moudre de la farine et du plâtre. Dans ces derniers, on prépare le plâtre dont on se sert pour fumer la terre, et l'on en voit de gros morceaux gris rassemblés en tas près du canal. Autrefois cette région était habitée par les Indiens Mohahks ou Mohawks. Étant amis des Anglais, ils s'en sont éloignés pour s'établir au Canada.

A Utica, ville considérable, avec de belles maisons disposées en rues bien tracées, nous trouvâmes un peuple affairé, et fûmes assaillis par les envoyés des aubergistes et autres gens de service empressés à s'emparer des voyageurs. Mais je continuai ma route par la délicieuse campagne que le Mokawk arrose en serpentant à travers des prairies ondoyantes et pittoresquement ombragées de grands arbres. Nous traversâmes pendant la nuit la région dite *German-Flats*, pays défriché dans l'origine par des Allemands, dont les descendants l'habitent encore. On trouve, en général, beaucoup de personnes dans le voisinage du canal qui parlent allemand. Nous passâmes par Canajahora, et, le 4 juillet, nous continuâmes à suivre la vallée du Mo-

Quant à la demeure primitive des Six nations ou des Iroquois, voyez aussi D[r] Morse's Report (p. 160). Ces nations possédaient autrefois une grande partie de l'État actuel de New-York, notamment du côté du septentrion et de l'occident. Cette ligue est depuis longtemps dissoute. Les Mohawks, qui étaient les véritables chefs de la confédération, pour me servir des expressions de Morse, émigrèrent en 1776 au Canada, une cinquantaine seulement d'entre eux étant restés près de Sandusky-River, dans l'État d'Ohio. Les Cayougas suivirent les Mohawks au Canada, ne laissant qu'environ quarante des leurs dans l'État de New-York, lesquels se sont mêlés avec les Sénécas et d'autres nations. Voyez le rapport du D[r] Morse, au sujet des diverses portions de terrain que l'on assigna à ces Indiens et que l'on appela des réserves (*reservations*). Les réserves des Oneïdas comprennent 20,000 acres; celles des Onondagas, 7,000; celles des Sénécas, près de Buffaloe, habitée en commun par les Sénécas, les Cayougas et les Onondagas, 83,557. La réserve des Tuscaroras était de 1920 acres, et ainsi de suite. Il y en avait en tout quatorze, mais plusieurs sont déjà rentrées au domaine.

hawk, qui avait considérablement augmenté de largeur. La campagne était cultivée en maïs, en pommes de terre, en trèfle et en blé; partout dans les champs, alternant avec des prairies, on trouvait des maisons éparses. Plusieurs belles plantes y fleurissaient; dans les prés, un lis couleur de feu; au bord du canal, croissaient des iris bleus, des *Cyderus*, des *Typha*, des *Asclepias*, des *Rubus odoratus*, du sureau; auprès des maisons, des peupliers d'Italie, mais qui ne paraissent pas réussir dans ce pays ; dans les jardins, on cultivait des fleurs européennes. La corneille noire, le *Turdus felivox*, etc., étaient nombreux, ainsi que le Blackbird, le *Sylvia æstiva*, et d'autres oiseaux. Dans la rivière, à laquelle le canal a enlevé la navigation, on apercevait des îles ombragées de peupliers, de saules, etc. Un pont couvert la traverse près d'Amsterdam, village d'une centaine de maisons, dont quelques-unes sont considérables, et d'où l'on compte encore seize milles jusqu'à Shenectady. Pendant le dîner nous passâmes devant Rotterdam, et nous arrivâmes à Shenectady à trois heures.

C'est dans cette petite ville, qui n'est pas sans importance, que les voyageurs quittent le bateau pour se rendre, par le chemin de fer, à Albany. Des voitures se tenaient prêtes pour conduire tous les voyageurs à ce chemin ; nous y montâmes sur-le-champ. Ces voitures sont longues et vastes; elles peuvent contenir un grand nombre de personnes; elles sont posées sur quatre petites roues, garnies de rainures, pour marcher sur les rails, ainsi que d'un numéro. Un seul cheval traînait ces voitures sur la voie, jusques auprès d'un plan incliné. Là on détela le cheval, l'on attacha des cordes à la voiture, qui fut hissée jusqu'au sommet, au moyen d'une machine à vapeur stationnaire. Parvenu en haut, non loin de quelques maisons, on attache au remorqueur tout le convoi de voitures, terminé par une autre plus grande, et qui renferme tous les effets des voyageurs; la colonne part, d'abord lentement, puis avec une vitesse toujours

croissante, aussitôt que la vapeur a acquis toute sa force. On fait de cette manière, en une heure, les seize milles de Shenectady à Albany.

Le sol est sablonneux, mais j'y trouvai de belles plantes en fleur. Nous vîmes d'abord un bois de *Pinus rigida*, avec un taillis de *Quercus nigra*, puis des endroits considérables couverts de *Pinus strobus*, avec un taillis de bouleaux; enfin, un terrain où l'on ne voyait que des pins nains. Parmi les plantes, je remarquai en foule un lis couleur de feu (*foliis verticillatis*), un *Epilobium*, ressemblant beaucoup à l'*Angustifolium* d'Europe, et d'autres, que je ne pus reconnaître à cause de la vitesse du mouvement.

Le jour était encore peu avancé quand nous arrivâmes dans la grande ville d'Albany, qui renferme 26,000 habitants et qui est la capitale et la résidence du gouverneur de l'État de New-York. On y voit plusieurs beaux édifices et des rues généralement larges. Cette ville est située au bord du grand fleuve de Hudson. Je ne répéterai pas ici ce que l'on peut trouver dans tous les Manuels du voyageur en Amérique. Je remarquai surtout que le jour que j'arrivai à Albany était précisément l'anniversaire de l'indépendance, l'une des plus grandes fêtes qui se célèbrent en Amérique, et qui était aussi un jour remarquable pour moi, puisque c'était celui où, deux ans auparavant, j'avais, pour la première fois, mis le pied sur le sol de la république. On entendait tirer le canon, on lançait des pétards, et une foule de personnes remplissaient les rues, plus vivantes encore que de coutume. Une lettre de recommandation que m'avait donnée le docteur Pitcher, mon compagnon de voyage sur le canal de l'Érie, me procura la connaissance intéressante du docteur Edwin James, auteur du récit de l'expédition du major Long aux montagnes Rocheuses, et qui est avantageusement connu dans la république des lettres comme botaniste et géologue. Je trouvai en lui un homme aimable et modeste, et je passai une soirée fort agréable dans sa famille. Il s'oc-

cupait en ce moment de l'étude des langues indiennes, surtout de celle des Ojibouais, parmi lesquels il avait longtemps habité. Il eut la bonté de me montrer la ville, au centre de laquelle on trouve une fort belle place, entourée des édifices publics les plus remarquables. C'est là que, sur le haut d'une pente douce, a été construit le Capitole, au prix de 120,000 dollars. Il a 115 pieds de long, 90 de large et 60 de haut, et est décoré, sur sa façade orientale, de quatre colonnes ioniques. Indépendamment de cet édifice, il y a sur la place, qui s'appelle *the Public Square*, l'académie, qui a coûté 92,000 dollars, et le *City-Hall* (Hôtel-de-Ville) qui est en marbre blanc. La place est disposée en pelouses de gazon, entourées de haies et entrecoupées de longues allées. Elle orne bien la ville.

Le 5 juillet, à huit heures du matin, le bateau à vapeur *Albany* était prêt à partir pour New-York, et nous montâmes à bord. Le Hudson ou North River [1] est déjà un grand et beau fleuve, avec des rives pittoresques; mais il ne tarde pas à s'élargir encore considérablement, et sa navigation a été, sans contredit, le voyage le plus agréable que j'aie fait en Amérique. La distance, qui est de 144 milles (par terre il y en a 160), se franchit facilement en un jour. En hiver, quand le fleuve charrie, les bateaux à vapeur cessent de voyager, mais cette navigation est très-animée pendant tout le reste de l'année. Les pyroscaphes du Hudson étant en général très-grands, il n'y arrive pas d'accidents, comme sur le Mississipi et l'Ohio, et l'on ne se sert que de machines à basse pression. Le trajet se fait ordinairement en 12 à 14 heures.

Notre *Albany* était un gros bâtiment, du port d'une frégate, avec trois ponts, dont le plus élevé était recouvert d'une tente en toile; celui du milieu avait 80 pieds de long;

[1] Le Hudson prend sa source à 250 milles au nord de New-York. Il a pris son nom du navigateur qui l'a découvert, le 4 septembre 1609. Il sort d'un pays montagneux, sur les frontières du Canada.

l'espace au-dessous contenait trois chambres meublées avec la plus grande élégance, dont les deux du fond étaient réservées aux femmes. Devant ces trois chambres se trouvait la grande salle à manger, qui était ornée de tableaux à l'huile. Les machines à vapeur étaient placées devant le pont du milieu, et avaient de 25 à 30 pieds de haut avec deux cheminées. Quatre hommes se tenaient à la roue du gouvernail. Notre orgueilleux navire fendait le fleuve avec la rapidité d'un oiseau, et ses belles rives ne tardèrent pas à disparaître. Après avoir fait environ 30 milles, nous arrivâmes à Hudson, situé en face des Catskill-Mountains [1], montagnes pittoresques, avec de beaux sommets, comme on en trouve rarement dans l'Amérique du Nord. Ces sommets se dessinent dans le plus beau bleu, sur un ciel serein, et tout au haut on distingue, dans l'éloignement, une maison. Ces montagnes s'appellent aussi *the Catsbegs*. Elles parviennent à leur plus grande élévation, près de Greene, à 8 ou 10 milles du fleuve. A leur pied et au bord du Hudson, se trouve le village de Catskill, arrosé par le Catskill-Creek, qui se jette dans le Hudson. Nous nous y arrêtâmes pour prendre des passagers, que nous reconnûmes pour être des habitants d'un pays de montagnes, aux grosses touffes de fleurs de Kalmia qu'ils tenaient à la main. Cette ville compte 360 maisons et 5000 habitants. L'aspect des montagnes de Catskill mérite de fixer les regards de tout peintre de paysage.

Un peu plus bas, les montagnes de la rive ont beaucoup de ressemblance, pour le caractère, avec celles de la Suisse; des endroits d'une fraîche verdure y alternent avec des arbres à feuilles aciculaires et membrées; une foule innombrable de petites embarcations à voiles, principalement des schooners,

[1] On regarde les montagnes de Catskill comme l'extrémité septentrionale des Alleghanys, qui s'étendent de là vers la Floride sur une étendue d'environ 900 milles. Elles sont à environ 130 milles de New-York. Le point le plus élevé des montagnes de Catskill (voyez Warden, *loc. cit.*, t. I, p. 28), ou ce qu'on appelle le *Round-Top*, passe pour être à 3,804 pieds au-dessus du niveau de la mer, et à 3,015 pieds de la base des montagnes; le *High-Peak* est à 3,718 pieds.

sillonnaient rapidement le clair miroir du fleuve, qui est deux fois aussi large que notre Rhin. Nous vîmes aussi passer devant nous plusieurs gros pyroscaphes, et, dans le nombre, le colossal *Champlain*, avec ses quatre cheminées. Quelques-uns de ces bâtiments traînaient à la remorque de grands bateaux plats remplis de passagers. Après le dîner, on aborda à Newbury, et, à compter de cet endroit, les rives sont bordées de montagnes arrondies, couvertes de bois taillis et qui ressemblent, en beaucoup d'endroits, aux montagnes du Rhin. Le fleuve passe, après cela, par une gorge étroite où les montagnes verdoyantes se rapprochent de lui. C'est près de là que se trouve Westpoint, sur la rive occidentale, avec l'académie militaire des États-Unis [1]. Plus loin, la perspective s'ouvre, et le pays devient plus uni; le fleuve se déploie large et fier. Nous passâmes devant Singsing, sur la rive orientale, lieu qui renferme le grand pénitentiaire, et, avant la nuit, nous débarquâmes à New-York.

Je trouvai, à ma grande satisfaction, l'état sanitaire de cette ville aussi parfait que je pouvais le désirer et tous mes amis tels que je les avais laissés. Le 8 juillet, je visitai Philadelphie, où l'on se rend maintenant d'Amboy par le nouveau chemin de fer. A Bordentown, nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur *Philadelphia*, et nous arrivâmes dans cette ville à cinq heures de l'après-midi. Je consacrai les deux jours que j'y passai à visiter quelques amis, et je dus à l'obligeance de M. le professeur Harlan la connaissance instructive de M. Duponceau, savant philologue pour les langues indiennes. J'allai voir aussi avec lui plusieurs cabinets d'histoire naturelle, et je passai une partie de la journée fort agréablement dans le cercle de son aimable

[1] Une branche des montagnes Bleues s'approche du Hudson, près de Westpoint, sous le nom de montagnes Vertes (voyez Warden, *loc. cit.*, t. I, p. 24). A ce sujet, on peut consulter particulièrement Volney (*loc. cit.*, p. 63), où cet auteur s'exprime d'une manière fort juste sur l'uniformité de la configuration de ces montagnes, fort singulières sous ce rapport.

famille. M. Isaac Lea, revenu depuis peu d'un voyage en Europe, contribua aussi à me faire passer le temps d'une manière utile et agréable, en me montrant une belle collection de coquillages, riche surtout en *Unios* des rivières de l'Amérique. Je trouvai aussi plusieurs objets curieux dans le *Museum of the Society of natural sciences*, où M. le professeur Harlan eut la bonté de me conduire, et notamment la collection de crânes du docteur Morton. Le reste de mon temps fut employé à visiter le musée de M. Titien Peale, où je trouvai des choses fort remarquables.

Le 11 juillet, de grand matin, nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur *Burlington*, pour retourner à Bordentown, où nous prîmes le chemin de fer pour Amboy, d'où le pyroscaphe *Swan* nous ramena à New-York. Là nous commençâmes à nous occuper de notre prochain retour en Europe. MM. Gebhard et Schuchart m'y assistèrent avec la plus grande complaisance, et nos préparatifs furent bientôt terminés. Je passai encore une journée agréable à Bloomingdale, dans la maison du consul de Russie, M. Schmid, où j'eus la satisfaction de voir M. Astor, qui a rendu de si grands services aux contrées des pelleteries. Ce fut à cette époque que des désordres eurent lieu dans les rues de New-York. Le peuple brisa les vitres et démolit les maisons des nègres, ainsi que celles de quelques ecclésiastiques qui avaient parlé en leur faveur. La milice bourgeoise parcourut les rues le soir et bivouaqua sur les places pour mettre un terme à ce tumulte[1]. J'engageai mon passage en Europe à bord du paquebot *le Havre*, capitaine Stoddart, qui appartient à une des lignes du Havre dont les bâtiments sont du port de 4 à 600 tonneaux. Un de ces navires part toutes les semaines, tant en hiver qu'en été. Ils sont particulièrement bien distribués; la table y est fort bonne; on y trouve journelle-

[1] Voyez, au sujet de ces émeutes contre les nègres à New-York en 1834, le docteur Julius, *loc. cit.*, p. 369.

ment de la viande fraîche de toute espèce et toutes sortes de boissons, même du lait.

Ce navire devant mettre à la voile le 16 juillet, mes effets furent envoyés à bord le 15, et nous prîmes congé de toutes nos connaissances. Le jour fixé pour le départ, nous nous rendîmes à 10 heures, accompagnés de plusieurs amis, à bord du bâteau à vapeur *Rufus King*, qui embarqua les passagers au *North River Pier n° II*, et nous conduisit en 20 minutes à bord du paquebot, mouillé dans le beau bassin près de la ville. L'ancre était déjà levée et le pilote à bord. Aussitôt que le bagage des divers passagers eut été placé comme il devait l'être, *le Havre* mit toutes ses voiles hors; mais la chaleur était très-forte et le vent très-faible. A 11 heures, nous étions en travers du fanal de Staaten-Eyland, qui nous restait à tribord avec les batteries de Long-Island à bâbord. Non loin de nous était mouillé le Liverpool-Packet qui devait partir le même jour et qui attendait ses passagers. Le vent étant devenu bientôt tout à fait contraire, on se décida à carguer les voiles et à mouiller. Plusieurs bateaux à vapeur passèrent à côté de nous; nous aurions bien voulu qu'ils nous remorquassent, mais ils ne s'arrêtèrent point. Vers le soir, il s'éleva un peu de vent et nous louvoyâmes lentement pour nous approcher de la mer. Un paquebot du Havre, *le Français Depau*, passa à côté de nous pour entrer dans le port. Il portait plusieurs émigrants européens. Son petit hunier était cassé, il paraissait l'avoir perdu dans une tempête.

Le 17 juillet, à six heures, nous étions en travers de Sandy-Hook, un peu au-dessus du fanal. Le vent était très-léger, mais plus tard il fraîchit un peu. A midi et demi, nous vîmes dans l'éloignement le fanal de Fire-Island, qui est à 40 milles de Sandy-Hook, et le 18 nous avions perdu la côte de vue. Notre traversée fut après cela heureuse, avec des vents tantôt plus, tantôt moins forts, mais générale-

ment favorables. Pendant ce voyage nous ne passâmes point par-dessus le banc de Terre-Neuve, formé par le *Gulf-Stream* [1], mais le 24 et 25 juillet, nous nous trouvâmes fort loin au sud de ce banc. Le 28, une hirondelle américaine vola sur notre bâtiment. Plus tard, nous eûmes un vent frais et favorable. Nous suivions la route du navire *Columbia*, qui fit en quinze jours la traversée de Portsmouth à New-York. Cette route est tracée sur les cartes marines.

Le 30 juillet, nous fîmes à peu près 5 degrés dans les vingt-quatre heures, et le voyage allait à souhait. L'aspect des navires voguant orgueilleusement sur les flots (car nous en avions plusieurs autour de nous) était extrêmement imposant et inspira la gaieté à l'équipage et aux voyageurs. Le rapide *Havre* faisait, dans son sillage, écumer la mer sur une largeur de trente à quarante pas. Il parcourait ordinairement neuf à dix milles à l'heure. Par ce vent si constamment frais et favorable, on avait hissé jusqu'aux voiles de perroquet, ce que les autres nations font très-rarement; mais les Américains sont des gens hardis.

Le 2 août, nous étions au nord des îles Açores, que j'avais visitées en 1817, et le lendemain nous hélâmes le brick *Helen Douglas*, de Hambourg; nous nous communiquâmes mutuellement nos hauteurs. Nous parlâmes aussi à d'autres bâtiments, que nous dépassâmes tous à notre grande satisfaction.

On essaya de harponner des dauphins, mais la tige du harpon se cassa. Cet instrument était admirablement construit. (Voy. la vignette, n° 12) *a* est une charnière, *b* un anneau qui se meut à volonté; *d* est le tranchant de l'instrument, *f* le dos qui ne coupe pas. Aussitôt que la pointe *e* est lancée dans le corps de l'animal, elle s'y enfonce tellement que la résistance du corps repousse l'anneau *b*; le fer tout entier quitte alors la position que l'anneau lui avait donnée; le

[1] Voyez, à ce sujet, Volney, *loc. cit.*, p. 237.

tranchant *d* s'avance dans une direction horizontale, tandis que la pointe *e* forme un crochet, au moyen duquel l'instrument reste dans l'animal.

Le 6 août nous dépassâmes *le Congrès*, trois mâts de la Nouvelle-Orléans, qui se rendait à Liverpool, et qui avait déjà quarante-huit jours de route. Nous le laissâmes bien loin en arrière, et, dès le 7 août, nous fûmes dans la Manche, ayant passé devant le cap Lézard pendant la nuit. A trois heures de l'après-midi, on cria : Terre! du haut du grand mât : c'était l'île de Guernesey; bientôt après, nous vîmes l'île d'Alderney, et un peu plus loin, très-distinctement le cap la Hogue en France. Le vent fraîchissait de plus en plus, et le jour baissant, le désir de trouver un pilote devenait général. Nous aperçûmes enfin une de ces chaloupes que l'on appelle en France des flambards; elle luttait avec force contre les flots, et s'approchait rapidement de nous. Ce ne fut pas sans peine que ce pilote du Havre, que nous attendions avec impatience, put monter à notre bord. Nous passâmes alors dans l'obscurité devant le fanal de Cherbourg, après quoi nous vîmes celui de Barfleur : le bâtiment filait sept à huit nœuds.

Dans la matinée du 8 août, nous étions, sous cape, devant le Havre, par un vent qui soufflait grand frais, et nous attendions le moment favorable pour entrer, ce qui ne peut se faire, comme dans beaucoup de ports de la Manche, qu'avec la marée montante. Nous attendions d'autant plus impatiemment ce moment que le vent, qui continuait à fraîchir, menaçait de devenir une tempête. De gros navires, sous pavillon français, venant de la Martinique et de la Guadeloupe, partageaient notre impatience. Enfin, à dix heures, le pilote donna le signal; aussitôt toutes les voiles furent mises hors, et *le Havre*, s'élevant et s'abaissant alternativement sur les flots, courut vers le port, son pavillon flottant noblement au vent. Une foule

de personnes étaient assemblées sur la jetée, et, à l'étroite entrée du port, les vagues écumaient en se brisant contre les digues élevées par les mains de l'homme. Bientôt cependant nous sentîmes leur influence, et, à onze heures et demie, *le Havre* mouilla dans un port d'Europe.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME



NOTES.

TOME I.

CHAPITRE I.

Note 1, page 2.

On désigne communément la couleur du dauphin ordinaire d'une manière assez inexacte; je vais donc décrire plus exactement celle de l'animal que nous prîmes. Son œil est noirâtre, avec un reflet vert après la mort; les parties supérieures du corps sont noirâtres, sur les côtés un peu plombées; le dos et les nageoires presque noirs. Toutes les parties inférieures sont d'un blanc de lait. Derrière l'œil commence une raie noirâtre qui traverse la couleur du dos, après qu'elle est déjà devenue grise sur les côtés; elle s'étend sur les nageoires de la poitrine, et sa branche inférieure cesse aussitôt; la branche supérieure, au contraire, court le long du côté du ventre, devenant de plus en plus grise, et s'élargissant toujours davantage, de sorte qu'elle descend sous les parties de derrière et sous les parties sexuelles, derrière lesquelles elle donne une couleur gris clair à tout le dessous de la queue. Sous l'œil et à l'angle de la gueule commence une autre raie d'un gris foncé, qui descend vers les nageoires de la poitrine, et présente sur son bord supérieur une teinte d'un gris un peu plus clair. La longueur de cet individu était de 6′ 1″.

Note 2, page 3.

Les *Clams* qui se trouvaient dans l'estomac de ce poisson étaient de deux espèces : 1° *Glycimeris siliqua,* Lam.

(*Mya siliqua*, Speng. et Chemn.) ; et 2° un *Mytilus*, probablement *M. ungulatus*, Humb.

Note 3, page 3.

Le *Blackfish* des marins de l'Amérique ne paraît avoir été décrit dans aucun ouvrage zoologique. Ces dauphins nageaient en foule autour de notre bâtiment, de sorte que nous pûmes distinguer très-facilement leur forme et leur couleur. Cette espèce parvient, dit-on, à une longueur beaucoup plus considérable que le dauphin ordinaire. Il a la tête complétement sphérique et arrondie; on n'y remarque aucune partie saillante qui ressemble à un museau ou à un groin. Sur le dos, il y a une nageoire forte, épaisse et un peu émoussée. Dans l'eau, la couleur de cet animal paraît noirâtre; mais on dit qu'elle est plus claire aux parties inférieures, quoiqu'elle ne soit pas aussi blanche que celle du *Delphis* et du *Phocœna*. Le dos m'a paru rond, épais et lisse, comme empaillé, lorsqu'il bondissait dans la mer. On ajoute que ses dents sont plus longues que celles du dauphin ordinaire, mais que ses nageoires sont placées exactement de même. Cette espèce étant beaucoup plus forte que la commune, il n'est pas possible de la prendre avec le harpon du bord du vaisseau; il faut la poursuivre avec un bateau pour la harponner. Le *Delph. intermedius* de Harlan paraît différer, à plusieurs égards, de celui-ci; car, dans son dessin, il est beaucoup plus élancé, et n'a pas cette tête si parfaitement ronde que nous avons distinctement observée.

Note 4, page 4.

Vigors dit, en parlant des oiseaux du genre *Thalassidroma*, que leur première penne est plus longue que la quatrième. Dans un individu des deux espèces, j'ai trouvé que la seconde penne était la plus longue. L'une et l'autre avaient une odeur forte et peu agréable. Dans leur esto-

maç, je trouvai une quantité de poils d'un brun rougeâtre, provenant apparemment de chenilles de mer, ainsi que des débris de petits testacés et de poissons, surtout des arêtes, enfin de petites pierres. Les corps de ces animaux étaient intérieurement et extérieurement chargés de graisse.

Note 5, page 19.

Le petit écureuil de terre de la Pennsylvanie ressemble beaucoup, comme tous ces animaux, à notre écureuil pour la forme; mais, quant aux mœurs, il tient le milieu entre l'écureuil et la souris. Ce n'est qu'en cas de grande nécessité que les écureuils de terre grimpent sur les arbres; ils habitent des terriers, où ils se font des provisions de froment et d'autres grains pour l'hiver. Je leur ai trouvé la bouche et les abajoues ordinairement remplies de grains de blé. Le plus gros animal de cette espèce que j'aie mesuré avait, dans toute sa longueur, 8″ 5‴, dont il faut ôter pour la queue jusqu'à l'extrémité des poils 3″ 2‴.

CHAPITRE II.

(Point de notes.)

CHAPITRE III.

Note 1, page 52.

Il règne dans les ouvrages zoologiques une grande confusion par rapport au genre *Arctomys*. Les *Monax*, *Empetra* et *pruinosus*, paraissent n'en former qu'une seule. Quoique le *Groundhog* ou *Woodchuck* des Américains ait pour caractère distinctif que le dessous du ventre ou la partie inférieure est rouge brun, on en trouve pourtant parfois des individus chez lesquels cette couleur manque totalement, bien que tous les autres traits soient pareils. Quand cet animal

avance en âge, les parties supérieures grisonnent, tandis que, chez les jeunes, elles sont plus rouge brun. Je pense que c'est à tort que l'on a séparé ce qui n'était qu'une simple modification de couleur. Le front et le devant de la tête sont toujours brun noir chez tous ces animaux. Cuvier comprenait ceux qui étaient plus gris sous la dénomination de *Monax*, et les petits, c'est-à-dire les plus jeunes, il les prenait pour des *Empetra*. Richardson a dessiné (pl. 9) fort exactement le *Groundhog*, dont je parlerai dans la suite de ce voyage, sous le nom de *pruinosus*.

Note 2, page 52.

L'*Emys pulchella*, Schweig, ou *insculpta*, Leconte (voyez Holbrook, pl. 2). Dans cette dernière description des reptiles de l'Amérique du Nord, on a indiqué fort exactement la couleur rouge brique de toutes les parties inférieures de cette espèce de tortue; mais la figure est trop petite pour donner une juste idée de la forme de la carapace.

Note 3, page 57.

Les coquillages d'eau douce que nous trouvâmes dans le Lehigh étaient des *Unio complanatus*, Soland. var.; des *Unio purpurescens*, Lam.; des *Planorbis bicarinatus*, Say.; des *Physa heterostopha*, Say.; des *Paludina sulculosa*, Mke.

Note 4, page 57.

Le crapaud dont il est question en cet endroit est le *Bufo musicus*, Daud., quoique ce nom ne convienne en aucune manière à cette espèce. Qu'il me soit permis de me servir toujours, par la suite, du terme de *B. americanus*, qui lui a été donné par Leconte, et qui convient beaucoup mieux à cet animal, répandu sur la plus grande partie de l'Amérique septentrionale. Le dessin de Holbrook ne donne pas une idée exacte de ce crapaud; M. Bodmer l'a dessiné avec beaucoup de soin et d'exactitude.

Note 5, page 59.

Cette jolie petite salamandre est apparemment la *S. symmetrica* de Harlan, quoiqu'il ne dise pas que cette espèce, dont il parle du reste très-succinctement, soit fort-commune en Pennsylvanie. Le nom qui conviendrait le mieux à l'animal dont j'ai parlé serait celui d'*aurantia*, le corps offrant cette couleur distinguée. Le dessin de cette belle espèce, par Holbrook, qui n'a pas encore paru, nous apprendra sous quel nom les zoologues américains la désignent.

Note 6, page 59.

Holbrook a dessiné cette reinette, qui est répandue sur une grande partie de l'Amérique septentrionale, sous le nom de *Hyla versicolor*, que lui a donné Leconte. Elle est très-reconnaissable par la manière dont les couleurs sont placées, surtout le bel orangé du dessous de ses extrémités inférieures.

Note 7, page 60.

La grenouille, dont les taches du dos sont placées deux à deux, est la *Rana pipiens*, Schreb., Gmel, Merr, ou la *Rana halecina* de Daudin ; la *Rana aquatica* de Catesby.

Note 8, page 60.

La grenouille des bois jaunâtre (*Rana sylvatica*) est commune dans les forêts de la Pennsylvanie. Le dessin qu'en a donné Holbrook a été enluminé d'une couleur tirant trop sur le rouge-brun.

Note 9, page 61.

Dans les Notices de Froriep, n° 929, janvier 1835, on cite l'assertion de M. L. Guilding, d'après laquelle l'oiseau-mouche (*Trochilus*) se nourrirait principalement de miel; et l'on ajoute que M. Guilding se disposait à présenter à la Société Linnéenne un nouveau dessin de la langue de cet oiseau. Dans un Supplément à l'Histoire naturelle du Brésil,

t. IV, part. I, p. 35, j'ai dit que la langue du colibri n'était pas un véritable tuyau, ce qui a été confirmé par Oken et d'autres observateurs. Toutefois, l'assertion de M. Guilding m'engagea à envoyer la langue de l'oiseau-mouche de l'Amérique septentrionale (*Troch. colubris*) à M. le professeur Muller, à Berlin, pour en savoir son opinion. Or, après avoir rendu compte de la manière dont il a procédé, il déclare qu'il n'a rien pu découvrir des deux tuyaux qui, d'après M. Guilding, devaient aboutir, par une ouverture commune, dans l'œsophage. Il n'a vu d'ouverture ni dans la tunique pituitaire, ni dans la fente de la racine de la langue, avant qu'elle se sépare en deux.

Les expériences faites en 1835 par M. le professeur Wiegmann, de Berlin, s'accordent en tous points avec celles du professeur Muller, et ces messieurs se sont convaincus que la description que j'ai faite de cette langue est exacte.

Note 10, page 62.

La grenouille mugissante, ou *Bullfrog* des Américains (*Rana mugiens,* Merr.), n'est pas la *Rana pipiens*, Daud. (pl. XVIII). Harlan a eu tort, ce me semble, de choisir la dénomination de *pipiens*, puisque Schreber, Gmelin et d'autres l'avaient déjà donnée à la *Rana halecina*, Daud. La plus grosse grenouille femelle de cette espèce que jaie mesurée avait, depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité du tronc, 5″ 2‴; la longueur entière, quand les pattes de derrière étaient étendues, portait, jusqu'au bout du plus long doigt, 12″ 6‴.

CHAPITRE IV.

Note 1, page 80.

Cette espèce, si bien marquée, n'a encore été exactement décrite ou dessinée dans aucun ouvrage zoologique. Je vais donc en faire ici une courte description. Elle a la tête un

peu plate, s'avançant largement devant le cou; l'os occipital mou comme de la peau; dans la mâchoire supérieure, quatre rangs de petites dents; celles de devant de la rangée extérieure un peu plus longues que les autres; les yeux petits; toutes les écailles du corps carénées, même sur la queue; sur le tronc, elles forment vingt-deux taches allongées, qui se réduisent à dix au milieu de la queue; sur le ventre, il y a cent quarante écailles, dont deux sur le cou, et parmi lesquelles est comprise aussi l'écaille fendue de l'anus; la queue a cinquante-quatre paires d'écailles. — *Couleur*. Les parties supérieures, gris brun mat, avec plusieurs raies transversales étroites, un peu plus claires, et encadrées d'un noir brunâtre; du côté du ventre, elles changent cette couleur en un beau rouge brun; elles sont largement et très-élégamment encadrées de noir, de chaque côté; le ventre est marbré avec la plus grande élégance, de grandes et de petites taches rouge brun, exactement encadrées en noir brunâtre; le fond de la couleur est blanc jaunâtre. Sur les côtés du ventre, les belles taches sont plus grandes qu'au milieu; les écailles, qui forment le bord des mâchoires, sont encadrées d'un rouge brun. Longueur de l'animal : 30″ 10‴, dont 6″ pour la queue. Longueur de la tête : 14 1/2‴. Quant aux couleurs, et à la manière dont elles sont placées, cette espèce ressemble à celle qui a été décrite par Harlan (Voy. *Med. and Phys. Researches*, p. 119), et qu'il croit être le *Col. porcatus*, Bosc, citant à ce sujet la quarante-sixième planche de Catesby; mais cette dernière n'a pas le plus léger rapport avec l'animal dont je parle. On pourrait aussi rattacher mon serpent au *Col. fasciatus*, ou serpent de Wampum; mais, dans ce cas même, on ne lui trouverait aucune ressemblance avec la figure donnée par Catesby, pl. 58. D'après ce que je viens de dire, on conclura peut-être que le serpent dont je parle mérite une dénomination nouvelle, et l'on pourrait en ce cas l'appeler le ventre bigarré, *Coluber pœcilogaster*.

Note 2, page 88.

On sait que l'Amérique septentrionale est extraordinairement riche en différentes espèces de la famille des salamandres. Celle dont il est question dans le texte ressemble parfaitement, quant à la grosseur, à la forme et aux détails du corps, à la salamandre orangée dont j'ai parlé plus haut, et a aussi beaucoup de rapport avec la *Salamandra symmetrica* de Harlan. Elle n'en diffère peut-être que comme variété, ou par l'âge. — *Couleur.* Les parties supérieures brun d'olive, ou vert olive brunâtre; toutes les parties inférieures, jaune olive, pointillées de noir. La queue a des taches noires arrondies sur les côtés, et finement pointillées vers l'extrémité; de chaque côté du dos il y a une rangée longitudinale de beaux points écarlates; une raie foncée dans l'œil; les côtés de la mâchoire inférieure et les pattes, ainsi que le ventre, sont d'une couleur plus claire que le dos. Longueur : 3″ 3‴; longueur de la queue : 1″ 7‴ 1/4. Cette salamandre habite les marais du Pokono et l'herbe des endroits marécageux, où on la voit ramper le matin, au soleil, dans la rosée, la vase et le gazon. Sur sept individus, je n'ai pas trouvé la moindre différence.

CHAPITRE V.

Note 1, page 118.

M. le docteur Saynisch, mon compagnon de voyage, qui a souvent parcouru cette région, et qui la connaît d'après cela parfaitement, m'a donné les renseignements suivants sur l'anthracite.

« La très-importante formation de l'anthracite n'existe, du moins pour autant qu'on en a connaissance jusqu'à présent, que dans l'État de Pennsylvanie, et dans deux divisions peu éloignées l'une de l'autre, entre la montagne dite *Sharp-Mountain*, à dix milles environ au N.-O. des mon-

tagnes Bleues et la rivière de Susquehanna. Une de ces deux divisions comprend les montagnes et les vallées qui s'étendent le long du Susquehanna, depuis Wyoming jusqu'à la grande rivière de Mahoning, en se dirigeant du N.-E. au S.-O. Sa largeur est de trois à cinq milles, et sa longueur de soixante à soixante-dix milles. L'autre division comprend le Sharp-Mountain, mais seulement du côté N.-O., la vallée entre cette montagne et le Broad-Mountain, et, à ce qu'il paraît, le Broad-Mountain tout entier; c'est de ces montagnes que sortent les ruisseaux qui forment les rivières de Swatara, de Schuylkill et de Lehigh. Ces deux dernières se jettent dans le Delaware, et la première, après beaucoup de détours, vient tomber dans le Susquehanna, près de Middletown. Cette portion a, sans contredit, de soixante à soixante-dix milles de long, et de trois à dix milles de large. Quoique l'anthracite de cette seconde division paraisse être plus pur et meilleur que celui de la première, néanmoins ils ne renferment ni l'un ni l'autre aucun bitume. La formation, dans l'un comme dans l'autre, appartient à la formation indépendante de la houille. Elle se compose de plusieurs couches de houille séparées et distinctes, qui ont une puissance de un à trente pieds, et qui toutes ont la même direction, du N.-E. au S.-O., en partie au S., et qui, en général, s'abaissent sur un angle de 40 à 55° nord. A cet égard, pourtant, il n'existe pas de loi fixe, puisque, tant à Mauch-Chunk que dans la branche N.-O. du grand Schuylkill, on trouve des couches dont l'angle n'est que de 6°, et que, dans la grande vallée de Schuylkill, il y en a de plus perpendiculaires encore. Les minéraux qui accompagnent cette formation sont : 1° un conglomérat composé de cailloux roulés, cimentés de silex et d'argile; 2° une espèce de grès arénacé à gros grains, d'une espèce particulière, dans lequel se font voir des infiltrations de manganèse, en forme de dendrites; 3° pour toit et pour base, de l'argile où se

trouvent des empreintes de plantes de la famille des fougères. On voit aussi, dans le grès dont j'ai parlé, des empreintes de feuilles de palmier et des pyrites sulfureux cubiques, qui, par l'efflorescence de la roche, ont acquis de la ressemblance avec de la lave. Les couches, qui se présentent horizontalement, n'ont point de toît; il est remplacé par de la houille en poussière, dans laquelle on trouve de petits morceaux lenticulaires de houille, qui deviennent plus gros à mesure que l'on descend, et qui finissent par devenir la grande masse d'anthracite. Ces circonstances se rencontrent moins souvent dans les couches qui forment un angle de 40 à 60° Les mines de fer qui accompagnent cette formation sont : 1° le fer hydraté; 2° l'hématite de Werner; 3° la mine stalactite; 4° de gros morceaux réniformes de mine de fer argilacé du diamètre d'un pouce à deux pieds : ces couches ne sont pas très-considérables, n'ayant en général que de six à quatorze pouces de profondeur; leur direction est, à la vérité, la même que celle des couches de houille, mais elles se laissent enlever, et doivent, par conséquent, être considérées plutôt comme des nids. On n'a point encore reconnu de pierre calcaire dans cette formation. C'est par là qu'elle se distingue principalement de celle de la houille de par delà les monts Alleghanys, laquelle est, à vrai dire, accompagnée des mêmes espèces de minéraux, mais en plus petite quantité, les couches n'ayant tout au plus que 6° d'épaisseur, et, en outre, parce qu'on y trouve encore de la pierre calcaire. La houille bitumineuse contient aussi infiniment plus de pyrites sulfureux, dont il est impossible de la séparer par la cuisson; ce qui fait qu'on ne peut l'employer pour fondre la mine de fer. La difficulté que l'on éprouvait à brûler l'anthracite a été vaincue dans la plupart des cas. On s'en sert aujourd'hui pour la fonte du fer, ainsi que dans les cheminées des forges, dans les brasseries, dans les bateaux à vapeur, dans les cheminées particulières, dans les poêles

et dans les cuisines. L'idée qu'elle exigeait pour brûler un très-fort courant d'air a été déjà victorieusement réfutée, puisqu'on l'allume fort bien, sans aucun courant d'air, tant dans les usines que dans les bateaux qui naviguent sur les canaux. La consommation en augmente d'année en année. En 1832, elle s'est élevée à trois cent mille tonneaux, tandis qu'en 1825 elle était à peine de quarante mille. Jusqu'à présent on n'a trouvé de l'hydrogène carbonaté que dans deux mines, ce qui paraît indiquer qu'à une certaine profondeur il règne, à cet égard, dans la même proportion que pour la houille bitumineuse. Le prix de l'anthracite, pris dans la mine, est de 75 cents le tonneau; les fermiers payent de 20 à 25 cents le tonneau, et pourtant il est impossible de se le procurer à Philadelphie à moins de 4 1/2 ou 5 dollars, et à New-York à moins de 8 dollars. Dans l'hiver de 1831-1832 on l'a payé, à New-York, jusqu'à 16 dollars le tonneau. Le charbon bitumineux importé de Liverpool rapporte le même prix, pendant qu'à Pittsburg le charbon bitumineux se vend à raison de 2 1/2 cents le boisseau (*bushel*).

CHAPITRE VI.

Note 1, page 133.

La corneille commune américaine ne diffère pas beaucoup de notre *Corvus corone*, soit pour la forme, la grosseur ou la couleur; mais sa voix n'est pas la même. Le prince de Musignano regarde ces deux oiseaux comme identiques; mais Audubon n'est pas de cet avis. La corneille américaine que je mesurai avait de 17″ 10‴ à 18″ de long, et la femelle 17″ 11‴ (celle d'Europe 18″). On peut donc regarder la grosseur de ces deux oiseaux comme égale; il en est de même de tous les rapports, jusqu'au nombre des jointures de l'ergot et des doigts de la patte; seulement le bec de l'oiseau américain m'a paru un peu plus court et moins

effilé, et la corneille européenne a sur le devant du cou des plumes pointues que l'on ne trouve pas dans celles d'Amérique, chez qui elles sont fendues de même que celles du dos. Il me semble, d'après cela, que l'on peut suivre l'avis d'Audubon.

Note 2, page 137.

L'écureuil noir des Alleghanys paraît n'être qu'une variété du *Sciurus cinereus*. Voici la mesure de ces deux animaux. L'écureuil gris : longueur, 21″ 3‴; longueur de la queue, 10″ 10‴; *idem* sans les poils qui dépassent le bout, 7″ 9‴; longueur de la tête, 2″ 6‴; hauteur de l'oreille extérieure, 10‴. L'écureuil noir : longueur, 21′ 6″; longueur de la queue avec les poils, 11′ 6″; *idem* sans les poils : 8′ 2″ 1/2; longueur de la tête, 2′ 6″; hauteur de l'oreille, 10″.

Note 3, page 148.

On trouve dans ce pays trois espèces de tortues à écaille molle, si le *Trionyx spiniferus* et le *T. muticus* ne sont pas la même espèce. Tous deux ont, vivants, la même couleur, la même forme et la même grosseur. Je puis y ajouter une troisième que Lesueur a aussi reconnue, depuis la publication de sa dissertation dans les Mémoires du muséum d'histoire naturelle. Il la désigna sous le nom d'*Ocellatus*, mais qui avait déjà été donné; on pourrait donc appeler cette espèce *Annulifer*, et sa description serait : carapace ronde, elliptique, à bords lisses; couleur vert olive sale, avec des taches rondes, annulaires, noirâtres, de la largeur d'un pois, et un entourage noirâtre courant parallèlement au bord; une raie longitudinale jaunâtre et bordée de noir des deux côtés traversant la tache; les pattes vert olive avec des taches noires. Pour le reste, très-ressemblante au *T. spiniferus* et au *T. muticus*.

Le *Trionyx spiniferus* offre souvent aussi sur sa carapace des taches du même genre, mais souvent aussi elles man-

quent, et d'ailleurs elles sont placées sur un fond noisette et par conséquent tout à fait différent; leur forme est aussi moins régulière, et elles sont mêlées de plusieurs points sombres et de petites taches. La couleur du *spiniferus* et du *muticus* a toujours été très-inexactement décrite; et dans les grands ouvrages de Duméril et de Bibron, qui se publient en ce moment, ils ont même été enluminés d'une manière très-peu conforme à la nature. Si les dessins que j'ai donnés des animaux brésiliens de la famille des lézards peuvent mériter quelques reproches par rapport au nombre de leurs écailles, ce qui a été causé dans l'origine par le défaut d'expérience du dessinateur, du moins ont-ils tous l'avantage d'une coloration parfaitement juste, ayant tous été copiés sur les lieux et d'après des individus vivants. Cette condition est indispensable quand il s'agit de dessiner des animaux de cette classe, et j'y ai mis un soin particulier dans le cours de mes voyages. D'ailleurs, toutes les fois qu'à l'égard des lézards susdits le dessinateur avait mal exprimé quelques parties, je me suis toujours efforcé d'y suppléer par l'exactitude de mes descriptions. Quant au *Trionyx annulifer* dont je viens de parler, j'en ai vu des individus dont la carapace avait près de 7′ de long; et d'autres, tout petits, à peine éclos; mais la couleur était dans tous précisément la même.

Note 4, page 148.

Le *Monopoma* vivant n'a point la couleur gris noirâtre avec laquelle on le représente communément. Ses parties supérieures sont au contraire d'un gris brun jaunâtre, sombre et sale, souvent avec des taches et des marbrures d'un gris brun plus foncé; les parties inférieures sont d'un brun jaunâtre sale, sans taches. Les jeunes animaux sont souvent tout couverts de grandes taches irrégulières d'un brun noirâtre ou même tout à fait noires; les très-vieux sont ordinairement sans taches. Sur près de cinquante individus de

cette espèce que je me suis procurés de l'Ohio, le plus gros avait 13″ 10‴ 3/4 de long, dont 4″ 10‴ pour la queue. Longueur de la tête, environ 1″ 10‴; largeur de la tête sur les yeux, 1″ 4‴ 1/2; largeur de la tête avec la peau de côté par derrière, 1″ 11‴; longueur du plus long doigt de devant, 4‴ 1/5; longueur du plus long doigt de derrière, 6‴ 1/2; diamètre du haut de la tête, 9‴; diamètre de l'épaisseur du corps au milieu (quand l'animal est couché), 8‴; diamètre de l'épaisseur de la queue à sa racine, 9‴; *idem* au milieu, 1″ 2‴. Harlan a donné un dessin assez exact de cet animal dans le premier volume des *Annals of the Lyceum of Nat. Hist. of New-York*, Febr. 1825, nº VIII, p. 233, pl. XVII, et dans les *Medical and physical Researches;* seulement l'œil y est marqué d'une manière trop grande et trop distincte. Le professeur Mayer de Bonn a publié dans un ouvrage spécial (*Analecten für Vergl. Anatomie*, Bonn. 1835), les observations qu'il a faites sur les ouïes d'animaux âgés et très-jeunes que j'avais rapportés avec moi. Les jeunes animaux avaient encore deux ouvertures d'ouïe et de petites bronchies au nombre de trois, à la place ordinaire, dont les plus gros flocons avaient 3/4‴ de long. Ces animaux habitent l'Ohio et ses affluents, et passent pour ne jamais quitter l'eau. Ils sont carnivores et très-voraces. On les prend à la ligne, et pour appât on se sert principalement de petites écrevisses, dont ils sont très-friands. Ils entrent aussi parfois dans les filets des pêcheurs. A Pittsburg on les appelle des *Alligators*. En hiver ils se cachent dans la vase, dans des trous, des fentes, etc. Ils sont très-nombreux et font beaucoup de tort aux jeunes poissons; les pêcheurs assurent même que les poissons qui ont une fois été touchés par cette salamandre aquatique ne mordent plus à l'hameçon.

Note 5, page 148.

La figure du *Monobranchus lateralis* (*Triton lateralis*,

Say; *Proteus of the lakes,* Mitch.) donnée par Harlan dans les *Medical and physical Researches,* n'est pas aussi bien faite que celle du *Monopoma.* La couleur de l'animal vivant est d'un gris blanchâtre sale aux parties inférieures, marbrée çà et là d'un jaune grisâtre très-pâle et même verdâtre; sur les côtés, quelques taches foncées ou noirâtres effacées et se perdant sur les bords; les parties supérieures d'un gris brun olivâtre sombre et sale; et quand on y regarde de près, on voit des marbrures très-fines jaune olive et noirâtres; ces parties supérieures sont partout couvertes de taches bleu noirâtre, tantôt plus, tantôt moins distinctes. Les côtés de la tête ont des marbrures jaunâtres et noirâtres; au-dessus du nez commence une raie noire qui traverse l'œil et se prolonge jusqu'au côté de l'occiput; les ouïes sont marbrées de couleur foncée et jaunâtre, et d'un rouge violet foncé aux extrémités et aux franges; les côtés du corps et de la racine de la queue sont d'un gris blanchâtre sale à marbrures jaunâtre pâle et avec de grandes taches éparses rondes et noires; la dernière moitié de la queue, d'un gris noirâtre foncé tirant un peu sur le bleu d'encre, finement pointillée et tachetée de brun olive. La pointe de tous les doigts du pied est noire; l'anus rouge. Longueur totale de l'animal, 13″ 7‴. Longueur de la queue, 4″ 2‴ 4/5. Longueur des franges des ouïes, environ 8‴; largeur de la tête, 1″ 7‴. Diamètre de l'épaisseur de la queue à sa partie la plus large, 1″ 1‴ 1/3. Ces animaux, quand ils sont jeunes, ne diffèrent point des vieux. Ils vivent comme les salamandres de l'Alleghany; ils sont aussi voraces, et se cachent pendant l'hiver sous des pierres, sous de vieux bois ou dans la vase. Pendant l'été ils ne mordent pas volontiers à l'hameçon, mais bien dans l'automne et l'hiver quand il fait froid. Cette espèce ne dépasse guère les mesures que je viens de donner; mais on dit que dans le Mississipi il s'en trouve une qui est plus grande. Tant que l'animal vit et respire avec force, on remarque tous les battements de son pouls à ses

ouïes qui ont un mouvement pulsatoire et sont soulevées par l'eau comme des corps légers; mais ce mouvement ne s'observe point dans la respiration ordinaire. Après que ces animaux avaient passé quelque temps hors de l'eau, ils paraissaient complétement morts; mais si on les arrosait, les pulsations recommençaient chez quelques-uns d'entre eux. Aucun pêcheur n'a pu me donner des renseignements sur la manière dont ces singuliers animaux se propagent. Aussitôt qu'on les retire de l'eau et qu'on les pose par terre, il coule de leur corps une quantité de matière glaireuse. M. Bodmer a dessiné exactement d'après nature le *Monopoma* et le *Monobranchus*.

CHAPITRE VII.

Note 1, page 167.

On regarde jusqu'à présent le *Turkey-Buzzard* de l'Amérique septentrionale (*Cathartes aura*, Audub.) comme identique avec l'oiseau brésilien auquel Illiger a donné le même nom. Quoique ces deux espèces de vautours offrent en effet de grandes ressemblances, elles présentent plusieurs points sur lesquels elles diffèrent. Si l'on veut séparer, comme l'a fait Audubon, la corneille d'Europe (*Corvus corone*) de celle d'Amérique, il faut en faire de même à l'égard de ces deux vautours. L'oiseau brésilien, parvenu à sa parfaite croissance, a un bel iris rouge vif, tandis que chez celui de l'Amérique septentrionale il est d'un gris brun foncé; autour de la pupille règne une bordure ou un anneau gris clair, mais sous la paupière et autour de l'œil coloré se trouve un anneau d'un rouge vif. La partie libre du bec est blanchâtre; la cire des deux mâchoires ainsi que le tour des narines, surtout en avant, est d'un beau rouge de laque. Le devant de la tête et le tour des yeux, ainsi que la partie qui se trouve au-dessous, et le tour des oreilles sont rouges, mais moins éclatants que la cire; le dessous de

la tête a une teinte bleuâtre, et est par conséquent d'un violet clair; les plis du derrière de la tête, les environs des verrues blanchâtres, devant les yeux, sont mêlés d'un violet plus noirâtre, parce que c'est là que se trouvent les poils de la base du bec; la quatrième penne est la plus longue; la troisième et la quatrième ne sont pas beaucoup plus courtes; les tuyaux des pennes ne sont pas blancs à la surface, comme dans l'oiseau brésilien, mais bruns, et d'un gris clair en dessous, gris noirâtre au contraire vers la pointe et au bord de derrière. On peut comparer avec ces détails la description que j'ai faite de l'*Urubu* brésilien à tête bigarrée, dans mon Appendice (tom. III, p. 66), et l'on reconnaîtra sans peine la différence. En revanche, la forme et la couleur du corps des deux oiseaux se ressemblent beaucoup ainsi que leurs mœurs. Plusieurs ornithologues seront peut-être disposés à ne considérer ces deux oiseaux que comme des variétés; quant à d'autres qui voudraient les séparer, on pourrait leur proposer pour l'oiseau de l'Amérique septentrionale la dénomination de *Cathartes septentrionalis*. Je vais donner les proportions d'un de ces derniers oiseaux, afin qu'on puisse les comparer avec celles qui ont été données par Azara et par moi-même de l'oiseau de l'Amérique méridionale. Mesure d'un oiseau mâle parvenu à toute sa croissance : longueur totale, le cou étendu, 25″; largeur ou envergure, 64″ 3‴ (5′ 4″ 3‴); longueur du bec, 1″ 6‴ (cette mesure a été prise depuis la pente du front, par-dessus les caroncules charnues, jusqu'à la pointe du bec, avec une bande de papier qui suivait la courbure du bec); longueur de l'aile (depuis la dernière jointure jusqu'à l'extrémité des pennes), 19″ 11‴; longueur de la queue, 10″ 5‴; hauteur du talon, 2″ 2‴1/2; longueur du doigt du milieu sans l'ongle, 2″ 4‴; longueur du doigt de derrière 7‴2/3; longueur de l'ongle du milieu, 10‴; longueur de l'ongle de derrière, 6‴.— Un autre oiseau, probablement une femelle, avait 27″ 7‴ de long et 65″ d'envergure. La différence de grandeur des deux sexes est remarquable chez ces

oiseaux, comme chez tous les oiseaux de proie; mais il est extraordinaire qu'Azara, d'ailleurs observateur consciencieux, ait dit (*Hist. nat. des oiseaux du Paraguay*, t. I, p. 29) que les sexes, chez les oiseaux de proie, ne diffèrent point de grandeur. Audubon dit (*Ornithol. biogr.*, t. II, p. 41), que le *Cathartes aura* n'est pas aussi commun que l'*atratus* ou le *fœtens*, et que l'on n'en voit jamais plus de vingt ou trente ensemble; je suis obligé de contredire l'une et l'autre de ces assertions, du moins pour les pays que j'ai parcourus. Pendant tout mon voyage dans l'Amérique septentrionale, je n'ai jamais rencontré l'*Urubu* à tête grise. Selon Richardson, le *Turkey-Buzzard* habite aussi le Saskatchawan, de sorte qu'il s'élèverait assez haut vers le nord; du côté de l'ouest, il s'étend, en été, jusqu'aux montagnes Rocheuses, quoique David Douglas en doute (voyez Richardson, *Fauna bor. amer.*, t. II, p. 4). On verra, dans le récit de mon voyage, que j'ai rencontré cet oiseau partout dans ces régions, ce qui confirme les détails donnés à ce sujet par Lewis et Clarke.

CHAPITRE VIII.

Note 1, page 175.

Les arbres que l'on trouve dans les forêts du Wabasch sont principalement les suivants, dont je donne les noms américains et latins.

1. Poplar (*Liriodendron tulipifera*). 2. Button-wood ou Sycomore (*Platanus occid.*). 3. Sweet-gum (*Liquid. styracifluoa*). 4. Catalpa. 5. Coffee-tree (*Gymnocladus canadensis*). 6. Dog-wood (*Cornus Florida*). 7. Crab-apple (*Pyrus coronaria*). 8. Persimon (*Diospyros*). 9. Papaw-tree (*Asimina triloba*). 10. Iron-wood (*Ostrya*). 11. Hornbeam (*Carpinus Amer.*). 12. Judas-tree or Redbud (*Cercis canadensis*). 13. Black-Walnut (*Juglans niger*). 14. White-Walnut ou Butternut (*J. cathartica*). 15. Pignut-Hickory

(*J. porcina*). 16. Bitternut (*J. amara*). 17. Pekannut-Hickory (*J. olivæformis*). 18. Mockernut-Hickory (*J. tomentosa*). 19. Shellbark-Hickory (*J. squamosa*). 20 Water-Bitternut (*J. aquatica*). 21. Nutmeg-Hickory (*J. miristicæformis*). 22. Thick-Shellbark-Hickory (*J. laciniosa?*). 23. Soft ou White-Maple (*Acer eriocarpum*). 24. Box-Alder (*Acer negundo*). 25. Sugar-maple ou Sugar-tree (*Acer saccharinum*). 26. Black-Maple (*Acer nigrum*). 27. Curled-Maple (*A....?*). 28. Moose-wood (*Acer striatum*). 29. Black-Oak (*Quercus tinctoria*). 30. White oak (*Q. alba*). 31. Red-Oak (*Q. rubra*). 32. Port-Oak (*Q. occinea*). 33. Pin-Oak (*Q....?*). 34. Overcup-Oak (*Q. lirata*). 35. Mossy-Overcup-Oak (*Q. macrocarpa*). 36. Scrub-Oak (*Q. obtusiloba*). 37. Black-Jack-Oak (*Q. ferruginea*). 38. June-berry (*Mespilus arborea*). 39. Black-Locust (*Robinia pseudo-acacia*). 40. Locust (*Gleditschia monosperma*). 41. Honey-Locust (*G. triacanthos*). 42. Sassafras (*Laurus sassafras*). 43. Wild-cherry (*Cerasus virgin*). 44. Buck-Eye (*Pavia*). Une espèce se rencontre à douze milles de Harmony. 45. Cotton-Wood (*Populus canadensis*, et sans doute d'autres espèces encore). 46. Aspen (*P. tremuloides* ou *grandidentata*). 47. White-Beach (*Fagus americana*). 48. Black-Gum (*Nyssa sylvatica*). 49. Hackberry (*Celtis crassifolia*). 50. Nettle-tree (*C. occidentalis*). 51. Red-Mulberry (*Morus rubra*). 52. White-Ash (*Fraxinus americana*). 53. Blue-Ash (*Fr. quadrungulata*). 54. Willows (*Salix*, plusieurs espèces). 55. White-Elm (*Ulmus americana*). 56. Red-Elm (*U. rubra*). 57. Wahu (*U. alata*). 58. Bass-Wood ou Lime (*Tilia grandifolia*), et probablement plusieurs autres espèces encore. Warden (*l. c.*, t. I.) compte, d'après Michaux, quarante-deux espèces de chênes dans l'Amérique septentrionale; dont seize croissent dans le Mexique et vingt-six dans les États-Unis. On peut les ranger dans deux classes : ceux dont les fruits mûrissent au premier automne, et ceux qui exigent dix-huit mois pour mûrir. Le bois de la première espèce est de meilleure qualité.

Note 2, page 176.

Les arbustes des bois du Wabasch sont principalement l'*Amorpha fruticosa*, l'*Evonymus verrucosus*, et peut-être quelques autres espèces de cette famille; le *Corylus americana*, l'*Hamamelis nigris*, diverses espèces de *Spiræa*, le *Cratægus* ou *Pyrus*, le *Rubus*, le *Salix*, le *Staphylea trifolia*, le *Gonolobium hirsutum*, l'*Hydrangea arborescens*, le *Ceanothus americana*, le *Symphoria glomerata*, que l'on appelle au Wabasch *Tea-plant* (plante à thé), tandis que dans les prairies des Illinois c'est le *Ceanothus* qui porte ce nom, etc. Dans les guerres d'Amérique, quand l'Angleterre voulut forcer ses provinces américaines à boire le thé de la Chine, on le remplaça par les feuilles du *Ceanothus*. Les *Yankees* jetèrent une cargaison de thé chinois dans la mer, et ce fut par cet acte et par d'autres désordres du même genre que commença la révolution.

Note 3, page 179.

Le loup des forêts du Wabasch et des contrées boisées à l'orient du Mississipi, ne paraît pas différer beaucoup de celui d'Europe, et peut même à peine être considéré comme une variété. Je vais donner les proportions d'un loup pesant soixante livres, tué à Harmony, sur le Wabasch. Longueur totale, 57″ 9‴ (4′ 9″ 9‴); longueur de la queue avec les bouts des poils, 18″ 8‴; longueur sans les poils, 14″ 9‴; longueur de la tête, 9″ 9‴; longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'angle intérieur de l'œil, 4″ 9‴1/5; longueur de la fente de l'œil, 8‴2/3; longueur depuis l'angle extérieur de l'œil jusqu'à la base intérieure de l'oreille, 3″ 4‴; largeur de l'oreille à la racine, 2″ 8‴; hauteur de l'oreille extérieure, mesurée du côté de la tête, 4″ 3‴1/2; circonférence de la tête devant les oreilles, 16″ 3‴; longueur du pied de devant jusqu'à la jointure, 6″; longueur du pied de derrière jusqu'au talon, 9″ 4‴; circonférence de l'animal derrière les

pieds de devant, 23″ 5‴; longueur des défenses d'en haut, 9‴ 1/2; *idem* de celles d'en bas, 9‴ 1/3. Richardson (*Fauna bor. american*, t. I, p. 60) dit que les loups qu'il a trouvés plus au nord que le Canada sont différents de ceux d'Europe. Je ne puis juger de ce fait, mais dans les grandes forêts de l'Indiana, je n'en ai point vu qui différassent beaucoup de ceux d'Europe, ainsi que je l'ai dit plus haut; en revanche, sur les bords du haut Missouri, j'ai observé une espèce différente de loup, ce qui vient à l'appui de l'observation de Lewis et Clarke. Les mesures du *Lupus griseus* que Richardson donne, d'après Sabine, indiquent à la vérité, pour la tête, des proportions différentes de celles que j'ai notées, et ont plus de rapport avec celles du loup du Missouri, qui a le museau plus épais et l'oreille plus courte.

Note 4, page 180.

Le loup noir des prairies de l'Illinois est, dit-on, noir ou brun, et a la tête moins ressemblante à celle du renard que le loup commun des bois. On assure que sa queue est moins touffue et formée de poils retombants, et qu'il la porte plus recourbée que le chien. Du reste, je ne puis en juger par moi-même, ni garantir l'exactitude de cette assertion.

Note 5, page 181.

Warden décrit fort inexactement la bête puante (*l. c.*, t. I, p. 105). Il dit que les marques de cet animal sont irrégulières, tandis qu'au contraire elles sont de la plus grande régularité et assez constantes. Quant aux deux sacs qui sont censés contenir la matière puante, je n'en ai rien pu trouver, mais j'y ai vu des glandes comme chez l'iltis et le vison.

Note 6, page 181.

La loutre du Mississipi, du Missouri, du Wabasch et des autres rivières (*Lutra canadensis*), car je n'ai rencontré qu'un seul animal de cette espèce, était regardée par les

zoologues comme identique avec la loutre du Brésil, jusqu'à ce que Fr. Cuvier (*Dict: des sc. nat.*, t. XXVII, p. 244) en marquât convenablement les caractères. Elles sont assez différentes pour être très-facilement distinguées l'une de l'autre. La première est d'une couleur brun noirâtre foncé aux parties supérieures, et à la gorge d'un gris d'argent brunâtre fauve. La queue se termine graduellement en pointe; elle n'est pas de moitié aussi longue que le corps, aplatie et arrondie, et, par conséquent, formée à peu près comme celle de la loutre d'Europe. Cette partie offre aussi le même caractère dans la loutre du Brésil; mais chez celle-ci on remarque une différence, savoir que la queue présente des deux côtés, vers la pointe, un bord anguleux. Les marques distinctives de la loutre du Brésil ont été du reste indiquées par M. Fr. Cuvier, et je dois, à cet égard, renvoyer aussi à la description que j'en ai faite dans mon Appendice (t. I, p. 320). Le crâne de la loutre de l'Amérique septentrionale, comparé à celui de la *Lutra vulgaris* et *brasiliensis*, offre plus de ressemblance avec celui de la première, n'étant point voûté comme l'autre, mais aplati et ayant des lignes droites à sa surface; d'une autre part, il est proportionnellement plus large et plus court que celui d'Europe, puisque la distance de la racine des dents incisives supérieures jusqu'au commencement de la courbe zygomatique forme, dans l'espèce de l'Amérique septentrionale, un peu plus des 17/100es de toute la longueur de l'animal, et dans l'espèce d'Europe les 20/100es. Vu d'en haut, le crâne de la loutre du Wabasch a, dans sa circonférence, plus de rapport avec celui de la loutre brésilienne; en attendant, les trois têtes offrent encore plusieurs différences qu'il serait trop long d'énumérer ici. La description donnée par Sabine de la loutre d'Amérique habitant le nord, ne paraît pas avoir été faite d'après l'animal vivant, ce qui n'empêche pas qu'elle ne s'accorde, pour les points principaux, avec l'animal observé par moi près du Wabasch, et que les peaux venues du nord que je vis

dans les magasins de la Compagnie des pelleteries paraissent confirmer. La loutre de l'Amérique septentrionale ne diffère pas beaucoup, pour l'apparence, de celle d'Europe. La forme en est généralement la même; l'éloignement de l'œil à la base du devant de l'oreille est plus long chez la première que chez l'autre, et l'oreille est, chez la première, plus large à sa base. Quant à la couleur, les deux animaux se ressemblent beaucoup. Sous le cou, leur couleur est exactement la même; mais celle d'Amérique est parfois d'un brun un peu plus foncé aux parties supérieures, et son poil paraît être un peu plus fin et plus brillant. Je vais donner, pour qu'on puisse les comparer, les mesures prises exactement de la même manière sur deux individus mâles, vivants et de la même grandeur.

	Loutre américaine.		Loutre européenne.	
Longueur totale	3′ 9″	5‴	3′ 7″	5‴
» de la queue	18	5	16	9
» de la tête	6	»	5	3 1/2
Largeur de la tête entre les oreilles	4	»	3	2 1/2
Longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'angle intérieur de l'œil	1	8 1/2	1	6
» de l'œil	»	5	»	4 1/2
» depuis l'angle extérieur de l'œil jusqu'à la base intérieure de l'oreille	1	7 1/2	1	9 1/2
Largeur de l'oreille à la racine	»	7 1/2	»	10
Hauteur de l'oreille extérieure	»	5 3/4	»	5
Longueur de la défense d'en haut	»	5 4/5	»	7
» » d'en bas	»	5	»	6
» depuis le bout du nez jusqu'à l'épaule	8	1	7	10
» de la jambe de devant depuis l'épaule jusqu'au bout de la griffe	6	»	6	1
» du pied de devant nu	3	»	2	10
Largeur de la queue à la racine	4	»	3	6
» » au milieu	2	6	2	5
Poids de l'animal	21 livres 1/2.		22 livres.	

Cette loutre habite des cavernes ou des gîtes qu'elle se construit sur le bord des rivières et des lacs; elle met bas deux, trois et quatre petits à la fois, qui peuvent courir, dit-on, aussitôt qu'ils sont sortis du corps de la mère. Les Ojibouais appellent cet animal, *Nikihk;* les Assiniboins, *Petan;* les Machekiégons, *Chagaouïh-tikuock;* les Meunitarris, *Biddapohké;* les Otos ou Ayowais, *Toche-nong-é;* les Omahas, *Touche-nongué*, les Mandans, *Péchetekeh*, etc.

Note 7, page 181.

Le vison (*Mustela vison*) a une ressemblance extraordinaire, pour la forme, la grosseur, la couleur et les mœurs, avec la petite loutre d'Europe (*Mustela lutreola*, Linn.), et même leurs crânes ne paraissent pas offrir de différence marquée. Bien que je possède plusieurs petites loutres empaillées, je n'ai pas encore pu parvenir, malgré tous mes efforts, à m'en procurer un individu vivant pour le comparer avec le vison, et pour décider l'identité de ces deux animaux par leur anatomie comparée. Jusqu'à présent, je crois que l'on peut, avec Sabine, regarder ces deux animaux comme identiques, ou du moins comme alliés de très-près, ce qui a lieu avec beaucoup d'animaux de l'Europe et de l'Amérique septentrionale.

Le plus grand vison que j'aie mesuré, parmi beaucoup d'animaux de la même espèce, avait une longueur totale de 22″ 5‴, dans laquelle la queue avec les poils entrait pour 8″ 6‴. Harlan croit que ces deux animaux sont d'espèces différentes; Godman, au contraire, les réunit. Je n'ai vu, en Amérique, qu'une seule espèce de vison, c'est-à-dire, d'animal aquatique de l'espèce de la martre, et tous les chasseurs à qui j'ai parlé sont convaincus qu'il n'y en a qu'une; en conséquence, je révoque en doute, avec le prince de Musignano, l'existence de la *Mustela lutreocephala*. Le vison a, surtout à l'époque du rut, à peu près l'odeur de notre putois. De chaque côté de l'intestin rectum il y a une glande jaune qui sécrète cette liqueur odorante. Les

Ojibouais appellent cet animal *Sanguēss;* les Assiniboins, *Ihkussan;* les Meunitarris, *Dacksua;* les Mandans *Meunnika-suntacké.*

Note 8, page 184.

Cette émyde est alliée de très-près à la *geographica* de Le Sueur, et était regardée par ce zoologue comme une espèce différente. Elle s'en distingue principalement par une élévation carénée à la partie antérieure du milieu de la carapace. Say croyait qu'elle ne devait être considérée que comme une variété de la *geographica.* Son corps est, comme celui de cette dernière, marqué de plusieurs lignes et raies d'un beau jaune.

Note 9, page 184.

On pourrait appeler cette espèce *Emys elegans*, puisqu'elle se caractérise par un dessin d'une beauté singulière. La tête et les membres de cet animal sont rayés d'un beau jaune, sur un fond noirâtre, et derrière chacun des yeux commence une large raie d'un beau rouge qui devient jaune sur le derrière de la tête, et se prolonge, de cette couleur, jusque sur l'écaille du dos. La carapace est à peu près ovale, un peu aplatie et découpée par devant; un peu dentelée en forme de scie par derrière. La rangée du milieu a cinq écailles; il y a vingt-quatre écailles aux bords, quatre de chaque côté; la cuirasse a douze écailles; la carapace est d'un noir brunâtre ou mat. Chaque écaille de la rangée du milieu a cinq ou six raies jaunâtres concentriques, dont il y en a une qui est plus forte que toutes les autres; elles se dirigent, en général, parallèlement aux angles de la carapace; par le milieu de chacune des écailles costales court une large raie jaune, depuis la pointe intérieure jusqu'au milieu du bord extérieur; la cuirasse est d'un jaune de cire, et sur chaque écaille il y a une grande et forte tache d'un noir brunâtre, légèrement elliptique. Dans le premier

moment, je pris cette belle émyde pour l'*Emys biguttata* ou *Muehlenbergii* de Say; mais je reconnus bientôt qu'elle en est tout à fait différente.

Note 10, page 185.

Ce beau lézard, qui est bien connu, se trouve dans la plupart des cabinets. Harlan (*Med. and Phys. Res.*, p. 138) dit que sa queue n'est bleue que quand elle a été enlevée et qu'elle s'est reproduite; mais je ne saurais le croire, car je possède un individu dont la queue est bleue, quoiqu'elle soit parfaite et n'ait certainement jamais été endommagée.

Note 11, page 188.

Dans ce nombre se trouvent particulièrement les bivalves suivants : 1. *Unio plicatus*, S. 2. *undulatus*, Barn. (*Heros*, Say). 3. *ovatus*, S. 4. *rugosus*, Barn. 5. *metanever?* Raf. (*nodosus*, Barn.). 6. *verrucosus*. 7. *cornutus*, B. 8. *tuberculatus*, B. 9. *cordata*, Raf. (*cardisea*, S.) 10. *Œsopus*, Green. 11. *foliatus*, Hildreth. 12. *irroratus*, Lea. 13. *ellipticus* et *carinatus*, B. 14. *rectus*, Lam. 15. *ridibundus*, S. 16. *cuneatus*, B. 17. *cicatricosus*, S. 18. *abruptus*, S. 19. *Phaseolus*, Hildr. 20. *gibbosus*, Barn. 21. *cylindricus*, S. 22. *alatus*, S. 23. *torsus?* Raf. 24. *triangularis*, B. 25. *parvus*, B. 26. *securis*, Lea. 27. *ellipsis*, Lea. 28. *scalenius?* Raf. 29. *undatus*, var. a Barn. 30. *gracilis*, B. (*fragilis*, Swains). 31. *tenuissima*, Lea. 32. *dehiscens*, S. 33. *orbiculatus*, Hild. 34. *siliquoideus*, B. 35. *sulcatus*, Lea. 36. *ventricosus*, B. 37. *cariosus*, S. 38. *Alasmodon complanata*, B. 39. *rugosa*, B. 40. *Anodonta grandis*, S. 41. *Unio subrostratus*, S. 42. *lapillus*, S. 43. *Ziczac*, Lea. 44. *mytiloides?* Raf. (*undatus*, Barn.?).

Note 12, page 213.

On regarde généralement cet aigle comme l'aiglon de l'aigle à tête blanche (*Aquila leucocephala*); mais quant

à moi, je soupçonne qu'il pourrait bien former une espèce particulière.

Note 13, page 219.

Cet arbre, très-commun dans les grandes forêts du Wabash, et qui fleurit de très-bonne heure, peut être l'*Acer eriocarpum* (Voyez Michaux, *Sylva amer.*, t. I, pl. 40). Ses fleurs sont d'un rouge laque vif, mais plus pâles que celles de l'*Acer rubrum*. Les écailles sont brunâtres; il affectionne les terrains humides, dans les environs de l'eau, et les pays submergés; mais il croît aussi dans les bois secs. Ses racines ne sont souvent qu'à demi couvertes par la terre.

Observation.

Je dois remarquer ici que le serpent dont j'ai parlé dans la note première du chapitre premier, est le *Coluber* ou *Tropidonotus porcatus*. Dans l'esprit-de-vin, les belles marques rouge brun de cet animal disparaissent promptement; le bas du ventre devient alors blanchâtre, avec des marques noirâtres, ce qui a donné lieu à beaucoup d'inexactitudes dans les descriptions.

CHAPITRE IX.

Note 1, page 223.

Les descriptions que l'on a faites jusqu'à présent des grenouilles de l'Amérique septentrionale étant encore trop imparfaites pour que l'on puisse désigner, d'après elles, ces animaux avec certitude, il ne sera peut-être pas inutile de décrire ici succinctement l'espèce dont j'ai parlé :

Hyla triseriata. A la patte de devant, le second doigt (en commençant du dehors) est beaucoup plus long que les autres, qui sont courts; et à la patte de derrière il est encore bien plus long. La membrane des pattes de derrière ne remplit pas tout à fait la moitié de l'espace qui est entre

les doigts ; l'iris est couleur d'or ; du nez part, en traversant l'œil, jusqu'aux pattes de derrière, une raie brun noirâtre ; le bord de la mâchoire supérieure est blanc. Toutes les parties supérieures sont d'un gris verdâtre sombre, peu remarquables, avec trois raies longitudinales, de grandes taches allongées sur le dos, de la même couleur, un peu plus foncées, mais ayant l'air presque effacées et étant par conséquent tantôt plus, tantôt moins visibles ; la rangée du milieu de ces taches commence à la pointe du nez, et se prolonge comme une raie non interrompue jusqu'au milieu du dos ; plus loin elle ne présente plus que des taches séparées ; sous chacune des rangées de côté de ces taches et par-dessous la raie partant du nez, il y a une rangée de petites taches rondes ; les pattes de derrière offrent une couple de bandes transversales, indistinctes, pâles, marbrées, que l'on peut à peine discerner sur la couleur plus claire du fond. Le ventre est blanc ; la gorge et le menton sont de couleur olive brunâtre ; le dessous des pattes de derrière est gris rougeâtre. Longueur, 1″ 0 1/2‴ ; longueur, quand les pattes de derrière sont étendues, 2″ 9‴ ; longueur du plus long doigt de devant, 27 1/2‴ ; longueur du plus long doigt de derrière, 4 1/2‴.

Note 2, page 247.

La bête puante dont les Sacs et les Renards du haut Missouri portaient avec eux plusieurs peaux, est presque entièrement blanche sur toutes les parties supérieures ; tout le ventre et une tache ou étroite raie sur le milieu du dos sont d'un noir brunâtre ; la queue est mêlée de noir et de blanc. Cette bête puante, qui paraît être d'une espèce spécifiquement distincte, est sans doute celle que Lichtenstein (*Représentation de mammifères nouveaux ou peu connus*, pl. XLV, *fig.* 1) a dessinée sous le nom de *Mephitis Chinga*, Tied., et qui est le *Chinche* de Buffon. Malheureusement, parmi beaucoup de peaux que j'ai, il ne se trouve pas un seul in-

dividu complet. Je n'ai point eu occasion, dans mes voyages, de rencontrer cet animal, et je ne l'ai non plus jamais observé chez les Indiens du Missouri, bien qu'il leur arrive assez souvent de se servir de leur peau comme d'un ornement. Mais l'animal de cette famille que j'ai observé dans toutes les parties des États-Unis, dans la Pennsylvanie, l'Indiana, l'Illinois et sur les bords du Missouri, est le *M. mesomelas*, Licht., représenté par Lichtenstein (pl. XLV, *fig.* 2), et qui se distingue par la raie blanche et fourchue qu'il porte sur le dos, laquelle parfois se prolonge jusqu'à la queue, et parfois s'arrête tout à coup sur les flancs. Le plus grand de ces animaux que j'aie mesuré portait 2′ 2″ 6‴ (26″ 6‴), dans sa plus grande longueur; la queue, avec les poils de la pointe, y entrait pour 13″; et pour 9″, sans les poils. D'après ce que je viens de dire, il paraîtrait que le *M. chinga* habite plus au nord, le *M. mesomelas* plus au midi. Richardson décrit un *M. americana* qui ressemble beaucoup à l'animal que j'ai observé. Dans les animaux vivants que j'ai vus, la queue était en apparence toute noire avec une pointe blanche; mais quand on examinait de plus près ses longs poils, on reconnaissait que la racine de la queue était noire sans aucun mélange; que dans le deuxième et le troisième quart les poils étaient noirs au bout et blancs à la racine, et que ceux de la pointe étaient tout à fait blancs. Ces poils blancs de la pointe sont beaucoup plus longs que les noirs qui les entourent, ce qui fait que la pointe de la queue paraît comme implantée dans les poils noirs. MM. Geoffroy Saint-Hilaire et F. Cuvier ont représenté, d'après nature, les deux espèces de *Mephitis,* dont j'ai parlé plus haut, dans leur grand ouvrage sur les mammifères, t. II et III; du moins il me semble que la figure de la *Mouffette de l'Amérique sept.* doit se rapporter au *Meph. mesomelas*. D'après ce que je viens de dire, je ne saurais croire que toutes les bêtes puantes de l'Amérique septentrionale ne soient que des variétés de la même espèce, comme le sou-

tiennent Desmarest, Griffith et d'autres. Les Ojibouais appellent la bête puante *Chikahk;* les Cris, *Sikahk;* les Osages, *Mang-ga;* les Ayowais, Otos et Missouris, *Mong-éh;* les Omahas, *Mong-ga;* les Dacotas, *Mankah;* les Assiniboins, *Makahn;* les Arricaras, *Nimbitt;* les Mandans, *Chochté* (*och* guttural); les Meunitarris, *Chuchké* (*ch* guttural); les Pieds-Noirs, *Ahpikaïeh.*

CHAPITRE X.

Note 1, page 286.

Hyla crucifer. Les yeux grands; le museau assez arrondi; les pattes longues et déliées; le ventre souvent couvert de petits grains; la patte de devant avec quatre doigts, dont le second (en comptant du dehors) est le plus long; la patte de derrière avec cinq doigts, dont le deuxième est le plus long; le suivant et le dernier sont plus courts et à peu près de la même longueur; les autres sont courts et séparés. La couleur des parties supérieures est d'un gris jaunâtre ou brunâtre, avec une large croix de Saint-André plus foncée sur le dos. Cette marque se compose souvent de plusieurs raies angulaires, dont la pointe est dirigée en avant, et qui forment sur le dos et sur le cou une large croix de Saint-André; chez d'autres individus, les raies sont anastomosantes, formant une ligne longitudinale, avec une couple de raies la croisant en biais et formant des angles dont la pointe est tournée en avant; la raie transversale de devant envoie souvent ses deux branches latérales vers la paupière relevée, et entre elles se trouve une ligne transversale dont la pointe de l'angle est tournée en arrière. A travers l'œil passe une raie foncée qui continue par derrière jusqu'au côté du ventre. La gorge est gris brun foncé; la peau du menton sous la mâchoire inférieure est brun noirâtre; le ventre d'un jaune sale; la cuisse a des bandes transversales foncées et effacées;

les pattes et les cuisses, par-dessous, couleur de chair brun rougeâtre.

C'est une petite grenouille très-mince, dont le corps, depuis le museau jusqu'à l'extrémité du tronc, a 1″ de long. Son coassement est un sifflement qui devient un peu plus aigu à la fin. A l'époque de l'accouplement la gorge est gonflée en forme de boule.

Note 2, page 287.

D'après la désignation du professeur Goldfuss, de Bonn, les fossiles recueillis en cet endroit se composaient des objets suivants :

A. Noyau de pierre, avec des morceaux de nacre de perle incrustés : *Inoceramus Cripsii.* Mant. Gris vert ferrugineux (*Subcretaceousbeds,* de M. Featherstonhaugh), qui se changent souvent en mine de fer argileuse.

B.-D. Pierre calcaire serrée, gris blanchâtre.

B. *Productus punctatus*, Sow.

D. { » *antiquatus*, Sow.
» *scoticus*, Sow. }

C. La pierre roulée de chaux rougeâtre, ondulé avec une articulation de la tige du *Rhodocrinitus verus*, Mill., et des morceaux de *Leptaenss.* Répandus dans toute la masse, on trouve plusieurs individus d'une alvéoline qui se distingue comme une espèce nouvelle, et qui est remarquable par sa présence dans la chaux de transition. Elle a trois lignes de long, et est épaisse de 3‴ au milieu; en forme de fuseau, avec de nombreuses raies fines et longitudinales, qui présentent quelques inflexions ondulatoires. Son nom est *Alveolina Maximiliani*, Goldf.

CHAPITRE XI.

Note 1, page 300.

Le pélican de l'Amérique septentrionale (*Pelicanus bra-*

chydactylus, Licht.), qu'aux bords du Mississipi et du Missouri on appelle ordinairement *Cheteck*, parcourt, hors du temps de l'accouplement, par volées considérables, l'intérieur de l'Amérique septentrionale, et monte même, dit-on, jusqu'à la baie de Hudson. Richardson, et d'autres zoologues, ne distinguent point cette espèce de l'*Onaerotalus ;* mais je crois, avec Lichtenstein, que ces deux oiseaux sont d'espèce différente. L'oiseau de l'Amérique septentrionale se distingue par des excroissances perpendiculaires, ressemblant à des crêtes, qui s'élèvent sur le sommet du bec, et que Richardson avait déjà remarquées. Les Ojibouais l'appellent le pélican *Chété.*

Note 2, page 302.

Dans l'Appendice du second volume du voyage du major Long (page 342), Say décrit ce serpent à sonnettes fort distinctement, quoique d'une manière succincte. Le plus gros animal de cette espèce que j'aie mesuré avait 3′ 5″ 11‴ de long; mais ils atteignent une longueur de plus de quatre pieds. J'ai trouvé ordinairement de cent soixante-dix à cent quatre-vingts écailles sous le ventre, de seize à vingt-sept écailles entières sous la queue, et souvent encore quelques-unes d'accouplées, au nombre de cinq à dix. Les anneaux ou sonnettes de l'extrémité de la queue étaient au nombre de cinq à neuf, ou même davantage.

Note 3, page 303.

Pimelodus albus, Les. Un individu, pesant soixante livres, avait 48″ de long; la largeur de la tête était de 10′ 6‴ à 11″; la couleur des parties supérieures est bleu cendré clair; des parties inférieures blanches; les nageoires sont d'un violet clair à l'extérieur; à la narine supérieure, il y a un barbillon de 2″ de long; au coin de la gueule, en haut, un de 8″ 6‴; les quatre barbillons de la mâchoire inférieure sont plus courts; les nageoires de la poitrine ont

11 arêtes, celles du dos 7; celle de l'anus en a 24, celle de la queue 16, chacune de celles du ventre 8.

Note 4, page 308.

La couleuvre dont il est question en cet endroit, et que je crois être le *Colub. flaviventris* de Say, se montre déjà dans l'État d'Indiana, et j'en ai trouvé aussi sur le Missouri. Sa forme est élancée; écailles lisses, un peu arrondies vers la pointe; elles sont placées en vingt-deux rangées longitudinales, seize au milieu du tronc, quinze avant le commencement de la queue. La tête est effilée, l'œil grand, la bride enfoncée, la plaque rostrale fortement relevée; la queue est effilée, elle se termine en pointe, et a une corne à son extrémité; l'écaille de l'anus est large et fendue. Les écailles du ventre sont au nombre de cent soixante-treize (dont deux au cou); paires d'écaille de la queue, soixante-treize à soixante-dix-huit. Le bas du cou, jusque sous le ventre, est jaune clair; la queue et la partie inférieure du corps au-dessus sont jaune blanchâtre pâle; le dessous de la tête est jaune blanchâtre; les côtés du cou et le bord des écailles du dessous du cou sont jaune citron, ainsi que les écailles du tour de la mâchoire, à leur bord de derrière; les parties supérieures sont d'un brun d'olive clair, bleuâtre ou verdâtre sur les côtés. Longueur : 35″ dont 8″ 1‴ pour la queue; longueur de la tête, 1″; largeur de la tête, 6‴ 1/2.

CHAPITRE XII.

Note 1, page 339.

J'ai décrit cette chauve-souris, dans mon journal, sous la dénomination de *Vesp. lanceolatus;* mais elle ressemble beaucoup au *V. subulatus* de Say. J'en ai obtenu à Bethleem, en Pennsylvanie, deux individus qui étaient conformés de

la manière suivante : Tête assez petite, face courte, nez large; bout du nez fendu; oreilles assez grandes, elliptiques, cintrées par le bord tourné vers le front, le bord extérieur plus droit, modérément pointues vers le haut; *tragus* long, atteignant presque le milieu de la hauteur de l'oreille, étroit et s'effilant en pointe en forme de lancette; œil rond et assez grand; pouces effilés; membrane modérément large et longue, attachée extérieurement à la jointure de la racine des doigts; les cinq doigts à peu près d'égale longueur, celui du milieu un peu plus long; ergot plus long que la patte; queue à extrémité libre; huit jointures placées en dehors de la peau du dos; membrane nue, avec quelques poils seulement sous l'aisselle; peau du corps ressemblant à celle de la souris, serrée et délicate sur le dos comme sous le ventre. *Couleur :* les parties supérieures gris brun jaunâtre; les poils gris noir à la racine, gris brun jaunâtre à la pointe; le ventre et les autres parties inférieures, gris blanc jaunâtre; les racines gris noir, les pointes jaune blanchâtre fauve; les parties nues brun-noir. *Proportions :* longueur, 3″ 1‴; envergure, 8″ 9‴; longueur de la tête, 7‴ 1/2; longueur de la queue, 1″ 3‴; hauteur de l'oreille, 6‴; longueur du *tragus* visible, 2‴ 1/2; largeur du pouce, 2‴ 2/3; longueur de l'ergot, 5‴ 1/2; longueur de la patte avec l'ongle, 3‴ 1/2.

L'individu trouvé le 15 mai par des bûcherons, dans le tronc d'un vieux cèdre, s'accordait presque de tout point avec la description ci-dessus; mais sa couleur était d'un jaune rougeâtre fauve très-clair, et jaune blanchâtre aux parties inférieures; les oreilles, la face et la membrane des ailes tranchaient agréablement par leur couleur brun noir.

Note 2, page 342.

Le rat des bois (*Wood Rat*) appartient à la famille des *Neotoma* de Say. Il ressemble beaucoup, pour la forme, la grosseur et la couleur, au surmulot d'Europe (*Mus decu-*

manus); si ce n'est que la queue est plus courte dans la plupart des individus, et portant parfois à la pointe une touffe de poils plus longs que le reste. D'autres individus ont la queue tout entière garnie de poils courts (*Neotoma Drummondii*, Rich.), comme celui qui a été représenté par Richardson (*Fauna bor. amer.*, t. I, pl. 8). Cette figure n'est pourtant pas irréprochable par rapport à la tête et aux oreilles. Si la manière dont les poils de la queue sont placés chez cet animal devait fonder une distinction spécifique, on pourrait admettre deux espèces différentes de cette famille sur les bords du Missouri, dont l'une aurait une touffe de longs poils au bout de la queue comme le *Myoxus Nitela*, et l'autre une queue toute garnie de longs poils, comme le *Myoxus Glis;* toutefois je crois pouvoir soutenir que ces deux formes de queues appartiennent au même animal, dont les poils sont plus courts dans la jeunesse. J'ai vu des rats très-jeunes qui avaient la queue uniformément garnie de poils très-courts. Je serais porté à croire que l'animal trouvé dans Cedar-Island, et qui paraît exister aussi sur le bas Missouri, est le *Neotoma floridana*, Say, si la couleur de ce dernier, ainsi que la forme et la longueur de la queue n'étaient un peu différentes de celles de mon animal. Sur le haut Missouri je n'ai trouvé d'autre *Neotoma* que celui qui a la queue garnie partout de longs poils. Ce *N. Drummondii* ne vit donc pas exclusivement dans les montagnes Rocheuses, comme on l'avait cru jusqu'à présent. Malheureusement les individus que j'ai obtenus étaient tous plus ou moins endommagés; je ne puis donc décider avec pleine certitude si on ne trouve au bord du Missouri qu'une seule espèce de *Neotoma*, ou bien s'il y en a deux. La gueule s'accorde parfaitement avec celle de la figure donnée par Harlan (*Med. and Phys. Annales*, p. 52), sauf la seule différence que la dernière dent molaire de la mâchoire inférieure présente sur sa surface deux rondeurs semblables,

tandis que sur la figure de Harlan, on a indiqué une petite entaille qui manque dans mon animal.

Note 3, page 344.

L'Arctomys ludovicianus, Ord., est assez exactement connu des naturalistes. Le plus gros animal de cette espèce que j'aie mesuré, portait 15″ 7‴ de long. En général cet animal a l'apparence de la marmotte, si ce n'est qu'il a le corps plus effilé, qu'il est plus haut sur les jambes et qu'il a la tête plus étroite et plus petite. Ce petit animal répand une odeur forte et désagréable, ce qui n'empêche pas que les Américains ne le mangent. Il a l'estomac large et muni d'un étranglement. Je l'ai trouvé ordinairement tout rempli de nourriture végétale; et souvent des vers très-longs et minces y rampaient. Le foie est partagé en sept lobes; le cœcum est colossal, plus grand que l'estomac. L'énormité de leurs boyaux fait que ces animaux enflent promptement après la mort. Vers la fin du mois de juillet, ils contenaient une grande quantité de graisse blanche. Ils rassemblent, dit-on, des provisions de certaines racines, ce qui n'empêche pas qu'ils ne dorment l'hiver; ils viennent boire au bord des rivières. La description que fait Brackenridge de cet animal est fort étrange : il dit qu'il a la tête mal faite (*clumsy*), et le regarde, à tout prendre, comme des plus singuliers et des plus remarquables. Selon lui, sa voix est un aboiement semblable à celui d'un petit chien; tandis qu'au contraire il a un petit cri ressemblant tout à fait à celui de la marmotte. Pike (p. 208) dit que le chien des prairies est d'un brun foncé, que sa queue ressemble à celle de l'écureuil gris, et que son cri répond à peu près aux son de *Wichetonwiche*. Tout cela est absolument inexact. D'après le capitaine Bell (Voy. Dr Morse, l. c.), le serpent à sonnettes, la grenouille cornue (*Camelion* des Espagnols) et la tortue de terre habitent le même terrier que ces mar-

mottes, dont l'approche est fort dangereuse à cause des serpents. Nous n'avons rien observé de tout cela; et Say a déjà rectifié ce qu'il y a d'inexact dans ces détails. Les Ojibouais appellent ce petit animal *Tchégounah-Ouéchiche;* les Dacotas, *Pispihsa;* les Mandans, *Chopka;* les Meunitarris, *Sichpa* (*ich* à l'allemande), etc.

Note 4, page 345.

La partie de la peau qui est nue, au-dessus de l'œil de cet oiseau, n'est pas rouge comme le prétend Richardson (*Fauna bor. amer.*, p. 362), mais jaune orange ou citron; chez les mâles, elle a 11''' de long, et est frangée à son bord supérieur; cette bordure supérieure s'abaisse aisément et couvre, dans le repos, la place nue tout entière. Sa couleur est la même en hiver et en été, et celle de la femelle est d'un jaune grisâtre pâle. Sur le côté du cou, il y a un endroit de 2 1/2 pouces de long où la peau est nue et dont la couleur est violette. Cette place est plus petite chez la femelle. Longueur du mâle: 17'' 3 1/2. Envergure: 27'' 9'''. Le jabot est grand, rempli de fruits du rosier et de baies, surtout de celles du *Symphoria* et du *Buffaloeberry*, ainsi que de graines de diverses plantes, de feuilles vertes, et, en hiver, de boutons. L'estomac est d'un ovale assez rond et le jabot elliptique. Les Pahnis et les Arriccaras appellent cet oiseau *Uth;* les Meunitarris, *Sihska;* les Mandans, *Sipuska.* D'après Audubon, le *Tetrao Cupido* est commun dans toutes les plaines du Missouri; mais cela ne s'applique qu'aux environs du bas Missouri. Quant à nous, nous n'avons jamais observé cet oiseau dans nos excursions.

Note 5, page 346.

J'ai donné à cette chauve-souris le nom de *Vespertilio ursinus*, et j'ai communiqué sa description à M. Temminck pour qu'il pût l'insérer dans ses monographies.

Note 6, page 351.

Cet oiseau est sans doute le *Muscicapa Saya* (Bonap., Supplément à Wilson, t. I, p. 20, pl. 2, *fig.* 2); mais la description dit que les plumes du dessous des ailes sont blanches, tandis que dans mon oiseau, qui était une femelle, elles étaient d'un rouge pâle. Cette petite différence peut tenir au sexe. Le seul oiseau de cette espèce que j'aie mesuré avait 7″ de long et 11 d'envergure; la troisième penne était la plus longue; les 2e, 3e et 4e à peu près de la même longueur. Quant à la forme, il ressemblait plutôt à celui qui a été représenté par le prince de Musignano qu'au dessin donné par Richardson dans sa *Fauna*. Il rasait généralement la terre en faisant de petits cercles. Son nid était placé sur une petite avance sous un rocher suspendu; on en trouve aussi dans les ravins et dans les endroits où la rivière a empiété sur ses bords. Il était assez bien construit et garni de racines et de brins de paille; il contenait deux ou trois œufs blancs et à peu près ronds.

Note 7, page 362.

M. de la Frenaye a donné dans *Guérin, Magasin de Zoologie* (année 1837, 2e livraison) la division générique de la famille des Tette-chèvres (*Caprimulgidæ*), qui paraît juste, quant aux points principaux; mais il aurait pu vraisemblablement indiquer un caractère principal de plus pour son *Genus Nyctitrius* (*Ibiyau*), savoir : la forme de la langue de ces oiseaux, qui ressemble un peu à celle des pics (*Picus*). (Voyez mon *Supplément à l'Hist. nat. du Brésil*, t. III, p. 297.)

Note 8, page 363.

Les individus de l'*Alauda alpestris* que j'ai observés sur le Missouri, se rapportent parfaitement à la description de Richardson (*Fauna bor. amer*, t. II, p. 246), si ce n'est

que l'oiseau dont parle cet auteur était un peu plus grand que le mien; ce qui pouvait tenir à son âge, à l'époque de la mue, ou à la manière dont l'auteur a pris ses mesures. Voici celles d'un oiseau mâle de Sioux-Agency, sur le Missouri : Longueur totale, 6″ 4‴; envergure, 11″ 6‴; largeur du bec, 5 1/2‴. Longueur de l'aile, depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité, 3″ 8 1/2‴; longueur de la queue, 2″ 6‴; longueur de la patte, 9‴; longueur du doigt du milieu, 5 1/4‴; longueur du doigt de derrière, 3‴; longueur de l'ongle du milieu, 3 1/2‴; longueur de l'ergot, 5‴. Cette belle alouette habite déjà vers le milieu du cours du Missouri, et est répandue dans tout l'intérieur de l'Amérique septentrionale jusqu'aux montagnes Rocheuses. Sa voix est une petite réclame, je ne l'ai jamais entendue chanter. Après le temps de la couvaison, elle se répand par petites volées dans les prairies. Son bec est rouge brun, un peu blanchâtre à la racine de la mâchoire inférieure, l'iris est gris brun; les pattes brun noirâtre; les ongles noirs.

Note 9, page 370.

Cet oiseau, qui ressemble beaucoup au Baltimore, paraît former une espèce distincte que je me propose de décrire. *Psarocolius auricollis*. *L'iris* gris brun; la *mâchoire supérieure* noirâtre; l'*inférieure* couleur de plomb; la *bride*, un trait dirigé vers le nez; *la base de la mâchoire inférieure*, noire sur le côté; le *front*, une large ligne au-dessus de l'œil; *les côtés et le devant du cou, ainsi que les parties inférieures du corps*, d'un orange vif; *le ventre et le croupion*, plus clair ou plus jaune; *les plumes du haut de la tête*, grises à leur racine, jaune citron au milieu, noirâtres à la pointe; *le haut du cou* offre les mêmes couleurs, si ce n'est que les plumes ont plus de jaune; *les plumes du dos*, blanches à leur racine, noires à la pointe, et cette dernière couleur couvre la première; la *moitié inférieure du dos*, jaune; les *plumes qui couvrent le dessus de la queue*, orange comme

celles de la courbure de l'œil, mais les dernières tachetées de noir; *les plumes de l'épaule* mêlées de noir et de jaune; *les plumes qui couvrent le milieu des ailes*, blanches; leur plus grand ordre est noir avec de larges bords blancs; les *plumes qui couvrent l'intérieur des ailes*, jaunes; les *pennes*, noires, bordées de blanc. Deux des plumes du milieu de la queue sont noires à racines jaunes; les suivantes sont pareilles, mais avec une raie jaune au milieu, près du tuyau; les deux suivantes sont jaunes, à pointes noirâtres, et avec une tache pareille au bord de chaque côté; les trois plumes extérieures, de chaque côté, sont jaunes, mais un peu noirâtres à la pointe; les *pattes*, d'une belle couleur de plomb.

La forme et la grosseur de cet oiseau sont à peu près celles du Baltimore; le bec a le diamètre un peu plus fort, et plus de largeur à la racine; les parties inférieures de ce dernier oiseau ne sont pas d'un orange aussi vif que celles du premier; son talon est plus élevé, et sa queue de couleurs différentes.

Proportions. Longueur, 7″ 2‴; envergure, 10″ 9‴; longueur du bec, 7‴1/2; hauteur du bec, 3‴1/2; longueur des ailes, 3″ 9‴; longueur de la queue, 3″; hauteur du talon, 10‴.

TOME II.

CHAPITRE XIII.

Note 1, page 7.

Le *Coluber proximus*, Say, est une belle couleuvre, et paraît former, avec le *Crotalus tergeminus*, les deux espèces de serpents les plus communs sur le Missouri. La raie du milieu, qui est d'un orangé vif, commence vers le milieu du derrière de la tête, et au-devant de cette raie sont placées deux petites taches rondes et jaunes, entourées de noir, à côté l'une de l'autre. J'ai observé ces marques chez de très-

jeunes et très-petits animaux de cette espèce. J'ai trouvé cette couleuvre encore dans la prairie, pendant quelques journées chaudes de la fin de novembre.

Note 2, page 9.

Le Cabri ou l'antilope des prairies a été assez exactement décrit par Richardson et par d'autres écrivains, et assez fidèlement représenté dans la *Fauna bor. amer.* Je vais donner ici les proportions d'un mâle très-fort, car il était plus grand que celui que décrit Richardson. Longueur totale de l'animal étendu, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, 4′ 10″ 8‴; longueur de la queue, placée perpendiculairement et mesurée de l'extrémité du tronc, 7″ 3‴; longueur de la tête, 11″ 4‴; hauteur de l'animal par-devant, depuis le bord étendu du jabot jusqu'au garrot, 2′ 6″ 10‴; hauteur de l'animal par-derrière, mesurée de même, 3′ 1″; hauteur des cornes, mesurées extérieurement et en ligne droite, 8″ 8‴. J'ai mesuré cependant des cornes de cette espèce qui avaient plus de 10″ de haut. Chez beaucoup de ces animaux, la fourche extérieure des cornes manque, surtout chez les jeunes et chez les femelles, dont les cornes n'ont en général qu'un ou deux pouces de long, et la pointe est un peu recourbée en dedans. La corne d'un très-fort cabri a été prise pour celle d'une espèce de cerf (*Cervus hamatus*), et très-fidèlement dessinée. Un écrivain moderne se trompe complétement (*Astoria*, p. 123) en disant qu'il y a dans l'Amérique septentrionale deux espèces d'antilopes; et en outre, il indique d'une manière inexacte la couleur de l'animal. Les noms que les cabris portent chez les différentes nations sont : chez les Ojibouais, *Apista-Tiguss;* chez les Crihs, *Apista-Jekkin,* ainsi que Sabine l'a fort exactement remarqué dans l'Appendice au premier voyage de Franklin; chez les Dacotas, *Tatoga* ou *Tatokana;* chez les Assiniboins, *Tatoga;* chez les Corbeaux, *Ohchké* (*ch* guttural); chez les Meunitarris, *Ohchi kihdepi* (*ch* gut-

tural); chez les Arricarras, *Arikatoches*. Le jeune, *Achkah-Nihen;* la femelle, *Askahni-Hans-Sapatt;* le mâle, *Arikatoche;* chez les Mandans, *Koké* (nom générique), et le mâle, *Kock-Bevrocké;* quand l'animal a des cornes, il s'appelle *Kokustu;* chez les Pieds-Noirs, *Aüokahs;* chez les Koutanais, *Nestukp*, etc.

Note 3, page 15.

La chauve-souris dont il est question en cet endroit, est probablement le *Vesp. pruinosus* de Say (voy. *Long's exped. to the Rocky Mountains*, t. I, p. 331). J'ai trouvé une variété qui, selon toute apparence, appartient à cette espèce, ou bien c'était un animal extrêmement vieux, qui se distinguait par une couleur singulièrement belle. Le front, l'oreille intérieure et extérieure, ainsi qu'un large anneau au menton et à la gorge, sont d'un rouge de rouille clair; le haut de la tête de même, avec de fortes pointes de poils blancs; tout le corps est brun rouge foncé, avec des poils semblables formant en travers de la poitrine un anneau blanc distinct; les poils des parties supérieures sont jaune rouille à leur racine, brun foncé au milieu et blancs à la pointe; les poils du ventre et des fesses plus brunâtres et jaunâtre mat à leur pointe; la racine supérieure du pouce (*pollex*) a une tache blanc jaunâtre; la surface de la membrane de la queue, qui est très-velue, est d'une couleur rougeâtre foncé avec la pointe des poils blanche. Longueur, 5″, dans lesquels la queue entre pour environ 2″ 2‴; longueur de la tête, 9‴1/2; envergure, 15″. L'individu que je viens de décrire, et dont je m'emparai le 12 juin, portait deux petits, gros et forts, dans le ventre; leur tête était épaisse, ronde et allongée, avec des oreilles dressées; leur membrane recouvrait leur museau, et ils n'avaient pas encore de poils.

Note 4, page 20.

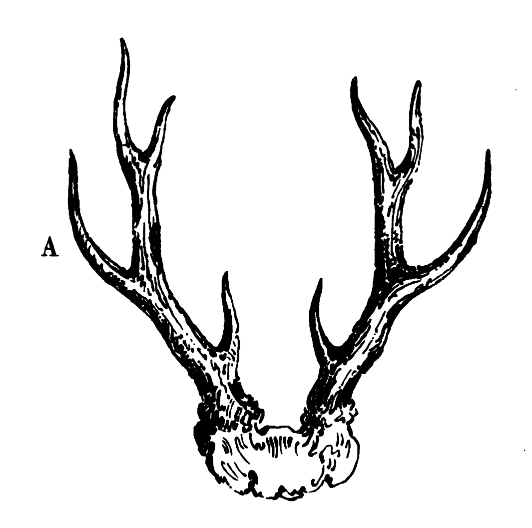
J'ai parlé, dans mon Supplément à l'histoire naturelle du

Brésil (t. III, p. 652), du genre *Mimus*, Briss. L'Amérique septentrionale fournit plusieurs espèces d'oiseaux de cette famille, alliée aux moineaux. Les *Calendries* d'Azara s'en distinguent par la forme du bec, des ailes et de la queue; par les couleurs vives de l'iris, par la variété de leur chant, par leur grande mobilité, ainsi que par le don de l'imitation; ils forment, d'après cela, une famille que Swainson appelle *Orpheus*. Ce nom leur convient aussi fort bien, mais il n'exprime pas aussi bien que celui que leur a donné Brisson, le caractère principal de ces oiseaux.

Note 5, page 21.

Le Cerf à queue noire, *Blacktailed Deer* ou *Mule Deer*, des Américains (*Cervus macrotis*, Say), a été décrit par les derniers zoologues, d'après une peau incomplète. Je vais donc en donner une notice succincte, faite d'après nature. Le cerf à queue noire est plus grand que le cerf de Virginie. Avec cela il n'est pas aussi léger; il a le pied plus grand, les oreilles beaucoup plus longues, saute moins légèrement et ne court pas aussi vite, à peine plus vite qu'un bison. En courant, il ne porte pas la queue relevée, comme le cerf de Virginie, et ne la secoue pas comme lui. C'est au mois de septembre qu'il est en rut; il dépose son bois en mars et le brunit en août. En général, ces animaux ne mettent bas qu'un petit à chaque portée et quelquefois deux. Ces petits sont de couleur jaune rouge fauve tacheté de blanc et ont la queue conformée de la même manière que les grands animaux. Voici la description d'un cerf huit cors et qui, par conséquent, était âgé de trois à quatre ans. Sa conformation était à peu près celle du cerf de Virginie, si ce n'est que le nez paraissait un peu plus recourbé; les yeux avaient le *sinus lacrymalis* fort; les oreilles étaient très-grandes et très-larges, le train de derrière beaucoup plus haut que celui de devant, les jambes et les pieds semblables à ceux du cerf de Virginie, mais ces derniers beau-

coup plus grands, surtout ceux de derrière qui étaient écartés; la queue était mince, presque nue sur les côtés et en-dessous, garnie de poils courts par-dessus et ayant à la pointe une petite touffe de poils noirs; les daintiers étaient peu velus, le nerf était long et cylindrique, la pointe un peu retombante; les poils sur le corps étaient durs et rares; la couleur de tout le corps était rouge jaune fauve, d'un beau gris par devant et d'un jaune blanchâtre, la partie intérieure des jambes blanchâtre sous le ventre; les oreilles étaient gris jaune à l'extérieur et plus foncées vers la pointe. En hiver, la couleur ressemble assez à celle de notre chevreuil dans sa fourrure d'hiver. Le bois de ce cerf avait quatre chevilles à chaque tige, et était placé à peu près comme celui du *Cervus elaphus*, avec cette différence, que les andouillers étaient courts et petits, plus tournés en dedans et se dirigeant vers le haut; puis venait une cheville très-longue s'élevant en arc, lequel, à un âge plus avancé, se divise, et tout en haut il y avait une fourche. (Voyez la vignette ci-dessous A.)



En B j'ai fait représenter le bois d'un cerf plus fort de cette espèce.



Proportions du cerf que je viens de décrire. Longueur depuis la pointe du museau jusqu'à celle de la queue, 5′ 9″ 8‴. Longueur de la queue avec les pointes des poils, mesurée à la partie supérieure, 10″ 8‴. Longueur de la queue, sans les pointes des poils, 6″. Longueur de la tête, 12″ 8‴. Longueur de l'oreille, mesurée du côté de la tête, 8″ 7‴. Largeur de l'oreille, prise à sa partie la plus large, 3″ 2″. Hauteur du train de devant, le pied étendu, 2′ 9‴. Largeur du train de derrière, 4′ 3‴.

Une biche de deux ans avait la même couleur indiquée plus haut, mais d'un jaune un peu plus pur et plus clair; quatre tettes, les oreilles d'un gris foncé à la pointe, la queue semblable à celle du cerf, la taille plus élégante. La figure donnée par Richardson (pl. XX) est fort médiocre; la tête et les oreilles ne sont pas tout à fait exactes; la queue est beaucoup trop épaisse et trop touffue. Les Ojibouais appel-

lent cet animal *Machkadéh-Ouanoche* (de *machkadéh*, noir, et *ouanoche*, queue); les Corbeaux, *Sih-Tchupité;* les Meunitarris, *Sih-Chupiché;* les Mandans, *Chumpsi;* les Gros-Ventres des prairies, *Buhe-Ih;* les Koutonais, *Aknechwink;* les Têtes-Plates, *Zinechkohch* (*ch* guttural), etc. Dans le premier voyage du capitaine Franklin, le *Blacktailed-Deer* et le *Mule-Deer* sont désignés (p. 667) comme deux animaux différents; il faut donc réduire à six les huit espèces de cerfs qu'il énumère.

Note 6, page 21.

Cette variété du *Coluber proximus* se distingue surtout par la beauté de ses couleurs. Les deux petites taches étoilées jaunes manquent quelquefois, et quelquefois aussi il n'y en a qu'une; la raie latérale du dos est tachetée d'orange couleur de feu, se rapprochant du carmin; cette belle couleur est surtout très-vive sur le cou, la raie noire offrant à sa limite inférieure une rangée de ces taches rouges et oranges; sous la raie latérale jaune clair se trouve une autre raie longitudinale étroite et noire; le ventre est gris vert; chaque écaille du ventre a un petit point net, rond et noir à chacun de ses bords latéraux, ce qui forme de chaque côté du ventre une rangée longitudinale de taches de ce genre. La raie du milieu du dos n'est pas orangée, mais d'un jaune pâle. Cette espèce de serpent mord avec vivacité quand on veut s'en saisir. J'ai trouvé dans l'estomac d'un de ces reptiles un jeune oiseau assez gros, à moitié digéré.

CHAPITRE XIV.

(Point de notes.)

CHAPITRE XV.

Note 1, page 71.

Les zoologues sont maintenant en état de juger de l'identité du castor d'Europe et de celui d'Amérique, puisque l'on possède ce dernier vivant en Europe. Il ne paraît pas que la différence soit fort grande, et la couleur des deux animaux est la même. Les peaux de castor du Nord que j'ai vues à New-York me parurent d'une couleur beaucoup plus foncée que celles du Missouri et d'Europe. M. F. Cuvier a trouvé une légère différence entre les castors de ces deux parties du monde. Il est malheureux que ce profond observateur ait été enlevé sitôt à la science. Il est maintenant prouvé que le castor d'Europe construisait autrefois des loges de même que celui d'Amérique. Il n'est pas rare de voir dans le nouveau monde des castors blancs ou blanc-jaunâtre tacheté d'un blanc de neige; mais leurs peaux ne se payent pas plus cher sur le Missouri que les peaux ordinaires. Ces animaux sont monogames, et ne produisent qu'à l'âge de trois ans. Les jeunes castors s'accouplent à deux ans et se construisent alors leur propre loge. Dans le cours de la troisième année, les femelles mettent bas, d'abord un petit nombre de jeunes, puis davantage à la fois; le nombre le plus considérable est de sept ou huit. La saison de l'accouplement tombe aux mois de février, mars, avril et mai. Quand ils construisent des digues, ce qu'ils ne font que dans des eaux basses et stagnantes, pour les retenir, ils y portent des branches d'arbre, des morceaux de bois de la grosseur de la jambe, des os, et même les ossements blanchis des bisons qui jonchent le terrain, et ils mêlent tout cela avec de la terre. Les loges ou édifices ont quelquefois trente à quarante pas de long. Cet animal possède, à la vérité, un instinct remarquable, mais il faut convenir aussi qu'on lui a accordé trop d'intelligence. Le bois et les autres matériaux dont ces

édifices se composent sont si fortement attachés ensemble, que les glaces ne peuvent détruire les loges, et les traqueurs de castors ont beaucoup de peine à les renverser. Il leur faut pour cela des instruments très-forts et très-tranchants. On fait, à coups de hache ou autrement, des trous dans l'édifice, où l'on trouve parfois jusqu'à vingt-six castors réunis et habitant trois ou quatre étages différents. Le rez-de-chaussée sert, en général, d'habitation aux parents; le premier est occupé par les jeunes de l'année courante, et le second par ceux de l'année précédente. Les chambres sont garnies d'herbe et de foin, et l'entrée de l'édifice est placée sous l'eau; il arrive souvent qu'il a plus d'une issue. Quand ils ont faim, ils plongent, coupent une branche de leur provision de bois vert, la tirent dans la loge et la mangent à l'entrée. Dans les endroits où l'eau est gelée jusqu'au fond, entre la rive et la loge, ils creusent en diverses directions, dans la terre, des canaux ou passages qui se remplissent d'eau et par lesquels ils vont et viennent. Si l'on ne trouve pas l'animal dans sa loge, on le cherche dans ces passages; on brise la glace qui les surmonte, et l'on y trouve souvent les habitants couchés tranquillement tout près les uns des autres. On les saisit alors par un des pieds de derrière, on les jette sur le dos sur la glace, où on les tue facilement en leur donnant un coup sur la poitrine. Souvent, lorsqu'on le prend, le castor s'attache avec les dents à une racine, ou à un morceau de bois dans l'eau, et alors l'homme le plus fort a de la peine à l'en arracher. Ces animaux sont lents et marchent difficilement sur la terre. Quand ils bâtissent, surtout leurs digues, ils plantent, dit-on, les rameaux dans la rivière, et dans une direction opposée au courant, posent d'autres rameaux contre les premiers et continuent ainsi. Ils ne transportent point la terre sur leur queue, ainsi qu'on l'a prétendu, mais appuyée avec les pieds de devant contre le cou et la poitrine, et se servent de la queue pour la pétrir. C'est aussi avec cette partie qu'ils

donnent le signal quand quelque chose les effraye, ce qu'ils font en frappant l'eau avec sa large surface, et produisent ainsi un son éclatant. Quand ils sont pris dans les piéges de fer qu'on leur tend, il leur arrive souvent de se couper avec les dents la jambe arrêtée, comme font aussi les renards. On a pris des castors auxquels les deux pieds de devant manquaient, ce qui ne les empêchait pas de nager aussi bien que les autres. Les animaux faibles ou paresseux négligent quelquefois de faire leurs provisions d'hiver; ceux-ci creusent dans cette saison, à travers une glace épaisse de quatre à cinq pieds, un passage par lequel ils entrent et sortent pour aller ronger les saules et les peupliers. Ceux, au contraire, qui ont rassemblé une quantité suffisante de rameaux, ne se montrent pas en hiver, et consomment leurs provisions sous la glace. Quand un castor va dans un taillis de jeunes saules, afin de chercher de l'osier pour sa pâture, il coupe chaque branche séparément avec les dents, les porte toujours, à l'aide de celles-ci, hors du bois, où il les range dans le plus grand ordre. Il retourne ainsi et revient jusqu'à ce qu'il ait rassemblé un faisceau, qu'il prend ensuite entre ses pieds de devant et qu'il porte à sa loge. La vie des traqueurs de castors court de grands dangers de la part des Indiens, et est, en outre, sujette à de grandes privations. Dans l'hiver ils chassent sans avoir même un abri pour se défendre contre les intempéries de l'air. Quand on apprivoise le castor, il devient souvent aveugle, circonstance dont plusieurs auteurs ont parlé. J'ai vu au Fort-Union un grand castor complétement aveugle et qui était fort docile. Ses griffes avaient acquis une longueur considérable, et il s'en servait pour se gratter et se nettoyer; il se nourrissait de l'écorce des branches de saule; quand ce castor dormait, il se couchait à plat ventre, de sorte que l'on ne pouvait apercevoir ses pieds; si on le tourmentait, il faisait entendre un cri et essayait même parfois de mordre l'inconnu qui le contrariait. Les traqueurs donnent aux vieux cas-

tors le nom de *Plus* ou de *Pluh*. Les Ojibouais les appellent *Ketchih-apu-menikue;* ils donnent à un castor de trois ans le nom de *Patamick*, et à celui de deux ans le nom d'*Opuïaüé*, d'où vient le nom de *Pou* que les traqueurs lui donnent à cet âge. Le castor d'un an s'appelle chez ces Indiens *Ha-ué-na-chin*, et chez les Canadiens et traqueurs, *Aoua la*. Le nom générique du castor, chez les Ojibouais, est *Amick*. Les Indiens Musquakes ou Renards l'appellent *Amachkoua;* les Crihs, *Amisk;* les Sacs, *Amék;* les Ayowais, Otos et Missouris, *Raüé;* les Assiniboins, *Tsape;* les Omahas, *Jabé;* les Osages, *Tchabé;* les Corbeaux, *Birepé;* les Meunitarris, *Wirapa;* les Mandans, *Warapé*, ou *Ouarapa;* les Ariccaras, *Tchittouch;* les Gros-Ventres des prairies, *Habass;* les Koutanais, *Sinna;* les Têtes-Plates, *Skalo*.

Au nombre des fables que l'on raconte du castor, il faut ranger celle qui lui fait briser les piéges à coups de bâton, comme on lit dans la vie du capitaine Bonneville (p. 140).

Note 2, page 72.

Ce joli écureuil porte chez les principaux voyageurs anglais le nom de *Striped* ou de *Spotted-Ground-Squirrel*, et chez les Canadiens français celui d'*Écureuil suisse*. Les Mandans l'appellent *Ouachironika*, les Meunitarris *Nahksassi*, et les Ojibouais *Akuanguiss*. Au commencement du printemps, ces petits animaux abandonnent leurs gîtes, et au mois d'octobre on ne les voit plus que rarement sur la surface de la terre. Ils sont très-communs dans les environs des villages mandans. Au printemps, les testicules du mâle acquièrent un volume prodigieux, ayant une longueur d'un pouce une ligne; ils forment une grosseur derrière le corps, et s'avancent parallèlement d'un tiers de leur longueur au delà des jambes. Les abajoues, qui ne sont pas très-vastes, s'ouvrent dans la bouche derrière l'angle, et se prolongent à peu près jusqu'à l'oreille; elles sont lisses et sans poils,

dans leur surface extérieure; le foie est divisé en cinq lobes, deux desquels sont grands. L'estomac est recroquevillé et épaissi à l'extrémité antérieure, près du canal alimentaire; un large cœcum s'étend des deux côtés du boyau, mais n'est pas, à beaucoup près, aussi grand ni aussi large que l'énorme colon du chien des prairies. MM. Geoffroy et F. Cuvier ont bien représenté ce joli animal dans leur grand ouvrage sur les mammifères.

Note 3, page 72.

On sait que le nom de *Goffer* est celui que l'on donne, dans l'Amérique septentrionale, au grand rat de terre, dont j'ai reconnu deux espèces différentes; l'une, dont je n'ai obtenu qu'un individu incomplet, mais que l'on trouve au Fort-Union et même à l'orient du cantonnement de Leavenworth, paraît être le *Diplostoma bulbivorum* de Richardson; quant à l'autre, je la décrirai plus tard, à l'occasion de mon séjour près des villages mandans, où je l'ai obtenue. Warden dit (*loc. cit.*, t. VIII, p. 189) que le *Goffer* forme des monticules de trois à quatre pieds de haut; mais cela n'est pas exact, car ceux qu'il fait sont moins élevés que ceux de la taupe européenne.

Note 4, page 73.

Cette souris, qui forme un nouveau genre que j'appelle *Perognatus*, offre en général les principaux traits du *Saccomys antophilus* de F. Cuvier, dont il diffère surtout par la formation des dents molaires. La bouche contient : dents incisives $\frac{2}{2}$; molaires $\frac{4\cdot4}{4\cdot4}$. Deux dents incisives en haut et autant en bas; les premières, longues et tranchantes; leur surface extérieure présente un creux profond courant du haut en bas, et qui forme une entaille sur le tranchant; les dents de devant du bas sont longues, étroites, un peu serrées les unes contre les autres, le bord tranchant et légèrement arrondi; les quatre dents de devant sont toutes découpées

derrière le coupant. Dents molaires, quatre de chaque côté en dessus et en dessous; celles du haut diminuent de grandeur en reculant; les deux de devant sont à peu près de la même grandeur; la dernière ou la plus en arrière est la plus petite; toutes présentent sur la surface qui mord, des pointes de cône arrondies : les quatre premières, dont une devant et les trois autres allant en biaisant derrière elle; les deux dents suivantes ont chacune six pointes placées trois par trois, et séparées par un sillon transversal; la quatrième dent a quatre ou cinq pointes. Sur la mâchoire inférieure, ces pointes sont fortes. La petite dent de devant en a 5; les deux autres, plus grandes, en ont chacune six; la dernière, qui est plus petite, à ce qu'il paraît, a une ou deux pointes de moins que celles du milieu.

La forme de cet animal est à peu près celle d'une petite souris de montagne; mais il a la tête plus petite, les oreilles plus courtes ainsi que les pattes de devant, et le pied petit et fait comme celui du *Saccomys ;* deux grandes abajoues extérieures s'ouvrent de chaque côté derrière l'angle de la bouche; la queue est assez longue, mais plus courte que le corps.

Le *Sp. Perognatus fasciatus* a les parties supérieures gris jaunâtre, avec une raie longitudinale jaune rouge sur les côtés du corps; les parties inférieures sont blanches.

Je donnerai, dans les Mémoires de l'Académie royale Léopoldo-Carolinienne d'histoire naturelle, une description détaillée et la représentation de cette souris, inconnue jusqu'à présent.

CHAPITRE XVI.

(Point de notes.)

CHAPITRE XVII.

Note 1, page 106.

Le lièvre variable du haut Missouri paraît être le *Lepus virginianus* d'Harlan. J'ai perdu tous les beaux individus que j'en possédais, de sorte que je ne suis pas en état de comparer exactement cette espèce avec le *variabilis* d'Europe. La forme ressemble à celle du lièvre d'Europe. En hiver il est tout à fait blanc de neige, excepté le bout du nez, les côtés de la lèvre supérieure jusqu'à l'angle de la bouche, la surface des pieds de devant et le bord extérieur de la jambe de devant qui sont couleur de lait, et cette dernière partie extrêmement pâle; le bout de l'oreille est noir, mais plus ou moins jaunâtre sur le bord de devant; chaque doigt du pied de derrière présente une raie rouge jaune clair; les dents rongeuses sont jaunâtres, et celles de dessus divisées par une ligne plus claire; l'iris est d'un brun gris jaunâtre.

Proportions. Longueur totale, y compris la queue et le bout des poils, 23″ 6‴; longueur de la queue, 5″ 4‴; longueur de la queue sans le bout des poils, 3″ 6‴; longueur de la tête, 3″ 11‴; largeur de la tête entre les yeux, 2″ 1‴; hauteur de l'oreille, mesurée du côté de la tête, 4″ 6‴; largeur de l'oreille dans la partie la plus large, 1″ 8‴; longueur des poils de la barbe, 4″; longueur de la jambe de devant, depuis la hanche jusqu'au bout des ongles, 6″ 9 3/4‴; longueur du plus long ongle de devant, 6 1/2‴; longueur du plus long ongle de derrière, 6 2/3‴; longueur du sabot, 5″ 6‴; circonférence de l'animal à la poitrine, 13″ 5‴; idem à l'endroit le plus mince, 9″ 3‴; longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité de la jambe de derrière étendue, y compris le pied, 29″ 9‴. Le plus gros individu de cette espèce que j'aie mesuré avait 25 pouces depuis le bout du nez jusqu'au bout de la queue. Sa langue est lisse, garnie seule-

ment de papilles excessivement fines; à la partie postérieure, il y a une élévation aplatie. Il a les rognons arrondis et de grosseur moyenne; l'estomac, grand et épais, renfermait une bouillie d'herbe et d'écorce d'arbre; le foie est divisé en 5 lobes dont 4 grands et 1 petit, et présente en outre plusieurs petites entailles; le côlon est plié d'une façon singulière et comme dentelé sur les côtés; le cœcum est long; j'ai trouvé 4 petits dans le corps d'une femelle. La chair de cet animal est d'un goût agréable, et m'a paru plus délicate que celle du lièvre d'Europe. Cette espèce s'appelle, chez les Ojibouais, *Maskouttéh-Wabeuhs* (de *maskutte,* prairie); chez les Maudans, *Mehchtiké* ou *Mahchtecké;* chez les Meunitarris, *Ihtaki;* chez les Ariccaras, *Wadouch* (*ch* guttural); chez les Dacotas, *Mostintcha.*

Note 2, page 109.

La pie de l'Amérique septentrionale (*Pica hudsonica*, Bon., ou *Corvus hudsonius*, Sab.) est regardée, par Richardson, Swainson et Nuttall, comme identique avec celle d'Europe. Leur ressemblance est en effet presque parfaite. Mais celle d'Amérique paraît être un peu plus grande, et la couleur de l'iris n'est pas tout à fait la même. Chez la pie d'Europe, l'iris est d'un brun foncé; chez celle d'Amérique, il est à la vérité foncé aussi, mais entouré, à sa partie extérieure, d'un cercle gris bleu; la voix de ces deux oiseaux est d'ailleurs tout à fait différente. On doit donc considérer la pie d'Amérique, sinon comme une espèce différente, du moins comme une constante variété de celle d'Europe. Nuttall se trompe quand il dit que la pie ne visite le Missouri que par occasion, car j'ai fait voir qu'elle vient en assez grand nombre, tous les ans, s'accoupler sur la partie haute de cette rivière. Au Fort-Union et près du Yellow-Stone, on ne la voit que dans l'automne et en hiver.

Note 3, page 109.

L'*Icteria* forme un genre spécial d'oiseaux, dont on dit qu'il se trouve une seconde espèce dans le Mexique. Il est sans contredit un des chantres les plus remarquables des bois de l'Occident. Au Brésil, à la vérité, les oiseaux chanteurs sont fort rares, mais, en revanche, il y en a qui parcourent ces vastes forêts en poussant de grands cris d'appel, à l'une des familles desquels j'ai donné le nom d'*Opetiorynchus*. Une des espèces de cette famille, le *Turdus scolopaceus* d'Illiger (*Campylorynchus scolopaceus,* Spix), a été réunie, dans ces derniers temps, par M. de Lafresnaye, avec la famille des *Picolaptes* de Lesson (*Grimpic*), (voyez *Guérin, Mag. zool.,* 1835), mais il me paraît que cette dernière dénomination s'applique plutôt à un oiseau du genre des pies, et qu'il est par conséquent impossible qu'elle appartienne à celui-ci, qui est allié de fort près aux *Turdus*. Il paraît en outre que M. de Lafresnaye n'a pas bien connu les mœurs de cet oiseau que j'ai décrites dans le 3e volume de mon Supplément à l'Histoire naturelle du Brésil (partie 2, pag. 672).

Note 5, page 113.

Cet oiseau est apparemment la *Fringilla bicolor,* Towns., ou le *Calamospiza bicolor*, Bon., ce que je ne saurais encore décider avec certitude, ne possédant pas le grand ouvrage d'Audubon. C'est moi qui, le premier, ai observé cet oiseau, mais Audubon, ou pour mieux dire Townsend, l'a fait connaître avant moi. Le plus gros pinson de cette espèce que j'aie mesuré avait 6″ 2 1/2‴ de long, l'iris gris brun foncé, la partie supérieure du bec noir de corne, bleuâtre près des plumes du front; la partie inférieure blanc bleuâtre, noirâtre à la pointe; les pattes couleur de chair clair; le corps noir, un peu plus pâle sur le dos, gris d'olive noirâtre; la queue brun noir, les deux plumes extérieures de chaque

côté ayant une tache blanche à la pointe du pavillon intérieur; les grandes plumes qui couvrent le milieu des ailes blanches, ce qui fait l'effet d'une tache blanche sur les ailes, les plumes qui couvrent l'intérieur des ailes noires, ainsi que les parties inférieures; celles-ci sont quelquefois marquées de petites taches blanches. Les mœurs de cet oiseau sont semblables à celles de l'*Oryzivora* de l'Amérique septentrionale.

Note 6, page 117.

Ce pic, que l'on avait placé exclusivement au Mexique, à la Californie et sur les bords de la Columbia, habite partout sur le haut Missouri; et quant à l'espèce, il est au *Picus auratus*, Linn., ce que la *Pica hudsonica* est à la *Pica europæa* ou *Melanoleuca*. C'est Lichtenstein qui, le premier, lui a donné un nom, de sorte que c'est la dénomination imaginée par lui qui mérite la priorité.

Note 6, page 124.

Lewis et Clarke parlent (*loc. cit.*, t. II, p. 284 et p. 274) de la forme et de la grosseur de cette espèce d'ours. Ayant rapporté avec moi deux de ces animaux vivants, dont le professeur Mayer de Bonn a bien voulu entreprendre l'anatomie, j'aurai plus tard occasion de publier quelques observations à ce sujet. Les parties sexuelles ne paraissent pas différer beaucoup de celles de l'ours d'Europe. Chez l'individu qui avait six pieds deux pouces de long, la verge était soutenue par un os de 5″ 1‴ de long, légèrement recourbé en haut, un peu triangulaire, et ayant une épaisseur de 4‴ à sa partie postérieure. On a généralement exagéré la longueur des griffes de cet ours; dans l'Astoria, on leur donne jusqu'à neuf pouces de long; la vérité est que, surtout au printemps, elles ont souvent trois pouces. Le caractère distinctif de cette espèce se trouve plutôt dans cette partie que dans la couleur; car ces ours varient beaucoup à cet égard.

Ils sont ordinairement d'un brun noirâtre, avec la pointe des poils brun rougeâtre ou gris jaunâtre, surtout aux parties postérieures de la tête; d'après cela, les dénominations de *cinereus* ou de *candescens* lui conviennent moins que d'autres que l'on a tirées de la voracité et des mœurs de cet animal. On dit que la femelle met bas communément de deux à quatre petits à chaque portée; mais les Indiens soutiennent que l'on trouve parfois des portées de huit, ce qui paraît exagéré. Le nombre ordinaire est de deux ou trois. Les Dacotas, les Assiniboins et les Mandans appellent cet animal *Mato;* les Otos, *Manto;* les Omahas, *Mauntchu;* les Ariccaras, *Kunouch-Tahka* (*ch* guttural); les Meünitarris, *Lachpitzi;* les Pieds-Noirs, *Apoch-Kiëou* (*ch* guttural); les Ojibouais, *Waubach-Qua* (*ch* guttural); les Crihs, *Ouapi-Musquoua.*

Note 7, page 128.

Parmi les papillons que nous avons recueillis sur le haut Missouri se sont trouvés principalement les *Papilio Turnus*, F., *Ajax*, *Marcellus*, Kr., *Asterias*, F., *Vanessa Atalanta* et *Vanessa cardui;* ces deux derniers absolument semblables à ceux d'Europe. Mais M. le conseiller privé Klug, de Berlin, a trouvé, parmi les individus que j'ai rapportés avec moi, plusieurs espèces nouvelles, entre autres un *Nymphalis*, ressemblant au *Camilla*, un nouvel *Hipparchia* et quelques autres dont il ne manquera sans doute pas de publier la description.

Note 8, page 131.

M. le président Nees d'Esenbeck caractérise de la manière suivante ce nouveau genre, établi par lui : *Sarcobatus* : *Flores amentacei. Amentum androgynum, superne masculum. Squamæ masculæ peltatæ, orbiculares, repando-lobatæ, contiguo-imbricatæ, e centro pedicellatæ, tetrandræ. Antheræ oblongæ, subtetragonæ, sessiles, bilo-*

cellatæ, rima laterali dehiscentes. Squamæ femineæ subcordatæ, supra basin adsinæ. Pistillum singulum, ovarium axi amenti adpressum, ovatum, depressum, inferne strigoso sericeum, vertice glabrum (an inferne cum calice, seu urceolo, concretum?), stigmata duo, sessilia, divergentia, subulata, papilloso-scabra. Fructus ignotus.

Sp. Sarcobatus Maximiliani Nees (Pulpy Thorn, Lewis and Clarke, Iter?)

Note 9, page 132.

Le *Tetrao Urophasianus*, Bon., s'appelle, chez les Français du Canada, Caracreau. Il habite toutes les prairies voisines des montagnes Rocheuses, et on le trouve plus haut sur les bords du Muscleshell et du Judith-River, et particulièrement près du Yellow-Stone; toutefois, pour le rencontrer, il faut remonter cette dernière rivière jusqu'à soixante milles du Fort-Union. Sa chair est noirâtre et d'une saveur amère, circonstance qu'Audubon aussi a remarquée.

Note 10, page 139.

C'était une femelle, et elle avait les proportions suivantes: longueur totale, 56″ 6‴ ou 4′ 8″ 9‴; longueur de la queue avec la pointe des poils, 17″ 2‴; idem sans les pointes des poils, 14″ 6‴; longueur de la tête, 9″ 6‴; longueur depuis la pointe du nez jusqu'à la base antérieure de l'oreille, 4″ 5‴; longueur de l'œil ouvert, 8 1/2‴; longueur depuis l'angle extérieur de l'œil jusqu'à la base antérieure de l'oreille, 2″ 10″; hauteur de l'oreille mesurée du côté de la tête, 3″ 2 1/2‴; largeur de l'oreille à sa partie la plus large, 2″. Cet animal avait la forme du loup ordinaire, si ce n'est que la tête paraissait plus élancée, l'oreille plus courte et la queue plus longue. Ses dents étaient usées, le poil comme celui du loup, la couleur tout à fait blanche, le bout du nez noir, l'iris semblable à celui du loup commun.

CHAPITRE XVIII.

Note 1, page 148.

Le baculite que j'ai trouvé au bord du Missouri m'a paru être celui que Say a décrit sous la dénomination de *compressus*. Voyez à ce sujet *Morton, Synopsis of the organic remains of the cretaceous group, etc.*, p. 43.

Note 2, page 153.

J'ai trouvé la confirmation de plusieurs de mes observations dans les excellentes remarques sur la nature des serpents, qui se trouvent dans la Monographie des serpents de Lenz. La vipère croisée ne fascine pas non plus l'animal dont elle a l'intention de faire sa pâture; elle ne fait pas de grands bonds quand elle veut mordre, et les cochons ne sont pas avides de sa chair. J'ai déjà fait ma profession de foi à ce sujet en d'autres endroits, et je suis convaincu que les serpents venimeux de l'Amérique ne fascinent point, ne bondissent point et ne sont pas mangés par les cochons. Le nombre des sonnettes de la queue du *Crotalus* est tout à fait indépendant de l'âge de l'animal et varie beaucoup. Les serpents venimeux que j'ai observés sont presque tous des animaux fort lents, et très-peu d'entre eux grimpent sur les arbres. Si Audubon a raconté sur l'Amérique septentrionale la même fable que j'ai rapportée dans mon ouvrage sur le Brésil, de la paire de bottes mordue qui aurait empoisonné successivement plusieurs personnes qui l'auraient mise, c'est une preuve seulement que dans tous les pays peu civilisés on néglige également la véritable observation de la nature pour courir après le merveilleux. Quant à la manière dont les serpents gigantesques (*Boa, Python*) dévorent leur proie, moi aussi je puis attester que les animaux avalés par eux vivent souvent pendant fort longtemps encore dans le corps du serpent.

J'ai vu un de ces reptiles, de douze pieds de long, originaire de Java, avaler un gros canard qui, pendant longtemps, vécut, se débattit, battit des ailes et finit par trouver une mort cruelle. Au bout de quatre ou de six semaines, le serpent rendit par la gueule des balles d'os et de plumes fortement pétris; leur couleur était blanchâtre, et elles sentaient mauvais. Ce que j'ai dit dans la relation de mon voyage, au sujet de tortues toutes jeunes (*Snapping Turtles*), a été confirmé par Lenz à l'égard de la vipère croisée (*Monographie des serpents*, p. 173), dont les petits, à peine sortis de l'œuf, commencent déjà à mordre.

Note 3, page 153.

Le *Coluber eximus*, Say, est désigné par Schlegel (*Essai sur la physionomie des serpents*, p. 157) sous le nom de *Coluber Sayi*. Il acquiert une grosseur considérable. Le plus fort individu que j'aie mesuré avait cinq pieds cinq pouces de long. J'ai compté sur le ventre de plusieurs de 206 à 229 écailles et de 47 à 61 paires à la queue. La couleur de ce serpent ne change pas beaucoup dans l'esprit-de-vin. Au commencement d'octobre, par un temps chaud, on m'apporta encore plusieurs de ces serpents. J'en ai obtenu même sur le bas Missouri, et on le trouve jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. Il est connu dans beaucoup de parties de l'Amérique septentrionale sous le nom de *Chicken-Snake*.

Note 4, page 156.

Cette grenouille, que j'ai appelée *Rana missuriensis*, paraît former une espèce jusqu'à présent inconnue. Sa forme est à peu près celle d'un petit crapaud, mais sans parotides visibles, et le ventre formant une saillie sur le côté; le corps est couvert de beaucoup de petites bosses; le ventre est granulé; les pattes de devant ont quatre doigts dont les deux extérieurs sont les plus longs et les intérieurs les plus courts;

la plante des pieds de devant est garnie de plusieurs petits tubercules; les pattes de derrière sont semblables en tout à celles de devant; leur plante, ainsi que les doigts, sont garnis de petits tubercules placés par rangées.

Couleur. Les parties inférieures sont d'un blanc sale; les jambes et le dessous de la gorge, couleur de chair brunâtre; les parties supérieures sont vert grisâtre pâle; à travers l'œil, il règne une raie longitudinale vert olive qui se prolonge jusque par-dessus la jambe de devant; le dos est marqué de taches vert olive irrégulières, de différentes grandeurs; les unes sont allongées, les autres plus rondes; le dessus de la tête et le cou n'ont presque pas de taches; les jambes de derrière sont aussi marquées de quelques taches vertes; le tour de la bouche est blanc.

Proportions. Longueur du tronc avec la tête 1″ 1‴, longueur de l'animal entier, les jambes de derrière étendues, 2″ 8 1/2‴; je n'ai observé cette grenouille qu'une seule fois, c'est-à-dire, près de Windsor's-Creek.

Note 5, page 157.

Harlan et Godman ont pensé que le *Bighorn* était identique avec l'*Argali* de la Sibérie; Richardson ne se prononce pas à ce sujet. Quant à moi, j'ai eu le malheur de perdre les individus de cette espèce que je possédais, et je n'en ai rapporté avec moi que des crânes. Quant à la forme, cet animal ressemble beaucoup au chamois d'Europe (*C. Ibex*), tous ses membres étant très-forts, musculeux et serrés. On connaît les énormes cornes du mâle; celles de la femelle ressemblent à celles de la chamoise, mais sont un peu plus foncées, comme chez la brebis; elles sont placées perpendiculairement, légèrement penchées en arrière, et la pointe un peu recourbée en avant; elles sont un peu aplaties et sillonnées en biais. La tête de l'animal est grande et formée absolument comme celle du chamois; les oreilles sont

19.

courtes, le nez est droit (du moins chez la femelle), la lèvre inférieure un peu saillante, l'œil assez grand, et le *sinus lacrymalis* placé un peu en avant et séparé de l'œil; l'iris est brun jaune, la pupille foncée, le cou fort, la poitrine large et forte, le dos large, la queue courte et étroite; les jambes et les cuisses sont taillées comme celles du chamois, les premières épaisses et fortes, les autres très-charnues, serrées et musculeuses; les sabots sont courts, les fesses larges et retroussées. La couleur de cet animal est gris brun sale, comme celle du chamois, la ligne du milieu du dos un peu plus foncée; le ventre et les parties intérieures et postérieures des jambes sont blancs de même que toute la partie postérieure des cuisses de derrière, et cette couleur s'élève sur le dos jusqu'à trois pouces au-dessus de la queue; le devant des jambes est d'un brun gris plus noirâtre que le dos; la queue est brun gris. Le *Bighorn* a deux mamelons aux aines; l'anus et les parties naturelles de la femelle sont rapprochées; le poil est semblable à celui du chamois, assez dur, et plus court que chez le cabri; l'odeur de l'animal est exactement comme celle du mouton, et sa chair a aussi le même goût; mais, dans le temps du rut, celui du mâle est fort désagréable. Quand le mâle est vieux, sa couleur est d'un gris cendré plus clair. La femelle met souvent bas deux petits à la fois. Chez les Indiens Pieds-Noirs, le *Bighorn* s'appelle *Aémach-Kikinegs* (*ch* guttural), ce qui signifie *grosse corne*; au pluriel, *Aémach-Kikina*; chez les Gros-Ventres des prairies, *Hottéh*; *Koutané-Kouisskoussé*; chez les Mandans, *Ahs-Chté* ou *Ansechté* (*ch* guttural); chez les Meunitarris, *Ansechtia* (*ch* guttural); chez les Dacotas, *Kihska*; chez les Assiniboins, *Hehktchichka*; chez les Ojibonais, *Mernaustauhnis*; chez les Ariccaras, *Arikussou*; chez les Corbeaux, *Iohpnaotsa* (*ch* guttural).

La figure de Richardson (*pl.* 23) est assez exacte, mais devrait avoir les membres, et surtout les cuisses, plus épais et plus forts. Les figures enluminées qui ont été publiées de

cet animal, comme dans l'ouvrage de Schuber, sur les Mammifères, sont en général d'un brun trop rouge.

CHAPITRE XIX.

Note 1, page 192.

Ces troupiales étaient de jeunes oiseaux de deux espèces différentes; ils étaient vert olive à leurs parties supérieures et jaune verdâtre aux inférieures. Quelques-uns avaient, à ces dernières parties, un petit nombre de belles plumes couleur de feu; ceux-ci appartenaient sans doute à l'espèce dite *auricollis* dont j'ai parlé plus haut. D'autres individus étaient plus gros et avaient le bec plus court et plus large; ils faisaient par conséquent partie d'une espèce différente.

Note 2, page 192.

Le *Falco sparverius*, Linn., de l'Amérique septentrionale est regardé par les ornithologues comme identique avec celui du Brésil, qui lui est du moins très-certainement allié de fort près. Ces oiseaux (voyez les ouvrages ornithologiques de d'Orbigny et de la Sagra) varient, dit-on, beaucoup pour la couleur; toutefois, dans ceux du Brésil et de l'Amérique septentrionale que j'ai observés, j'ai trouvé que les écarts étaient assez constants. L'oiseau septentrional m'a paru un peu plus grand que celui du Brésil, et tous ces derniers que j'ai vus étaient privés de la tache brun rouge, de la forme d'une calotte, que les autres portent sur la tête, sans compter quelques autres différences moins remarquables. Si ces remarques se confirment, on pourrait laisser à l'oiseau de l'Amérique septentrionale le nom de *Sparverius* et donner à celui du Brésil le nom de *Sparverioides*.

Note 3, page 192.

Poeppig dit que le hibou de terre de l'Amérique septentrionale (voyez son Voyage dans l'Amérique du Sud, t. I, p. 145)

est différent du hibou *Coquimbo* du Chili ou *Urucurea* d'Azara; mais Gould, qui paraît avoir comparé des individus des deux pays, soutient qu'il n'a pas trouvé la plus légère différence entre ces deux oiseaux (voyez *Zoology of the voyage of the Beagle, birds, p.* 32). Quoique j'aie souvent rencontré ce hibou dans les prairies occidentales voisines des montagnes Rocheuses, je n'ai pas été assez heureux pour m'en procurer un individu. La description et la figure qui se trouvent dans le Supplément à l'Ornithologie de Wilson (t. I, *p.* 7) ne sont pas assez exactes pour que je puisse prendre une décision à ce sujet, et le seul individu de cette espèce que Peale rapporta de l'expédition du major Long, individu que j'ai vu à Philadelphie, et d'après lequel le dessin en question a été fait, est trop imparfait pour qu'il puisse servir le moins du monde à éclaircir cette question. D'après ce que nous venons de dire, nous sommes obligés de nous en rapporter à l'assurance de Gould et de regarder ces deux oiseaux comme identiques. Au Brésil, j'ai trouvé, dans l'estomac de ces hiboux, des sauterelles et d'autres insectes dont ils font sans doute leur pâture.

Note 4, page 197.

On a publié, depuis quelque temps, diverses relations des Botocudes, relations avec lesquelles je suis forcé de différer sur quelques points. C'est ainsi que plusieurs voyageurs français de distinction ont attribué à ce peuple une grande ressemblance avec les Chinois; mais à cela je dois faire observer que cette ressemblance n'est pas plus remarquable chez cette nation que chez tous les autres Indiens ou Tapuyas du Brésil oriental qui demeurent dans leur voisinage. D'Orbigny dit, en parlant d'une race brasilio-guarinienne, qu'elle est petite; or, quoique la plupart de ces Indiens soient en effet un peu plus petits que ceux de l'Amérique septentrionale, surtout que les Puris des rives du Paraïba, pour ne parler que de ceux que j'ai visités, cependant il y a aussi parmi eux plusieurs

races qui ne sont pas au-dessous de la taille moyenne, parmi lesquelles il faut ranger les Botocudes, les Maschacaris et les Patachos. Parmi les Botocudes, j'ai vu plusieurs hommes vigoureux, à larges épaules, et quelques-uns qui dépassaient la taille moyenne. Le beau portrait que d'Orbigny donne d'un Patagon (*Costumes*, *pl.* 1) se rapporte si parfaitement aux Botocudes pour la forme, les proportions et la couleur du corps, qu'il peut servir à faire connaître avec exactitude ces derniers. Le même auteur dit que la race brasilio-guarinienne est d'une couleur blanc jaunâtre; mais il existe à cet égard de grandes variétés, et même, chez les Américains du Nord, on ne trouverait peut-être pas sous ce rapport une différence considérable. Le vocabulaire que ce savant voyageur donne des Botocudes ne ressemble pas beaucoup au mien, lequel a plus de rapport avec celui de M. de Saint-Hilaire. Je vais transcrire ici quelques mots afin que l'on puisse les comparer. Ayant vécu longtemps parmi les Botocudes, ayant observé et interrogé beaucoup d'entre eux, et ayant eu même avec moi, pendant plusieurs années, un de ces Indiens qui a fini par parler allemand, il n'est guère possible de faire aucun changement raisonnable au vocabulaire botocude que j'ai donné dans mon Voyage au Brésil. Je l'ai écrit exactement d'après la prononciation indienne, et je l'ai fait revoir par plusieurs philologues distingués qui ont entretenu mon Botocude [1]. Cet homme, qui s'appelait *Queck*, répéta plusieurs fois chacune de ses expressions, en présence de ces linguistes, qui ont unanimement reconnu l'exactitude de mon vocabulaire. Je dois toutefois remarquer que, dans la traduction française de mon ouvrage, plusieurs mots ont été mal rendus, quoique je n'aie jamais manqué d'en indiquer la juste prononciation.

[1] Il faut néanmoins que j'indique ici une légère rectification qu'exige mon vocabulaire botocude (*Voyage au Brésil*, t. II, p. 307). Pour *manger*, j'indique le mot *nungcut;* mais ce mot de *nungcut* a été donné par les Portugais, et n'est par conséquent pas exact. La véritable expression botocude, pour le verbe manger, est *kering*, prononcé à l'allemande.

EXTRAIT DU VOCABULAIRE BOTOCUDE.

MOTS.	D'APRÈS D'ORBIGNY.	D'APRÈS SAINT-HILAIRE.	D'APRÈS MON EXPÉRIENCE.
Les jours.	Chamtou.	»	Niimpong (par le nez).
Les yeux.	Kectom.	»	Ketomm (*e* bref).
L'oreille.	Aismon.	»	Kniaknou (*kn* par le nez).
La main.	Jomton.	Pójêc (pluriel).	Pó (singulier).
De l'eau.	Minnan.	Manhá (1[er] *a* fermé).	Magnán ou Manian (à la française).
Dũ feu.	Chumbake.	Chimpêkí.	Chompek (*ch* à peu près comme *tch*).
Une montagne.	Itaclue.		
Un arc.	Keknem.	Nême.	Neem ou Nehm.
Une flèche.	Clocochi.	Mazike (*a* nasal, *z* participant du *j*).	Uagike ou Uajike (le *j* à la française).

L'interprète dont d'Orbigny s'est servi ne paraît pas avoir bien compris son métier; du reste, je dois remarquer que les Portugais prononcent en général fort mal les langues indiennes. Ainsi, par exemple, ils mettent souvent, à la fin des mots, un *i* où il ne devrait y avoir qu'un *e*, et même à peine. Au lieu de *chempek*, ils disent *chempeki*, etc. Dans le mot *manha*, eau, M. de Saint-Hilaire paraît avoir choisi ou conservé l'orthographe portugaise, puisque dans cette langue l'*nh* se prononce comme *gn*.

CHAPITRE XX.

(Point de notes).

CHAPITRE XXI.

Note 1, page 270.

Cet oiseau bleu, allié de près au geai, n'a été jusqu'à présent indiqué ni par Townsend ni par Audubon. Il a beaucoup de ressemblance, soit pour la conformation du bec, pour la forme ou les mœurs, avec le casse-noix (*Nucifraga*);

mais ses narines ne sont pas garnies de soies comme chez les corneilles et les geais; elles sont placées au contraire tout à fait librement dans la partie antérieure de la peau du nez. L'angle du menton (*angulus mentalis*) fait une saillie plus grande que chez le *Nucifraga*. Cet oiseau paraissant former un nouveau genre, je l'ai nommé, d'après la propriété que je viens d'indiquer, *Gymnorhinus*.

Gymn-cyanocephalus. Description :

Le bec assez droit, fort, un peu plus long que la tête dont le sommet est légèrement voûté et relevé d'une manière un peu anguleuse; les bords des mandibules unis et sans dentelures; l'angle du menton large, un peu arrondi à la pointe, avec des plumes courtes et peu touffues; les ailes étroites et longues arrivant aux deux tiers de la longueur de la queue, se terminant en pointe; la troisième penne la plus longue; la queue étroite au repos, très-légèrement arrondie à la pointe et composée de douze plumes; les jambes faites comme celles du *Garrulus;* le tarse robuste à 8 scutelles très-écartées par devant, et d'une seule pièce par derrière, où il est comprimé, formant un angle aigu; les ongles comme chez le *Nucifraga*. Couleur : le haut et les côtés de la tête d'un très-beau bleu d'indigo brillant, les joues plus claires et plus brillantes encore, tout le corps de l'oiseau couleur de plomb, avec un reflet bleu de ciel, surtout aux épaules, à la poitrine et aux plumes des ailes et de la queue; les parties inférieures plus plombées et d'une teinte plus claire que les parties supérieures, les plumes du dos bordées de brun sale, la gorge blanchâtre, le bec et les jambes noirs.

Proportions d'après un individu empaillé : longueur, 9″ 10‴; longueur du bec (mandibule supérieure), 13‴; longueur de l'aile, 5″ 7‴; longueur de la queue, 4″ 4‴; hauteur du talon, 15‴; longueur de l'ongle de derrière, à peu près 5‴.

Note 2, page 274.

Encore quelques mots sur cet animal important qui forme jusqu'à présent la principale nourriture de la partie occidentale de l'Amérique du Nord. On a regardé le bison de l'Amérique comme identique ou du moins allié de très-près avec le *Zubr* ou le *Wisent* que l'on trouve encore aujourd'hui en Russie; mais, d'après ce que je sais de ce dernier animal, les deux espèces me paraissent tout à fait différentes. Le bœuf sauvage de l'Amérique septentrionale est fortement caractérisé par son poil et sa couleur qui sont constamment les mêmes. Il a la tête fort grosse et il la porte très-bas; son cou est court, son garrot très-élevé, le devant du corps large et colossal et le derrière proportionnellement étroit et faible; la queue est assez courte, à poils très-lisses et courts, avec une touffe de poils plus longs à l'extrémité. La fourrure de cet animal n'est pas moins caractéristique; pendant l'été il ressemble à un caniche tondu. La tête, le cou, les épaules, l'avant-train et les jambes de devant jusque derrière les omoplates, sont couverts de poils assez longs qui cessent tout à coup, et le reste du corps n'en a plus que de fort courts qui le font paraître presque nu. Le front et le dessus de la tête présentent de longs poils lisses de 12 à 16 pouces; ceux des jambes de devant ont la même longueur et retombent jusqu'au milieu du tibia. La tête, le cou et les longs poils des jambes de devant sont noirs; les épaules et les omoplates, brun jaunâtre, parfois, mais rarement, un peu plus foncées ou plus claires. Tout le reste du corps, où les poils sont courts, est brun-noir. Les cornes, qui se relèvent en se recourbant légèrement, sont courtes et épaisses et toujours complétement noires. L'hiver, le poil du train de derrière est un peu plus long, avec une laine serrée sur la peau. La femelle ne présente jamais l'allongement régulier des poils de l'avant-train du mâle; sa crinière est irrégu-

lièrement touffue et ne retombe pas par-dessus la tête; les longs poils des jambes de devant et du front lui manquent tout à fait, et elle est en général beaucoup plus petite que le mâle. A côté de la verge du mâle et devant les testicules il y a, de chaque côté, deux espèces de mamelons longs, étroits et pointus. Les traces du bison sont colossales, arrondies et plates, par suite de ce qu'il gravit les collines escarpées. Elles ont au moins 5″ 1‴ de large et 5″ 4‴ de long; les ongles de derrière sont courts, larges, un peu triangulaires et écartés; les jambes de devant sont très-épaisses, à poils courts, depuis le genou, les longs poils des cuisses étant toujours comme usés aux genoux.

Les dessins qui ont été faits du *Wisent* ou *Zubr* des Polonais, qui existe encore aujourd'hui dans la forêt de Bialowieza, nous montrent un animal bien différent du bison américain. Dans la figure de Bojanus, planche XXI, on voit la tête d'un mâle de six ans tout à fait dépourvue de crinière; il en est de même sur la planche XX, tandis que dans l'animal d'Amérique la crinière a 12 pouces de long et la barbe descend fort bas. Dans cette figure, comme dans d'autres encore, les cuisses de devant n'ont pas de longs poils, mais en revanche, dans le dessin de Bojanus, la queue est, sur presque toute sa longueur, beaucoup plus touffue que chez le bison américain. Tous les dessins que j'ai vus du Wisent russe offrent les mêmes différences. Chez aucun d'eux on ne trouve ni les longs poils du train de devant, ni la cessation subite de ces longs poils vers le milieu du corps.

On voit, chez le bison américain, des individus blancs ou tachetés de blanc, mais ils sont rares. On m'a souvent parlé d'une race qui aurait le poil soyeux et extrêmement fin, brillant au soleil, comme du poil de castor. On a vu aussi de ces animaux à deux têtes ou à plus de quatre jambes. Le bison femelle ne porte communément qu'un petit à la fois, et deux par exception. L'hiver, ces bœufs

sauvages recherchent les forêts, mais l'été ils vivent épars dans les prairies. On est parvenu assez facilement à les apprivoiser, mais il n'est pas aisé de les assujettir au travail. On poursuit les femelles à cheval dans la prairie, et il est facile alors de s'emparer du veau ; celui-ci se montre farouche dans le commencement et est sujet à ruer ; mais quand il se voit abandonné, il court après les chevaux et ne tarde pas à s'apprivoiser. On a essayé d'accoupler le taureau domestique avec la femelle du bison, et le produit en a été un animal très-fort et très-brave qui maîtrisait tous les autres taureaux. On dit pourtant qu'un taureau domestique très-grand et très-fort a vaincu un bison. On a prétendu que le nombre de rides que présente la base de la corne du bison indique les années de son âge ; mais cette opinion est aussi erronée que celle d'après laquelle on reconnaîtrait l'âge du serpent à sonnettes, par le nombre d'anneaux de sa queue. Voici les noms par lesquels les diverses nations indiennes dont j'ai parlé dans mon voyage désignent le bison :

Les Ojibonais l'appellent *Pichikké* (l'espèce) ; le mâle, *Ayahbé-Pichikké ;* la femelle, *Onijahni-Pichikké ;* le veau, *Pichikkinse.*

Les Sacs disent *Moskoutek-Nannoso.*

Les Musquakes, *Nallousoua.*

Les Osages (Wasaji) appellent le mâle *Tchetoga ;* la femelle, *Tché* ; le veau, *Tché-Chinga.*

Les Crihs disent *Mostouss.*

Les Omahas, *Té.*

Les Otos, *Tché.*

Les Pahnis, *Taraha.*

Les Dacotas appellent le mâle *Tatanka* et la femelle *Pté ;* ce dernier nom sert aussi à désigner l'espèce.

Les Assiniboins disent *Tatanka* ou *Tatanga.*

Les Mandans appellent le mâle *Berocké ;* la femelle, *Ptihndé ;* le veau, *Nihka.*

Les Meunitarris donnent à l'espèce le nom de *Vité;* ils appellent le mâle *Kihrapi;* la femelle, *Uichtia* (*ch* sifflant à l'allemande); le veau, *Nahksidi.*

Les Corbeaux disent *Biché.*

Les Ariccaras appellent le mâle *Hohkuss* et la femelle *Watahéche.*

Les Gros-Ventres des prairies, le mâle *Enakkié*, et la femelle *Buh.*

Les Pieds-Noirs appellent le mâle *Stomick.*

Les Koutonais disent *Jiammo.*

Les Têtes-Plates, *Zotunn.*

Note 3, page 274.

L'Elk dont il est si souvent question dans ce voyage se trouve aujourd'hui en assez grand nombre dans les ménageries d'Europe, pour être connu des zoologues; je ne ferai donc à son sujet qu'un petit nombre d'observations en passant. Afin de faire connaître les proportions d'un vieil et gros animal de cette espèce, je donnerai les mesures du cerf vingt cors que nous tuâmes. Sa longueur totale, la tête et le cou étendus, était, depuis le bout du nez jusqu'à la pointe de la queue, de 7′ 9″ 6‴; longeur de la tête, 1′ 10″ 7‴; idem de la queue avec les poils qui la dépassaient, 7″; hauteur de l'animal sur les épaules, 4′ 11″ 6‴; hauteur du train de derrière, 4′ 9″ 6‴; longueur du cou, 2″; largeur de la poitrine, 1′ 5″; largeur du pied de devant sur le sabot, 3″ 3‴; hauteur du bois depuis ce que l'on appelle la fraise, c'est-à-dire, le cercle noueux placé sur la tête, jusqu'à la pointe la plus élevée, mesurée en ligne droite, 4′ 1″; idem, mesurée en suivant la courbure des tiges, 4′ 7″ 11‴; circonférence de la tige au-dessus des surandouillers, 7″ 10‴; poids des deux tiges sciées à ras de la tête, 26 livres. Lewis et Clarke (tome I, p. 27) ont donné pour la hauteur d'un de ces elks sur les omoplates, 5′ 3″, mesure anglaise, ce qui s'accorde assez bien avec ce que je viens d'in-

diquer. Quant au sabot de l'elk, je dois remarquer qu'il est beaucoup plus large et plus fort que celui du cerf d'Europe, et je ferai remarquer aux chasseurs allemands que ses voies, quant à leur largeur, tiennent précisément le milieu entre celles de l'élan femelle et du vieil élan mâle (*Cervus Alces* Linn.) que Hartig a décrit dans la 4[e] livraison de la 1[re] année de ses Archives. Sabine (premier voyage de Franklin à la mer Glaciale) n'était pas certain si le *Cervus Wapiti* et le *C. canadensis* étaient le même animal, et il est inconcevable que l'on ait jamais pu confondre ce grand cerf américain avec le cerf ordinaire d'Europe, quoiqu'ils aient certainement beaucoup de ressemblance quant aux caractères principaux. Toutes ces erreurs sont aujourd'hui depuis longtemps réfutées ; je me bornerai seulement à remarquer encore que l'on ne devrait jamais se servir du nom de *Wapiti*, car, même en Amérique, il n'est presque pas connu ; j'ai préféré laisser à cet animal le nom d'*elk* sous lequel il est connu dans sa patrie.

La queue de l'elk est plus courte, son sabot est plus fort et sa forme est moins légère que celle du *Cervus elaphus ;* son brame est tout à fait différent et son bois plus dichotome. Dans le grand ouvrage sur les mammifères de MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Fr. Cuvier (t. I), on trouve des planches représentant cette espèce de cerf, mais dont les figures ont été généralement prises sur des animaux fort jeunes. Leur couleur paraît d'un brun un peu trop clair et trop rouge, elle est du moins communément plus foncée dans leur patrie. En automne, à l'époque du rut, ce superbe animal présente des couleurs très-différentes. Il est alors jaune fauve, avec les extrémités, savoir, la tête, le cou et les quatre membres, brun noirâtre, ce qui produit un fort bel effet. Voici les noms que ce cerf porte chez quelques nations indiennes :

Chez les Ojibonais, le nom générique est *Omachekohs ;* le cerf s'appelle *Ayabé-Omachekohs ;* la biche, *Onijahn-Omachekohs ;* le faon, *Oumanichéhs-Omachekohs.*

Chez les Crihs, le nom de l'elk est *Ouahwachekéche.*

Chez les Assiniboins, nom générique, *Oupan;* le mâle, *Achakka.*

Chez les Mandans, nom générique, *Ounpa;* le mâle, *Ounpa-Berocké;* la biche, *Ounpa-Mihkache.*

Chez les Corbeaux, *Itchirikasi.*

Chez les Pieds-Noirs, *Pournokehstomick.*

Chez les Gros-Ventres des prairies, *Ouosséh.*

Chez les Koutonais, *Keskasse* (l'*sk* prononcé avec un coup de langue).

Chez les Têtes-Plates, *Chton-Skoutsiss* (*ch* guttural, le tout fort indistinctement.)

Chez les Sacs, *Machaouah.*

Chez les Osages, nom générique, *Opan;* le mâle, *Opan-Tanga;* la biche, *Opan-Minga.*

Chez les Ariccaras, nom générique, *Oua;* le mâle, *Oua-Noukuss;* la biche, *Ouaouahta-Eche.*

Chez les Omahas, *Onpah.*

Chez les Otos, le cerf, *Homa.*

Chez les Musquakes ou Renards, *Muchaouawe.*

CHAPITRE XXII.

Note 1, page 299.

Cette espèce de tortue est l'*Emys oregoniensis* de Harlan (Harlan, *American journal of arts and sciences*, v. XXXI, p. 383, plate 31, et Holbrook, *North-American Herpet.* vol. II, pag. 9, plate 1). Leurs descriptions s'accordent parfaitement avec l'individu, d'ailleurs fort détérioré, que je me procurai au Fort-Union; seulement, Harlan décrit la couleur de l'animal comme un peu différente, parce qu'il n'avait pas sous les yeux un individu frais. Il parle de raies jaunes aux extrémités de l'animal; mais il règne le long des pattes de devant trois raies longitudinales, dont celle du mi-

lieu n'est pas jaune pendant la vie, mais d'un brun rouge très-vif; les deux raies extérieures, une desquelles court de chaque côté des pattes, sont jaunes, fortement tachetées de rouge; sur le devant des pattes on remarque encore, vers le côté et un peu en dedans, une quatrième raie rouge. La tête est marquée de plusieurs raies longitudinales jaunes; l'écaille du ventre est d'un jaune pâle avec les marques foncées indiquées par Harlan; la surface de dessous du bord de l'écaille du dos est jaune clair, avec de grandes figures noirâtres pointillées en dedans de jaune clair; le bord de devant est d'un rouge vif avec de grandes figures noirâtres, tachetées en dedans de jaune clair; l'écaille du dos ou carapace est vert olive noirâtre; les écailles de côté sont bordées en avant et en dessous de fortes raies gris olive jaunâtre; chaque écaille du bord en a d'ordinaire quatre, qui courent droit du haut en bas; deux d'entre elles sont larges et fortes, et bordées de noir de chaque côté; les deux autres sont petites et étroites. L'individu que je m'étais procuré avait les dimensions suivantes : longueur de la carapace, 7″ 5‴; largeur de cette partie, dans l'endroit le plus large, 6″; longueur de l'écaille du ventre, 3″ 9‴. Cette émyde habite de petits ruisseaux dans les prairies du haut Missouri, et il est remarquable que la haute séparation des eaux de l'Oregon ne l'empêche pas de se répandre.

Note 2, page 304.

Le *Cygnus buccinator* est la seule espèce de cygne que j'aie vue sur le Missouri. Cet oiseau, quand il est vieux, a le bec, l'iris et les pattes tout à fait noirs; son plumage est blanc, à l'exception du crâne qui est orangé ou orangé brunâtre, et la tête entière paraît plus ou moins tachetée de cette couleur, le dessus plus orangé et les côtés plutôt jaune rougeâtre. Quand cet oiseau est jeune, le bec n'est pas encore tout à fait noir, mais seulement un peu violet ou rougeâtre vers le milieu, et son plumage n'est pas encore

blanc. Les Ojibouais appellent le cygne *Ouabécla;* chez les Mandans, il s'appelle *Mandeck-Choppenih*, c'est-à-dire, oiseau de médecine; chez les Dacotas, *Mahacka*, etc. Richardson indique le nom qu'il porte chez les Crihs.

Note 3, page 304.

Audubon se trompe, dans le tome IV de son Ornithologie, lorsqu'il croit avoir fait la découverte que le pélican américain est d'une espèce différente de celui d'Europe; car cet oiseau avait déjà depuis longtemps été désigné par Lichtenstein, dans le musée de Berlin, sous le nom de *Brachydactylus*. Il ne fait pas son nid sur le haut Missouri. Audubon suppose avec raison (t. I, p. 90) qu'il parcourt, pendant le printemps et l'été, les grandes prairies et rivières de l'ouest.

Note 4, page 305.

Le renard des prairies, *Kit-Fox* (*Canis velox*, Say), est un charmant animal qui est à peine de moitié aussi gros que notre renard d'Europe. Say en a décrit une peau incomplète. Je suis convaincu que c'est de l'animal dont il est question en cet endroit qu'il a voulu parler. Sa forme est élancée, semblable du reste à celle du *Canis Vulpes*. Il a la tête allongée, le museau très-pointu, les oreilles fortes, effilées par le haut, garnies intérieurement de poils blanchâtres; l'œil de l'animal vivant est gris verdâtre, avec une pupille plus foncée. La couleur de toutes les parties supérieures et des côtés est d'un fauve jaune rougeâtre agréable; car les poils sont jaunes rougeâtres à la racine, blanc rougeâtre à la pointe, et sous la pointe gris brun rougeâtre un peu plus foncé; la queue est de la même couleur que le corps, mais noire à la pointe; sur le front et le haut de la tête, les poils sont un peu plus foncés que sur le dos, car ils y paraissent un peu gris brun mêlé; les côtés du museau, à la mâchoire supérieure jusqu'aux yeux, sont noirâtres, et le nez est jaune

rougeâtre; la mâchoire, ainsi que toutes les autres parties inférieures, et le devant des jambes de derrière, sont blanchâtres. En hiver, cet animal est plus fauve gris brunâtre, avec un reflet clair, et tous les poils ont de fortes pointes blanches. Ses dimensions sont : longueur totale, 2′ 8″ 7‴; longueur de la queue, avec les pointes des poils, 12″; idem sans les pointes des poils, 10″ 2‴; longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'angle intérieur de l'œil, 2″; fente de l'œil, 8‴; longueur depuis l'angle extérieur de l'œil jusqu'à la base intérieure de l'oreille, 1″ 7‴; hauteur extérieure de l'oreille, 2″ 1‴; largeur de l'oreille à sa base, 1″ 6‴; longueur totale de la tête, 4″ 8‴. *Parties internes :* l'estomac est replié sur lui-même; il était généralement rempli de morceaux de peau, de cuir, de poils, de toutes sortes de baies, de sauterelles et de débris de souris, etc. Dans les prairies, les renards sont réduits à se nourrir principalement d'insectes. Le foie paraît être divisé en sept lobes tant grands que petits. La verge du mâle renferme un os long de 1″ 7 1/8‴, à peu près semblable à celui que l'on trouve chez le loup.

Le capitaine Back (*Narrat. of the arctic Land-Exped.*, p. 493) parle fort distinctement de ce renard, comme étant le plus petit de tous ceux de l'Amérique septentrionale; mais il le rapporte à l'espèce du *Canis cinereo-argenteus,* en quoi il paraît se tromper. Quant à Richardson, il ne parle pas de ce renard, qui habite en grand nombre toutes les prairies du haut Missouri, jusqu'aux montagnes Rocheuses, et qui, pendant les mois de mars ou d'avril, met bas de quatre à huit petits, dans des trous sous terre. Cet animal court avec une rapidité extraordinaire, et c'est cette propriété qui a été l'origine du nom que Say lui a donné. Les naturalistes ont été fort longtemps sans le connaître, parce que sa fourrure n'est pas belle et ne paraît par conséquent pas dans le commerce. Les Ojibouais l'appellent *Mahigan-néhs;* les Mandans, *Ohcha;* les Meunitarris, *Ehchochka* (tous les *ch* gutturaux); les Ariccaras, *Tchiouahk.* Je n'ai

pas examiné le crâne, ayant perdu cette partie de l'animal; mais je sais pourtant que le *Canis velox* de Say est bien mon renard des prairies, et je lui ai conservé ce nom pour ne pas augmenter sans nécessité la nomenclature.

CHAPITRE XXIII.

(Point de notes.)

CHAPITRE XXIV.

Note 1, page 358.

Le loup changeant, que j'appelle *Canis variabilis*, se distingue de celui des États orientaux, qui ressemble au loup d'Europe, par sa taille qui est généralement un peu moins élevée, par un museau plus court et plus épais, des oreilles un peu plus courtes; il manque aussi des raies foncées qui chez le loup ordinaire courent le long des jambes, et sa couleur, au lieu d'être grise, est presque entièrement blanche. Dans toutes les troupes de ces animaux on est presque sûr d'en trouver quelques-uns de tout blancs et de fauves; d'autres gris mélangé ou tout à fait gris. Dans l'animal vivant l'iris est gris blanchâtre avec une teinte de jaune, et pointillé d'une nuance un peu plus foncée au bord extérieur; le tour de la pupille est brun jaunâtre, ou en peu de mots l'iris est brun gris jaunâtre fauve, avec le tour de la pupille un peu plus foncé.

Couleur d'un de ces loups de la variété grise. Le tour des yeux, les joues et les côtés du museau, blanchâtres; le front gris mélangé; le nez fauve rougeâtre; les oreilles courtes et arrondies, jaune gris fauve, les parties supérieures gris jaunâtre et avec les pointes des poils noires; les jambes, le ventre et le dessous du corps blanchâtres sans mélange; les raies foncées longitudinales que l'on remarque aux jam-

bes du *Canis lupus* ne se trouvent point dans cette espèce.

Dimensions. Longueur totale, 5′; longueur de la queue avec la pointe des poils, 16″; idem sans la pointe des poils, 12″ 5‴; longueur de la tête, 9″; hauteur de l'oreille, 3″ 6‴; largeur de la tête par-devant entre les oreilles, 3″ 6‴; longueur de la dent du coin d'en haut, 1″ 1‴; longueur de la défense d'en bas 11‴. Un loup de cette espèce, long de 4′ 10″ 3‴, et affamé, dont les défenses usées indiquaient l'âge, et que nous tuâmes au Fort-Clarke, pesait 58 livres, et l'os de sa verge était long de 4″ 7‴. Cet os est droit, ployé un peu en dessous du côté du corps; au milieu, il présente deux courbures ondulées, représentant une espèce de gouttière, et qui cesse à 3/4″ de son extrémité; dans cette partie l'os devient plus mince, rond, et il se termine un peu en bouton.

La louve changeante du haut Missouri met bas au mois d'avril, de quatre à sept petits, dans un trou en terre. Sa voix est un hurlement qui ressemble à celui du loup d'Europe. Richardson dit que dans les contrées situées fort avant dans le Nord, on trouve un loup dont la couleur varie et qui ressemble à celui du haut Missouri.

Ross Cox (l. c., p. 191 et 212) décrit la manière dont il prétend que les loups font la chasse au gibier dans les prairies; mais je ne puis ajouter foi à ce qu'il en dit, car je n'ai jamais rien remarqué de semblable. Le nom générique du loup, dans la langue des Ojibouais, est *Ma-i-gann* (très-bref); dans celle des Osages, *Chomikasse;* dans celle des Omahas, *Chanton;* dans celle des Dacotas, *Chouk-toketcha-tanka;* dans celle des Assiniboins, *Chounktogitche;* dans celle des Mandans, *Charaté* (*ch* guttural); dans celle des Meunitarris, *Séhcha;* dans celle des Ariccaras, *Szirihtche;* dans celle des Pieds-Noirs, *Sikkapehs;* dans celle des Koutonais, *Kachki*, ou *Kachkinne* (*ch* guttural.)

Note 2, page 359.

Le *Canis latrans*, Say, ou loup des prairies, tient, pour la forme et la taille, exactement le milieu entre le loup et le renard; mais la gueule a plus de rapport avec celle du loup, les dents incisives de chaque côté étant lobées. La forme est celle du loup; le cou est court et gros; le corps gros, mais la tête plus petite ressemble davantage à celle du renard; la queue est courte et épaisse comme celle du loup; les jambes sont assez hautes; le museau est long et plus effilé que celui du loup; l'oreille assez effilée, forte, roide et formée comme celle du loup. On peut consulter la vignette 5 du t. III, qui représente la tête de cet animal dessinée d'après nature.

La tête est large par le haut, la pointe du nez noire et humide ; l'intérieur de l'oreille fort poilu ; les poils de la moustache sont longs et noirs; d'autres longs poils du même genre se présentent au-dessus de l'œil et derrière le coin de la bouche; la queue pend jusqu'à la jointure du pied, et en y comprenant la pointe des poils, jusqu'à la moitié du talon.

Couleur. Tout l'animal est d'un jaune gris sale ; les oreilles et le devant du nez sont jaune rougeâtre; les pointes des poils sur le cou, le dos, le bout et le dessus de la queue, sont noires ; les côtés du cou, les omoplates, les cuisses, les jambes de devant et de derrière, à la partie extérieure, jaune rouille clair ou rouille rougeâtre ; les parties inférieures et l'intérieur des jambes sont blanchâtres ; les oreilles jaune rouille, avec les pointes de quelques-uns des poils noirâtres ; les poils de l'intérieur des oreilles sont blanchâtres ; le front et le tour des yeux sont gris blanchâtre fauve, avec les pointes des poils blanchâtres ; le bord de la mâchoire supérieure est blanchâtre ; la mâchoire inférieure est bordée de noir à sa partie extérieure, pour le reste elle est blanchâtre ; aux parties supérieures le poil a 4 1/2″

de long; il est épais, gris cendré à la racine, puis jaune rougeâtre jusqu'aux deux tiers de sa longueur, ensuite une raie brun noir, puis de nouveau blanchâtre et noir à la pointe. Sur les côtés le poil a 1 2/3″ de long. Chez beaucoup d'individus la couleur rouille manque tout à fait, et ceux-là sont plutôt gris blanc. L'iris de l'œil est jaune gris.

Dimensions. Longueur totale, 3′ 7″ 7‴, par conséquent beaucoup plus long que l'individu mesuré par Richardson; longueur de la queue avec les pointes des poils, 14″ 2‴; idem sans les poils, 11″ 3‴; longueur de la tête, 7″ 9‴; hauteur de l'oreille mesurée à la tête, 3″ 11‴; largeur de l'oreille dans sa partie la plus large, 2″ 5‴ à 6‴; longueur des dents incisives supérieures, 8 1/2‴; os de la verge, 2″ 3 1/4‴.

Parties internes. Le corps extraordinairement chargé de graisse et la peau tenant fortement à cette graisse; chaque côté du poumon est divisé en trois lobes; le foie est divisé en cinq à sept lobes avec quelques petites divisions latérales; la vésicule du fiel est verte et placée entre les lobes du foie; sa grosseur est celle d'une noix; la rate est de la même couleur que le foie, étroite et longue de 6″. La longueur du canal intestinal en descendant de l'estomac était de 8′ 8″ 4‴ chez une femelle de 3′ 6″ 9‴ de long; l'estomac est d'une grandeur modérée et replié sur lui-même; les testicules sont très-petits : je n'en ai jamais vu d'aussi petits chez aucun animal; dans la verge du mâle, il y a un os formé comme celui du *Canis variabilis*, mais un peu plus recourbé.

Cet animal forme la transition du renard au loup; quant à la figure, il tient des deux; mais la forme des dents de devant le rapproche du loup. Celle de la pupille m'a paru ronde chez tous les renards et tous les loups que j'ai examinés, mais sa forme est très-difficile à reconnaître chez l'animal mort, ainsi que Fr. Cuvier l'avoue. La louve des prairies met bas au mois d'avril jusqu'à dix petits, dans le gîte qu'elle se creuse sous la terre. Sa voix est une espèce d'aboie-

ment qui ressemble à celui du chien domestique. C'est un animal fort rusé, qui se laisse prendre au piége plus difficilement que le loup et le renard. Il est nombreux dans les prairies, et l'hiver il se montre parfois dans les villages indiens d'où il enlève tous les animaux vivants dont il peut s'emparer, ainsi que les charognes et les débris des repas autour des habitations. Richardson dit que ces loups chassent par troupes; mais nous ne les avons jamais vus rassemblés en aussi grand nombre que les loups changeants. Le dessin qu'il a donné de cet animal est médiocre. Chez les Mandans le loup des prairies s'appelle *Chéhecke;* chez les Meunitarris, *Bohsa;* chez les Ariccaras, *Pachketche* (*ch* guttural); chez les Dacotas, *Mihtchack-Sih;* chez les Indiens Pieds-Noirs, *Sehnipah.*

Note 3, page 359.

Canis fulvus. J'ai comparé plusieurs peaux de cette espèce d'animal, et je les ai trouvées fort ressemblantes quant aux points principaux, ce qui n'empêche pas que les trafiquants en pelleterie ne fassent une espèce différente de la moindre petite variété. Ce renard est en général d'une couleur plus claire et plus brillante que celui d'Europe; on pourrait même, à cause de la beauté toute particulière de sa fourrure, l'appeler le renard doré. Un animal de cette espèce, lorsqu'il est gros et revêtu de sa longue fourrure d'hiver, est réellement très-beau. Voici quels paraissent être les caractères constants qui le distinguent : le devant de la tête est blanchâtre; l'extérieur de l'oreille noir à la moitié supérieure; le bout des doigts des pieds est blanc, particularité qui varie rarement; le haut de la tête, le cou et le haut du dos sont seuls d'un jaune clair brillant ou d'un jaune rougeâtre vif; le bas du dos est plus blanchâtre, avec des pointes de poil rouge clair; le bout de la queue est blanc; le crâne est beaucoup plus aplati que chez notre renard. La confusion qui règne à ce sujet parmi les auteurs améri-

cains est très-grande ; mais Richardson distingue fort bien et fort exactement cette espèce de renard de celui d'Europe. D'après King (l. c., II, p. 224), le renard argenté et le renard croisé seraient des variétés du *C. fulvus*. Townsend assure avoir trouvé le renard d'Europe sur les bords du Colombia, ce qui m'étonne beaucoup ; il est probable que cette observation n'est pas exacte.

Note 4, page 360.

L'hermine de l'Amérique septentrionale ne paraît pas différer considérablement de celle d'Europe. Le plus gros animal de cette espèce que j'aie mesuré près du Missouri avait 17″ 8‴ de long, et l'os de la verge du mâle était long de 11‴. Les Ojibouais appellent cet animal *Tchingohs ;* les Meunitarris, *Ohsisa ;* les Mandans, *Mahchpach-Piraké* (bref, et les *ch* gutturaux).

Note 5, page 360.

La petite belette (*Mustela vulgaris ?*) se trouve déjà toute blanche en hiver près des villages des Mandans. A cette époque j'ai remarqué quelques poils noirs au bout de sa queue, ce qui m'a fait penser qu'elle formait peut-être une espèce particulière. Ayant perdu tous les individus que je possédais, je n'ai pu faire aucune comparaison exacte, et je dois me contenter de consigner ici les mesures prises sur l'animal mort, en les plaçant en regard de celles que j'ai faites de la même manière sur le *Mustela vulgaris* d'Europe.

	Belette d'Europe.	Belette d'Amérique.
Longueur totale	7″ 7‴	6″ 62/3‴
» de la queue, avec la pointe des poils.	1 5	1 3
» » sans la pointe des poils.	1 2	0 10
» de la tête	1 6	1 3
Largeur de la tête entre les oreilles	0 10	0 6 1/2
Longueur des poils de la moustache	0 9	0 10
» de la patte de devant jusqu'à la jointure	0 8	0 4 1/2
» de la patte de derrière	0 10	0 7 1/2

Les Mandans appellent cet animal *Makchipka*, et les Meunitarris *Oksisa-Isiparrui*.

Note 6, page 362.

Voyez *Nova Acta Phys. Med. Acad. Caes. Leop. Carol. etc.*, t. XIX, p. 1, où j'ai donné la description de cet animal qui se rencontre dans les maisons des villages des Mandans. Le *Goffer* est aussi brave et aussi belliqueux que le *Cucurrito* du Chili (voyez le Voyage de Poeppig, t. I, p. 146). On l'a représenté à tort avec les abajoues renversées, et les traînant après lui comme de grands cônes ou poches. Cuvier a déjà fait justice de cette supposition; et quant à moi, je n'ai jamais rien observé de semblable dans la nature. Comme il est facile de retourner sens dedans dehors ces abajoues, et qu'il est possible que l'animal lui-même soit en état de le faire pour les débarrasser de ce qu'elles contiennent, il est arrivé parfois qu'on l'a empaillé et qu'on l'a dessiné en cet état. Toutefois je suis porté à croire que cette espèce de renversement a rarement lieu dans la nature, et mon expérience ne me permet pas d'adopter l'opinion de quelques naturalistes qui pensent que ces poches se retournent d'elles-mêmes aussitôt qu'elles sont pleines de pâture. Je ne comprends pas non plus pourquoi Richardson (voyez *Sixth report on Amer. Zool.*) compare le *Saccomys* de Fr. Cuvier avec le *Geomys;* le premier est une jolie souris, vive et à longue queue, tandis que l'autre est un animal lourd, à courte queue, ressemblant à une taupe, qui craint la lumière du jour, et qui offre à tout égard fort peu de ressemblance avec le premier. Le *Saccomys* a au contraire beaucoup de rapport avec la *Perognathus*.

Note 7, page 362.

Hypudaeus leucogaster. Forme ramassée, frêle ; la tête un peu épaisse, les oreilles assez courtes, la queue courte. La tête forme à peu près le tiers de tout le corps. La lèvre

inférieure est reculée d'environ 3 1/3‴ derrière la pointe du nez ; la lèvre supérieure est partagée par un petit sillon ; l'œil est assez grand, brillant et noir ; aux deux côtés du museau il y a de forts poils de moustache, d'environ 1″ de long, s'écartant de la tête et avec la pointe un peu recourbée en avant. Les oreilles sont assez petites ; elles ne s'élèvent pas au-dessus de la ligne horizontale du crâne ; elles sont intérieurement un peu nues à la base, et vers le bord garnies de poils courts posés à plat, et ne s'avançant pas au delà du bord ; il a le corps gros et ramassé ; les pattes de devant fortes et courtes ; la verrue qui remplace le pouce petite avec un ongle court et large ; le doigt du milieu un peu plus long que les autres ; le quatrième doigt plus long que l'indicateur, et le cinquième un peu plus court que le précédent ; la sole des pattes de devant garnie de trois élévations charnues, courtes et hautes, placées à côté l'une de l'autre, avec deux autres toutes pareilles par derrière ; toutes sont nues et couleur de chair, et la petite élévation du pouce est placée en dedans à côté des deux de derrière ; les ongles sont longs, évasés en pointe, légèrement recourbés, et celui du milieu est le plus long de beaucoup ; les pattes de derrière sont plus allongées que celles de devant ; mais les doigts ont le même rapport entre eux ; derrière chaque ongle, il y a une élévation charnue sur la sole ; le pouce des pattes de derrière est plus long et a les mouvements plus libres que celui des pattes de devant, et porte un petit ongle un peu pointu ; les ongles des doigts de derrière sont généralement plus courts que ceux des doigts de devant ; derrière les doigts, il y a trois élévations charnues, placées en demi-cercle ; les deux de derrière manquent ; mais en revanche on remarque à la racine un petit épaississement de la sole. Le dessus des pattes, tant de devant que de derrière, ainsi que le dessous du talon des pattes de derrière, sont couverts d'un poil léger, soyeux et lisse ; la sole des pattes est nue, et la peau en est tendre et rosée ; la queue est courte, et quand

les jambes sont étendues, elle n'arrive pas jusqu'à la base des doigts de derrière; elle diminue d'épaisseur vers le bout; elle est médiocrement effilée, couverte d'un poil épais comme celui de la souris, et les poils sont plus longs à la partie de dessus qu'à celle de dessous. Les poils du dos ont environ 3‴ de long; ceux du ventre un peu plus de 2‴; sur le haut de la tête le poil est plus long, ayant plus de 3‴ et très-serré.

Bouche, *dents de devant*: $\frac{2}{2}$. Celles de dessous un peu pointues avec de très-longues échancrures à la surface intérieure, et un peu serrées sur les côtés; celles de dessus sont courtes, fortes et un peu arrondies sur le tranchant après leur réunion. Dents *molaires* $\frac{3 \cdot 3}{3 \cdot 3}$. De celles de dessus, la plus avancée est la plus grande, et la plus reculée est la plus petite, sa surface meulière un peu effilée en arrière. Les surfaces meulières de toutes ces dents ont à l'entour de chaque côté une couple de bosses et de sillons et un rebord élevé et ressortant. Au milieu de ces surfaces entre les bords et les bosses, il y a des enfoncements. La dernière dent molaire a au milieu de sa surface meulière un enfoncement rond. Ayant perdu l'individu que je possédais, je ne puis indiquer plus exactement la forme de ces dents et leurs racines.

Couleur. Les poils supérieurs de la moustache sont noirs et les inférieurs blanchâtres; la courbure du nez, le bord des lèvres et la sole des pieds, couleur de chair; les ailes du nez, le bord de la lèvre supérieure, la mâchoire inférieure, le menton, la gorge, les pattes de devant, en dedans et en dehors jusque vers le milieu de l'omoplate, les pattes de derrière tout entières, en dedans et en dehors, ainsi que toutes les autres parties inférieures, sont du plus beau blanc, et cette couleur s'élève jusqu'au milieu des flancs, couvrant aussi la partie de dessous de la queue; toutes les parties supérieures de l'animal sont gris rougeâtre, plus rouges sur les côtés, plus grises sur le dos; les poils sont gris et rougeâtres à la pointe, et ces pointes rouges sont plus longues sur les

côtés, ce qui fait que cette teinte gris rougeâtre y est un peu plus apparente; le dessous de la queue est de la même couleur que le dos; au bas de l'oreille, sur le devant, il y a une petite tache blanche; les poils, un peu plus longs en cet endroit, sont blancs.

Dimensions. Longueur totale, 4" 10'''. Longueur de la tête, 1" 1 1/2'''. Longueur de la queue, 1" 1 1/2'''. Longueur du bout du nez jusqu'à l'angle extérieur de l'œil, 5'''. Longueur de là jusqu'à la racine du devant de l'oreille, 3'''. Hauteur de l'oreille mesurée du côté du crâne, 3 1/4'''. Largeur du crâne entre les oreilles, 7'''. Largeur de l'oreille dans sa partie la plus large, 2 2/3'''. Longueur de la sole du pied de devant, y compris l'ongle, 5'''. Longueur de l'ongle le plus long du pied de devant, 1 1/3'''. Longueur de la sole du pied de derrière, y compris l'ongle, 8 1/2'''. Longueur de l'ongle le plus long du pied de derrière, 1/2'''. Longueur de la fente de l'œil, 2 1/8'''.

Parties internes. L'œil est grand et parfaitement globulaire; point d'abajoues; la langue est longuette, lisse, ayant sur le devant un sillon longitudinal, et couverte sur toute la surface, de papilles d'une extrême finesse et à peine visibles; à sa partie postérieure, il y a une élévation arrondie et probablement glanduleuse; la gorge et le palais sont marqués de filets transversaux très-élevés et creusés vers le milieu; l'estomac est replié et rempli de débris de plantes mâchées; au pylore l'intestin continue en s'élargissant; en apparence, il n'y a point de *cœcum ;* le *rectum* est mince, lisse et rond; le foie est divisé en six lobes; les reins sont gros et d'une forme assez ressemblante à celle d'une fève; le cœur a 4 4/5''' de long; les testicules sont placés des deux côtés, ils sont gros et posés un peu en arrière de la petite verge mince et effilée.

Cette espèce de souris se rencontre souvent dans les prairies; en hiver elle se réfugie dans les cabanes des Indiens, où elle dévore toutes les provisions. Les Mandans la connaissent

sous le nom de *Mihtick*, qu'ils donnent à toutes les souris. Quoique l'on puisse peut-être me reprocher d'augmenter encore l'incertitude qui règne dans l'histoire des animaux rongeurs de l'Amérique septentrionale, je n'ai pu m'empêcher de faire part aux zoologues de la description ci-dessus, en leur faisant remarquer que les défauts qu'ils y trouveront, devront s'attribuer uniquement à la perte des individus.

Note 8, page 364.

S'il faut en croire les Mandans, le *Bombycilla garrula* fait son nid dans ces environs; mais je ne puis garantir la vérité de cette assertion. Les Mandans l'appellent *Ohpa-Kotika*, et les Canadiens, le Récollet. J'ai observé de petites volées de cet oiseau au mois de décembre.

CHAPITRE XXV.

(Point de notes.)

TOME III.

CHAPITRE XXVI.

(Point de notes.)

CHAPITRE XXVII.

(Point de notes.)

CHAPITRE XXVIII.

Note 1, page 75.

Le corbeau de l'Amérique septentrionale, qui porte le nom de *Corvus cacalotl* (Wagl. Isis, 1831, p. 527. Cacalotl Hernand, Thes., p. 48 et 174), est regardé comme différent de celui d'Europe. Cela peut être vrai pour ce qui regarde le corbeau du Mexique, que je n'ai pas pu comparer moi-même; mais quant à l'oiseau de cette espèce qui se trouve

dans l'Amérique septentrionale, il diffère fort peu du corbeau européen. La seule différence entre les deux oiseaux est dans la forme du bec, qui est plus effilé dans celui d'Amérique; tous les autres traits se rapportent parfaitement, car la taille, la forme, la couleur, la configuration des plumes du cou, des ailes et de la queue, ainsi que les mœurs et le croassement, se distinguent à peine. L'auteur d'un article des *Proceedings of the Zool. Soc.*, part. V, p. 113, est d'avis que ces oiseaux sont différents; mais il n'avait peut-être pas sous les yeux un oiseau garni de toutes ses plumes, car dans mon individu du Missouri, la proportion des pennes est exactement semblable à celle du corbeau d'Europe. C'est pour cette raison qu'en parlant de l'oiseau américain, je ne me suis pas servi du nom trivial de Cacalotl. Voici les dimensions du corbeau femelle du Missouri. Longueur, 22″ 9‴; envergure, 46″ 2‴; longueur du bec, 2″ 6‴; hauteur du bec (mesurée à la pointe de l'angle du menton, les mâchoires fermées), 1″ 1 1/2‴; largeur du bec, 11 1/2‴; longueur de l'aile, 15″ 3‴; longueur de la queue, 10″ 6‴; hauteur de la jambe, 2″ 7 à 8‴; longueur du doigt du milieu, 1″ 4 1/2‴; longueur du doigt de derrière, 1″; longueur du doigt extérieur, 1″; longueur de l'ongle du milieu, 7 1/2‴; longueur de l'ongle de derrière, 10‴. Cet oiseau était encore assez jeune.

Vieil oiseau femelle. Longueur totale, 24″; envergure, 48″. Les autres parties peuvent se calculer d'après les proportions ci-dessus.

CHAPITRE XXIX.

(Point de notes.)

CHAPITRE XXX.

Note 1, page 128.

La bête puante brun noir, dont il est question en cet endroit, paraît n'être qu'une variété du *Mephitis mesomelas*

de Lichtenstein. Tout l'animal est d'un noir brunâtre foncé, à l'exception du cou et d'une petite raie longue de 11‴ le long du nez, remontant vers les yeux; ces deux endroits sont blancs. La queue est mêlée de blanc et de noir, c'est-à-dire que les poils en sont blancs à la racine et brun noir à la pointe. M. le conseiller privé Lichtenstein pense aussi que cet animal n'est qu'une variété de son *mesomelas*.

Note 2, page 141.

Fringilla comata. Pinson à crête de plumes noires, mâle. Les plumes de la tête sont très-allongées et affectent la forme d'une crête; le bec est jaune rougeâtre pâle, l'iris brun jaunâtre; le crâne, la face, la gorge et le devant du cou sont d'un noir de jais; les joues, les côtés du cou et les environs des oreilles jusque vers le derrière de la tête, sont d'un blanc sale; le derrière du cou est noir, le dos brun gris avec des raies longitudinales brun noir ; les plumes qui couvrent les ailes sont brun noirâtre; celles de derrière ont des bords rougeâtres, et les plus grandes de devant des bords blanchâtres, ce qui forme sur cette partie deux raies blanchâtres, transversales et parallèles; les plumes qui couvrent les ailes par derrière ont les bords rougeâtres; la queue est brun gris avec les bords des plumes plus pâles; la poitrine est blanche avec des taches noires; les parties inférieures sont blanchâtres, et les côtés offrent une nuance gris brun jaunâtre; les pattes sont d'une couleur de chair brun clair; l'ergot est un peu plus long que les doigts et légèrement recourbé. Longueur, 6″ 11‴; envergure, 9″ 9‴; longueur du bec, 5 1/3‴; longueur de l'aile, 3″ 3‴ ; hauteur du talon, 11‴; longueur de la queue, 3″ 1‴. Cet oiseau fait son nid dans les bois qui bordent le Missouri et dans les environs des bouches de la rivière la Platte.

Note 3, page 150

Sur l'individu du *Goffer*, dont il est question ici, voyez

Acta Acad. Cæs. Leop. Carol. Nat. Cur., vol. XIX, part. 1, p. 376.

CHAPITRE XXXI.

Note 1, page 168.

Gmélin a confondu, comme on sait, le *Tanagra mississipensis* et le *T. æstiva,* et son erreur n'a pas été corrigée comme elle aurait dû l'être. Les descriptions dans le *Systema naturæ* étant peu claires et pouvant toutes deux s'appliquer à l'oiseau américain, il semblerait plus naturel de donner le nom de *Tanagra mississipensis* au plus septentrional, qui se montre fréquemment sur les bords du Mississipi, et de réserver l'épithète d'*æstiva* à celui qui vit plus au sud; pourtant les ornithologues modernes ont en partie fait tout le contraire. Dans un supplément à l'histoire naturelle du Brésil, j'ai commis l'inexactitude de regarder ces deux oiseaux comme identiques, mais je n'ai pas tardé à reconnaître mon erreur. Il est en effet impossible d'approuver que l'on donne au *Tanagra* qui habite le Brésil le nom de *mississipensis,* puisque cet oiseau ne se montre jamais sur les rives de ce fleuve. Du reste, ces deux oiseaux se ressemblent beaucoup, si ce n'est que celui du Brésil est plus grand et plus fort; il a le bec plus fort et plus épais; sa belle couleur rouge est plus claire que celle de l'oiseau de l'Amérique du Nord. L'oiseau que j'ai nommé *mississipensis* n'est autre que le *Tanagra æstiva* des divers zoologues qui dans ces derniers temps ont écrit sur l'Amérique septentrionale.

CHAPITRE XXXII.

Note 1, page 207.

Cet écureuil noir est sans aucun doute le *Sciurus niger* des zoologues; mais pourtant je ne trouve dans aucune des descriptions qu'ils ont faites de cet animal, la remarque que

la queue n'en est que brun noir, tandis que le reste du corps est noir, ainsi que je l'ai constamment observé chez l'écureuil noir si commun du Niagara. Je vais décrire succinctement cet animal.

Mâle. Les oreilles forment une ellipse assez étroite et modérément arrondie par le haut; elles sont peu velues et ont les bords lisses, c'est-à-dire, sans poils qui la dépassent; sur la sole des pieds de devant, il y a cinq élévations charnues, et sur celle des pieds de derrière quatre; une cinquième plus petite est placée très en arrière contre une touffe de cheveux jaune brunâtre; la queue n'est pas à deux rangs comme celle du *Sciurus cinereus*, mais velue tout à l'entour, plus longue que le corps et plus étroite que celle du *cinereus*.

Couleur. Tout l'animal est noir de jais ou noir brunâtre foncé; les soles des pieds sont couleur de chair brun foncé; le tour des lèvres est un peu blanchâtre, ce qui, du reste, se remarque à peine; la queue est généralement noir brunâtre, c'est-à-dire, plus brune que le corps; les dents rongeantes sont jaune orange.

Dimensions. Largeur, 18″ 11‴; longueur de la queue sans les pointes des poils, 8″; idem avec les pointes, 10″ 2 1/2‴; longueur de la tête, 2″ 6‴; largeur de la tête entre les yeux, 13‴; hauteur de l'oreille mesurée du côté de la tête, 10‴; longueur des pieds de devant, 1″ 6‴; idem des pieds de derrière jusqu'aux talons, 2″ 4‴; largeur de l'oreille à l'endroit le plus large, 5 1/2‴.

Cet écureuil se trouve, dit-on, dans toutes ces régions septentrionales; il est très-commun près du Niagara et des grands lacs du Canada. Il ne faut pas le confondre avec l'écureuil noir des Alleghanys dont j'ai parlé plus haut, et qui n'est probablement qu'une variété de l'écureuil gris (*cinereus*).

FIN DES NOTES.



APPENDICE.

A.

Catalogus plantarum in Monte Pokono (North-Hampt. Pennsylvaniæ) observatarum a L. D. Schweinitz.

Callitriche *linearis* (non eadem cum autumnali).
Caulinia canadensis Mx. non fragilis seu flexilis.
Gratiola anagalloidea Mx. non virginica.
Utricularia macrorhiza, Le Conte.
» gibba.
» cornuta.
» purpurea.
Lycopus pumilus (species vix bona).
Monarda Kalmiana.
Circæa alpina.
Lemna gibba.
» polyrrhiza.
Salix tristis.
» petiolaris.
» rosmarinifolia.
» ?indeterminata.
» ?indeterminata.
Iris versicolor (non virginica).
Dulichium canadense (species non bona).
Eriophorum vaginatum.
» virginicum.
» polystachium.
Polygonum racemosum.
Milium pungens.
Calamagrotis agrostoides.
Trichodium caninum.
» laxiflorum.
» montanum.
Panicum verrucosum.
Aira monticola L. v. S.
Poa canadensis.
Galium Claytoni.
Houstonia serpyllifolia.
» tenella.
Cornus circinata.
» alternifolia.
» rubiginosa L. v. S.
» canadensis.

Myrica Gale.
Ilex canadensis.
» opæa.
Potamogeton distans L. v. S.
Hydrophyllum canadense (rare).
Dodecatheon Meadia.
Azalea viscosa.
» arborescens.
» hispida.
» bicolor.
» nitida.
Apocynum hypericifolium.
Campanula acuminata.
Lonicera parviflora.
Viola cordata non villosa, Ell.
» clandestina.
» rotundifolia.
Ribes trifidum.
» prostratum.
» gracile.
» resinosum.
» oxyacanthoides.
Asclepias phytolaccoides.
» viridiflora.
» nivea?
Gentiana pneumonanthe.
» linearis.
» crinita.
Heuchera pubescens.
Panax quinquefolium.
Cicuta bulbifera.
Viburnum pyrifolium.
» squamatum vix var. nudi.
Viburnum lantanoides.
Sambucus pubens.
Parnassia caroliniana.
Azalea racemosa.
Allium triflorum.
Pontederia angustifolia.
Convallaria borealis.
» umbellata.
» biflora.
» latifolia.
Juncus conglomeratus.
Leontice thalictroides.
Prinos lævigatus.
Helenias erythrosperma.
Trillium erythrocarpum.
» erectum.
» penduleum.
» cernuum.
Veratrum viride.
Menispermum virginicum.
Æsculus Pavia (très-rare).
Oxycoccos macrocarpus.
» hispidulus, Gualth.
Vaccinium amœnum.
» pallidum.
» tenellum (non pennsylv.)
» resinosum.
Acer pennsylvanicum (strict.).
» montanum.
OEnothera pusilla.
» fruticosa.
» ambigua.
Epilobium spicatum.
» squamatum.

Populus trepida.
Polygonum cilinode.
Gualtheria procumbens.
Epigæa repens.
Andromeda caliculata.
» racemosa.
Rhododendron maximum.
Kalmia latifolia.
» angustifolia.
Rhexia virginica.
Ledum palustre.
Chletra alnifolia.
Pyrola uniflora.
» secunda.
Rhodora canadensis.
Tiarella cordifolia.
Silene pennsylvanica.
Oxalis acetosella.
Prunus canadensis.
» pennsylvanica.
Spiræa tomentosa.
Aronia glabra.
Sorbus americana.
Dalibarda repens.
» fragarioides.
Rubus strigosus.
» hispidus.
» inermis.
Potentilla hirsuta.
Saracenia purpurea.
Clematis viorna.
Ranunculus pennsylvanicus.
» Belvisii, Sprengel.
Coptis trifolia.
Caltha flagellifolia.
Gerardia heterophylla.
» monticola L. v. S.
Chelone lanceolata, Mich.
Linnæa borealis.
Geranium carolinianum.
» robertianum.
» pusillum.
Taxus canadensis.
Corydalis glauca.
» formosa.
» fungosa.
» cucullaria.
Polygala sanguinea.
» cruciata.
Lupinus perennis.
Astragalus carolinianus.
Hypericum canadense.
» Bartoni.
Eupatorium linearifolium.
» tenerifolium.
» verbenæfolium.
» falcatum?
» scabridum, Ell.
Liatris montana L. v. S.
Gnaphalium obtusifolium (margaritaceum).
Erigeron purpureum.
Aster conyzoides.
» Radula.
» acuminatus.
» concinnus.
» rigidus.
» thyrsiflorus.
Solidago odora.
» petiolaris.

Solidago hispida.
» rigida.
» stricta.
» squarrosa.
» pulchella L. v. S.
Rudbeckia digitata.
» fulgida.
Prenanthes serpentaria.
Habenaria spectabilis.
» ciliaris.
» blephariglottis.
» orbiculata.
» rotundifolia.
» grandiflora, Bigelano.
Pogonia verticillata.
Spiranthes gracilis, Bigel.
Cypripedium parviflorum.
» spectabile.
Calla palustris.
Eriocaulon pellucidum.
Sparganium natans.
Carex disperma.
Carex pedunculata.
» loliacea.
» Gebhardi.
» Darlingtonii L. v. S.
» nigromarginata L.v.S.
» polystachia.
» xantherophyta.
» oligostachya L. v. S.
» tarda L. v. S.
» halsigona.
» sylvatica.
» umbellata.
Urtica procera.
Alnus glauca.
Myriophyllum ambiguum.
Betula populifera.
Pinus balsamea.
» nigra.
» inops.
» microcarpa.
Lycopodium clavatum.
» integrifolium.
Lygodium palmatum.

N. B. Tous les noms de plantes soulignés se trouvent exclusivement dans cette région.

B.

Notice de M. le professeur Gœppert de Breslau, sur les empreintes de plantes fossiles que j'ai rapportées de Mauch-Chunk.

N. B. Cette intéressante pièce que je dois à la complaisance de l'auteur, est insérée ici textuellement telle qu'elle a été composée par lui. C'est à la page 118 du tome Ier que se trouve le renvoi de la note dans laquelle j'avais l'intention de parler de ces empreintes de plantes; mais cette notice étant trop étendue, j'ai préféré la donner dans l'Appendice.

Quand on considère l'étonnante variété de productions diverses que la flore moderne présente dans chaque zone en particulier, on est involontairement frappé de l'uniformité et de la grande ressemblance qu'offrent les restes de végétaux dans les anciennes couches de houille des différents pays. Dans le midi comme dans le nord de l'Asie, aux frontières de l'Asie près d'Ekatharinenburg, dans le nord de l'Europe, sur tout le continent jusqu'au delà de la Manche, en Angleterre, en Écosse et en Irlande, de même que plus loin encore, dans l'Amérique du Nord et probablement aussi dans celle du Sud, enfin jusque dans la Nouvelle-Hollande, nous voyons sinon les mêmes espèces, du moins les mêmes familles de plantes : ce sont des fougères ressemblant en général à celles qui croissent aujourd'hui entre les tropiques, des tiges (calamites) gigantesques ressemblant aux *Equisetes*, des lycopodiacées (*Lepidodendra*), ayant l'apparence d'arbres, et d'autres végétaux qui diffèrent d'une manière frappante de ceux qui croissent sur notre terre actuelle. De toutes les régions houillères extra-européennes, ce sont celles des États-Unis dont la flore est aujourd'hui la plus connue. Thomas Nuttall (*Journal of the Academy of natur. Sciences of Philad.*, vol. II, 1, t. 2) a écrit sur la formation de la houille de la vallée du Mississipi; Zacharie Cist (*Benj. Silliman Journal of sciences and arts*, t. IV, p. 2, et fig.), sur les empreintes de plantes à Wilkesbarre; Granger (dans le même ouvrage, vol. III, n. 1, p. 5), sur celles

de Zanesville sur l'Ohio; enfin S. P. Hildreth (toujours dans ledit ouvrage, vol. XXIX, 1831). Cette dernière dissertation est sans contredit la plus complète de celles que nous venons de citer; il est pourtant à regretter que l'on ait mis si peu de soin à l'exactitude des figures. Ce sont de grossières gravures sur bois, insérées dans le texte, qui ne sont nullement à la hauteur de l'état actuel de l'art. Ainsi, par exemple, une fougère avec des nervures simples, exprimées par des lignes roides, est comparée au *Neuropteris Schleuchzeri*, Brong., tandis que l'on sait que la division fourchue forme le principal caractère distinctif de cette dernière plante. On pourrait citer d'autres exemples encore. Les espèces suivantes citées dans les ouvrages ci-dessus, se trouvent aussi dans les couches houillères d'Europe : *Alethopteris Serlii*, Goepp. (Wilkesbarre et dans la vallée de l'Ohio; à Bath et à Dunkerton en Angleterre; à St-Étienne en France; à Charlottenbrunn en Silésie); *Alethopteris Cistii*, Goepp. (Wilkesbarre et Dunkerton); *Hemitelites giganteus*, Goepp. (Wilkesbarre, France, Saarbruck); *Neuropteris Schleuchzeri*, Hoffm. (Wilkesbarre, Angleterre, Ibbenbühren en Westphalie); *Neuropteris angustifolia*, Brong. (Wilkesbarre, Bath, Radwitz, en Bohême, Waldenburg en Silésie); *Neuropt. Loshii*, Brong. (Wilkesbarre, Newcastle et Lowmoor en Angleterre, Valenciennes, Geislautern, Swina, Waldenburg); *Calamites Succowii*, Brong. (Wilkesbarre, Richmond en Virginie, Valenciennes, Liége, Duttweiler, Newcastle, Silésie); *Stigmaria ficoides*, Brong. *Calamites cannæformis*, Schloth. *Cal. cisti*, Brong. *Cal. ramosus*, Brong. *Aspidites latifolius*, Goepp. (dans la vallée de l'Ohio, et souvent dans toutes les plus anciennes d'entre les formations houillères de l'Europe); *Rotularia marcileæfolia*, Sternb. (la vallée de l'Ohio, l'Angleterre, la France, l'Allemagne); *Neucopteris flexuosa*, Sternb. (la vallée de l'Ohio, Axminster et Camerton, la Roche Macot, Saarbruck, Waldenburg); *Cyatheites Schlotheimii*, Goepp. (avec des touffes

de fruits, dans la vallée de l'Ohio, ainsi qu'à Manebach, Ibbenbühreu, Saint-Étienne, Saint-Pierre, Lacour, Muse); *Ulodendron majus*, Lindl. (la vallée de l'Ohio, Bensham, Charlottenbrunn); *Ulodendron Lindleyanum*, Sternb. (la vallée de l'Ohio, Farrow en Angleterre, Charlottenbrunn en Silésie); *Lycopodites elegans* (la vallée de l'Ohio, l'Angleterre, la France et la Silésie).

Des observations de ce genre sont d'une grande importance, non-seulement pour expliquer avec exactitude des rapports de relations géognostiques, mais encore pour la connaissance future de la propagation des plantes fossiles dans les premiers âges du monde. Si aujourd'hui elles ne se présentent que comme des pierres isolées qui doivent servir dans l'avenir à la construction de l'édifice, il n'en est pas moins très-possible que le moment de les mettre en œuvre soit plus rapproché qu'on ne le pense. Les découvertes que Son Altesse Sérénissime a faites dans une autre région des États-Unis, c'est-à-dire, à Mauch-Chunk en Pennsylvanie, sont d'après cela fort intéressantes, et d'autant plus heureuses que, selon l'expérience de Silliman, il ne s'y trouve que fort rarement des plantes fossiles (Prof. Silliman, *on the Mauch-Chunk and other anthracite regions of Pennsylvania, in Amer. Journ. of Science*, vol. 19, 1831). De toutes les plantes fossiles que le prince a bien voulu me confier pour que je les classifie, j'ai trouvé qu'à l'exception d'une seule, moins bien conservée que les autres, elles se trouvent aussi dans les couches de houille européenne. Quant au n° 1, *Odontopteris Brardii*, Brong., elle n'a encore été rencontrée qu'à Lardin, près de Tarascon en France. Le n° 2, *Calamites approximatus*, se trouve encore à Newcastle, à Kilkenny en Irlande, à Liége, à Saint-Étienne, à Manebach, à Wettin, en Silésie, et à Ekatharinenburg en Russie. Le n° 3 est une *Sagenaria*, Br. (*Lyriodendron*, Sternb.), qui est aussi fort répandue dans la formation houillère de la Silésie, et se trouve peut-être aussi en Bohême; enfin,

le n° 4 est une fougère qui ressemble au *Cyatheites Schlotheimii*, Goepp., mais au sujet de laquelle je ne puis juger avec certitude, parce que les nervures ne sont pas visibles. L'argile schisteuse dans laquelle elle se trouve est gris foncé, parsemée d'assez nombreuses petites feuilles de mica, couvertes sur leur surface d'un oxyde rouge de fer, sans doute par suite de sa longue exposition à l'air.

N° 1. Odontopteris, Brong.

Frons pinnata vel bipinnata. Pinnæ pinnulæve basi rhachi adnatæ vel libere sæpius obliquæ, nervo medio nullo vel viæ notato, nervis secundariis æqualibus simplicibus vel furcatis tenuissimis e rhachi seriatim exorientibus ad apicem marginemve pinnæ excurrentibus.

Odontopteris Brardii, Brong.

O. fronde ovali bipennata, pinnis suboppositis sessilibus patentibus linearibus, pinnulis alternis oblique adnatis approximatis ovato-oblongis acutiusculis integerrimis subfalcatis, infima inferiore sessili cuneata apice obtuse tri-quadriloba, nervis creberrimis furcatis.

O. Brardii, Brong., class. veget. foss. tab. 2, fig. 5, Prodr., p. 60, Hist. veget. foss. 1, p. 252, tab. 75 et 76. Sternb. Vers. Quat. 4, p. 21. Quat. 5 et 6, p. 79, Goepp. Syst. Filic. fossil. n. Act. acad. nat. cur. XVII, Suppl. 212.

L'échantillon trouvé par Son Altesse Sérénissime, à Mauch-Chunk, est un morceau de deux plumes longues de 2 à 2 1/2 pieds de roi, et placées à côté l'une de l'autre. C'en est une empreinte creuse, recouverte d'anthracite, et offrant par conséquent un éclat métallique. La forme des nervures qui caractérise si particulièrement le genre, n'y est pas reconnaissable, quoique celle des petites feuilles de cette espèce y soit parfaitement tracée.

Calamites, Schloth.

Caulis arborescens, cylindraceus, articulatus, longitudi-

naliter costatus, basi angustatus, rarius ramosus, articulis apice sub articulatione sæpius circulo simplici tuberculorum munitis, basim caulis versus abbreviatis, costis in faciem articulationis transeantibus, cum illis articuli proximi alternantibus. Vaginæ foliaceæ aut folia nulla; striæ in ectypis compressis alternatim approximatæ; rami ut plurimum tuberculum subglobosum ex articulatione provenientem exhibentes.

Calamites approximatus, Schloth.

C. Caule cylindraceo ad articulationes parum constricto, articulis abbreviatis (12-4 lineas altis) subæqualibus, costis æqualibus convexis.

C. approximatus et *C. interruptus*, Schloth. Petref. 400, tab. 20, fig. 2. *C. approximatus*, Sternb. Vers. quat. 1, p. XXVI, quat. 5 et 6, p. 47, Brong., Hist. végét. foss. 1, p. 133, f. 24.

(L'échantillon que j'ai sous les yeux, qui a 5 pouces 1/4 de long, 1 pouce 1/2 de large, et qui est aplati d'un côté, est un noyau, mais dont la masse de remplissage est d'une nature si grossière, que les raies longitudinales de chaque membre n'ont pas formé d'empreinte, d'où il est résulté que la petite plante, contenant 20 membres, a acquis une certaine ressemblance avec celle qu'Artis a le premier décrite sous le nom de *Stronbergia*, et que Sternberg a appelée *Artisia*.)

SAGENARIA, Brong.

Trunci arborei. Cicatrices in lineis spiralibus quaternariis (1/4) dispositæ, contiguæ, obovatæ ellipticæ, planiusculæ, linea sulciformi plus minus profonde circumdatæ. Cicatricula excentrica parti superiori cicatricis approximata, rhomboidea, lævis aut punctis tribus juxta se positis excentricisque instructa, ab angulo inferiore linea sulciformi versus angulum inferiorem cicatricis decurrente.

Sagenaria aculeata, Presl.

S. Cicatricibus obovato-ellipticis utrinque angustato acuminatis inferne incurvocaudatis pone originem lineæ mediæ utrinque unipunctatis, cicatricula obtuse regulariterque rhumbica tripunctata, linea medie sulciformi profunde transversim rugoso-sulcata. Sternb. Vers. quat. 7 et 8, p. 178. *Lepidodendron aculeatum*, Sternb. Vers. quat. 1, p. 20 et 23, 2, 6, f. 1, t. 8, 1, fasc. 2, p. 25, t. 14, f. 4, fasc. 4, p. x.

(L'échantillon que j'ai sous les yeux se rapporte parfaitement aux empreintes qui se rencontrent fréquemment dans les houillères de la haute et de la basse Silésie, et toutes ressemblent à l'espèce décrite dans l'ouvrage de Sternberg, quant à la forme des nervures des feuilles, mais en diffèrent considérablement par le bord qui les entoure, qui n'est représenté ni dans la description, ni dans la figure, tel qu'il se trouve dans notre échantillon. Il y paraît ridé, à cause d'un grand nombre d'entailles se suivant dans une direction un peu diagonale. Nous ne regardons pourtant pas cette différence comme suffisante pour faire de cette plante une espèce à part. Sur le dos de l'empreinte, on voit une foule de feuilles graminées de forme linéaire, posées les unes sur les autres dans toutes les directions, et qui appartiennent à une *Sagenaria*, peut-être à la *Sagenaria aculeata* même, ainsi que nous le ferons voir autre part, d'après un échantillon silésien garni de ses feuilles.)

Si l'expérience indiquée plus haut, d'après laquelle la flore des anciens lits de houille présente partout une si grande uniformité, acquiert par ces observations une confirmation nouvelle, il devient naturel de se demander si la même chose existe dans les couches plus modernes, offrant aussi des empreintes de plantes. L'imperfection de nos connaissances actuelles sur les montagnes secondaires et leurs pétrifications dans les pays étrangers, ne nous permet pas encore de rien décider à ce sujet; mais on peut le supposer

par l'existence de l'ambre dans des régions si diverses du globe.

Harlan a trouvé, dans l'Amérique septentrionale, les plantes fossiles suivantes qu'il croit être nouvelles.

1° *Pecopteris obsoleta*, Harl. Dans le grès arénacé des couches de houille bitumineuse.

2° *Pecopteris Milleri*, Harl. Dans les mêmes endroits que la précédente.

3° *Equisetum stellifolium*, Harl. Dans la houille bitumineuse de la Pennsylvanie.

4° *Fucoides alleghanensis*, Harl. Dans le grès arénacé dur, sous la formation de houille des bords de la Juniata, près du Susquehanna.

5° *Fucoides Brongniartii*, Harl. Dans la même formation, dans les parties occidentales de l'État de New-York et près du canal de Welland, au Canada (*Harlan, Medic. and physical Researches or original Memoirs, Philadelphia*, 1835, et de là dans la *Bibliothèque universelle de Genève, N. S.* 1836, VI, 194-195. *Annales de Bronn et Leonhard*, an 1838, 6e livraison, p. 727).

Je n'ai pu me procurer l'original, de sorte que je ne puis juger de l'exactitude des figures dont la description de ces plantes est accompagnée. Ces dernières manquent dans les journaux cités plus haut.

GŒPPERT.

C. — *Liste des oiseaux observés pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, à l'embouchure du Wabasch.*

OISEAUX Qui passent tout l'hiver.	Restaient en novembre.	Quelques-uns en décembre.	Dans la 2e moitié de janvier.	Revinrent en février.	Parurent près d'Harmony, au commencement de mars.
1. Cathartes Aura septentrion.	1. Quiscalus ferrugineus (en petit nombre).	1. Fringilla erythrophthalma (en petit nombre).	1. Columba migratoria (parce que l'hiver était fort doux).	(*Au commencement*).	1. Anser albifrons.
2. Aquila leucocephala.					2. » canadensis.
3. »				1. Anas sponsa.	
4. » Haliaëtus americ.	2. Fulica americana (en passant).			2. Anas rufitorques.	3. Quisc. ferrugineus.
5. Falco borealis.					
6. » uliginosus, Bon.	3. Grus canadensis.			3. Anas crecca.	4. » versicolor.
7. » Sparverius.	4. Podiceps carolin. (en passant).			4. Anas acuta.	5. Icterus phœniceus.
8. » Strix asio.				5. Icterus phœniceus.	
9. » nebulosa.	5. Anas sponsa (en grand nombre).				6. Larus? (le 4 mars sur le Wabasch).
10. Corvus americanus, Aud.				(*Au milieu et à la fin*).	
11. Garrulus cristatus.	6. Anas crecca, querquedula, discors et autres espèces.				7. Grus canadensis (passa le 5 mars), ainsi que l'Anser canadensis.
12. Psittacus carolinensis.				6. Falcones.	
13. Picus pileatus.				7. Fringilla erythrophthalma.	
14. » auratus.					
15. » carolinus.	7. Fringilla erythrophthalma.				8. Fringilla purpurea (le 10 mars).
16. » varius.				8. Scolopax.	
17. » villosus.				9. Turdus migratorius.	9. Scolopax.
18. » pubescens.					10. Fringa?
19. » erythrocephalus.				10. Grus cana-	11. Hirundo ? (le

27. » pennsylvanica.					
28. » melodia.					
29. » tristis.					
30. Parus bicolor.					
31. » atricapillus.					
32. Muscicapa coronata.					
33. Sialia Wilsoni, Sw.					
34. Regulus cristatus.					
35. Troglod. ludovicianus.					
36. » hyemalis.					
37. Columba carolinensis.					
38. Meleagris Gallopavo.					
39. Tetrao umbellus.					
40. » Cupido.					
41. Perdix virginiana.					
42. Ardea herodias.					
43. Anser canadensis.					
44. » bernicla.					
45. Anas Boschas fera.					
46. » clangula americ.					
47. Mergus Merganser.					
48. » serrator.					
49. » cucullatus.					
50. Falco?					

D.

Notice sur l'origine des Otos, des Ayowais et des Missouris, tradition qu'un vieux chef de cette nation communiqua à l'agent indien major Bean[1].

« Some time on the year, a large band of Indians, we call themselves Fisheaters (*Hoton-ga*), who inhabit the lakes, being discontended and concluded that they would migrate to the South-West in poursuite of the Buffaloe, and accordingly did so. At lake Puant they divided and that part which remained, still continued their original name in indian but from some cause or other the whites called them Winnebagos. The rest, more enterprizing, still continued on the journey untill they reached the Missisippi and the mouth of the Joway-River, where they encamped on the sandbeach and again divided, one band concluding not to go further, and those who still wished to go on called this band, which still remained encamped on the sandbeach " Pa-hodje," or dust-noses; but the whites, who first discovered them on the Joway-River called them Joways. The rest of them continued on their direction, and struck the Missouri at the mouth of Grand-River. Having only two principal chiefs left, they here gave themselves the name of Neu-ta-che, which means " those that arrive at the mouth," but were called by the whites the Missouries. One of their chiefs had an only son, the other chief had a beautiful daughter, and having both a jentle blood, thought no harm to absent themselves for a night or two together, which raised the anger of the unfortunate girl's father to such a pitch, that he martialed his band and prepared for battle. They however settled it so far as not to come to blows, but the father of the unfortunate son separated from the others, and conti-

[1] *Note du Traducteur.* — On trouvera dans cette pièce anglaise des tournures et une orthographe fort étranges. Elle est du reste littéralement copiée sur l'ouvrage allemand.

nued still further up the Missouri, where upon they called themselves Wagh-toch-tat-ta, and by what means I know not they have got the name of *Otoes*. The Fish eaters or the Winnebagoes as we call them, still continued East of the Mississipi of the state of Illinois. The Joways having ceded to the United States all their title to the lands they first settled, have moved West of the state of Missouri between the waters of the Missouri and the Little Platte. The Missouris having been unfortunate at war with the Osages, hereagain separated, and a part of them live now with the Joways, and a part with the Otoes. The Otoes continued still up the Missouri until they arrived at the Big-Platte, which empties into the Missouri, when they crossed and lived some time a little above its mouth, but of late years have resided about 80 miles (by water) from the Missouri on the Platte-River. »

Traduction de la pièce ci-dessus.

A une certaine époque de l'année (c'était avant l'arrivée des Blancs en Amérique), une bande considérable d'Indiens, que nous appelons Mangeurs de poisson (*Ho-ton-ga*), qui habitent les lacs, étant mécontents, prirent la résolution d'émigrer vers le sud-ouest, à la poursuite des buffles, et ils l'exécutèrent. Au lac Puant, ils se partagèrent, et ceux qui restèrent continuèrent à porter leur nom primitif ou indien, mais, par quelque motif ou autre, les Blancs les appelèrent Winnebagos. Les autres, plus entreprenants, continuèrent leur voyage jusqu'à ce qu'ils arrivassent au Mississipi et à l'embouchure de la rivière d'Ayoway, où ils campèrent sur la grève, et se partagèrent de nouveau, une bande se décidant à ne pas aller plus loin; et ceux qui désiraient continuer, donnèrent à cette bande, qui restait toujours campée sur la grève, le nom de : « *Pa-ho-dje,* » ou les Nez poussiéreux; mais les Blancs, qui les découvrirent d'abord sur la rivière d'Ayoway, les appelèrent Ayoways. Le reste de la troupe continua

à marcher dans la même direction, et trouvèrent le Missouri à l'embouchure du Grand-River. Comme il ne leur restait plus que deux principaux chefs, ils se donnèrent, en cet endroit, le nom de *Neu-ta-che* (prononcez *Ni-iou-ta-dje*), ce qui veut dire : « Ceux qui arrivent à l'embouchure, » mais les Blancs les appelèrent les Missouris. Un de leurs chefs avait un fils unique, et l'autre chef avait une fille très-belle; ces jeunes gens étant tous deux de sang noble, ne crurent pas mal faire en s'absentant ensemble pendant une nuit ou deux, ce qui fit monter à un si haut point la colère du père de la malheureuse fille, qu'il fit prendre les armes à sa bande et se prépara au combat. Ils s'arrangèrent pourtant de manière à ne pas en venir aux coups; mais le père du malheureux fils se sépara des autres et continua à remonter le Missouri; sur quoi ils s'appelèrent *Wagh-toch-tat-thé* (*Wach-toch-ta-the*), et je ne sais pour quel motif ils reçurent le nom d'*Otos*. Les Mangeurs de poisson ou Winnebagos, comme nous les appelons, restèrent à l'orient du Missisipi, de l'État d'Illinois. Les Ayoways ayant cédé aux États-Unis tous leurs droits aux terres sur lesquelles ils s'étaient d'abord établis, se sont transportés à l'occident de l'État de Missouri entre les eaux du Missouri et celles de la Petite-Platte. Les Missouris ayant été malheureux dans une guerre contre les Osages, se séparèrent de nouveau, et une partie d'entre eux habitent maintenant avec les Ayoways, et une autre partie avec les Otos. Les Otos continuèrent à remonter le Missouri jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la Grande-Platte, qui se jette dans le Missouri; ils le traversèrent et demeurèrent pendant quelque temps un peu au-dessous de son embouchure; mais, depuis quelques années, ils se sont fixés sur les bords de la Platte, à 80 milles (par eau) du Missouri.

E.

Vente de terres par les Indiens. (Extrait du traité publié.)

Ce document est intitulé : Andrew Jackson, president of the United States of America, to all and singular to whom these presents shall come, greeting; c'est-à-dire : André Jackson, président des États-Unis d'Amérique, à tous et un chacun, qui les présentes verront, salut.

Voici le préambule et le premier article :

Articles of a treaty made and concluded by William Clarke Superintendent of Indian Affairs, and Willoughby Morgan, Colonel of the United States 1st. Regt. Infantry, commissioners on behalf of the United States on the one part, and the undersigned deputations of the confederated tribes of the Sacs and Foxes; the Medawah-Kanton, Wahpacoota, Wahpeton and Sissetong-bands or tribes of Sioux; the Omáhas, Joways, Otos and Missouries on the other part.

Conditions d'un traité fait et conclu par William Clarke, surintendant des affaires indiennes, et Willoughby Morgan, colonel du 1er régiment d'infanterie des États-Unis, commissaires nommés par les États-Unis, d'une part, et les députés soussignés des tribus confédérées des Sacs et des Renards, les bandes de Medawah-Kanton, Wahpacouta, Wahpeton et Sissetong ou tribus de Sioux; les Omáhas, Ayoways, Otos et Missouris, d'autre part.

The said tribes being anxious to remove all causes which may hereafter create any unfriendly feeling between them, and being also anxious to provide other sources for supplying their wants besides those of hunting, which they

Lesdites tribus ayant le désir d'écarter toutes les causes qui pourraient à l'avenir faire naître des dissensions entre elles, et désirant également se procurer des sources de subsistance autres que celle de la chasse, qu'elles sont

are sensible must soon entirely fail them, agree with the United States on the following articles.

Article I. The said tribes cede and relinquish to the United States for ever all their right and title to the lands lying within the following boundaries, to wit: Beginning at the upper fork of the Demoine-River, and passing the sources of the little Sioux and Floyd's Rivers, to the fork of the first creek which falls into the Big Sioux or Calumet on the East side; thence down said creek, and Calumet-River, to the Missouri River; thence down said Missouri River to the Missouri-State-line above the Kansas; thence along said line to the North-West corner of the said state, thence to the highlands between the water falling into the Missouri and Desmoines, passing to said highlands along the dividing ridge between the forks of the Grand-River; thence along said highlands or ridge separating the waters of the Missouri from those of the Desmoines, to a point opposite the source of Boyer-

convaincues devoir bientôt leur manquer entièrement, sont convenues avec les États-Unis des conditions suivantes:

Article I. Lesdites tribus cèdent et abandonnent aux États-Unis, à jamais, tous leurs droits et titres aux pays situés dans les limites suivantes, savoir: à commencer de la fourche supérieure de la rivière Desmoines, et passant les sources des rivières de Petit-Sioux et de Floyd, jusqu'à la fourche de la première crique qui tombe dans le Grand-Sioux ou Calumet, sur la rive orientale; de là, en descendant ladite crique et la rivière de Calumet, jusqu'à la rivière de Missouri; de là, en descendant la rivière de Missouri jusqu'aux frontières de l'État de Missouri, au-dessus du Kansas; de là, le long desdites frontières jusqu'à l'angle nord-ouest dudit État; de là, aux terres hautes entre les eaux tombant dans le Missouri et le Desmoines, passant auxdites terres hautes le long de la crique séparant les fourches de Grand-River; de là, le long desdites terres hautes ou crête séparant les

River, and thence in a direct line to the upper fork of the Desmoines, the place of beginning. But it is understood that the lands ceded and relinquished by this treaty, are to be resigned and alloted under the direction of the President of the United States, to the tribes now living thereon, or to such other tribes as the President may locate thereon for hunting, and other purpuses, etc.

eaux du Missouri de celles du Desmoines, jusqu'à un point situé en face de la source de la rivière de Boyer, et de là en une ligne droite jusqu'à la fourche supérieure du Desmoines, origine de la ligne. Mais il est entendu que les terres cédées et abandonnées par le présent traité devront être remises et assignées, sous la direction du président des États-Unis, aux tribus qui les habitent maintenant, ou à tel les autres tribus que le président pourra y placer pour chasser ou pour d'autres usages, etc.

Suivent les autres articles au nombre de douze, faisant treize en tout.

Voici les noms de quelques-uns des chefs indiens qui ont signé ce traité [1] :

SACS.

Meesh-que-tai-paw (Tête rouge).
Sheco-Caiawko (Écaille de tortue).
Kee-o-cuck (le Renard vigilant).
Pai-o-tahit (une personne qui n'a point de cœur).
Os-hays-Kee (la Crête de montagne).
She-she-quaninee (la petite Citrouille), etc.

RENARDS.

Wapataw (le Prince).
Taweemin (la Groseille à maquereau).

[1] *Note du Traducteur.* — Ce traité, étant un document officiel, nous avons conservé l'orthographe de l'original, sans égard à la prononciation française.

Pasha-sakay.
Keewausette (celui qui grimpe partout).
Appenioce (le grand Enfant).
Kaw-kaw-kee (la Corneille), etc.

Sioux (*Medawah-Kanton*).

Wabishaw (la Feuille rouge.).
Tchataqua mani (la petite Corneille).
Waumunde-tunkar (le grand Aigle-Calumet).
Taco-coqui-pishnee (celui qui ne craint rien).
Wah-coo-ta (celui qui lance des flèches).

Omahas.

Opan-tanga (le grand Elk).
Chonques-kaw (le Cheval blanc).
Tessan (la Corneille blanche).

Ayoways.

Wassan-nie (la Massue médecine).
Mauhooskan (le Nuage blanc).
Tah-roh-ha (beaucoup de Cerfs).

Otos.

I-atan ou Shaumanie-lassan (le Loup des prairies).
Mehah-hun-jee (la seconde Fille).
Kansaw-tanga (le grand Kansa), etc.

F.

Traité de paix et de commerce entre la Compagnie américaine des Pelleteries et la nation des Pieds-Noirs.

We send greeting to all mankind! Be it known unto all nations, that the most ancient, most illustrious and most numerous tribes of the

Salut à tout le genre humain! Faisons savoir à toutes les nations que les très-anciennes, très-illustres et très-nombreuses tribus des Peaux rou-

red skins, lords of the soilf rom the banks of the great waters unto the tops of the mountains, upon which the heavens rest, have entered into solemn league and covenant, to make preserve and cherish a firm and lasting peace, that so long as the water runs, or grass grows, they may hail each other as brethern and smoke the calumet in friendship and security.

On the vigil of the feast of St. Andrew in the year eighteen hundred and thirty one, the powerful and distinguished nation of Blackfeet, Piëgan-and Blood-Indians, by their ambassadors.......... appeared at Fort Union near the spot where the Yellow-Stone-River unites its current with the Missouri, and in the council-chamber of the Governor Keneth M^ckenzie met, the principal chief of all the Assiniboin-Nation, the man that holds the knife, attended by his chiefs of council, le Bréchu, le Borgne, the Sparrow, the Bear's Arm, la Terre qui tremble, and l'Enfant de

ges, seigneurs du territoire, depuis le rivage des Grandes-Eaux jusqu'à la cime des montagnes sur lesquelles les cieux reposent, ont conclu une ligue et convention solennelle dans le but de conserver et de maintenir une paix ferme et durable, afin qu'aussi longtemps que l'eau coulera ou que l'herbe verdoiera, les membres de ces tribus puissent se saluer comme frères, et fumer le calumet en amitié et en sécurité.

Le jour la vigile de St. André de l'an mil huit cent trente-un, les nations puissantes et distinguées des Pieds-Noirs, Piékanns et Indiens-Sangs, par leurs ambassadeurs...... comparurent au Fort-Union, près de l'endroit où la rivière de Yellow-Stone unit ses eaux à celles du Missouri; et dans la salle du conseil du gouverneur Keneth Mackenzie, ils rencontrèrent le principal chef de la nation des Assiniboins, l'homme qui tient le couteau, accompagné des chefs de son conseil, le Bréchu, le Borgne, le Moineau, le Bras de l'Ours, la Terre qui tremble, et l'Enfant de mé-

médecine...... when conforming to all ancient customs and ceremonies.... and observing the due mystical signs enjoined by the grand medecine-lodges, a treaty of peace and friendship was entered into between the said high contracting parties, and is testified by their hands and seals hereunto annexed, hereafter and for ever to live as brethern of one large united happy family, and may the great spirit, who whatcheth over us all approve our conduct and teach us to love one another.

Done, executed, ratified and confirmed at Fort Union ou the day and year first within, written in the presence of Jas Archdale Hamilton.

H. CHARDON.

The Man that holds the knife.
The Young Gaucher.
Le Bréchu or le fils du gros Français.
The Bear's Arm or the man that lives alone.
Le Borgne.
The Sparrow.

decine,..... puis, en se conformant à toutes les anciennes coutumes et cérémonies,.... et en observant les signes mystiques nécessaires, tels qu'ils sont commandés par la grande loge de médecine, un traité de paix et d'amitié fut conclu entre les hautes parties contractantes; et il est attesté par leurs signatures et leurs cachets, annexés aux présentes, afin qu'ils vivent désormais et pour toujours comme frères d'une grande famille unie; et puisse le grand Esprit qui veille sur nous tous, approuver notre conduite, et nous enseigner à nous aimer les uns les autres.

Fait, conclu, ratifié et confirmé au Fort-Union, au jour et an comme dessus, en la présence de James Archdale Hamilton.

H. CHARDON.

L'Homme qui tient le couteau.
Le jeune Gaucher.
Le Bréchu ou le fils du gros Français.
Le Bras de l'Ours ou l'Homme qui vit seul.
Le Borgne.
Le Moineau.

La Terre qui tremble.
L'Enfant de médecine.

K. M[c]KENZIE
On behalf of the Piëgans and Blackfeet.

La Terre qui tremble.
L'Enfant de médecine.

K. M[c]KENZIE,
Au nom des Piékans et des Pieds-Noirs.

G.

Classification systématique des plantes rapportées de ce voyage sur le Missouri, disposée par M. le président Nees von Esenbeck, à Breslau[1].

Ranunculaceæ.

Clematis cordata, Pursh. ♂

Ranunculus pusillus, P.

» repens, L. var. Laciniis foliorum acuminatis, petiolis pedunculisque hirsutis[2] major et minor.

Anemone pensylvanica, L.

Aquilegia canadensis, L.

Delphinium azureum, Mich.

Thalietrum aximonoides, Dec.

Hydrastis canadensis, L. (La tige du milieu de cette plante, qui est très-amère, renferme une belle teinture jaune et est employée dans la pharmacopée américaine.)

Cruciferæ.

Sisymbrium brachycarpum, Richards.

An S. canescentis Nutt. var. glabriuscula? Confer S. Sophia, Pursh.

[1] La description et l'énumération de ces plantes est imprimée ici dans les propres paroles du président Nees von Esenbeck.

[2] On pourrait regarder le *Ranunculus repens*, L. *var.*, comme une espèce particulière distinguée par des divisions de feuilles pointues et par des tiges de fleurs et de feuilles fortement velues; le calice paraît aussi renversé. Mais la principale question, savoir si les tiges des fleurs sont cannelées, ne peut être reconnue sur la plante séchée. La grande forme se rapproche aussi de notre *Ranunculus repens*.

Nastustium sylvestre, Dec. La plante américaine a les feuilles plus grandes que celle d'Allemagne.

Stannlega pinnatifida, Nutt.

Vesicaria Ludoviciana, Dec. (*Alysum Ludovicianum*, Nutt. *Myageum argenteum*, Pursh.)

Erysinum asperum, Dec. (*Er. lanceolatum*, Pursh. *Cheiranthus asper*, Nutt.)

Alyseum dentatum, Nutt. Flores Nuttallio et Candollio huc usque erant ignoti.

Dentaria laciniata, Mich.

Fumariaceæ.

Diclytra cucullaria, Dec.
Corydalis aurea, Willd.
» *flavula*, Raf.

Papaveraceæ.

Sanguinaria canadensis, L. Plante célèbre en pharmacie.

Capparideæ.

Peritoma serrulatum, Dec. (*Cleome serrulata*, Pursh.)

Violariaceæ.

Viola canadensis, Pursh.
» *pubescens*, Nutt.
» *sagittata*, Ait.
» *villosa*, Ell.
» *cucullata*, Ell.

Polygaleæ.

Polygala alba, Nutt. Forrey in Ann. Lyc. Noveborg. II, p. 168. La racine est exactement semblable à la *Radix Senegæ* de la pharmacopée.

Lineæ.

Linum rigidum, Pursh? L'échantillon s'y rapporte à beaucoup d'égards, mais les pétales des fleurs ne sont pas étroits

(angustissima), mais en forme d'œuf renversé, et plus longs que le calice. Les feuilles inférieures de la tige sont placées en face les unes des autres, très-petites et en forme de spatule, longues d'une ligne à une ligne et demie. Les feuilles du calice ont de petites dentelures glanduleuses. C'est peut-être une espèce nouvelle que l'on pourrait caractériser ainsi :

Linum (*Admoblepharum*) *annuum*, foliolis calycinis ovato-lanceolatis acuminatis trinervibus glanduloso-ciliatis, petalis obovatis, foliis rigide erectis linearibus, inferioribus brevissimis obtusis suboppositis.

Linum Lewisii, Pursh. Vix idem ac *L. sibiricum*. Dec. Flores sunt minores.

Malvaceæ.

Cristaria coccinea, Pursh. (Sida? *coccinea*, Dec. *Malva coccinea*, Nutt.) Celle-ci me paraît former une espèce à part; mais je n'ai pu trouver de fruits parfaits, pour pouvoir en indiquer le caractère.

Rhamneæ.

Rhamnus alnifolius, var., foliis minoribus.

Acerinæ.

Acer saccharinum, L.

Ampelideæ.

Vitis cordifolia, Michx., et (vraisemblablement) *Vitis riparea*, Michx.

Oxalideæ.

Oxalis violacea, L., styli hirti.

Terebinthaceæ.

Rus toxicodendron, L.
» *aromatica*, L.
Zanthoxylum fraxineum, W.

LEGUMINOSÆ.

Sophora (*Pseudosophora*, Dec.), *Serna*, Nutt., Torr. in Ann. Lyc. Noveborg., p. 174, n. 65. Notre échantillon est couvert tout entier d'un duvet blanc qui garnit aussi la surface extérieure des feuilles. Les fleurs sont blanches. Le calice est aplati au fond, il est à cinq dents; les dents supérieures sont plus larges et un peu plus courtes que les autres. Des dix pistils, deux ou trois sont alternativement attachés au fond des tiges plus fortes; les deux supérieurs sont plus minces et tout à fait libres. Le nœud du fruit est couvert d'un duvet soyeux. L'onglet du pavillon est très-roide. La carène est effilée vers le bord, comme dans l'*Oxytropis*.

Thermopsis rhombifolia, Dec. (*Thermea rhombifolia*, Nutt.; *Cytisus rhombifolius*, Pursh.)

Petalostemum violaceum, Mich., var., foliis plerisque ternatis.

Petalostemum virgatum nob., P. spicis cylindricis compactis, bracteis scariosis obovatis cuspidulatis calyce paulo brevioribus, calycibus glabris sulcatis dentibus ciliatis, foliolis subtrijugis lanceolato-oblongis glabris, caule ramoso virgato monostachyis.

Précisément le milieu entre les deux sous-divisions de cette espèce, les Pétalanthères et les Kuhnistères. L'épi bien formé la rattache à ceux-là, la forme des feuilles de l'involucre et des dents, quoique plus courtes, du calice, le rapporte à ceux-ci. Il se distingue suffisamment des deux *Petalostemum* à fleurs blanches, les *P. candidum* et *macrostachyum*, par les deux petites feuilles de l'involucre cachées entièrement sous les fleurs. Il est impossible de le rattacher au *Petalostemum corymbosum*, à cause de la forme d'épis qu'affectent les fleurs. Voici la description que j'en ai faite : Radix annua? Caulis aliquot pedum altitudine, erectus, profonde sulcato-angulatus, glaber, ramosus. Rami axillares, longi,

erecto-patentes, graciles, foliis minoribus magisque distantibus præditi, omnes apice spicigeri. Folia ratione plantæ parva. Petiolus communis 1/2 à 3/4 pollices longus, glaber, supra canaliculatus; foliola septena (in ramis quina ternave minora), approximata, opposita, brevissime pedicellata, 9-4 lin. longa, 2 3/4-1 1/2 lin. lata, ex oblongo lanceolata, basi magis attenuata, obtusa cum mucronulo exiguo, glabra, subcarnosa, utrimque sparsim glanduloso-punctata. Stipulæ setaceæ. Spicæ 1/2-2 1/2 poll. longæ, ex ovatis cylindricæ, densæ. Rhachis scrobiculata, pubescens. Bracteæ circiter lineam longæ, obovatæ, in brevem mucronem contractæ, calycis latitudine, lutescentes, glabræ, nonnihil ciliatæ, glanduloso-punctatæ. Calyx 1 1/4 lin. longus, sessilis, ovatus, decemsulcatus, glaber aut pubescentia laxissima minutissimaque conspersus, compressus, inferne luteus, ad 1/3 quinquefidus laciniis acutis viridibus albo-ciliatis. Petala quinque, obovato oblonga, in unguem angustum attenuata, obtusa, alba, calycis longitudine; 4 inferiora paulo minora cum staminibus quinque alterna basique connexa. Antheræ luteæ, glandula terminatæ. Ovarium ovatum, pubescens; stylus longitudine staminum, flexuosus, glaber; stigma obtusum. Fructum non vidi.

Psoralea incana, Nutt. (*Ps. argophylla*, Pursh.). Folia in nostra quinata, summa ternata.

Psoralea tenuiflora, Pursh.? Foliola ternata, oblongo-lanceolata, mucronata. Legumen ovatum, in rostrum attenuatum, glanduloso-exasperatum, calyce longius. Flores cœrulei. An nov. sp.?

Tout à fait la forme d'une *Amorpha*, mais les fleurs, à ce qu'il paraît, semblables à celles de la *Glycyrrhiza;* malheureusement il n'est plus possible de les examiner avec exactitude.

Amorpha nana, Nutt., Dec. (*A. microphylla*, Pursh.). Calyx glaber dentibus ciliatis.

Oxytropis Lamberti, Pursh.

Astragalus Missurensis, Nutt. Torr., An cum *A. Hypoglotti* conjungendus?

Astragalus racemosus, Pursh., var. foliolis foliorum inferiorum ovalibus.

Astragalus gracilis, Nutt., Torr., l. c., p. 179. Cette plante est incontestablement le *Dalea parviflora*, Pursh. Mais est-il aussi réellement son *Astragalus tenellus*, que l'on y joint? J'en doute encore.

Astragalus caroliniensis, L.

Lathyrus polymorphus, Nutt., Dec., Torr., in Ann. Lyc. Noveborg. II, p. 180, n. 99. (*Lathyrus decaphyllus* et *Vicia stipulacea*, Pursh.).

Vicia americana, L.

Vicia americana β. *angustifolia*; foliolis oblongo-linearibus mucronatis pubescentibus. An distincta species?

Fraxineæ.

Fraxinus platycarpa.

Rosaceæ.

Rubus trivialis, Michx. Diagnosi adde: caule primario glabro angulato aculeis sparsis rectis aut sursum falcatis (!), foliis suprà pilosis subtus molliter pubescentibus, ramulis petiolis pedunculisque villosis et aculeis retrorsum curvatis armatis, corymbis in ramulis terminalibus simplicibus, sepalis ovatis brevi cuspidatis. *Rubus trivialis* perperam ab aliis ad *R. hispidum*, Linn., refertur. An *Rubus argutus*, Link. Enum. hujusce nostri synonymon? (*Dewberries* Nicol.).

Potentilla supina, L.

Fragaria elatior, Ehrh.

Rosa. C'est une espèce qui se rapproche de la *Rosa Woodsii* et de la *Rosa americana*, de la subdivision des *Cinnamomeæ*, Ser., ou *Linkianæ*, Trattin.; on peut la comparer à la *Rosa obovata*, Raf.; mais, selon toute apparence,

c'est une bonne espèce nouvelle qui peut se caractériser de la manière suivante :

Rosa Maximiliani, N. ab E., tubo ovarii subgloboso (ante anthesin ovato), pedunculis petiolisque inermibus et glabris, foliis solitariis, aculeis stipularibus subfalcatis, stipulis subovatis planis denticulatis a foliosis inferioribus distantibus, laciniis calycinis ternis margine setis exiguis appendiculatis, foliolis glabris ovalibus obtusis basi cuneiformibus integerrimis a medio dense incurvo-serratis.

Les fleurs sont larges, rouges et avec des pétales dentelés. Les divisions du calice sont plus petites que les pétales, un peu élargies à l'extrémité, et garnies par le haut de filaments blancs. Le fruit, quand il est mûr, est sphérique et couronné. Les tiges des fleurs sont rouges et minces. Les petites feuilles sont à 2-3 paires, petites, une verdâtre en dessous, tout à fait lisses, minces, la paire inférieure la plus petite. La tige est rouge, et paraît avoir été gelée lorsqu'elle était en vie. Les épines sont placées à peu près en face les unes des autres.

Rosa (*Cinnamomea*) *obovata*, Rafinesque? Differt specimen nostrum : floribus subcorymbosis nec solitariis, et fructibus vix subgloboso-depressis, sed potius subglobosis. Var. floribus albis.

Les écrivains ont placé cette espèce parmi les *R. cinnamomea*, mais certainement à tort.

Rosa carolina, L.? cum fructibus absque flore.

Amelanchier sanguinea, Dec. (*Pyrus sanguinea*, Pursh.).

Cratægus coccinea, L.

Prunus serotina, Ehrh.

Cerasus pygmæa, Dec.?

Loaseæ.

Bartonia ornata, Pursh.

Portulacaceæ.

Claytonia virginiana, Ait.

ONAGRACEÆ.

Callilophis Nuttallii, Spach., in Ann. des sc. natur., 1835, sept., p. 3. (*OEnothera serrulata*, Nutt.; Hook, exot. Fl. t. 140.) In nostro specimine flores vix dimidium pollicem lati sunt.

Annogra pinnatifida, Spach. (*OEnothera pinnatifida*, Nutt., *OEn. albicaulis*, Pursh., nec Fraser.)

Pachylophis Nuttallii, Spach. (*OEnothera scapigera* et *OEn. cæspitosa*, Pursh., Suppl. *OEnothera cæspitosa*, Sims. Spreng.)

OEnothera pubescens, Willd. C'est probablement une variété de l'*OEn. biennis.*

Gaura coccinea, Pursh. Gauridii est generis Spach. Fructus (immaturus) fere cylindricus, dense pubescens. Ovula 2-4, pendula, nuda.

Gaura coccinea β. *integrifolia.* Torr. in Ann. Lyc. Noveborg., II, p. 200, n. 145. Distincta species. Genus inter *Gauridium*, Spach., et *Gauram* medium, illi proximum, sed differens stigmate discoideo 4-dentato. Ovula 4 in ovario uniloculari.

HALORAGEÆ.

Ceratophyllum submersum, Pursh. An eadem ac species Europæa?

RIBESIACEÆ.

Chrysobotrya intermedia, Spach., Ann. des sc. natur., juillet 1835, p. 4, t. I, B.

Chrysobotrya revoluta, Spach.? folia majora, magis villosa. An fructus ovalis? Secundum cl. Nuttall. omnes Chrysobotryæ species pro varietatibus *Rib. aurei* habendæ sunt.

Ribes Cynosbati, Michx.

» *floridum*, l'Her.

UMBELLIFERÆ.

Ziziæ species? Les fruits ne sont pas assez formés pour que l'on puisse être sûr de l'espèce.

Chærophyllum procumbens, V. Boscii Dec.

Pastinacca fœniculacea, Spr. (*Ferula fœniculacea*, Nutt.)

Cymopterus glomeratus, Dec. (*Thapsia*, Nutt.)

Osmorhiza longistylis, Dec. (*Urospermum*, Nutt.)

ARALIACEÆ.

Aralia nudicaulis, L. On se sert, dit-on, de la racine comme de celle de la Salsepareille.

LORANTHACEÆ.

Viscum flavescens, Pursh. Dec. ♀. In nostro specimine folia ovalia, basi cuneata, distincte trinervia. An hujus loci *V. verticillatum*, Nutt.?

CORNACEÆ.

Cornus sericea, var., asperifolia, Michx.

SAMBUCACEÆ.

Viburnum Lentago, L.

RUBIACEÆ.

Galium dasycarpum, N. ab E., G. caule erecto ramoso ad ungulos aspero, geniculis hirtis, foliis quaternis lanceolatis obtusis trinervibus utrinque hispido-scabris, pedunculis axillaribus folio multo longioribus trichotomis in paniculam terminalem dispositis, bracteis ovalibus, fructu setis rectis densissime tecto.

In sylvis ad castellum Union aliisque in locis sylvaticis, 5 julii. — Ser. princ. Wied.

Differt a *Galio septentrionali*, R. et Sch., seu *Galio boreali*, Pursh., caulis angulis asperis, foliis præsertim subtus et supra circa margines, setulis exiguis hispidis, fructu (immaturo saltem) densissimis setis rectis, neque apice uncinatis, candicante. Folia margine revoluta.

CAPRIFOLIACEÆ.

Symphoria glomerata, Pursh. (*Symphoricarpus vulgaris*, Dec., Michx.)

Synanthereæ.

Cirsium lanceolatum, Scop.

Liatris punctata, Hook., Flor. Bor. — Amer. I, p. 306, t. 105, Dec., Prodr., V, p. 129, n. 5. Var. caule glabro. Hujus loci esse videtur *Liatris resinosa*, Dec., in horto Genevensi culta, semine a cl. Pourtalès ex Arcansas allato, nec vero Nuttall.

Kuhnia Maximiliani, Sinning. (Sectio *Strigia*, Dec.) caule herbaceo, foliis ovato-lanceolatis, inferioribus a medio grosse et inæqualiter serratis superioribus subintegerrimis sessilibusque, corymbo terminali composito ♃.

Kuhnia suaveolens, Fres. in Eu. Sem. horto Francofurtensi anno 1838.

Habitat in sylvis, frutetis et in collibus ad Missouri fluvium superiorem prope Fort-Clark.

Differt evidenter a *Kuhnia eupatorioide :* foliis saltem superioribus plerisque, haud petiolatis sed basi parum angustiori sessilibus, inferioribus ovato-oblongis uno alterove dente absque ordine præditis, superiorrbus ovato lanceolatis lanceolatisve integerrimis, utrinque, præsertim subtus, glandulis micantibus inspersa, corymbo plurifloro magis patula, involucri foliolis inferioribus valde decrescentibus anguste linearibus laxe patulis. Corollæ albæ. Involucri foliola superiore oblongo lanceolata, nervoso striata. Antheræ inclusæ pallidæ, in plerisque syngenesicæ sed solito facilius separabiles multis etiam in tubum hinc fissum aut in binas partes divisum concretæ. Styli rami crassi, obtusi, papuloso-asperi. Pappus plumosus albus basi flavescens.

Variat foliis caulinis modo magis modo minus serratis, quandoque et subintegerrimis.

Senecio ceratophyllus, N. ab E.

S. foliis oblongis, inferioribus lyrato-pinnatipartitis superioribus pinnatipartitis petiolatis cauleque lanuginosis, laciniis acuminatis extrorsum inciso-dentatis, dentibus angustis,

petiolis auriculatis amplexicaulibus, floribus umbellatis, pedunculis elongatis nudis.

Sur le haut Missouri, le 13 juin. ♃.

Plante alliée de très-près avec le *Senecio balsamitæ*, mais suffisamment distincte, ainsi que je m'en suis convaincu par des échantillons qui m'ont été envoyés par M. Gray, de New-York. La plante du Missouri est beaucoup plus grande, ayant 1 1/2 à 2 pieds de haut, et est toute couverte d'une espèce de duvet qui s'en détache aisément. Les feuilles inférieures ne sont pas entières, mais en forme de lyre; elles sont pennées depuis le bas jusqu'à la côte du milieu, et le bout en est assez long; les segments et le bout ont des dents longues, étroites et pointues. Les feuilles du milieu sont formées de même, si ce n'est que le bout en est plus étroit, et offrent la transition avec les feuilles du haut, qui sont hastées. Les segments de ces feuilles supérieures sont presque en forme de lancette; elles ont du côté extérieur 2-3 dents, et du côté intérieur une seule ou même pas de dents du tout. Le pétiole est long, et l'oreillette fendue qui entoure la tige se trouve par là fort éloignée des folioles inférieures, au lieu que dans le *Senecio balsamitæ* les feuilles de la tige sont sessiles; tandis que celles-ci n'ont que des dents émoussées. Les calathides sont deux fois aussi grandes que dans le *Senecio balsamitæ*, et les écailles de l'involucre sont très-pointues. Dans le *Senecio balsamitæ*, au contraire, ces écailles sont beaucoup moins pointues, et peuvent même être appelées arrondies.

Artemisia Douglassiana, Bess., Abr., n. 39. Hook., Fl. Am. bor., p. 323. Dec., Prodr., VI, p. 115, n. 118.

Erigeron sulcatus, N. ab E., hirtus, caule sulcato corymboso-ramoso ramis foliosis unifloris, foliis lanceolato-linearibus integerrimis sessilibus, periclinii squamis hirsutissimis, ligulis angustis numerosissimis periclinio duplo longioribus (albis). (Le 8 juin. ♃.)

Differt ab Erigeronte pumilo Nutt. caule fastigiatim ra-

moso stricto sulcato. An hujus var. Pappus biserialis, seriei exterioris pilis brevibus.

Erigeron asperus, var., caule unifloro. (*Erigeron*) asperum, Nutt., Gen. am., II, p. 147. Dec., Prodr., VI, p. 286, n. 16.

Stenactis annua var. obtusifolia.

Aster Novi Belgii var. β. *squarrosus*, N. ab E.

Aster bellidiflorus var. β., N. ab E.

Aster hirsuticaulis, Lindl. in Dec., Prodr., V, p. 242, n. 107, foliis conformibus lanceolato-linearibus integerrimis pericliniique foliolis ciliatis et setaceo-mucronatis pilosulis, caule pubescente recurvo a basi ramoso, ramis simplicibus patentibus, calathiis in apice ramorum confertis subspicatis (3-8), periclinii foliolis oblongo-linearibus laxiusculis apice herbaceis subrecurvis. (*Aster setiger*, N. ab E. in sched.).

Locus ante Asterem diffusum.

Species mucrone foliorum et squamarum periclinii setiformi (seu potius seta has partes terminante) et floribus magnitudine Bellidis in apicibus ramorum approximatis brevissime pedicellatis, spicas cylindricas in aliis autem veluti capitula exhibentibus, distincta. Radius brevis, albus. — Caulis 1-2 ped. altus, dense cano-hirtus. Folia in caule et ramis conferta, patentia, caulina 1 1/2 - 2 poll. longa, 1 1/2 lin. lata, ramea 1 1/2 pollices longa et vix lineam lata, omnia setulis ciliata et parce pilosula, seta terminata. Rami ab infimo caule incipientes, 2 1/2 poll. longi, apicem versus ita decrescentes, ut apex caulis racemum compositum densum angustumque exhibeat.

Aster multiflorus var. β. *ciliatus*, N. ab E. (Gen. et Sp. Ast.)

Aster rubricaulis var. β. *elatior*, N. ab E. G. et Sp. Ast. Près du Fort-Mackenzie, dans les prairies du haut Missouri, le 12 septembre 1833.

Chrysopsis gossypina, Dec. (*Inula gossypina*, Pursh.) Integumentum omnino ut in *Inula villosa*, Nutt. (*Chry-*

sopsi villosa, Dec.), sed folia obtusa quandoque cum parvo mucronulo. Pappus pallide sulphureus, exteriori serie brevissima alba.

SIDERANTHUS, Fraser.

(*Amelli Sp.*, Pursh.; *Starkea?* Nutt.; *Aplopappi Sp.*, Dec.)

Calathium multiflorum, radiatum, radio uniseriali femineo, flosculis bidentulis; floribus disci 5-dentatis hermaphroditis, stigmatum cono stereli longo scabro. Clinanthii alveolæ lacero-paleaceæ. Periclinium pluriseriale, imbricatum, foliolis linearibus setaceo-mucronatis nervo infra apicem tumente herbaceo. Achænia cuneiformi-angusta, erostria, sericeo hirta. Pappus pilosus, denticulato scaber, pluriserialis, radiolis exterioribus brevioribus. — Fructiculus foliis alternis pinnatisectis, laciniis spinuloso-setigeris.

Ce genre se rapproche principalement de l'*Aplopappus*, Cass., dont il se distingue, indépendamment du port, surtout encore par l'aigrette à poils inégaux, et par les écailles de l'involucre des fleurs, dont l'extrémité est presque glanduleuse, herbacée et comme renflée au-dessous du sommet. D'après ce dernier caractère, on pourrait le rattacher au *Clomenocoma*, Cass.; mais ce genre se distingue essentiellement par les branches du style, qui sont obtuses et barbues. Notre genre est allié de plus près encore au *Sommerfeltia*, Less., et ne s'en distingue guère que par les fleurs du disque qui sont fertiles, tandis que chez celles-là elles sont stériles.

Sideranthus spinulosus, Fras. ex Steud. (*Aplopappus? spinulosus*, Dec., Prodr., V, p. 347, n. 8. *Starkea? pinnata*, Nutt., Gen., II, p. 169. *Amellus? spinulosus*, Pursh., Fl. Am. septentr., II, p. 564. Torrey in Ann. Lyc. Novebor., II, p. 213, n. 223.) Le 12 septembre, près du Fort-Mackenzie. Fleurs grandes et jaunes.

Solidago lateriflora, var. caule simplici (*Solidago fragrans*, Willd.).

Achillea tomentosa, L. La plante de l'Amérique septentrionale se distingue de celle d'Europe par une tige haute et élancée, des fleurs moins serrées, et, à ce qu'il paraît, un rayon jaune pâle. Formerait-elle une espèce particulière?

Brachyris Eutamiæ, Nutt., Dec., Prodr., V, p. 313, n. 3. (*Solidago Sarothræ*, Pursh.) Radius disci altitudine; pappus radii (imperfecti) brevior. Periclinia glutinosa.

Grindelia squarrosa, R. Br. (*Donia squarrosa*, Pursh., Nutt.)

Galardia bicolor v. aristata, Nutt.

Helianthus petiolaris, Nutt. in Diar., Acad. sc. nat., Philad. a. 1821. Act., p. 115. Dec., Prodr., V, p. 586, n. 6. — *Var. humilis* (circiter semi-bipedalis) foliis longe petiolatis ovatis acuminatis basi cuneatis obtuse serratis triplinerviis asperis hispidisque, pedunculo terminali solitario elongato gracili hirsuto, periclinio a folio oblongo acuto bracteato.

(*Rudbeckia columnaris*, Pursh., Fraser.)

Obeliscaria columnaris, Dec., Prodr., V, p. 559, n. 2.

Iva, an thyifolia, Nutt.? Periclinium pentaphyllum, foliolis ovatis ciliatis. Flosculi feminei 2-3, squama tenui truncata suffulti; flosculus minimus, tubulosus, truncatus; ovarium ovale, compressum, pubescens, pappo tubuloso coronatum. Flosculi ♂ plurimi, cylindrici, decem-sulcati, glandulosi, subpedicellati, pistilli nullo vestigio. Antheræ inclusæ, filamentis brevissimis. An proprii generis?

Iva axillaris, Pursh.

C'est probablement une nouvelle *Lactuca* ou *Prenanthes;* mais l'échantillon ne suffit pas pour se décider.

Jamesia, N. ab E. (Prenanthis species dubiæ Torr. in Ann. Lyc. Noveborac., II, p. 210.)

Achænium erostre, pentagonum, sessile. Pappus uniserialis, plumosus. Clinanthium nudum, scrobiculatum. Periclinium pauciflorum, cylindricum, foliolis 5-6 majoribus

subæqualibus, 3-4 minoribus inæqualibus ad basin veluti canaliculatis. Flosculi rosei (5-6).

Proximum genus Podospermo, sed differt achæniis haud stipitatis. A Scorzoneris differt habitu. — Herbæ ramosæ, foliis angustis integris aut pinnatifidis, ramis uni-plurifloris.

Jamesia pauciflora, nob. (*Prenanthes? pauciflora*, Torrey, l. c.) Caule valde ramoso, foliis glabris lineari-lanceolatis sinuato-pinnatifidis, laciniis angustis integerrimis, ramis elongatis unifloris. — Achænia glabra, pallida, longitudine pappi, obtuse pentagona, lateribus linea media notatis transversim subtorosis. Area baseos callo annulari ambitus achenii cincta.

Sonchus Ludovicianus, Nutt. (*Lactuca*, Dec.?) Folia lanceolata, runcinata, rarissime autem denticulata.

Troximon marginatum, Nutt.

APOCYNEÆ.

Apocynum hypericifolium, Pursh.

Asclepias speciosa, Torr., James in Ann. Lyc. Noveborac., II, p. 218, n. 260.

ERICACEÆ.

Arbutus Uva ursi, L.

HYDROPHYLLEÆ.

Ellisia Nyctelea, L.

POLEMONIACEÆ.

Phlox pilosa, L.

CONVOLVULACEÆ.

Calystegia Maximilianea, N. ab E., volubilis, glabra, foliis hastato-sagittatis obtusis submucronatis, pedunculis teretibus folium subæquantibus, bracteis ovali-oblongis obtusis ciliolatis calyce longioribus; calycis laciniis breviacutatis.

Species Calystegiæ sepium similis, sed notis indicatis abunde diversa. Folia minora sunt, flores ejusdem fere

magnitudinis (albi?). Calyx longitudine quartæ partis corollæ. Tota planta glabra, solis bracteis lanuginoso-ciliatis. Folia inferiora ambitu ovato apice obtusissima; superiora magis triangularia, obtusiuscula cum mucronulo.

BORRAGINEÆ.

Echinospermum Lappula, Lehm.

Echinospermum strictum, N. ab E. E. caule stricto superne stricte ramoso foliisque lanceolatis callosis et patentipilosis, corollæ tubo calyce breviori, glochidibus nucum brevibus marginalibus serie simplici dispositis. ⊙ (*Rochelia nov. sp.*, Nutt. Mscpt. Torr. in Ann. Lyc. Noveborac., II, p. 226, n. 300?)

Par les caractères indiqués, cette espèce se distingue facilement de l'*E. Lappula* et *patulum*, Lehm.

Myosotis glomerata, Nutt. (*Cynoglossum glomeratum*, Pursh., Suppl.)

Lithospermum denticulatum, Lehm. (*Pulmonaria sibirica*, Pursh. nec Lin.) — Stylus in nostris inclusus nec exsertus, reliqua congruunt. Limbus longitudine est tubi, qui Lithospermo pulchro est brevior.

Batschia longiflora, Pers.

— *canescens*, Michx. (*Anchusa virginica*, Lin.).

Ces deux plantes renferment, dans l'écorce de leur racine, la même matière colorante rouge qui se trouve dans la racine officinale de l'*Alcana tinctoria*.

Pulmonaria virginica, L.

RHINANTHACEÆ.

Pentstemon grandiflorum, Nutt. (*P. Bradburnii*, Pursh.). Stamen sterile fert antheram parvam bilobam.

Pentstemon cristatum, Nutt. (*P. Erianthera*, Pursh.).

— *viscidulum*, N. ab E., herbaceus, subtilissime subsquamuloso-pubescens, foliis lanceolatis amplexicaulibus inferioribus denticulatis, pedunculis fasciculatis,

folia superiora superantibus, calycibus acuminatis corollisque glanduloso-pubescentibus fauce imberbi, filamento sterili ab apice ad medium aureo-barbato.

Cette plante se place à côté du *Pentstemon Erianthera*, mais elle s'en distingue, ainsi que des autres espèces que je connais, par la pubescence glutineuse des fleurs. Celles-ci sont larges, en forme d'entonnoir, et paraissent avoir été d'un rouge foncé. Mon échantillon peut avoir un empan de haut.

Cette espèce a peut-être été déjà décrite parmi le grand nombre de *Pentstemon* que l'on a reconnus depuis peu. Mais je n'ai pu, malgré mes recherches, en trouver de semblables.

Pentstemon lævigatum, Nutt.

Euchroma grandiflora, Nutt., Tor. Ann. Lyc. Noveborac., II, p. 230. (*Castilleja sessiflora*, Pursh.)

SCROPHULARINÆ.

Scrophularia lanceolata, Pursh. Forme à larges feuilles. Les feuilles sont ovales, mais reconnaissables, parce qu'elles sont cunéiformes à leur base et à serratures inégales; du reste, cette plante se rapproche presque trop de la *Scrophularia marylandica*.

LABIATÆ.

Monarda mollis, Willd.

Mentha arvensis var. α. sativa, Benth., *M. sativa*, Lin. Specimen nostrum omnino ad hanc speciem pertinet minimeque ad Mentham canadensem, Lin. Pili caulis breves sunt et *reversi*, folia vere ovalia et ovali-oblonga, utrinque glabriuscula nec basi neque apice multum attenuata, licet acuta. Cette espèce est nouvelle pour l'Amérique.

Stachys palustris var., caule prælongo simplicissimo, foliis brevioribus latiusculis. Je ne trouve aucune mention du *Stachys palustris* chez les botanistes américains.

Verbenaceæ.

Verbena Aubletia, L.?
— *bracteosa*, Michx.

Primulaceæ.

Lysimachia ciliata, L.

Plantagineæ.

Plantago cordata, Lam. (*Pl. Kentuckensis*, Michx.)
Plantago pusilla, Nutt.

Osyrideæ.

Comandra umbellata, Nutt. (*Thesium umbellatum*, Willd.) Il se distingue du *Santalum*, seulement par le nombre cinq de toutes les parties de sa fleur; mais les écailles glanduleuses entre les étamines sont pareilles. Les ovules sont dressées.

Laurinæ.

Laurus Benzoin, L.
— *Diospyros*, L. (*Sassafras Diospyros*, N. v. E.)

Elæagneæ.

Shepherdia argentea, Nutt.

Chenopodiaceæ.

Kochia dioia, Nutt.

Flores ♂ glomerati; glomeruli pedunculati, axillares, in apice caulis nudi. Bractea infra glomerulum una, angusta. Perianthium parvum, pedicellatum, campanulatum, quinquefidum, membranaceum, laciniis ad basin extus lobulo herbaceo appendiculatis. Stamina quinque, rudimento exiguo pistilli inserta; filamenta filiformia; antheræ infra medium adfixæ, oblongæ, bilocellatæ, dehiscendo quadricornes. Femina ignota. — Planta annua, humilis, glabra. Caulis compressus, dichotomus. Folia alterna, lanceolata, obtusa, sessilia, succulenta, punctata, glauca, subpapillosa, glabra.

Variat: Simplicissima, 1-3 poll. longa, capitulo solitario terminali.

An Cyclolepidi Generi Moqu. Tandon, aut Villemetiæ adscribenda?

POLYGONEÆ.

Polygonum coccineum β. *terrestre*, Michx. (*Polygoni amphibii* β. *terrestris var.* Meissn.)

Rumex verticillatus, Willd.

— *venosus*, Pursh.

Eriogonum sericeum, Pursh. (*Eriog. flavum*, Fraser.)

Eriogonum *multiceps*, N. ab E. albo-tomentosum, caule suffruticoso multicipiti, pedunculo terminali simplici, involucris (florum fasciculis) capitatis, capitulo subinvolucrato, calycis laciniis ovatis ciliatis, foliis radicalibus (surculorum inferis) lanceolatis utrinque albo-tomentosis.

Distinctissima species. Differt ab Eriogono sericeo, Pursh., seu Eriog. flavo, Fras.: caule ad basin multifido, ramis dense foliosis, pedunculo 2-3 poll. longo tomentoso nudo terminatis, foliis angustioribus, involucris sessilibus, calycinis laciniis ovatis, ab Eriog. paucifloro: floribus multo minoribus intra involucrum pedicellatis nec sessilibus. An error in verbis Purshii, ut loco « floribus » legendum sit « involucris » aut « fasciculis? »

EUPHORBIACEÆ.

Euphorbia maculata, L.

— *marginata*, Pursh. (nec Kunth).

URTICEÆ.

SARCOBATUS [1].

Flores amentacei. Amentum androgynum, superne masculum. Squamæ masculæ peltatæ, orbiculares, repando-lobatæ, contiguo-imbricatæ, e centro pedicellatæ, tetrandræ. Antheræ oblongæ, subtetragonæ, sessiles, bilocellatæ rima

[1] A σὰρξ, caro, et βάτος, sentis, i. e. *Pulpy thorn*, *Ronce charnue*.

laterali dehiscentes. Squamæ femineæ subcordatæ, supra basin adfixæ. Pistillum singulum; ovarium axi amenti adpressum, ovatum, depressum, inferne strigoso-sericeum; vertice glabrum (an inferne cum calyce, seu urceolo, concretum?); stigmata duo, sessilia, divergentia, subulata, papilloso-scabra. Fructus ignotus.

Sarcobatus Maximiliani. (Pulpy Thorn Lewis and Clarke Iter.)

Frutex pedalis et altior, ramosissimus, ramis plerisque geminis confertis subtriquetris glabris pallidis, epidermide vetusta rimosa. Cicatrices foliorum tumentes, unde rami tuberculati et vetustiores quidem hinc inde quasi annulatim diffracti. Folia 1/2-3/4 poll. longa, 3/4 lin. lata, trigono-semicylindrica, linearia, obtusa, sessilia, integerrima, carnosa, glauca glabra, siccando caduca, nervo medio (in siccis) supra et infra prominulo. Amenta in ramulis terminalia, sessilia, 1/2 poll. circiter longa, lutescentia, a basi ad medium feminea, superne mascula. Axis inter flosculos femineos dense tomentosus, subtrigonus et a casu squamarum infra pistillum singulum cicatrice lunata præditus, inter flores masculos glaber, tuberculatus, tuberculis quaternatim digestis sedem antherarum quaternarum, singulæ squamæ stipitem cingentium, prodentibus. Limbus squamæ masculæ (membranaceæ omnino peltatatæ et indusium Aspidii cujusdam longius pedicellati referentis) repando 5-6-lobus. Squamæ femineæ diverg. 3/8 positæ sunt.

In regione Mississipi fluvii superiori tractus latos investit hic frutex.

Cette plante a quelque rapport avec le *Ceratiola ericoides*, et a, par cette raison, été peut-être oubliée. Le fruit en étant encore inconnu, on ne peut fixer avec certitude la place que ce genre doit occuper dans le système naturel, et il serait possible qu'il se rattachât aux *Euphorbiacées* de la tribu des *Hippomanées*.

Artocarpeæ.

Morus rubra, W.

Salicinæ.

Salix longifolia. Torrey in Ann. Lyc. Noveborac., II, p. 248. (An Mühlenb.?) Var. sericans, foliis junioribus undique, adultioribus subtus lanuginoso-sericeis canescentibus. Flores amenti masculi inferiores triandri. Squamæ acutiusculæ. Capsulæ pedicellatæ. Fol. 1 1/2-3 poll. longa, 1 1/2-2 lin. lata, magis minusve denticulata, quandoque fere integerrima. An distincta spec.? ♂.

Salix Houstoniana, Pursh.? Porte des fleurs semblables à celles du laurier rose. (An *S. longifoliæ*, var.?)

Salix . . . Apparemment une nouvelle espèce.

Salix . . . Apparemment forme de la plante mâle du *Salix lucida*, Willd. ♂. Tétrandrie; les étamines très-velues à la base; les branches vert jaune.

Salix lucida, Willd. ♀. S'accorde avec la plante mâle qui vient d'être décrite, et appartient à la même espèce.

Populus angulata, Willd.

Amentaceæ.

Quercus imbricaria, Michx. C'est plutôt celui-ci que le *Cinerea*, car il ne paraît pas qu'il soit toujours vert.

Quercus alba, W.

— *castanea*, Mühl. (Fructus edules.)

— *obtusiloba*, Michx.

— *coccinea*, Michx.

Carpinus americana, L.

Coniferæ.

Pinus flexilis, James in Ann. Lyc. Noveborac., II, p. 249, n. 428.

Juniperus barbadensis, Lin. Cette espèce est apparemment la même que le *J. Sabina* de la plupart de nos jardins. Le *J. Hermanni* appartient sans doute aussi à cette espèce.

Juniperus communis, L.

Juniperus repens, Nutt. (J. prostrata horti nostri colore intense viridi nec glauco et odore multo debiliori recedit. Fr. N. ab E.)

Juniperus virginiana, L.

JUNCEÆ.

Juncus setaceus, Rostk.

SMILACINÆ.

Smilax : caule inermi angulato, foliis cordato-ovatis acutis septemnerviis, pedunculo communi umbellæ (♂.) petiolum subæquante.

An *Smilacis herbacei* varietas? Differt solummodo brevitate pedunculi Fr. N. ab E.

Smilacina racemosa, Desf.

Uvularia grandiflora, Sm. } au bas Missouri.
Trillium recurvatum, Beck. }

LILIACEÆ.

Allium reticulatum, Fraser (*All. angulosum*, Pursh. Apparemment aussi l'*Allium striatum*, Torr. in Ann. Lyc. Noveborac., II, p. 251, n. 441, mais non pas Don.)

Erythronium albidum, Nutt.

BROMELIACEÆ.

Tillandsia usneoides, Lin.

COMMELINEÆ.

Tradescantia virginica, Lin.

IRIDEÆ.

Sisyrinchium anceps, Lam.

CYPERACEÆ.

Scirpus Duvalii, Hoppe. (*Scirpus acutus*, Mühlenb.) Involucri folium erectum in hoc convexum nec carinatum. Squamæ spiculæ emarginatæ, mucronatæ, ciliatæ. Stylus bifidus. Maculæ culmi fungi parasitici primordia sunt.

Scirpus robustus, var., spiculis glomerato-capitatis.

Carex Mühlenbergii, Schkuhr.
— *longirostris*, Torrey.
— *pellita*, Mühlend. Var. β. (Schkuhr. t. Nnn. f. 150.)
— *acuta*, Lin.

Uncinia filifolia. (*Carex filifolia*, Nuttal.) Selten. Torrey et Schweinitz ne le virent pas encore avec des fruits mûrs.

GRAMINEÆ.

Digraphis arundinacea, P. de B.

Hierochloa fragrans, Kunth. In nostro specimine glumæ flosculos adæquant; flosculi masculi circa apicem pubescentes.

Stipa capillata, Lin.

Sesleria dactyloides, Nutt. Cette plante mérite de former un genre à part, appartenant aux *Chloridées*, et qui, d'après le port, se placerait à côté du *Chondrosium*. De la gaîne supérieure sortent en général deux pédoncules et quelquefois aussi un seul à deux épis. Les épis unilatéraux ont à peine un demi-pouce de long; ils sont ovales et souvent violets sur le dos. La valve inférieure du calice, tournée vers le rhachis, est moins de moitié aussi grande que la valve supérieure. Je n'ai jamais trouvé que deux fleurs, la supérieure pédonculée, toutes deux formées de même, avec une valve inférieure à trois nervures, et se terminant en une pointe courte; la valve supérieure est ciliée. Les écailles sont lisses, presque carrées et arrondies sur les angles. Il y a trois étamines à anthères jaunes. Dans quelques fleurs, le pistil manque tout à fait, et la plante est peut-être dioïque.

Notre *Sesleria* peut se comparer, quoique de loin, à la *S. disticha*.

Chondrosium oligostachium, N. ab E. spica solitaria binisve rectiusculis, spiculis subtrifloris, flosculis binis superioribus stipitatis sterilibus, inferiori sessili villoso, supremo cucullato mutico univalvi, secundo parvo bivalvi setis tribus ad basin stipato, culmo geniculato simplici lævi, foliis linearibus, ore vaginarum puberulo.

Atheropogon oligostachyus, Nutt., Gen. et Spec., I, p. 78. Torr. in Ann. Lyc. Noveborac., II, p. 254, n. 476. *Eutriana oligostachia*, Kunt. En., I, p. 282, n. 12.

Cum Chondrosiis magis quam cum Eutrianis congruit, neque spicæ omnino rectæ. Rhachis dorso convexa. Spicæ circiter pollicares, vel singula adjecto mucronulo, vel duæ et tum una terminalis. Spiculæ arcte imbricatæ. Glumæ lanceolatæ, glabræ aut pilosulæ, uni-nerves, inferior duplo minor. Flosculi fertiles; valvula inferior lanceolata ex utroque latere medio setam promit valvula paulo breviorem, non ex ipso margine provenientem, sed ex nervo laterali; infra apicem bidentem valvulæ seta brevis et rigida. Pedicellus flosculorum sterilium infra flosculos barba annulari cinctus. Flosculus horum inferior parvus, ovalis, obtusus, muticus, glaber, setis ad basin una laterali et una utriusque lateris rectis æqualibus linea paulo longioribus divergentibus. Tertii flosculi valvula sursum cucullata, truncata, mutica. — Culmus 1/2 - 1 ped. longus, teres, glaber ad genicula infractus. Vaginæ internodiis breviores. Ligula brevissima, denticulata. Folia 2 - 1 poll. longa, lin. 1 lata, linearia, acuminata, subtus convexa, supra concava, lævia, glauca, glabra, circa basin subtilissime puberula.

Spartina patens, Mühlenb. spicis (4 - 8) alternatim secundis brevibus adpressis, rhachi hispidula, glumis dorso setoso-hirsutis, superiori flosculum æquante brevi-mucronata, inferiori duplo minore setaceo-acuminata foliis culmo brevioribus patentibus in apicem fere filiformem attenuatis culmoque glabris.

Spartina patens, Mühlenb., Descr., n. 6, p. 55. Schult. Mant. Syst. Veg., II, p. 150, n. 6 a. Kunth. En., I, p. 279, n. 12. — *Dactylis patens*, Act. Hort. Kew. ed. 2, p. 160. R. et Sch. S. Veg., II, p. 632, n. 19. — *Trachynotia patens*, Poir., Enc. meth., Suppl., II, p. 443.

Species distinctissima foliis arcu patentibus 5-7 poll. longis, ad basin 2 lin. latis, in apicem filiformem attenuatis

subconvolutis, inferioribus disticho-approximatis, superioribus distantibus. — Culmus 1 - 1 1/2 pedes altus, in nostris tortus. Spicæ partiales subpollicares; arcte contiguæ. Spiculæ haud pedicellatæ sed callo brevi insertæ, oblongæ, 3 lin. longæ. Gluma superior altero latere ad carinam trinervis, ex apice obtuso brevissime mucronulata, secundum carinam setis patulis mollibus densis ciliata; inferior subbinervis, apice attenuata, carina laxius ciliata, plus duplo brevior. Valvulæ obtusæ, inferior paulo brevior, carina infra apicem ciliata. Antheræ violaceæ.

Brizopyrum spicatum. (*Uniola stricta*, Torr. in Ann. Lyc. Noveborac., sept. 1824, p. 155. — *Br. siculum* β. *americanum*, LK. — *Uniola spicata*, Lin. *Festuca distichophylla*, Pursh.)

Arundinaria macrosperma, Michx.

Agropyrum repens, P. de B. Var. ε. Leersianum R. et Sch. Spiculis inferioribus geminis. — Specimina nostra singularia, alta, glauca. Folia radicalia angustissima, filiformia. Spiculæ 6 - 8 floræ, pubescentes, glaucæ. Glumarum aristæ 1 - 2 lin., valvularum lin. 4-5 longæ, patentes. Gluma inferior 3 - superior 5 - nervis.

Elymus striatus, Willd.

Hordeum jubatum, Ait.

FILICES.

Adiantum pedatum, Willd.

EQUISETACEÆ.

Equisetum arvense, L.

— *hyemale*, L.

RHIZOSPERMÆ [1].

Azolla caroliniana, Willd.

MUSCI FRONDOSI.

Mnium (*Bryum*) *ciliare*, Greville in Annals of the Lyc.

[1] Les plantes suivantes n'appartiennent pas au Missouri; elles ont été recueillies dans l'État d'Indiana.

of New-York, 1825, IX, p. 273, t. 23. Nos échantillons diffèrent en ce que les feuilles sont communément entières jusqu'au milieu, en quoi elles se rapprochent de celles du *Mn. cuspidatum;* mais elles sont beaucoup plus étroites, cunéiformes par le bas, comme celles du *Mn. affine.* J'ai toujours vu les soies solitaires très-courbées et contournées en serpent.

Dicranum purpurascens, Hedw. (*Ceratodon purpureus γ. purpurascens*, Brid.) Très-probablement. Mais les fruits ne sont pas tout à fait formés.

Neckera viticulosa. Se rapproche, à quelques égards, de la *Neckera minor;* mais les feuilles sont toujours unilatéralement inclinées. Beau jaune.

Cryphæa inundata : caule pendulo laxe pinnatim-ramoso ramulis apice incurvis, foliis distantibus oblongo-lanceolatis carinatis nervo crasso excurrente, inferioribus arcte complicatis obliquis, capsulis ovalibus heteromallis subsessilibus perichætio longissimo immersis, dentibus peristomii interioris longis persistentibus coloratis apice incurvis.

In ramis fruticum inundatis ad flumina Wabash, Fox-und Black-River. Décembre, cum fructu maturo.

Cette plante se distingue de la *Cryphæa heteromalla*, non-seulement par les petites tiges longues, élancées et laxifoliées, ainsi que par la nervure des feuilles épaisse à l'extrémité, mais encore et surtout par les cils roides et rouges du péristome intérieur, qui surpassent presque en longueur ceux du péristome extérieur, et sont recourbés en dedans, vers la pointe, en forme de crochet. Les feuilles inférieures de la tige sont pliées profondément suivant leur longueur, de manière que leurs deux moitiés se touchent par leur surface supérieure, ce qui les rend presque ensiformes. Les feuilles de l'involucre sont absolument sans nervures. La capsule est jaune. Je n'ai vu ni l'opercule ni la mitre.

LICHENES.

Usnea hirta, Ach.

Parmelia tiliacea, Ach.

FUNGI.

Polyporus velutinus, Fr., pileo supra sordide albo subfuligineo.

Exidea Auricula Judæ, Fr. Syst. Myc.

Notre exemplaire se distingue par sa couleur d'une pâleur frappante.

FIN DE L'APPENDICE.



NOTICE

SUR LES LANGUES DE DIFFÉRENTES NATIONS AU NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

Les savants se sont fort occupés depuis quelque temps de l'origine des peuples de l'Amérique, et les écrivains des États-Unis surtout ont fait de grands efforts pour prouver que ces peuples descendaient de ceux de l'Asie. Ce sujet, qui est du plus grand intérêt, ouvre à l'esprit d'investigation un champ immense, mais dont les sentiers sont très-obscurs et très-difficiles à reconnaître. Il y a beaucoup de raisons de penser qu'en effet les Américains sont originaires d'Asie, mais, d'une autre part, se présentent aussi des objections difficiles à résoudre. Il est certain qu'on trouve entre les peuples de ces deux parties du monde de grands traits de ressemblance, et Delafield, dans son ouvrage intitulé : *Inquiry into the origin of the antiquities of America*, Cincinnati, 1836, a rapporté tout ce qu'il y avait à dire à ce sujet. Il est incontestable qu'en se plaçant en face des longues rangées d'anciens tertres tumulaires indiens, près de Saint-Louis, sur le Mississipi, on croit voir les Kurghans de la Russie méridionale; il y a des rapports frappants entre les anciens peuples du Mexique et du Pérou d'une part, et ceux de l'Inde et de l'Égypte de l'autre, en ce qui regarde les travaux des arts et l'état moral et intellectuel; mais en revanche, c'est en vain que l'on chercherait des Mongols dans l'Amérique septentrionale, et il suffit d'avoir vu une

fois des Hindous, des Kalmouks, des Baskirs et des Chinois, pour sentir combien leurs traits et leur teint diffèrent de ceux des habitants actuels de l'Amérique septentrionale, et pour être justifié en considérant ces derniers comme formant une race distincte.

Les principaux motifs qui s'opposent au système d'après lequel les Américains descendraient de l'Asie, sont la couleur de la peau et le peu de rapport entre les langues; car le petit nombre de mots semblables que l'on a trouvés jusqu'à présent dans les langues asiatiques et américaines, ne paraissent pas offrir une grande importance.

D'Orbigny admet plusieurs races de peuples américains, et quoique, à vrai dire, pour se faire une juste idée d'une population étendue sur un si vaste espace de terrain, il puisse être utile de créer des subdivisions, d'après les divers traits caractéristiques qu'elle présente, cette subdivision est néanmoins très-difficile à bien faire, et offrira toujours beaucoup d'obstacles.

Si l'on pouvait placer à côté l'un de l'autre des représentants de toutes ces diverses nations, la classification offrirait moins de difficulté; mais des races alliées de près sont souvent séparées entre elles par de grandes distances, et la mémoire ne suffit pas pour faire des comparaisons bien justes. D'Orbigny suppose que les Américains du Nord et ceux du Sud forment deux races distinctes; mais je ne me permettrai pas de rien décider à cet égard, n'ayant vu qu'une petite partie des nations de l'Amérique méridionale.

Une chose qui me paraît très-vraisemblable, c'est que les Mexicains sont venus, dans l'origine, des parties plus septentrionales du continent de l'Amérique; on pourrait en alléguer même différentes preuves. Le tableau hiéroglyphique trouvé par Boturini et publié par Delafield, représentant l'arrivée de peuples qui plus tard parvinrent dans le Mexique à une plus haute civilisation, est à ce sujet un document du plus grand intérêt. Les dessins que font encore

aujourd'hui les Indiens de l'Amérique septentrionale, présentent toujours de grands traits de ressemblance avec les figures de ce tableau, quoiqu'ils soient beaucoup plus grossiers, moins finis et en quelque sorte plus enfantins. Ainsi, dans ceux-ci comme dans celui-là, on se sert de l'empreinte d'un pied pour marquer que la figure fait un mouvement en avant. J'ai indiqué plus haut d'autres rapports encore. En différents endroits de mon voyage, j'ai parlé de ces ressemblances et de la probabilité du passage des Américains du nord au midi. Toutefois, il faut remarquer que les crânes que l'on a retirés des anciens tombeaux du Wabash, n'offrent pas l'aplatissement du haut de la tête que Delafield a représenté sur sa première planche; ils sont au contraire arrondis et tels que la nature les forme.

Toutes ces suppositions sur l'origine et la parenté des peuples, doivent céder aux renseignements plus certains que l'on pourra tirer à ce sujet de la ressemblance de leurs langues, et ce n'est que par une connaissance plus parfaite de ces langues que l'on pourra espérer d'avancer dans cette pénible carrière.

Plusieurs dialectes de l'Amérique septentrionale sont aujourd'hui assez exactement connus, et l'on possède de la plupart d'entre eux des vocabulaires qui permettent de les classer d'une manière au moins superficielle, et de déduire de là leurs rapports et leurs différences. Des linguistes distingués de l'Amérique, tels que MM. Duponceau, Pickering, Edwin James, Gallatin et plusieurs autres, avaient rassemblé des matériaux de toute espèce, mais on ne possédait pas encore d'ouvrage étendu et consacré principalement à ce sujet. Cette lacune vient d'être comblée en partie par M. Albert Gallatin, dont le savant travail se trouve aujourd'hui dans les mains du public [1]. L'attention des voya-

[1] Voyez *Archæologia Americana*, vol. II; Cambridge 1836. On trouve dans ce volume le *Synopsis of the Indian tribes within the United States, east of the Rocky Mountains*, par M. Gallatin.

geurs se portant maintenant de plus en plus sur cet intéressant sujet, il est probable que ces matériaux augmenteront bientôt considérablement, et fourniront aux savants américains l'occasion de perfectionner leurs travaux. Quelques écrivains, et entre autres, Mackenney, dans son Histoire des tribus indiennes de l'Amérique septentrionale, paraissent attacher fort peu de prix aux vocabulaires rassemblés par les voyageurs; et en effet, ils se sont souvent contentés de renseignements superficiels; mais il faut se rappeler qu'actuellement on trouve déjà dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale d'excellents interprètes pour les langues indiennes, que beaucoup d'Indiens eux-mêmes parlent couramment plusieurs langues, et que de cette manière on peut obtenir sans trop de peine le moyen de connaître ces divers dialectes.

Il y a une chose surtout dont on ne peut s'empêcher d'être frappé en observant les peuples de l'Amérique; c'est la grande diversité de langues et de dialectes, dont plusieurs ne servent qu'à de très-petites peuplades. Du reste, M. Gallatin en explique l'origine d'une manière fort heureuse. « D'une autre part, dit-il, la grande étendue de ter-« rain nécessaire à la subsistance d'une quantité de gibier « suffisante pour nourrir une population même fort restreinte, « oblige les Indiens à se séparer et à former un grand nom-« bre de petites peuplades indépendantes. On conçoit, « d'après cela, que les guerres perpétuelles dans lesquelles « les tribus voisines l'une de l'autre se trouvent engagées, « ont eu la même cause que celle qui a produit la grande « diversité de langues ou de dialectes américains. Nous pou-« vons comprendre aussi comment les affections des Indiens « se concentrèrent exclusivement dans leur propre tribu et « comment ces sentiments naturels acquirent une intensité « extrême; comment ils dégénérèrent en une haine mortelle « pour les nations ennemies, et donnèrent lieu à ces excès « de sauvage férocité auxquels les Indiens se livrent quand

« ils s'abandonnent sans réserve à leurs passions vindica-
« tives. »

En attendant, l'ouvrage même d'où nous venons de tirer cette citation, nous fait voir que toutes ces langues, si différentes qu'elles soient, présentent néanmoins un certain caractère qui leur est commun à toutes, et qui prouve une origine commune, ainsi que l'antiquité à laquelle remonte l'époque de la population de l'Amérique.

Pensant qu'il est du devoir de tout voyageur qui parcourt des pays lointains et peu connus, de contribuer, autant qu'il lui est possible, à rassembler des matériaux pour la connaissance des langues des divers peuples qu'il a visités, je me suis efforcé de me procurer les notions les plus étendues sur ce sujet, notions qui malheureusement sont restées très-imparfaites, par suite des obstacles insurmontables qui s'opposent à tout travail de ce genre. L'ignorance des interprètes, le peu de goût des Indiens pour toute espèce de recherche scientifique, et souvent même leur mauvaise volonté, des idées superstitieuses dont il est impossible de découvrir le motif, le manque de temps et de tranquillité, sont, dans de semblables interrogatoires, autant de difficultés qu'il faut combattre.

En examinant avec soin les vocabulaires que je donne des langues de vingt-trois peuplades différentes, on reconnaîtra avec le savant linguiste M. le pasteur Reck, que les Sacs, les Musquakes, les Kickapous, les Ojibouais et les Crihs, appartiennent à la même langue, circonstance que l'on connaissait déjà depuis longtemps; les langues des Osages, des Konzas, des Otos, des Omahas, des Poncas, des Dacotas, des Assiniboins et des Mandans, paraissent être seulement des dialectes de la langue des Dacotas (Sioux), dont la dernière était fort peu connue jusqu'à présent. Les dix autres tribus semblent plus étrangères les unes aux autres; seulement entre les Indiens Pieds-Noirs et les Serpents (Chochonés), on trouve des mots qui ont de la ressemblance; il

en est de même de la langue des Mandans et de celle des Meunitarris; mais on m'a assuré généralement que cela ne provenait que des relations de voisinage qui ont lieu entre ces deux peuples, ainsi que je l'ai déjà remarqué dans plusieurs parties de mon voyage. Le nom de la divinité chez les Musquakes (Renards), les Sacs, les Kickapous, les Ojibouais et les Crihs (peuples de la langue algonquine ou algienne), est *Manito*, et chez les sept peuples de la race des Dacotas, c'est *Wakonda* ou *Wakanda*. Chez la moitié des tribus énumérées, elle porte l'un de ces noms ou un semblable. Le mot qui sert à désigner de *l'eau* est à peu près le même chez toutes, et la moitié d'entre elles a le même nom pour une pipe à fumer.

Ayant passé un hiver tout entier parmi les Mandans, j'ai essayé de composer de leur langue une petite grammaire; une maladie m'a interrompu au milieu de ce travail.

N. B. Ici M. le prince de Wied insère des vocabulaires étendus des langues de vingt-trois nations différentes. Dans l'impossibilité d'entrer dans un aussi grand détail, ce travail occupant dans l'original 161 pages in-4°, nous avons choisi un certain nombre de mots que nous donnons dans toutes ces langues, et nous y ajoutons la grammaire mandane. Les *c̄h* surmontés d'un trait doivent être prononcés de la gorge.

NATIONS.	LE SOLEIL.	LA LUNE.	UNE ÉTOILE.	DIEU.
1 Ariccaras ou Ris (des Français).	Chacoune.	Pa.	Sakkáh.	Pachkátche.
2 Assiniboins.	Han-ou-ï.	Hiayétou-hiáye.	Ouitchachpe.	Ouakán-tange.
3 Pieds-Noirs.	Nantóhs.	Kokoui-éta-oua-wakah.	Kakatóhs.	Nantóhs.
4 Chayennes.	Iché.	»	»	Okoúme.
5 Corbeaux.	Achá-se.	Minitásia.	Ichké.	Boúatté.
6 Dacotas-Yanktonans.	Ouïh.	Hahépi-ouïh.	Tchachpi.	Ouakan-tanka.
7 Gros-Ventres des prairies.	Ehsiss.	Kahå-hássa.	Áteu.	Mehåa.
8 Têtes-Plates.	Ehs-pach-kann.	»	Skoch-koiomm.	Inouméchо.
9 Kickapous.	Kichesse.	»	»	»
10 Konzas.	Pih.	»	»	Wakandagué.
11 Crihs.	Pisimm.	Tepiskao-pi-simm.	Atsah-kossack.	Keseh-mann-toh.
12 Koutanais.	Natánnik.	Natánnik.	Akisnohs.	Noúma.
13 Mandans ou Numangkakes.	Maháp-míh-nangké.	Istáu-menáhké.	Chkéké.	Ohmahank-noumákchi.
14 Meunitarris.	Maápi-widdí.	Wáhch-koubbe-dih.	Ichké.	Ehsich-kawáh-hiddiche.
15 Musquakes.	Kichésse.	»	»	Kaché-manité.
16 Ojibouais.	Kihsis.	Tibiik-kihsis.	Anánk.	Kijéh-mannittá.
17 Omahas.	Mih.	Mih-om-ba.	Pihké.	Wåkonda.
18 Otos.	Pih.	Pih.	Piké.	Wahhkonda.
19 Pahnis.	Sok-kóh-ro.	»	»	»
20 Poncas (ou Pons des Canadiens).	Mih.	Mih-om-báh.	Mihka.	Wahkonda.
21 Sacs.	»	»	»	Bakéh-manito.
22 Chochonés ou Serpents.	Táhbé.	Ohtse-tahbé.	»	Tiwitsim-poha-cante.
23 Osages.	Ouïn.	Mih ou Mihomba.	Ouïtchachpe.	Ouakan-tanga ou Ouakanda.

NATIONS.	LE FEU.	L'EAU.	LA TERRE.	UN HOMME.	UNE FEMME.
1	Hanihtou.	Stóh-cho.	Honáhninn.	Ouït-h.	Sapá.
2	Péhte.	Meníh.	Manká.	Ouïtchá.	Houïna.
3	Stih.	Ochkéh.	Ksachkoum.	Náhpepé.	Ah-ké.
4	Hoïsta.	Má-pe.	»	Itan.	Hi-íh-ou.
5	Biddé.	Miné.	»	Matsé.	Mía.
6	Péhta.	Menih.	Manká.	Ouïtchá.	Ouïia.
7	Esittah.	Netfe.	Meth-aououch.	Nenítta.	Esta.
8	Stehchke.	Saotouch.	Sopouth.	Taïskáltomo.	Semé-em.
9	»	Neppé.	»	»	»
10	Pehdjé.	Nih.	Meunika.	Niká.	Wahko.
11	Skouttéhou.	Nipí.	Askí.	Hiyenoú.	Iskwéou.
12	Akingkóko.	Woh.	Amma.	Aks-macki.	Páski.
13	Ouaradé.	Meunnih.	Mahhanké.	Noumangkohche.	Mih-hé.
14	Bidá-a.	Biddi.	Aouá.	Matséh.	Bía.
15	Ascouté.	Napch.	»	Nini.	Ikouá.
16	Chkouttéh.	Nipí.	Achkí.	Hinnini.	Ichouá(*ich*, all.)
17	Pédé.	Nih.	Moniká.	Noúh.	Wah-ouh.
18	Pedjé.	Nih.	»	Ouong-gué.	Ina-haké.
19	»	»	»	Sáhniche.	Tsoppat.
20	Pehd.	Nih.	Tandé.	Nouh.	Wah-ouh.
21	Skotew.	Népé.	»	Nenní.	Íkoua.
22	Kohn-ne.	Ohk-che.	Ah-che.	Han-aht-se.	Ouáh-ai-pe.
23	Pedjé.	Nih.	Makáh.	Niká.	Ouakó.

NATIONS	UN ENFANT.	LA TÊTE.	LE BRAS.	LA MAIN.	LES CHEVEUX.
1	Píhraou.	Páchou.	Ouihsiou.	Echou.	Ouhchou.
2	Htokchinne.	Pah.	Nistó.	Nampé.	Pahá.
3	Póh-ka.	Oh-tou-kouáne.	Ohtiss.	Oh-ke-tiss.	O-tou-kouane.
4	Kaïchkunn.	Mihk.	»	»	»
5	Wah-káh-té.	Anchoua.	Ahdé.	Ichesé.	Ichsie (*ch* all. et prononcé à demi).
6	Okchiókapa.	Páh.	Istó.	Napé.	Pihi.
7	Téyalle.	Neuth-ah.	Nah-keuth.	Nah-kettinach.	Néwi-táss.
8	Skochkoussa.	Estachk.	»	»	»
9	»	Nehch.	Nenechkonne.	Nenéchkonne.	Nínessónn.
10	Chínga-chínga.	Påh.	»	Nonpeu.	Påu-hí.
11	Aouahsis.	Oustekouáhn.	Ospetonne.	Osé.	Ouesteuchaiah.
12	Skammou.	Achksemnis.	Achkousottis.	Achkehs.	Akouksámousse.
13	Souck-chámahé.	Pá.	Ahdé.	Oung-ké.	Pahin (come pahi).
14	Mah-karicheta.	Ah-toú.	Ahra.	Wachoki.	Ará (par le nez).
15	Apannó.	Ouéche.	Neneck.	Nalake.	Minássé.
16	*Mâle*, kouiouissin; *Femelle*, squesin.	Ouchtegouanne.	Ounick.	Ouninnjinne.	Ouïnisiss.
17	Chínga-chínga.	Nache-kéh.	Ah-chih.	Nonbé.	Pau-hí.
18	Tchittchingué.	Pa.	Aché.	Naou-oué.	Påhí.
19	Pihraou.	»	»	»	Påhí.
20	Chínga-chínga.	Nancheti.	Adn.	Nonbé.	Nanchiha.
21	Nenitchoné.	Outab.	»	Naneutche.	Minesaï.
22	»	Ochkanné.	»	»	»
23	Chínga-chinga.	Páh.	Ichetó.	Nonpé.	Pah-hah.

NATIONS.	L'ŒIL.	LA BOUCHE.	L'ARC.	LA FLÈCHE.	LA PIPE.	LE TOMAHANK.
1	Tchiríhko.	Háhkaoú.	Nahtche.	Níh-chore.	Naouchekatche.	Kataratche ou Naouchekatche.
2	Nichetá.	Ih.	Ntásipa.	Ouahéntipé.	Tchanou-houpa.	Tchanoupa-tchachpé.
3	O-abs-pih.	Ma-au-ih.	Spikenn-áhmaï.	Ápsé.	Akouï-nimahn.	Kaksáhkinne.
4	»	»	»	Mah-hóss.	Hióchko.	»
5	Ichesé.	Ih-a.	Mannaché-iahsé.	Annuhté.	Iïmpsé.	Monehtsip-ihpse.
6	Icheté.	Ih.	Itah-sipa.	Ouahitpe.	Chandouh-houpa.	Onspé-tcho-noupa.
7	Ne-séh-seh.	Neut-ti.	Nemáth.	Nennitche.	Eht-tsá.	Aha-loss.
8	Ehsuetst.	Onouchouaïe.	Soh-nonn.	Tah-pouminn.	Siméhnoch.	Soh-nónn.
9	Neskechek.	Netohn.	Måstaha.	Pequïkihi.	Poakann.	Popokié.
10	Ichetá.	Huh.	»	Mah.	Na-ni-ba.	Må-sospé-jinga.
11	Oskihsick.	Otóhn.	Adsabí.	Atouss.	Spoagánn.	Tchiga-hika-spoagann.
12	Akaksichesse.	Achkesmaës.	Zupil.	Ahk.	Achkoussa.	Achkenksé.
13	Istá.	Ih-hé.	Wraëoroupa.	Manna-mah-hé.	Ih-kink-ossouhé	»
14	Ichetá.	Bih.	Beroucha-parouï.	Bidda-ahroú-ticha.	Eikipi.	»
15	Naskissako.	Natóle.	Matáck.	Onoué.	»	»
16	Ochkinjick.	Otohn.	Mitigouap.	Ouïbmah.	Poagann.	Ouagachkouaton-poagann.
17	Ichęta.	Hih.	Mendehé.	Mauh.	Nimbauh.	»
18	Ichtá.	Hi.	Mandehí.	Míto.	Ra-no-oué.	I-soua-ingué.
19	»	»	»	»	»	»
20	Icheté.	Hih.	Mandé.	Man.	Ninibá.	Manse-pachinga
21	Skichick.	Tétohn.	Maté.	Annó.	Poakann.	Popokié.
22	»	»	Náhmeack.	Tohíetsitta.	»	»
23	Ichetá.	I-há.	Minn-djé.	Ouan.	Naniómba.	Manhispé-na-niomba.

ESSAI D'UNE GRAMMAIRE DE LA LANGUE MANDANE.

A. *Prépositions.*

De (ab), tâ.
A, óh.
Près de, askáche.

Exemples. Je viens de Rouphtáré. — Rouphtáré-éta-wa-houhrouche.
Littéralement : Rouphtare-de-je-viens.
Je vais à Rouphtare. — Rouphtáré-hiddé-wa-déhhouche.
Littéralement : Rouphtáré - à - je - vais.
Non loin de Rouphtáre. — Rouphtatá-askache.

Pour dire *auprès*, on dit aussi *au bord de*. Par exemple: au bord de Rouhptáré, — Rouhptáré-iwakachta (*ch* guttural), du mot *iwakachta*, qui signifie au bord de l'eau, d'un étang, etc.

B. *Interjections.*

Il y en a à peu près autant que chez nous.

Eh — hé — hé! se disent ensemble pour marquer la surprise.

Jia (par le nez), lorsqu'on fait des efforts dans lesquels on a de la peine à réussir.

Héi, héi, héi. — Je vous remercie.

Wáh-i-sack-charaké (*ch* guttural). — Oh! mon Dieu!

Cha! — Hélas!

Wáh-ah! et Ohche! — Ah! ah!

C. *Conjonctions.*

Kani, — et.

La conjonction *ou* n'existe pas dans la langue, ou du moins il est difficile de l'y découvrir.

Exemples. Un homme *et* un chien, = *Numank-kani-manissouérouté.*

L'un *ou* l'autre. — Kotéwecktoche. (*Kitoche* indique

qu'une chose n'est pas encore arrivée.) *Kotéwa*, lequel est-ce? Il n'est pas facile de reconnaître dans tout cela le mot *ou*.

D. *L'Article.*

ARTICLE DÉFINI.

Nom. L'homme. — Numangké.	*Nom.* Les hommes. — Numangk-kéréche.
Gén. De l'homme. — Numangké-oh.	*Gén.* Des hommes. — Numangkáké.
Dat. A l'homme. — Numangké.	*Dat.* Aux hommes. — Numangk-kerré.
Acc. L'homme. — Numangké.	*Acc.* Les hommes. — Numangk-kéréche.
Voc. O homme. — Numangké.	
Abl. De l'homme. — Numangk-déta.	

Exemples. Le couteau de l'homme que j'ai vu. — Numank-ouahéssiro-oh-tamanhiche. — Littéralement : l'homme que j'ai vu, ceci est son couteau.

Je veux donner ceci à un homme et pas à une femme. — Numangké-wah-kouhk-touche-míhhé-wah-wach-kou-nich-touche. — Littéralement : homme à un-je veux-donner-cela-femme-je-veux-donner pas.

J'ai vu un homme faire cela. — Numangké-ahska-ouahis-sache-ouahéche. — Littéralement : un homme-ceci-faire-j'ai vu.

Ce couteau vient de l'homme à qui tu l'as donné. — Numank-déta-manhi-sakouhrouche-idéta-warouchéche.

ARTICLE INDÉFINI.

Nom.	Un homme.	Numánk.
Gén.	D'un homme.	Numánk.
Dat.	A un homme.	Numanké ou Numank-é.
Acc.	Un homme.	Numánk.

Exemple. La tête d'un homme. — Numnká-pá.

Remarque. Le genre ne fait aucune différence, et il paraît que chez les hommes, il ne se désigne parfois que par la terminaison. Ainsi on dit : un homme, — numánk-máchana; une femme, — míhhé-machchana; un œuf, — mahnihka-machana. L'occasion où on fait la distinction des genres est quand on s'adresse à quelqu'un pour lui donner

un ordre. Si c'est à un homme, on commence par la syllabe *ta*, et si c'est à une femme, par la syllabe *na*.

E. *Verbes auxiliaires.*

1. *Être.* —Kitóhche.— 2. *Faire.* —Isékoche. — 3. *Avoir.* — Wákahktoche.

1. *Être.* — Kitóhche. Il arrive souvent que l'on supprime ce mot.

P. ex. Être riche. — Wa-kah-dé-houn, c'est-à-dire, richesse beaucoup; et il est bon d'être grand — Hácheka-ké-chihche, — grand cela est bon.

Je suis grand.—Mah-hachekache (*mah*, je).	Nous sommes grands.—Nouh-déta-hache kache
Tu es grand. — Nih »	Vous êtes grands. — Nih-déta »
Il est grand. — Ih »	Ils sont grands. — Ih - déta »

2. *Faire.* — Isékoche.

Je le ferai. — Waé-wasacktoche.	Nous le ferons. — Nouh-déta-esacktoch e.
Tu le feras. — Wa-ida-sacktoche.	Vous le ferez. — Ni-déta-ihda-secktoche.
Il le fera. — Ih-wa-esacktoche.	Ils le feront. — Ih-déta-ih-secktoche.

(*déta* indique ici toujours le pluriel).

Ne le fais pas. — Kahdé-iseckta.
Faire. — Isekoche.
Fait. — Kouhroache.
Faisant. — Isekka-mankahouche.

3. *Avoir.* — Wakahktoche.

Je l'aurai. — Wah-kahktoche.	Nous l'aurons. — Nouh kahktoche.
Il l'aura. — Ih-wa-kahktoche.	Vous l'aurez. — Wa-ra-kahktoche.
ou » in-kahktoche.	Ils l'auront. — Ih-onn-na-kahktoche.

Je ne l'aurai pas. — Wa-wa-kánechoche (le premier *ch* guttural).
J'aurai. — Wa-kahktoche.

F. *Substantifs.*

Le vieillard. — Waratóhka-chihoche (*chi* guttural)
La vieille femme. — Rokánka-chihénn (*chi* guttural).
L'hameçon. — Poïkinih.
Le bras. — Ahdé.
La branche. — Óhchancha (*ch* guttural).
L'œil. — Istá.

La paupière. — Istá-roupché (ch guttural).

La hache. — Óhmanaté.

Pour former le pluriel, on ajoute le mot *keréche* ou *keriche*, beaucoup. Par la même raison, une forêt se dit : manna-keréche, — beaucoup d'arbres.

Exceptions. Máhna, l'année, ne fait pas au pluriel, máha-keréche, mais manahna, les années, ou, pour mieux dire, les hivers.

Les bras, au pluriel, se disent, ahdé-nahta; les jambes, dóhké-nahta; ce qui veut dire les deux bras ou les deux jambes, parce qu'il ne peut jamais y en avoir plus de deux.

Le mot *kéréche* indique aussi parfois qu'il ne se trouve que des choses d'une seule espèce, mais toujours au pluriel. Ainsi, quand on entre dans une hutte où il n'y a que de vieux hommes ou de vieilles femmes : waratohka-keréche, — rien que de vieux hommes; rokanka-kéreche, — rien que de vieilles femmes; ouachi-kéréche, — rien que des blancs; ouachi-psih-kéréche, — rien que des nègres, etc.

Déclinaison des substantifs.

Nom.	L'homme.	— Numang-ke.	*Nom.*	Les hommes.	— Numang-kérré.
Gén.	De l'homme.	— Numang-éda.	*Gén.*	Des hommes.	— Oh-numang-ké.
Dat.	A l'homme.	— Oh-numank.	*Dat.*	Aux hommes.	— Numang-kérré-ta.
Acc.	L'homme.	— Numang-ké.	*Acc.*	Les hommes.	— Numang-kérré.
Voc.	O homme.	— Numank.	*Voc.*	O hommes.	— Numang-káke.
Abl.	De l'homme.	— Numang-ké.			

Autre exemple.

Nom.	L'arc.	— Woraërouhpa.	*Nom.*	Les arcs.	— Woraërouhpa-keréche.
Gén.	De l'arc.	— Woraërouhpa-dé.	*Gén.*	Des arcs.	» -kerré-ta.
Dat.	A l'arc.	— Woraërouhpa-éta.	*Dat.*	Aux arcs.	» » -éta.
Acc.	L'arc.	— Woraërouhpa.	*Acc.*	Les arcs.	Oh.Woraërouhpa-keréche.
Voc.	O arc.	»	*Voc.*	O arcs.	— Woraërouhpa-keréche.
Abl.	De l'arc.	» -ta.	*Abl.*	Des arcs.	» -kerré-ta.

Le mot *de* indiquant l'action de venir, s'exprime aussi par *ta ;* de là l'expression *houta*, viens ici. Le mot *à* indiquant le mouvement d'éloignement, se dit *éta*.

Exceptions. Idéta-keréche, — les astres. Dans ce cas, on supprime ordinairement le mot keréche.

G. *Noms propres.*

Ces noms ont presque toujours un sens et expriment souvent une phrase tout entière. Tous les objets environnants et leurs situations diverses peuvent servir de noms, lesquels sont souvent très-sales. J'en ai cité plus haut quelques-uns.

H. *Adjectifs.*

Ils se placent après le substantif, comme meniss-chotté, cheval blanc; mandeck-souck-sé, l'oiseau rouge; numank-charaké (*ch* guttural), l'homme vaillant; passan chíhche, la rivière belle; manissouarout-psihche, le chien noir.

Degrés de comparaison.

Le comparatif se forme par l'adjonction du mot *opacha-déhche* (*cha* guttural), qui signifie *plus*, et le superlatif absolu par le mot *mihkache*, le plus.

Exemples. Chihche, bon; chih-opochadéche, meilleur; chih-mihkache, le meilleur. Chicoche (1er *ch* guttur.), mauvais; chiké-opa-chadéche, pis; chik-é-mihkache, le pire.

Quelquefois on se sert simultanément du comparatif et du superlatif, pour donner plus de force au discours, comme : la plus belle rivière, — passanhé-kochíıopachadeh-mihkaché.

Les adjectifs peuvent aussi être employés substantivement, comme : ko-wakáhdé-hounche, le riche; ko-ahchkereh-ke-riche (*ahch* guttural), les pauvres.

Nombres de répétition.

A la question : Combien de fois? on répond : Chanáhré-máchanache, une fois; chanáhre-noumpoché, deux fois; etc. Les nombres ordinaux s'expriment de la même manière.

De l'affirmatif.

Cela est grand, — eth-hachekache; cela est bon, — éth-chihche.

C'est-à-dire que, pour affirmer, on ajoute au mot la terminaison *che*.

I. *Des nombres cardinaux.*

Ce peuple en possède autant que les nations les plus civilisées : il peut compter jusqu'à un million et au delà.

Un.	— Máchana (*ch* guttural).	Sept.	— Kouhpa.
Deux.	— Noumpé.	Huit.	— Téttaké.
Trois.	— Náhmeni.	Neuf.	— Máchpé (*ch* guttural).
Quatre.	— Tohpe.	Dix.	— Piragh (*gh* guttural).
Cinq.	— Kéchón (*ch* guttural).	Cent.	— Ehsouck-machana.
Six.	— Kihma.	Mille.	— Isoukki-kákohi.

Une moitié. — Ihchanhé.

C'est la seule fraction qui ait un nom : pour les autres, on dit *une partie*.

K. *Des pronoms.*

Je — mih, *de moi* — man-nan, *à moi* — mo, *tu* — ih, *il* — ih, *nous* — nouh, *vous* — nih-etta, *ils* — ih-etta.

Emplois. Mih-nih-rotké. Man-nan-ihnkidichihche (*chi* guttural).
Je - toi - battrai. De - moi - tu as honte.
Ihta-istá-ih-kirouchikoche (1er *ch* guttural).
Son œil-lui-a servi mal.

Mon indisposition ne m'ayant pas permis de continuer cette grammaire, je ne puis donner que l'exemple imparfait qui suit des conjugaisons :

Je mange.	— Wawaroutohche.	Nous mangeons.	— Wanouroutoche.
Tu manges.	— Wararoustoche.	Vous mangez.	— Ih waroutochedeche (1er *ch* guttural).
Il mange.	— Ihwaroutohche.	Ils mangent.	— Roh-warouta mankahouche.

J'ai mangé. — Wawarout-makibchache (*ch* guttural).
Je mangerai. — Wawaroustoche.
Je mangerais. — Ihoua-harapoche.
Mange. — Warousta.
Mangez. — Waroutenistá.
Mangeant. — Waroutta-mankahouche.

DU LANGAGE DES SIGNES EN USAGE CHEZ LES INDIENS.

Plusieurs auteurs ont parlé de ce langage des signes, et Say, entre autres, dans la relation de l'expédition du major Long aux montagnes Rocheuses, par Edw. James, en a cité quelques exemples. Les Ariccaras, les Mandans, les Meunitarris, les Chayennes, les Serpents et les Pieds-Noirs, entendent tous certains signes, lesquels, à ce qu'on m'a assuré, ne sont point compris des Dacotas, des Assiniboins, des Ojibouais, des Crihs et d'autres nations. Nous en allons donner quelques exemples, mais nous commencerons par remarquer que le Dr Mitchill (voy. Warden, *Antiquités américaines*, p. 179) se fait une idée très-fausse des Indiens, quand il s'imagine qu'ils parlent habituellement par signes. Ils ne s'en servent que quand ils ne veulent point être entendus, ou quand ils causent avec des gens d'autres nations. D'après Dunbar (*l. c.*, p. 176), ce langage des signes coïnciderait avec les caractères des Chinois; mais je ne saurais en comprendre le rapport.

1. *Bon.* On fait mouvoir la main droite, posée horizontalement, en l'éloignant de la poitrine.

2. *Mauvais.* On ferme la main et on la rouvre en la baissant.

3. *Voir.* On élève devant l'œil le doigt indicateur.

4. *Venir.* On étend le doigt indicateur, on éloigne la main et on la rapproche ensuite par saccades.

5. *Arriver.* On frappe des mains, en élevant le doigt indicateur de la main droite.

6. *Aller* ou *Partir.* Comme venir; seulement on commence près du visage et l'on éloigne les mains par saccades.

7. *Parler.* On pose la main droite à plat, le dos en

bas, devant la bouche, et on l'en éloigne ensuite deux ou trois fois.

8. *Un autre parle.* On pose la main de même, seulement on commence plus loin de la bouche et on la rapproche de plus en plus.

9. *Un homme.* On élève haut le doigt indicateur et l'on tourne la main çà et là.

10. *Une femme.* On passe la paume de la main étendue sur les cheveux du côté de la tête, ou bien sur les joues en descendant.

11. *Un enfant.* On pousse rapidement le doigt indicateur en l'air et l'on retire la main en bas.

12. *Tuer.* On ferme le poing et l'on frappe du haut en bas.

13. *Lancer une flèche.* On place le bout des doigts baissés sur le pouce, et on les lance en avant.

14. *Un coup de fusil.* On place les deux mains comme dans le n° 13, on étend le bras gauche, on raccourcit le droit devant le visage, puis on lance le bout des doigts en avant.

15. *Toucher avec une flèche.* Après que les doigts ont été lancés, on réunit les deux mains et l'on élève le doigt indicateur de la main droite.

16. *Toucher avec le fusil.* Après que les doigts ont été lancés, on réunit les deux mains, comme au n° 15.

17. *Le Seigneur de la vie.* On souffle dans la main étendue, puis l'on élève le doigt indicateur, tout en tournant çà et là le poing fermé, enfin on le retourne vers la terre et l'on s'en rapproche.

18. *Médecine.* On remue avec la main droite dans la gauche, après quoi l'on y souffle.

19. *Un fusil.* On ferme les doigts contre le pouce, puis on élève la main et l'on ouvre les doigts avec rapidité.

20. *L'arc.* On retire le bras droit complétement en arrière, et l'on étend le bras gauche le poing fermé.

21. *La flèche.* On passe le doigt indicateur à plusieurs reprises en travers du bras gauche.

22. *La pointe de fer de la flèche.* On touche plusieurs fois du doigt indicateur de la main droite le bout de celui de la main gauche

23. *La pierre à fusil.* On coupe du doigt indicateur de la main droite une partie du pouce étendu, en posant le doigt en travers sur l'ongle du pouce.

24. *Le tire-bourre.* On élève la main pour indiquer le fusil, et l'on tourne le doigt en manière de vis autour du pouce.

25. *Qu'est-ce que cela signifie? Que veux-tu dire?* On étend la main ouverte et posée perpendiculairement, de telle manière que la paume se trouve en avant; puis on la remue plusieurs fois de part et d'autre.

26. *De la poudre à tirer.* On frotte à plusieurs reprises le pouce et le doigt indicateur l'un contre l'autre.

27. *Un habit.* On éloigne le doigt indicateur et le pouce de chaque main et on les fait glisser de chaque côté du corps.

28. *Les jambards (Leggings).* On ouvre les doigts comme au n° 27, et on les fait glisser en remontant le long des deux jambes.

29. *Des souliers.* On lève le pied, et l'on passe le doigt indicateur des deux côtés, d'avant en arrière.

30. *La culotte (Breechcloth).* On passe avec la main étendue entre les deux cuisses jusqu'au ventre.

31. *Un chapeau.* On passe le pouce et le doigt indicateur étendus, des deux côtés de la tête, à peu près à la profondeur qu'entre le chapeau.

32. *Il est vrai.* On baisse la main devant la poitrine, puis on étend le doigt indicateur, on l'élève et on l'avance droit devant soi.

33. *Un mensonge.* On passe devant le côté gauche de la bouche avec le deuxième et le troisième doigt de la main droite.

34. *Je le sais.* On étend le pouce et le doigt indicateur de la main droite, on les tourne ensuite vers la poitrine,

puis on les retourne en devant et en dehors, de telle façon que la paume de la main se trouve en dessus.

35. *Je ne le sais pas.* On commence par faire le signe précédent, après quoi l'on remue la même main droite élevée, tout à fait ouverte, c'est-à-dire les doigts étendus en dehors vers le côté droit.

36. *Beaucoup.* On remue les deux mains ouvertes l'une contre l'autre, et en les élevant un peu.

37. *Peu.* On porte les deux mains presque fermées, deux ou trois fois, par saccades, l'une sur l'autre, la droite en dessus.

38. *Trafiquer, faire du commerce.* On frappe un certain nombre de fois avec le doigt indicateur de la main droite étendue, contre celui de la main gauche.

39. *Échanger.* On passe avec les deux mains, les doigts indicateurs étendus, en travers devant la poitrine.

40. *Un cheval.* On place le doigt indicateur et le troisième doigt de la main droite, à cheval sur le doigt indicateur de la main gauche.

41. *Monter à cheval.* Comme le n° 40, avec cette différence que l'on fait le mouvement de la main droite plus long et plus vite.

42. *Un chien.* On remue la main étendue du haut en bas, en s'arrêtant à la hauteur d'un chien.

43. *Un castor.* On frappe le dos de la main droite deux ou trois fois contre la paume de la gauche.

44. *Une loutre.* On pose les deux premiers doigts de la main droite au bout du nez, en les relevant un peu.

45. *Un bison femelle.* On recourbe les deux doigts indicateurs, on les pose à côté de la tête et on les remue deux ou trois fois.

46. *Un bison mâle.* On pose des deux côtés de la tête les poings fermés et les doigts en avant.

47. *Un cabri ou une antilope.* On passe avec la main droite étendue, des reins en dehors.

48. *Une grosse corne* (*Bighorn*). On passe dans la direction des cornes aux côtés de la tête, avec les deux mains, en avant et en arrière en demi-cercle.

49. *Un mulet*. On lève les mains ouvertes au-dessus et à côté de la tête, et on les remue à plusieurs reprises, d'arrière en avant, comme des ailes.

50. *Un elk* (*Cervus major*). On étend les bras très-haut à côté de la tête.

51. *Un cerf*. On passe avec la main levée plusieurs fois devant le visage.

52. *Un cerf à queue noire*. On commence par faire le signe précédent, après quoi on fait celui d'une queue.

53. *Une robe de bison*. On passe les deux poings fermés en travers devant la poitrine, comme si l'on s'enveloppait

54. *Un jour*. Les deux mains posées à plat sur leur dos devant la poitrine, on les écarte ; puis on lève le doigt indicateur et on le pousse en avant, pour indiquer le nombre un; on le fait deux fois s'il s'agit de deux jours, et ainsi de suite. Quand on compte par les doigts, on commence par la main gauche.

55. *La nuit*. On remue les deux mains ouvertes à plat, c'est-à-dire horizontalement, le dos en haut, et en petits cercles, l'une au-dessus de l'autre, devant la poitrine.

56. *Le soleil*. On fait un petit cercle avec les premiers doigts et on les élève vers le ciel.

57. *La lune*. On fait le signe précédent, après avoir fait celui de la nuit.

58. *Une rivière*. On ouvre la main droite et on la passe devant la bouche, du haut en bas.

59. *Une forêt*. On écarte un peu les dix doigts élevés; on ramène les mains ensemble devant le visage, et puis on les éloigne l'une de l'autre.

60. *Une montagne*. On élève le bras depuis le coude, sans le remuer, le poing fermé et le dos de la main en dehors.

61. *Une prairie.* On pose les mains à plat, le dos en bas, et on les écarte ensuite horizontalement en ligne droite.

62. *Un village.* On place le pouce et le doigt indicateur de chaque main ouverts, l'un contre l'autre, comme si l'on voulait faire un rond, mais en laissant entre eux un peu d'intervalle; puis on les fait mouvoir ensemble du haut en bas.

63. *Un chaudron.* Même signe que le précédent, mais plus rapproché de terre.

64. *Une cabane.* Même signe, auquel on ajoute, en levant le doigt, celui du nombre un.

65. *Entrer dans une cabane.* On passe avec la main droite étendue, par petits cercles, sous la gauche tenue en avant.

66. *Une couverture rouge.* On fait le geste de se couvrir les épaules, après quoi on se frotte la joue droite pour désigner la couleur rouge.

67. *Une couverture verte.* On fait le même geste, puis, avec la main étendue contournée, on fait celui de caresser la terre pour indiquer la verdure.

68. *Une couverture bleue.* Après le geste de s'envelopper, on frotte le dos de la main gauche avec deux doigts de la droite.

69. *Une hache.* On croise les bras, et l'on baisse la main droite étendue verticalement, un peu à travers le bras gauche.

70. *Des rassades ou grains de verre.* On passe les doigts de la main droite par-dessus le haut du bras gauche.

71. *Du vermillon.* On frotte la joue droite avec les doigts de la même main.

72. *Un couteau.* On passe avec la main droite élevée devant la bouche en coupant l'air.

73. *Du feu.* On élève les doigts de la main droite un peu entr'ouverts, puis on lève deux ou trois fois la main.

74. *De l'eau.* Comme une rivière.

75. *De la fumée.* On ride le nez, et puis on élève deux ou trois fois les doigts des deux mains, en les frottant les uns contre les autres.

76. *Un partisan.* On fait d'abord le signe de la pipe; on ouvre ensuite le pouce et le doigt indicateur de la main droite, et l'on fait, avec le dos de la main en dehors, deux ou trois mouvements semi-circulaires en avant et en montant.

77. *Un chef.* On élève le doigt indicateur de la main droite, en la tenant droite; on le tourne en cercle, et l'on descend tout droit un peu vers la terre.

78. *Un blanc.* On pose le pouce et le doigt indicateur de la main droite ouverts sur le visage, après on passe à droite devant le front, pour indiquer le chapeau. On peut aussi se servir pour cela du poing.

79. *Un nègre.* On fait d'abord le signe du blanc, après quoi on se frotte avec le plat de la main les cheveux du côté droit de la tête.

80. *Être sot.* On élève la main devant la tête le dos en dehors, et on la remue deux ou trois fois en cercle.

81. *Un scalp.* On prend les cheveux dans la main gauche et on fait le signe de couper, avec la main droite par-dessus la gauche.

82. *Content, satisfait.* Avec la main droite levée, on monte de la poitrine jusqu'au-dessus de la tête, en serpentant.

83. *Cela m'appartient.* On ferme le poing; on le passe devant la poitrine en l'élevant, et puis on le pousse en avant par une petite saccade.

84. *Cela appartient à un autre.* On passe rapidement la main droite devant le visage, comme pour dire Allez-vous-en, après quoi l'on fait le signe n° 83.

85. *Cela ne m'appartient pas.* D'abord le signe 83, puis l'on passe rapidement avec la main droite devant le visage vers le côté droit.

86. *Je l'obtiendrai peut-être.* D'abord le n° 83; puis on

passe la main droite çà et là devant le visage, en tenant le pouce dirigé vers le visage.

87. *Un brave*. On ferme les poings ; on pose le gauche près de la poitrine et l'on passe par-dessus avec le droit.

88. *Un lâche*. On va en avant avec le doigt indicateur en poussant aussi les autres doigts en avant, et à chaque fois on le retire.

89. *Dur*. On ouvre la main gauche et l'on frappe à plusieurs reprises contre elle, avec le dos des doigts de la droite.

90. *Mou*. On fait le signe n° 89, et l'on frappe ensuite en arrière avec la main droite ouverte pour indiquer la réunion.

91. *Plus dur que toute chose*. Le signe n° 89, puis on pose le doigt indicateur de la main gauche sur l'épaule droite; en même temps on étend et on lève très-haut le bras droit, en levant perpendiculairement le doigt indicateur.

92. *Répéter souvent* (*une chose*). On étend le bras gauche, ainsi que le doigt indicateur avec lequel on le frappe plusieurs fois, à intervalles égaux d'avant en arrière.

93. *J'ai entendu*. On ouvre le pouce et le doigt indicateur de la main droite; on le pose contre l'oreille, et l'on passe de cette position rapidement devant le nez et le menton.

94. *Écouter*. On pose le pouce et le doigt indicateur ouverts devant l'oreille droite, et on les fait aller et venir.

95. *Courir rapidement*. On pose les deux mains à plat, la paume en dessous, et l'on passe avec la main droite rapidement, haut et loin, par-dessus la gauche.

96. *Lentement*. On étend le bras gauche en recourbant le doigt indicateur, et on le tient immobile. On fait de même avec le bras droit, mais on le retire avec plusieurs mouvements courts et circulaires.

97. *Gras*. On lève le bras gauche avec le poing fermé, le dos en dehors; on saisit le bras avec la main droite et on le frotte du haut en bas.

98. *Maigre*. On pose les deux mains à plat l'une contre

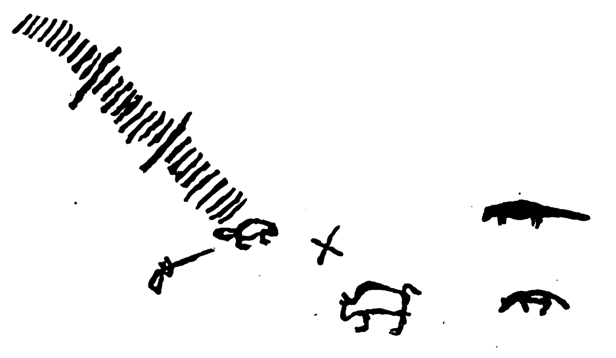
l'autre devant la poitrine, et on les éloigne en remuant tous les doigts à plusieurs reprises, les rapprochant et les éloignant tour à tour de la poitrine.

99. *Malade*. On tient les mains, comme dans le signe précédent, puis on les rapproche et on les éloigne tour à tour de la poitrine, en les tenant roides.

100. *Mort*. On tient la main gauche à plat contre le visage, le dos en dehors, puis on passe avec la droite tenue de même, sous la première que l'on frappe et l'on touche légèrement.

LETTRE D'UN INDIEN MANDAN

A UN MARCHAND DE FOURRURES.



Cette lettre, écrite en figures hiéroglyphiques, comme on le voit ci-dessus, a besoin de l'explication suivante. La croix signifie : Je veux échanger ou trafiquer. Trois animaux, un bison, une *Mustela canadensis* et une loutre, sont représentés à la droite de la croix. L'écrivain propose de vendre les peaux de ces animaux (le bison est probablement blanc), pour les objets représentés à gauche de la croix.

Là on voit d'abord un castor fort distinctement dessiné, et derrière cet animal un fusil. A gauche du castor il y a trente raies partagées de dix en dix par une raie plus large.

Cela signifie : « Je donnerai trente peaux de castor et un fusil pour les peaux des trois animaux représentés sur la droite de la croix. »

Des lettres en hiéroglyphes, ou l'expression des pensées par des figures, se retrouvent chez plusieurs peuples. M. Freycinet en a représenté, sur la planche 58 de son intéressant *Voyage autour du monde*, une semblable, écrite par un Carolinien.

OBSERVATIONS SUPPLÉMENTAIRES

Sur la Note du tome II de cet ouvrage, page 197, et qui se trouve à la fin du tome III, p. 294,

AU SUJET DES BOTOCOUDES.

Les rapports contenus dans plusieurs ouvrages récents, au sujet des Botocoudes, présentent quelques erreurs ou malentendus qui exigent des rectifications.

On en trouve dans le *Brésil*, de M. Ferdinand Denis, quelques-unes que je vais indiquer dans les lignes suivantes:

Page 209 de cet ouvrage, le nom que les Botocoudes se donnent à eux-mêmes, n'est pas exactement écrit. Il ne fallait pas mettre *Endgerekmoung*, mais *Enguerekmoung*, ou plutôt *Nguerekmoung*, parce que l'*en* n'a guère que le son de l'*n*.

Pages 209 et 210, on lit les récits exagérés par la crainte et l'effroi que les écrivains portugais nous ont transmis sur les Aymores ou ancêtres des Botocoudes, et l'inexactitude de ces écrits perce à chaque ligne.

Page 211, il est dit : « Le nom véritable qu'ils portent comme peuple paraît être Crecmun, Cracmun ou Endgerekmoung, etc. ; » et dans la note on ajoute qu'il serait bon de conserver la dénomination de *Cracmun*.

La dénomination d'Endgerekmoung est celle que j'ai indiquée moi-même pour les peuple de Botocoudes; seulement elle a été fautivement copiée. J'ai écrit ce nom *Enguerekmoung*, mais en remarquant que la première syllabe *en* n'est qu'un petit son très-court, comme une *n*, ce qui reviendrait à *Nguerekmoung*. Les voyageurs français ont écrit ce nom *Crecmun*, sans doute d'après une fausse tradition, mais certainement par une orthographe fautive; car le *c* ne doit pas être prononcé durement, comme dans la syllabe *Crek*, mais avec mollesse, comme *guerek*, en glissant en outre sur le *gue*. L'orthographe française *Crekmoung* présente un sens qui, à la vérité, ne permet pas de méconnaître absolument le mot; mais, ainsi que je l'ai dit, les Botocoudes font même entendre, avant la syllabe *grek*, le son très-court d'*en* ou *n*, mais qui sort seulement de la gorge et paraît comme à demi avalé. D'après cela, la prononciation *Enguerekmoung* ou *Nguerekmoung* est, selon moi, la seule qui soit exacte. *Crecmoung* est complétement faux.

Quant à la ressemblance des Botocoudes avec les Chinois, dont, ainsi que je l'ai déjà dit, j'ai peine à me convaincre, l'auteur en offre pour preuve un fait absolument dépourvu de fondement. Il dit: « Un jeune Indien des bords du Belmonte, amené à Rio de Janeiro par M. le prince de Neuwied, ne put s'empêcher de donner le titre d'oncle à un Chinois qu'il rencontra, etc. » Toute cette histoire est de pure invention; je n'ai jamais amené mon Botocoude à Rio de Janeiro, et jamais il n'a rien dit de ce qu'on lui met dans la bouche. Les traits caractéristiques par lesquels, d'après cet auteur, les Botocoudes se distingueraient des autres Brésiliens, ne paraissent pas fondés sur la nature.

Page 113. Le morceau de bois de l'oreille ne s'appelle pas *houma*, mais *noumai* ou *noumé*, et souvent avant l'*n* il faut entendre indistinctement un *g*.

Page 213. Il faut lire *nukankann* au lieu de *nacancaun*, et *Jakereiounn-ioké* au lieu de *Jakaraiunni-oka*.

Le Botocoude que Debret a dessiné à Rio, couvert d'une peau de tamandua, avait sans doute été affublé ainsi par son guide, comme ces sortes de gens ont coutume de le faire, pour rendre plus intéressants les pauvres Indiens qu'ils conduisent dans les grandes villes pour les faire voir; je n'ai du moins jamais rien vu de semblable chez ces sauvages ; aussi ce déguisement ne sert pas, comme l'auteur s'exprime, pour les *jours de pompe dans les forêts.*

Page 220, au haut, lisez *Jonoué-iakiiam.*

Dans la note de la page 220, il est question des têtes de momies, desquelles Blumenbach en possédait une dans sa collection, et qui est représentée sans sa coiffure de plumes, dans les *Decades craniorum.* Ces têtes n'appartiennent pas à des Botocoudes, comme l'auteur paraît le croire; elles viennent de la rivière des Amazones, comme Spix et Martius les ont représentées sur une de leurs planches; c'est donc absolument à tort que M. Denis nous montre, sur sa 33e planche, d'après ces savants voyageurs, un Mundrucu, portant une tête de Botocoude, attendu que ces deux nations habitent à une fort grande distance l'une de l'autre. La tête qui se trouve dans la collection de Blumenbach est tout à fait semblable à celle que Spix et Martius ont dessinée, ainsi qu'à celle que j'ai représentée avec sa coiffure de plumes, dans l'atlas de mon *Voyage au Brésil.* Elle provenait donc probablement d'une des nations Jumas, Parentintims ou Apiacas, ainsi que Spix et Martius nous l'apprennent. D'ailleurs, en insérant la tête de Blumenbach dans mon atlas, je n'ai jamais prétendu que ce fût celle d'un Botocoude, et je l'ai seulement donnée par occasion, comme une pièce intéressante. Il suffit des longs cheveux retombants pour faire voir que la tête représentée par M. Denis n'est pas celle d'un Botocoude. Elle a été placée par erreur parmi celles des Botocoudes, sur la planche 21.

Page 223. On trouve des chants botocoudes dont l'ori-

gine me paraît fort douteuse, car je n'ai jamais rien entendu de semblable chez ce peuple.

Il y aurait même plusieurs observations à faire sur les figures de cet ouvrage; mais cela m'entraînerait trop loin.

NOTICE GÉOGRAPHIQUE CONCERNANT LA CARTE.

La carte du Voyage du prince de Wied a été dressée d'après la grande carte la plus récente des États-Unis de l'Amérique septentrionale, publiée en 1837 par H. S. Tanner, d'après d'autres sources authentiques; rectifiée d'ailleurs et complétée d'après le Journal du prince.

Les calculs de latitude faits par Lewis et Clarke, dans leur Voyage de découvertes le long du Missouri, dans les années 1804, 5 et 6, ayant été trouvés exacts, ont été fidèlement suivis sur les nouvelles cartes; mais en revanche, les longitudes marquées sur leur carte, et dont il n'est nulle part question dans leur Journal, ce qui prouve qu'elles ne sont point le résultat de leurs observations, diffèrent considérablement de celles qu'indiquent les nouvelles cartes. Cela est vrai, surtout par rapport au cours moyen du Missouri, où le Big-Bend ou Grand Détour, sur la carte de Tanner, présente une direction plus orientale de 2°. Ce qui donne à la vallée une plus grande extension vers l'orient. Les rectifications des voyageurs plus récents, que Tanner assure avoir adoptées dans la dernière édition de sa carte, doivent engager à suivre la méridienne prise par ce dernier.

Les principales nations indiennes ont été désignées par des noms, et les territoires qu'elles occupent par des couleurs; les espaces non enluminés indiquent les territoires

neutres où les Indiens du voisinage ont tous également droit de chasse et où ils se font la guerre les uns aux autres.

La route suivie par le prince est marquée par une ligne qui va de Boston dans le Massachusetts, lieu de son débarquement, sur la mer Atlantique, par Pawtucket à Providence, dans Rhode-Island, puis par la baie de Narraganset et Long-Island-Sound, à New-York. De là par New-Brunswick, Trenton et Bordentown, dans le New-Jersey, à Philadelphie, en Pennsylvanie. La ligne passe ensuite par Freyburg, Bethléhem et Easton, remonte le Delaware jusqu'au Pokono, traverse les montagnes Bleues, et la vallée du Susquehanna et du Lehigh, et revient à Bethléhem. Elle prend après cela par Kutztown, Reading, sur le Schuylkill et le canal de l'Union, à Harrisburgh; de là le long du Juniata et par les monts Alleghany à Pittsburgh; puis à Wheeling sur l'Ohio, d'où le prince descendit toute la rivière jusqu'à Mount-Vernon et New-Harmony, sur le Wabash, où il hiverna.

Au printemps de 1833, le prince, poursuivant son voyage, descendit l'Ohio jusqu'au Mississipi, qu'il remonta jusqu'à Saint-Louis, non loin du confluent de ce fleuve avec le Missouri. Le chemin qu'il avait fait jusqu'alors pouvait être regardé comme la moitié du voyage; il s'étendait sur un espace d'environ 2500 milles anglais ou 1000 lieues de poste.

La seconde moitié, d'une étendue à peu près égale, commença à Saint-Louis, d'où le prince remonta tout le cours du Missouri, en traversant d'abord d'épaisses forêts et puis les vertes prairies de l'ouest, où les habitants primitifs de l'Amérique ont été repoussés par la civilisation. Il se rendit ainsi au fort Mackenzie, dans le voisinage des chutes du Missouri et des montagnes Rocheuses, à 1000 lieues de Saint-Louis.

Le voyage de retour se fit par la même route, en se rendant par le fort Union au fort Clarke, près du village

des Mandans, où le prince passa le second hiver. De là, au printemps de 1834, il se mit en route pour Saint-Louis; puis il descendit le Mississipi jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, remonta cette rivière jusqu'à Mount-Vernon, d'où il se rendit à New-Harmony sur le Wabash, et à Vincennes; traversa ensuite l'État d'Indiana, jusqu'à Albany et Louisville sur l'Ohio, et poursuivit après cela son voyage jusqu'à Portsmouth sur le Scioto. Se dirigeant alors vers le nord, il traversa tout l'État d'Ohio, sur le canal du même nom, en passant par Chillicothe, Circleville, Newark, etc., jusqu'à Cleaveland, où le canal entre dans le lac Erie. Ce lac le conduisit à Buffaloe et aux fameuses chutes du Niagara. De là il suivit le canal d'Erié, sur une largeur de 350 milles, et par l'État de New-York jusqu'à Albany sur l'Hudson, qu'il descendit jusqu'à New-York.

Ce fut là que se termina, en moins de deux ans, un voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, de 10,000 milles anglais ou 4,000 lieues de poste.

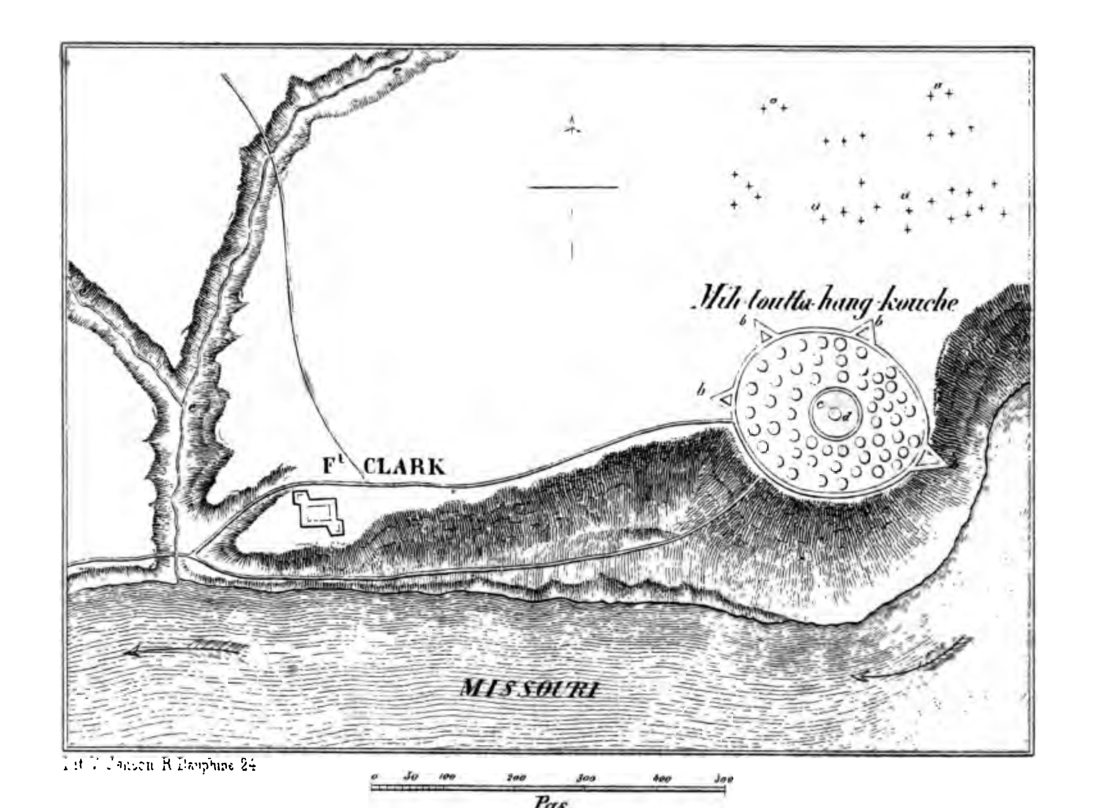
On a joint à la carte une esquisse des chutes remarquables du haut Missouri, à l'endroit où cette rivière sort des montagnes Rocheuses. Ces chutes, encore peu connues à cette époque, sont copiées du dessin exact de Lewis et Clarke. Le Missouri, depuis sa source, située à 44° de latitude N., et 110° de longitude O. de Greenwich, coule dans la direction du nord jusqu'à l'embouchure du Maria-River (Maragon), par 47° 25′ 3″ lat. N., et 109° 35′ long. O., puis successivement dans celle de l'est, du sud et du nord, jusqu'au-dessous du Fort-Union, où il atteint son point le plus septentrional par 48° 15′ de lat. N., et par conséquent un demi-degré plus haut que le Mississipi. Le Missouri coule ensuite dans la direction du sud-est, renforcé par un grand nombre d'affluents, jusqu'à sa réunion avec le Mississipi.

Si l'on considère le caractère sauvage du Missouri, sa largeur, ses eaux si extraordinairement troubles, les vastes

solitudes au milieu desquelles il coule pendant plus de 1000 lieues, à compter des hautes et sauvages montagnes où il prend sa source, cette rivière offre un tableau sublime de la grandeur de la nature.

Une autre petite esquisse du lac Itasca, jointe à la carte, fait voir la source du Mississipi, découverte par H. R. Schoolcraft, en 1832. Ce petit lac est situé sur la haute plaine (*diluvial plateau*), par 47° 12′ de lat. N., et 95° 50′ de long. O. de Greenwich. A vrai dire, le Missouri, ayant un cours plus long, une plus grande masse d'eau, et communiquant, après leur réunion, son caractère particulier au Mississipi, le Missouri, disons-nous, devrait être considéré comme le fleuve principal et conserver son nom jusqu'à la mer. Quoiqu'au confluent des deux rivières, le Mississipi ait, dit-on, un mille et demi de large, et le Missouri seulement un demi-mille, néanmoins les deux rivières réunies ne présentent, jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, qu'une largeur moyenne de 3/4 de mille. Ce grand accroissement paraît donc diminuer la largeur plutôt que l'augmenter ; en revanche, la profondeur est bien changée. La masse d'eau du Missouri change totalement le caractère du Mississipi. Ce n'est plus cette rivière tranquille et douce, aux rives unies et aux bancs de sable pur; c'est un fleuve agité, à l'eau trouble et dangereuse pour la navigation, aux bords brisés et parfois sauvages, et présentant des dépôts de vase, là où ses eaux se sont retirées. Il demeure un sublime objet de contemplation: d'épaisses forêts s'élèvent le long de ses rives; mais on n'y retrouve plus ce caractère de tranquille grandeur qui réjouissait l'œil dans la première partie de son cours. Bruyant et s'augmentant peu à peu d'autres affluents, il entraîne avec ses flots dans la mer une forêt tout entière d'arbres arrachés.

W. Thorn.



a Echafaudage de morts. b. Le village mandan. Mih-toutta-hang-kouche. c. Place intérieure du village. d. Liar du premier homme. e. Le ruisseau dans lequel on lave les plats.

NOTICE SUPPLÉMENTAIRE POUR LA CARTE

Au sujet de l'esquisse des chutes du Missouri.

D'après ce calcul, il résulte que, dans une suite de cataractes, tant grandes que petites, depuis le commencement des rapides jusqu'à l'embouchure du Portage-Creek, étendue d'un peu plus d'une lieue, la rivière tombe de 352 pieds, sans y comprendre les rapides qui se trouvent un mille plus loin, et qui sont presque infranchissables.

RECTIFICATIONS SUPPLÉMENTAIRES.

Dans le tome Ier, on dit que Watapinat, Indien Renard, est représenté sur la planche III de l'atlas; mais cette figure n'ayant pas pu être gravée, elle a été remplacée par celle d'un autre Indien Musquake, nommé Wakenssasse.

Le graveur ayant oublié de chiffrer la planche XXI, on l'a fait copier en lithographie, en y ajoutant les chiffres explicatifs. Le lecteur est donc prié de chercher sur la planche lithographiée les chiffres indiqués dans le texte, en les comparant avec la planche XXI.

Tome III, page 292, ligne 32, par une erreur typographique, le nom donné au Big-horn par les Corbeaux a été fautivement indiqué. On y lit *Ichpnaotsa* en place de Ichpóatassa (*ch* guttural, *tassa* bref, bas et sans accent).

Parmi les arbustes qui croissent sur le haut Missouri, j'ai souvent cité le *Prunus padus virginiana;* mais depuis lors il s'est élevé dans mon esprit des doutes, et j'ai pensé que cette plante pouvait bien être une autre espèce de la même famille.

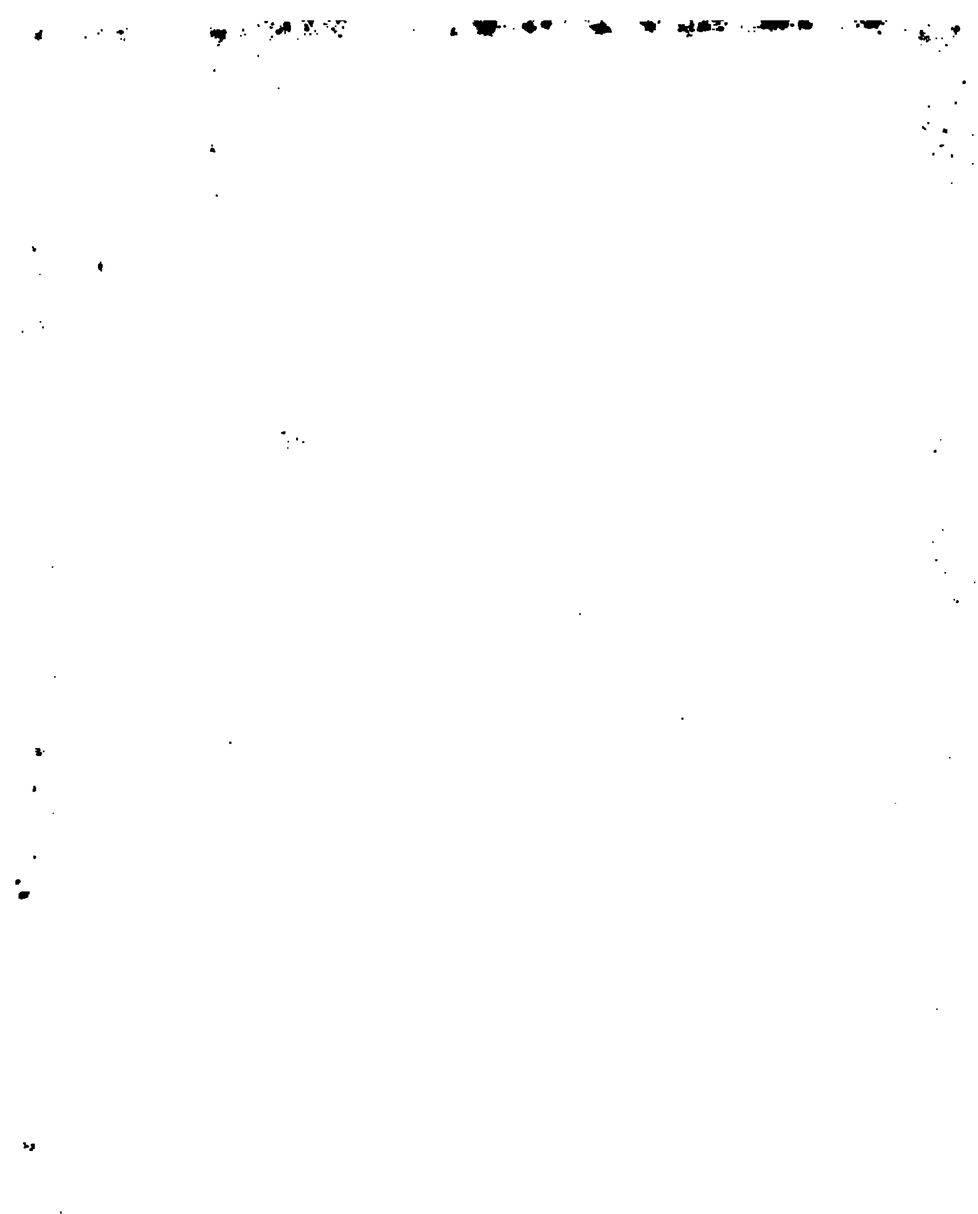
CLÔTURE.

Dans le cours de l'hiver de 1834 à 1835, je reçus en Allemagne la visite de M. Kenneth Mackenzie, du Fort-Union, sur le haut Missouri, qui me donna la nouvelle suivante :

Dans l'été de 1834, les eaux du Missouri avaient été si basses, que le pyroscaphe *Assiniboin*, que nous avions rencontré en descendant la rivière, fut obligé d'hiverner au Fort-Union. Le restant de mes collections d'histoire naturelle ne put par conséquent pas être expédié. Peu de temps après mon départ du Fort-Clarke, les Dacotas avaient attaqué les villages des Meunitarris et réduit en cendres les deux qui étaient situés le plus bas. Il y avait eu des tués de part et d'autre. Après cet événement, les Meunitarris des villages incendiés allèrent habiter ceux des Mandans. Parmi les morts se trouvait le chef *Rotten-belly* (ventre pourri). Il avait attaqué avec ses gens le fort Mackenzie, dans l'intention de le détruire. M. Culbertson, qui y commandait, avait eu la prudence de n'y laisser pénétrer aucun autre Indien que le chef seul, à qui il avait fait voir les canons et autres préparatifs de défense. Mais Rotten-belly ayant voulu malgré cela conduire ses hommes à l'assaut, ceux-ci refusèrent de le suivre, sur quoi il les mena contre les Piékanns, près de Snow-River. Cette fois encore les Corbeaux ne voulurent point attaquer; ce qui irrita si fort leur chef, qu'il s'élança seul au milieu des Piékanns, en tua plusieurs, mais périt enfin lui-même d'un coup de fusil. Il était mécontent des marchands, parce qu'ils fournissaient à ses ennemis les Pieds-Noirs des armes et des munitions de guerre.

Plus tard, une maladie contagieuse enleva un grand nombre de Mandans, de Meunitarris, d'Assiniboins et de Pieds-Noirs.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES ET DES SOMMAIRES.



